BnF Gallica

A travers les Alpes françaises : carnet d'un touriste / par Gustave Derennes,...

Source gallica.bnf.fr / Archives départementales des Hautes-Alpes

BnF Gallica

Derennes, Gustave (1858-1889). Auteur du texte. A travers les Alpes françaises : carnet d'un touriste / par Gustave Derennes,.... 1890.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

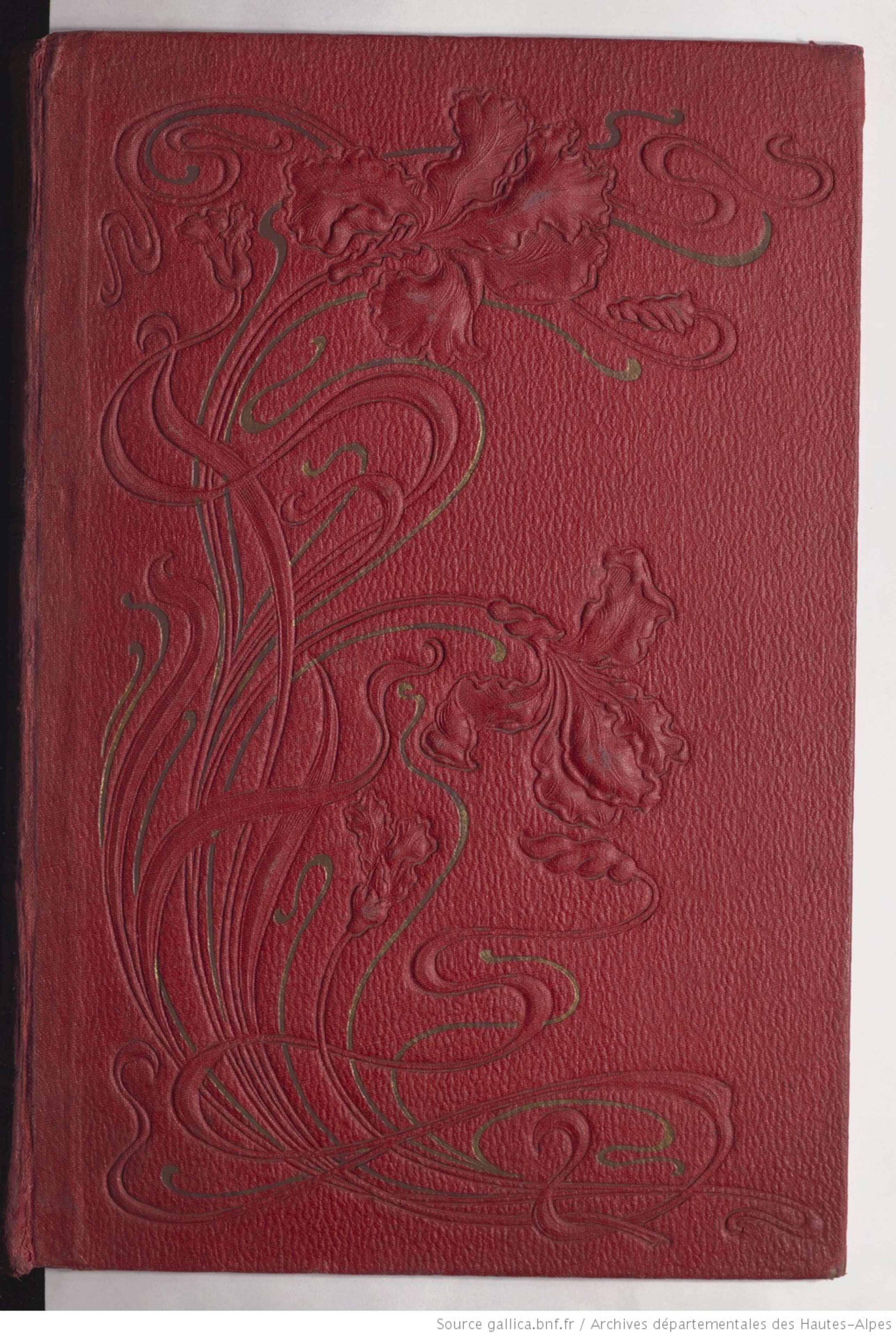
- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisation.commerciale@bnf.fr.



Source gallica.bnf.fr / Archives départementales des Hautes-Alpes

A TRAVERS

LES

ALPES FRANÇAISES

ARCHIVES DEPARTEMENTALES
DON-ACHAT
ENTRÉE 3535
COTE 4° 1214
DES HAUTES-ALPES

(3e SÉRIE.)

4° 1214

GUSTAVE DERENNES

Inspecteur d'Académie

Lauréat de l'Académie Française (1888-89)

A Travers les Alpes Françaises

Carnet d'un Touriste

Librairie GEDALGE

75, rue des Saints-Pères, 75

PARIS

ARCHIVES DEPARTEMENTALES
PROPRIÉTÉ PUBLIQUE
DES HAUTES-ALPES

ARCHIVES DEPARTEMENTALES
PROPRIÉTÉ PUBLIQUE
DES HAUTES-ALPES

A Monsieur X. Blanc,

Sénateur,

Président du Club Alpin.

Gorge et chemin de fer dans les Alpes.

A TRAVERS
LES ALPES FRANÇAISES

CHAPITRE PREMIER

A travers les Alpes françaises. — Un article d'A. Delpit. — Silius Italicus. — Un peu de géographie. — Le Pelvoux. — Les routes des Alpes. — Les glaciers. — Le Carnet d'un touriste.

Les Alpes sont trop peu connues, j'entends les *Alpes françaises*, car nos savants et nos touristes ont écrit des centaines de volumes sur les Alpes suisses et les Alpes austro-italiennes. C'est que les touristes ne vont guère visiter que ces montagnes dont les beautés réelles les séduisent et dont les routes, les voies ferrées rendent l'accès agréable et facile. Les savants font un peu comme les touristes : ils suivent la mode et ne parlent guère de nos Alpes.

Quelle race naïve que la race française ! Sur cent personnes qui vont en Suisse, il en est au moins quatre-vingt-quinze qui n'y vont que pour sacrifier à l'usage. Hommes et femmes du monde habitués à fréquenter ces lieux consacrés par la mode, commerçants enrichis qui suivent l'exemple des gens du monde, tous les désœuvrés, tous les parvenus, aiment faire ce que font les Anglais et les Américains. Ils vont dépenser leur argent chez des étrangers qui se moquent de nous. Ils reviennent fatigués, parfois même écœurés. Ah ! qu'Albert Delpit, dans un excellent article publié l'an dernier par le *Figaro*, avait bien raison de critiquer cette mode et de rappeler que nous pouvions chez nous faire des excursions d'une beauté sans rivale. Mais en France les meilleures choses passent

inaperçues. Comme l'auteur de cet article ferait bien de revenir à la charge, d'y revenir encore, d'y revenir souvent, jusqu'au jour où nos touristes auraient enfin compris qu'il a raison et ne quitteraient plus le sol de la mère patrie !

Comme but d'excursion, moi, je propose les Alpes françaises. Je ne parle pas ici des Alpes qui longent la mer : trop de voyageurs venant de Gênes, de Nice, de Toulon, les ont parcourues et visitées. Je laisse aussi de côté les Alpes de la Savoie : le mont Blanc est aujourd'hui trop fréquenté et les sites d'Annecy, de Bonneville, de Chambéry et d'Aix-les-Bains sont connus de tout le monde. J'insiste tout particulièrement sur les Alpes Dauphinoises, et plus précisément sur les Hautes-Alpes dont les cimes, les gorges, les vallées avec leur sauvagerie vierge font la joie d'un petit nombre d'initiés. Là, le touriste ne trouve point tout le confort des grands hôtels suisses, mais, en revanche, il n'est pas exploité par des guides mercenaires. Il peut admirer à loisir une cascade, un groupe de rochers, une forêt, sans être distrait par l'apparition dans le paysage d'un Anglais vêtu d'un veston gris quadrillé et coiffé d'un chapeau pointu, sans qu'un conducteur avide lui signale un point curieux qu'il peut aller visiter moyennant un prix fixé par un prospectus.

Tout, dans les Alpes françaises, est poétique et grandiose ; la description que Silius Italicus nous en a laissée est aussi vraie aujourd'hui que de son temps :

« Toujours blanchies, toujours couvertes de grêles et de gelées, les Alpes enserrent des glaces éternelles ; le front escarpé de ces monts aériens en est tout hérissé, et le dieu du jour auquel ils se présentent à son réveil, s'efforce vainement d'amollir par ses feux leurs frimas endurcis. Autant s'éloigne de la surface du globe le gouffre qui conduit aux profondeurs du pâle royaume des mânes et jusqu'aux noirs marais du Tartare, autant la terre se dresse là dans les airs, en déployant sur les cieux le voile d'une ombre immense. Nul printemps n'y a fleuri, nul été n'y étala sa riche parure ; l'affreux hiver habite seul sur ces cimes sauvages, seul il règne constamment dans ces horribles demeures ; là il rassemble de toutes parts les sombres nuées et les orages chargés de grêle ; tous les vents, toutes les tempêtes ont choisi à jamais les Alpes pour le théâtre de leurs fureurs. L'œil ébloui se trouble au sommet de ces rocs dont la tête se perd dans les nues. L'Athos joint au Taurus, le Rhodope au Mimas, l'Ossa au Phléyée et l'Hémus à l'Othrys, le céderaient aux Alpes. »

Le centre des Alpes françaises est le Pelvoux ou mieux le massif de l'Oisans. Avant l'annexion de la Savoie, annexion qui nous a donné le mont Blanc, aucun massif français n'était plus important, aucun de nos sommets n'avait une altitude plus élevée. C'était vraiment le « Géant des Alpes ». Ce titre, il le méritait bien, non seulement par son élèvation, ses neiges, ses glaciers, sa double pointe qui menace les nuages et souvent les dépasse, mais encore par son importance géographique.

C'est du Pelvoux, en effet, que se détachent les divers chaînons montagneux qui couvrent la région comprise entre l'Isère au nord, la Durance au sud et le Rhône à l'ouest. C'est de là que descendent une foule de cours d'eau, minces cascades au début, bientôt torrents rapides et clairs, puis fleuves majestueux qui vont fertiliser les plaines. Voici d'abord la Romanche et le Drac qui coulent à l'ouest, arrosant eux-mêmes ou par leurs affluents le Champsaur, le Valgaudemar, la Mateysine, le Valjouffrey, le Valbonnais, etc... Voici la Durance qui longe d'assez loin la base méridionale de l'Oisans et qu'une foule de torrents grossissent à chaque pas. Le Queyras, la Vallouise, le Val Fournet, le Val de la Biaisse, etc..., groupent sur ses deux rives de merveilleux paysages.

La voie ferrée de Grenoble à Marseille, avec embranchement à Veynes sur Gap, Embrun et Briançon, relie les grandes routes de toutes ces vallées par un tracé grandiose où les ouvrages d'art, tunnels et viaducs, se suivent sans interruption. Les économistes peuvent bien en critiquer un peu la direction; mais les touristes diront que le tracé est une œuvre colossale et l'admireront sans réserve.

Il semble qu'elles datent d'hier, ces observations faites par M. Blanqui dans un rapport à l'Institut :

« L'observateur qui descend du Dauphiné vers la Provence, le long de la cime des Alpes, est arrêté à chaque pas par les anfractuosités bizarres et multipliées que présentent les montagnes. On n'y trouve pas, sur une étendue de près de cent lieues, un seul cours d'eau navigable, un seul de ces grands bassins tels que ceux de la Marne, de la Saône, de l'Yonne, qui vivifient des provinces entières : les rivières des Alpes participent du caractère des torrents par leur pente rapide et leur marche capricieuse sur un lit encombré de cailloux roulés. Tels sont le Drac, la Romanche et la Durance, qui offrent les types divers de ces cours d'eau inconstants et perfides où viennent se déverser, par d'innombrables affluents, les sources perpétuelles des glaciers, les fontes des neiges et les pluies d'orage de toutes les régions supérieures. Le Rhône reçoit dans la partie basse de son cours le produit vraiment extraordinaire de ces crues formidables qui ont acquis dans ces dernières années des proportions inaccoutumées et inquiétantes. Les torrents apportent ainsi leur contingent de dévastation aux plaines de Vaucluse, du Gard et des Bouches-du-Rhône, après avoir ravagé les montagnes, selon certaines lois de destruction que la science des ingénieurs a essayé de formuler, tant leur marche est devenue constante et infatigable!...

« On se ferait une idée très incomplète de la viabilité dans les Alpes si l'on supposait que le régime des routes n'y est exposé qu'aux éléments de dégradation communs aux autres parties du territoire. Les ingénieurs des Alpes sont toujours sur le pied de guerre, l'hiver pour déblayer la voie, au printemps pour la retablir, en été pour la défendre des ravages des torrents. Un vent chaud qui fait brusquement fondre les neiges, un orage

suivi de pluies diluviennes, un troupeau de chèvres ou de moutons qui fait rouler une grêle de pierres, une avalanche qui tombe en travers du chemin, suffisent pour intercepter le passage. La nature abrupte et souvent effrayante du terrain ne permet pas d'éviter des pentes dangereuses et force les ingénieurs de suspendre les routes sur des précipices dont la vue seule occasionne le vertige. Les ouvrages d'art se multiplient à chaque pas sous forme de ponts, de digues, de chaussées, de tunnels, où la poudre joue son rôle comme dans les batailles. »

Les Alpes françaises, sous la double influence de l'altitude et de la latitude, comprennent trois zones : la zone des vallées, la zone des forêts et la zone des cimes. Dans les vallées mûrissent le blé, l'orge, l'avoine, la vigne et toutes sortes d'arbres à fruits. A mesure que nous nous élevons, les forêts commencent, alternent avec des champs de seigle, de maigres cultures et de beaux pâturages. Chênes, pins, sapins, frênes, mélèzes forment des masses sombres dont l'étendue diminue peu à peu dès qu'on approche des sommets. Là les herbages reparaissent encore, mais plus pauvres, plus courts, puis les fleurs elles-mêmes deviennent rares, et nous atteignons les roches nues.

« Le climat, dit la *Géographie des Hautes-Alpes* (Derennes et Menvielle), varie suivant l'altitude : dans le Briançonnais, dans les vallées de Névache, de la Guisanne, de la Romanche, de Vallouise, dans le Queyras, au pied des grands sommets, dans le Valgaudemar et le Devoluy, l'hiver, long et rigoureux, dure de cinq à huit mois. Quelques villages sont même absolument privés de soleil pendant plusieurs semaines (Ristolas, La Grave). Les habitants, à qui la culture du sol est interdite pendant la saison mauvaise, vivent chez eux, occupés pour la plupart à filer de grossières étoffes. D'autres émigrent dans des pays plus doux.

« Le nord et l'ouest de la région appartiennent au climat rhodanien. Vers le sud, au contraire, on peut classer le terrain dans le climat méditerranéen, surtout au point de vue hygrométrique. La vigne est cultivée dans les vallées bien exposées jusqu'à une altitude de treize cents mètres. On trouve même quelques essais de culture d'oliviers dans la partie avoisinant la Provence.

« On dirait que la nature, qui n'épuise jamais toutes ses rigueurs sur une région, a voulu lui donner une sorte de compensation. Dans la partie supérieure, les neiges éternelles avec leur splendeur immaculée, leurs torrents aux eaux vives qui se précipitent des hauts sommets ; vers le bas, la nature presque méridionale, avec la pureté du ciel et la splendeur du soleil. »

Le glacier est le phénomène caractéristique des hauts massifs. Nous empruntons au même ouvrage les pages suivantes :

« Imaginons un glacier idéal dominé par des pics neigeux. Quand l'hiver arrive, que les vents du nord commencent à souffler, le froid congèle les glaces accumulées que le soleil d'été n'a pu fondre complètement,

et la neige vient épaissir d'une couche nouvelle les couches des années précédentes amoncelées sur les sommets. »

Qu'on se représente alors une plaine immense, accidentée par plusieurs pics qui s'élèvent parfois à plus de trois mille mètres au-dessus du niveau de la mer, s'étendant à perte de vue sous un épais linceul de neige, et l'on aura une idée à peu près exacte d'un champ de glace.

Chaque année la neige tombe et vient grossir les amas des années précédentes. Les couches inférieures, accablées d'un poids trop considérable, se détachent peu à peu des pics où elles s'étaient accumulées et commencent leur descente.

Cette descente est tantôt brusque, saccadée, irrésistible; on dirait que l'énorme masse est projetée violemment par une main géante : arbres et rochers, elle entraîne tout dans sa chute prodigieuse. Elle prend alors le nom d'avalanche. Tantôt, au contraire, la descente est douce, lente et pour ainsi dire régularisée. — Agassiz assure que la descente de certains glaciers est de vingt pouces par heure en été et de dix pouces en hiver.

A mesure que ces neiges opèrent leur descente, le soleil les fait fondre graduellement. L'eau ne coule point alors sur les pentes de la montagne; elle est reçue dans des sortes de bassins situés dans les vallées placées immédiatement au-dessous du niveau des neiges. Là, elle forme ce que l'on appelle des fleuves de glace.

Leur surface est souvent entrecoupée de crevasses que parcourent des filets d'une eau pure et limpide qui s'ouvrent une issue à la partie inférieure des glaciers et se réunissent pour former un ruisseau intarissable.

Comme les fleuves ordinaires, les fleuves de glace se réunissent parfois, entraînant de grands amas de pierres ou de roches. Ces blocs amoncelés portent le nom général de *moraines*. On les appelle moraines latérales quand elles se trouvent sur les côtes du glacier; moraines frontales quand elles sont placées en avant; moraines terminales quand elles sont en arrière. On désigne enfin sous le nom de moraines centrales celles qui sont situées au confluent de deux fleuves de glace.

Comme nous l'avons dit plus haut, l'aspect des glaciers varie. Certains présentent une surface polie comme un miroir; d'autres sont, pour ainsi dire, hachés par de profondes crevasses qui vont peu à peu se cavant et s'élargissant. Quelques-unes ne mesurent pas moins de mille pieds de longueur sur vingt, trente et même cent mètres de large. Quant à la profondeur elle est, sur certains points, insondable. Les parois en sont d'un bleu d'azur légèrement teinté de vert, comme la mer calmée ou comme le lac de Genève à certaines époques.

Ces magnifiques phénomènes naturels ne peuvent manquer de tenter la curiosité des touristes, mais on ne saurait trop recommander la prudence la plus extrême dans ces excursions où les périls de toute nature sont à redouter : avalanches provoquées par la plus légère vibration des couches atmosphériques, tourmentes, crevasses, etc..., et où le moindre faux pas,

la moindre inattention peut entraîner la mort de plusieurs personnes.

Ces dangers, il est vrai, sont largement compensés par la magnificence du spectacle, et l'on comprend l'attrait que la vue de ces géants de glace exerce sur certaines imaginations!...

Rien de didactique dans mon livre.

Cette méthode conviendrait mal à qui voudrait faire connaître nos montagnes. C'est le pays qui, cette fois, impose la forme du livre. Il est heurté, bouleversé, les plaines sont rares. Notre carnet aura tout l'imprévu d'un voyage en ces lieux. N'est-ce pas, d'ailleurs, le seul moyen de bien faire ressortir les impressions produites? Le philosophe Joubert a dit : « On ne trouve de poésie nulle part quand on n'en porte pas en soi. » Nous ajouterons que, puisque la poésie est chose humaine avant tout, la méthode par nous adoptée est la seule qui puisse faire sentir ce qu'un cœur d'homme éprouve en face des montagnes.

Mes récits, je l'ai déjà dit et je le répète, sont des notes, des impressions recueillies au jour le jour, des souvenirs, des anecdotes, bref, le *carnet* d'un touriste qui a vu et senti. Si j'ai glissé les quelques pages qui précèdent sur les Alpes vues dans leur ensemble, le lecteur m'excusera : j'ai cru ces lignes nécessaires au volume, et d'ailleurs, je suis resté trop longtemps professeur de géographie pour avoir pu dépouiller complètement le vieil homme. Je ne souhaite qu'une chose, c'est que mon livre laisse au lecteur l'impression très nette de la nature des *Alpes françaises* et qu'il le décide à venir tôt ou tard y faire une excursion.

II

Veynes. — De Grenoble à Marseille. — Profils de voyageurs : chef de gare, indigènes et fonctionnaires. — A Gap ! — La statue de Ladoucette. — Tribulations d'un chercheur. — Pourquoi j'ai salué Ladoucette.

Veynes est une de ces très petites villes qui n'ont rien d'important par elles-mêmes, mais dont la fortune s'accroît chaque jour parce qu'elles sont devenues des comptoirs de commerce et des points de bifurcation pour les voies ferrrées. Veynes est située au seuil des Alpes françaises. C'est là que se rejoignent les trains de Grenoble à Marseille et de Marseille à Grenoble. C'est de là que part l'embranchement qui conduit à Gap d'abord, puis à Embrun, puis à Briançon.

Veynes n'a rien gardé de son passé. Les vieilles maisons disparaissent tous les jours ; de nouvelles s'élèvent. Les ruines mêmes de l'ancien monastère des Templiers dont faisait partie l'église paroissiale actuelle ont disparu. Disparu aussi ce vieux bois, jadis lieu sacré, qui couvrait les rochers situés à l'est de la ville et que les jurats, en prenant possession de leurs fonctions, faisaient le serment de respecter. L'utilitarisme moderne a tout transformé. Veynes ressemble aujourd'hui à toutes les petites villes de province. On y voit une fontaine qui donne cinq cents litres d'eau par seconde, une belle école primaire supérieure située à l'extrémité de l'avenue de la Gare et des maisons neuves sur cette même avenue. Quant à la gare elle n'a rien que de très ordinaire. Disons cependant que ses quais sont très larges et qu'elle a une rotonde où se trouve le dépôt des plus puissantes machines à vapeur que la métallurgie ait jetées sur les voies ferrées.

Les deux lignes de Grenoble et de Marseille à Veynes comptent

parmi les plus pittoresques que je connaisse et sollicitent vivement l'attention du touriste. Dans la direction du sud, on passe par degrés successifs de la région alpestre à la région provençale. Les hauteurs vont en s'abaissant peu à peu, les plaines s'élargissent en certains endroits. Le thym et les lavandes remplacent les bruyères et les bois de chênes; la vigne et l'olivier, les noyers et les arbres fruitiers qui vivent dans les climats plus durs. Parfois la voie court suspendue au-dessus du lit de la Durance, dont les grèves couvertes de cailloux s'étendent au loin sur la gauche, et accrochée aux flancs de collines formées de cailloux ronds mal reliés avec du sable et qui menacent toujours de s'ébouler. C'est là que tout récemment s'est produite la catastrophe de Sisteron. Le train, lancé à toute vitesse, est venu se heurter à d'énormes débris écroulés sur la voie. La machine a été brisée ; des wagons se sont broyés ; quelques-uns sont tombés dans la Durance et les morts et les blessés ont été trop nombreux! Le service dut être interrompu. Pendant longtemps il fallut travailler jour et nuit, la nuit à la lumière électrique, pour déblayer la voie. Ce n'est que plusieurs mois après que les traces de l'accident disparurent. Qui songe aujourd'hui aux victimes? Les veuves, les orphelins, les témoins de l'accident. Les douleurs humaines s'oublient vite. Je ne suis jamais passé sur les lieux du sinistre sans éprouver un serrement de cœur.....

Au nord de Veynes, le spectacle qu'on aperçoit des wagons est féerique et merveilleux. La ligne est hardiment tracée sur le flanc des montagnes. C'est une œuvre de grande hardiesse, une magnifique série de tunnels, de viaducs et de lacets. A chaque instant le spectacle change. Autour de Luz, la Croix-Haute surtout, les vues sont inoubliables. Joanne ou Bœdeker pourraient écrire un volume sur cette contrée sans épuiser le sujet. L'excursion dans les Alpes françaises ne comprendrait-elle que le voyage de Veynes à Grenoble que l'impression serait déjà délicieuse et qu'on n'aurait plus l'idée d'opposer les beautés de la Suisse aux merveilles de nos montagnes. Qu'on fasse la route en hiver, qu'on la fasse en été, l'impression recueillie sera la même : tantôt on admirera le génie humain, tantôt on restera en extase devant les beautés du pays.

Le voyageur qui débarque à Veynes, quelques minutes avant le départ du train de Gap, voit presque toujours errer sur le quai de la gare des êtres humains l'air embarrassé, le visage las. Des valises, des sacoches, des cartons à chapeaux sont déposés un peu au hasard devant la porte du buffet, devant celle des salles d'attente et près du kiosque de la marchande de journaux. Ceci annonce une immigration de fonctionnaires. Celui-là, petit et brun, vêtu d'un veston gris et coiffé d'un chapeau de paille, doit arriver du midi, de Nîmes sans doute. On le devine à son accent quand il demande poliment à un employé à quelle heure on arrive à Gap. Inutile d'ajouter que l'employé lui répond très brusquement de s'adresser au chef de train... Ce gros garçon vient du nord. Sa barbe est blonde ; il porte un pardessus. Il respire bruyamment et fait sonner le bout de sa canne sur

le macadam. On sent qu'il veut avoir l'air de connaître le pays : il ne regarde rien et ne demande de renseignements à personne... Ce grand brun vient de l'ouest à coup sûr. Il n'a jamais vu de montagnes : il contemple les sommets boisés qui se dressent en face de lui, et il songe tristement que Gap est là, derrière, qu'il vient pour y vivre et qu'il ne reverra pas de si tôt l'Océan, la côte bretonne ou normande...

Les naturels du pays se reconnaissent à l'aisance parfaite avec aquelle ils circulent dans la gare, dans *leur* gare: ils se tutoient, achètent les journaux du département ou des départements limitrophes, discutent avec le chef de train; quelques-uns trouvent le moyen d'entrer en conversation avec les étrangers.

Soudain, la cloche d'appel résonne: un groupe de voyageurs sort du buffet en toute hâte. Ceux-là, je les reconnais vite, ce sont des gentlemen en paletots gris et des ladies coiffées de capotes rouges ou vertes : tous se ruent dans un wagon de première classe dont un employé flairant un pourboire tient la portière ouverte. Ils filent dans la direction de Grenoble; ils viennent de Nice ou de Monaco et vont à Aix-les-Bains pour, de là, gagner Genève et la Suisse. Les Alpes françaises ne les tentent pas. La dame du buffet, qui regrette toujours l'année du choléra où les émigrants abondaient, les accompagne d'un sourire, et la marchande de journaux murmure avec admiration : « En voilà qui font du débit! »

« En voilà qui font du débit! » Que de fois j'ai entendu ces mots dans les Alpes. Ils servaient à mesurer l'importance et le mérite d'un homme. C'était d'après cela qu'on lui parlait poliment... ou froidement. Cela m'a fait prendre en horreur les localités dites importantes; Gap surtout. Heureusement que j'ai eu pour me consoler tout le reste du pays et jusqu'aux derniers hameaux perdus dans les montagnes.

Mais revenons à Veynes.

Le train de Gap est venu se ranger près du quai. La locomotive fume; les hommes d'équipe roulent les colis; les voyageurs se groupent devant les voitures; des dialogues s'échangent.

Devant les wagons de première classe :

— Montez donc, monsieur le trésorier-payeur.

— Je n'en ferai rien, après vous, monsieur le préfet.

Le chef de gare entend, dévisage les interlocuteurs et salue.

Devant les wagons de deuxième classe :

— Alors vous venez de Montauban, monsieur l'inspecteur?

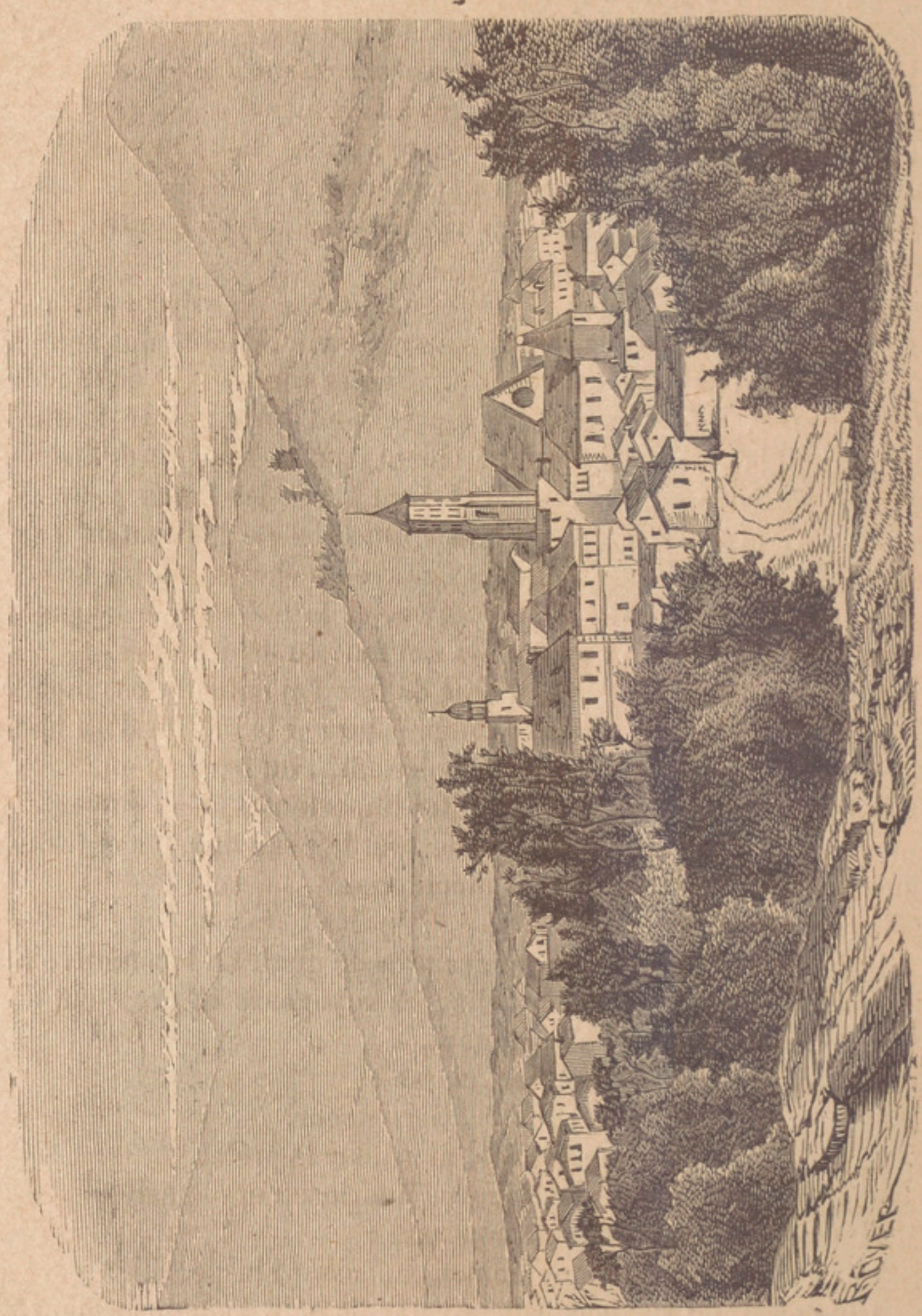
— Oui, c'est un avancement. Je n'étais que sous-inspecteur. Une promotion ne se refuse pas.

Et il ajoute tout bas, avec un sourire confidentiel :

— J'ai laissé ma famille là-bas; je ne suis ici qu'en passant. J'ai la promesse formelle du directeur.

— J'ai fait comme vous. J'étais ingénieur dans une sous-préfecture; on m'offre l'emploi dans une préfecture; impossible d'hésiter.

Ils s'attardent à causer; leurs chapeaux haut de forme sont couverts de poussière. Le chef de gare s'arrête, ouvre la portière du wagon, les dévisage et ne salue pas :



Vue de Gap.

— Le train va partir, messieurs, dit-il d'une voix brève.

M. l'inspecteur et M. le directeur se précipitent dans le compartiment.

Devant les wagons de troisième classe :

— Eh bien, vrai ! je suis content d'être du même pays que vous. Vous

de Dijon, moi de Mâcon. Vive la Bourgogne! Avec cela, dans la même administration! Il paraît que le directeur est bon enfant. Le journal des fonctionnaires ne l'a jamais attaqué. Avez-vous des renseignements sur lui?

Le chef de gare de loin :

— En wagon là-bas!

Les employés pressent les bavards et ferment sur eux les portières avec fracas. On ne voit plus rien; on n'entend plus rien. Les messieurs des premières lisent des journaux modérés; ceux des secondes continuent de causer; dans les troisièmes on rit et l'on chante. Soudain la vapeur s'échappe en sifflant. Le train part avec des hoquets sourds et se met en marche lentement.

— Montmaur!... La Roche-des-Arnauds!... La Freyssinouse!

A chaque appel des chefs de station, des têtes paraissent aux portières, des yeux regardent; des bouches épèlent le nom de la localité, lisent à haute voix son altitude, puis s'adressent au facteur :

— Sommes-nous loin de Gap, monsieur?

— A la troisième... à la seconde... à la prochaine station...

Cette fin de voyage dure une grande heure. Enfin la vapeur siffle de nouveau. Les voyageurs se penchent aux portières. Ils ont découvert Gap sur la droite, au fond de la vallée. Tous hochent la tête, regardent avec inquiétude les quelques maisons entrevues et pensent tout bas : Quel affreux pays!

Hâtons-nous d'ajouter qu'en parlant à haute voix ils modifient quelque peu leurs impressions.

Le préfet dit au trésorier-payeur qui fait la grimace :

— Certes, le pays est pauvre, l'aspect en est peu séduisant; mais, qu'importe, si l'on y peut faire du bien.

M. l'inspecteur et M. l'ingénieur, qui font contre fortune bon cœur, continuent à sourire. Ils se rappellent qu'ils ont de leur directeur la promesse formelle de ne rester là que peu de temps.

Dans les wagons de troisième classe l'impression est mauvaise et se traduit franchement.

— Comme on doit s'ennuyer là dedans!... Je suis sûr qu'il n'y a pas de théâtre... On fera bien de ne pas m'y laisser trop longtemps... Dans quinze jours je demande mon changement...

Un surnuméraire des contributions, qui vient de terminer son volontariat dans l'artillerie, chante des chansons de caserne en face d'un soldat d'infanterie. Celui-ci, moins bruyant, l'écoute. Entre deux refrains, il lui donne des explications sur la ville qu'on découvre enfin toute entière.

— Voilà le Lycée, dit-il; il y a six ans qu'il est commencé... Voilà l'École normale de filles... Ici, c'est le couvent de Saint-Joseph... Celui de la Providence est à côté du Lycée...

— Gap! Gap! Quinze minutes d'arrêt...

Les voyageurs descendent, un peu étourdis par le fracas du train. Les

fonctionnaires gardent sur leur visage quelque chose d'inquiet et de consterné. Ceux qui vont plus loin, à Embrun, à Briançon, regardent avec envie ceux qui s'arrêtent à Gap. Tous sont très malheureux.

Malheureux ! Faut-il le crier bien haut ? J'en doute. Je suis, pour ma part, resté longtemps dans les Alpes et j'en suis content. Il suffit de prendre les choses comme elles sont pour être heureux. Il y a des jours où je regrette de n'être plus là-bas, où je me promets d'y revenir. Les Alpes m'ont été hospitalières.

La première chose qu'on aperçoit à Gap, quand on a quitté l'avenue de la Gare et passé devant l'École normale d'instituteurs, est la statue de Ladoucette. La statue regarde l'avenue comme pour faire accueil aux arrivants. Elle tourne le dos aux casernes comme si elle voulait fuir le bruit des clairons et des tambours qui perpétuellement bruissent à ses oreilles. De la petite place triangulaire où elle s'élève partent les deux grandes rues de Gap, rues qui sont en même temps les boulevards extérieurs.

— Tâchez donc de savoir, m'avait dit un de mes amis avec qui j'étudiais, quelques jours avant mon départ, la géographie des Alpes, ce qu'a fait le préfet Ladoucette pour avoir une statue à Gap.

— En arrivant là-bas, je vous l'écrirai.

Je n'ai rien écrit à mon ami. Pourquoi ? C'est que je suis resté très longtemps sans savoir au juste comment Ladoucette avait pu mériter cet honneur.

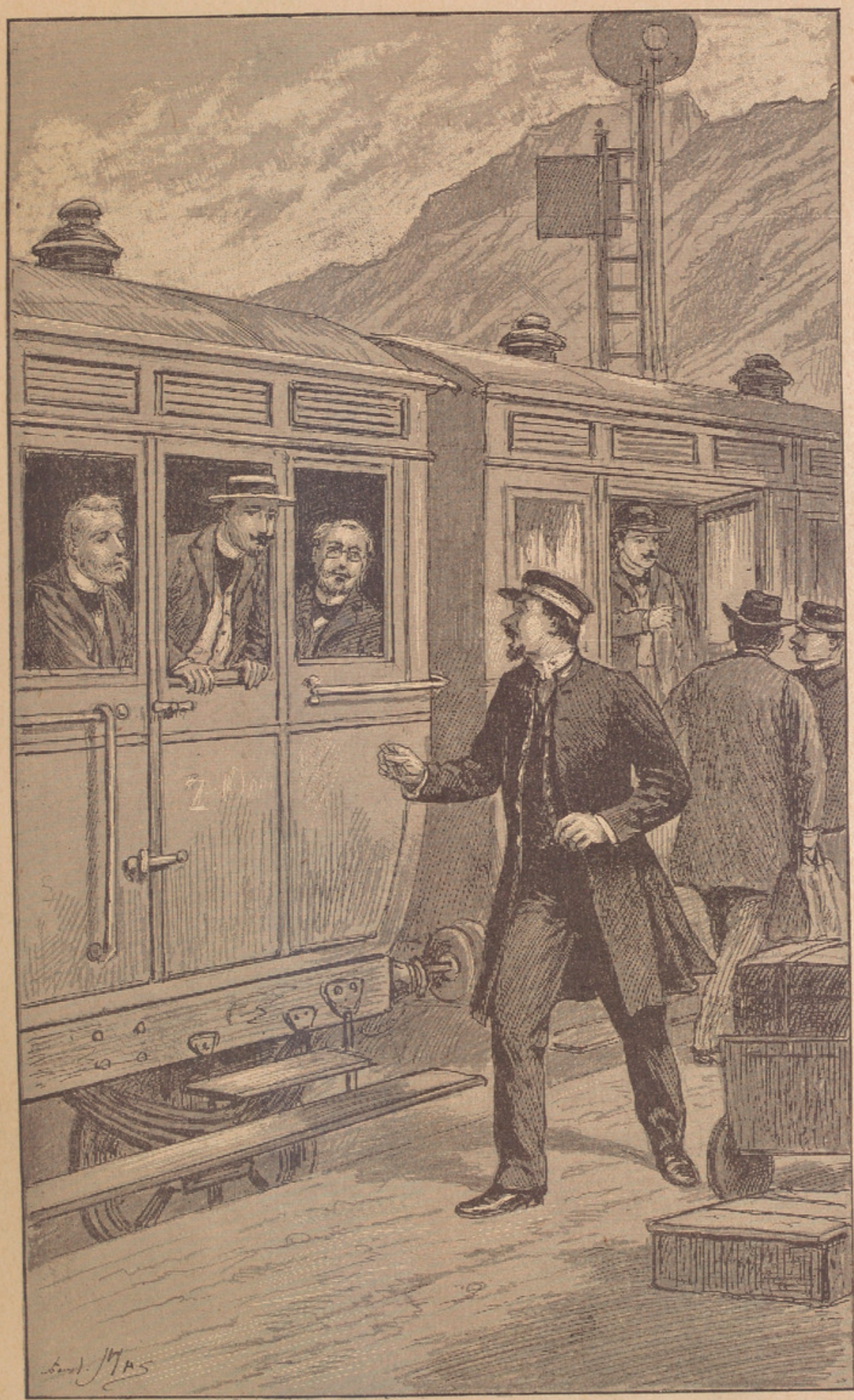
Certes, ce n'est pas pour avoir écrit un gros volume, très intéressant et très complet, sur la topographie du pays. S'il en était ainsi, je pourrais espérer avoir un jour mon nom inscrit sur quelque plaque, dans une rue de Gap. Un vieux paysan que j'interrogeai s'est gratté la tête : « Le préfet Ladoucette ? m'a-t-il dit... J'ai entendu dire, à mon père, qu'il ordonnait de couper les pattes aux chèvres qui vaguaient dans les bois. » L'enthousiasme pour le reboisement n'est pas assez grand dans les Alpes pour motiver l'érection d'une statue. Un inspecteur des forêts m'a répondu ironiquement : « C'est un préfet qui est resté à Gap plus longtemps que les autres. » Un républicain grincheux du pays m'a dit : « C'est qu'il était bonapartiste. »

Bref, je n'ai rien su.

C'est dommage. La statue fait bon effet sur la place où elle s'élève. Le visage de l'homme est sympathique ; le costume de préfet du premier Empire ne manque pas de grâce. Les habitants des villages voisins, quand ils viennent aux foires de Gap, ne se sont jamais inquiétés du pourquoi de la statue. Ils ont cru longtemps que c'était « notre sire le roi » ou « l'empereur ». Maintenant que nous sommes en République, ils ne sont pas plus embarrassés.

Un jour, je vis une vieille femme qui déposait un bouquet sur le socle avec un air de béatitude profonde.

— Que faites-vous là ? lui dis-je.



A chaque appel du chef de station, des têtes apparaissent. (Page 19.)

— Je prie saint Joseph, monsieur, pour qu'il m'assiste sur la terre et au ciel.

Comme l'ombre du préfet doit être flattée !...

Les Gapençais sont particulièrement fiers de leur statue. Toutes les villes de France n'en ont-elles pas une au moins qui représente une gloire locale. Apt possède même un Christophe Colomb. Ceci par exemple est toute une histoire. Les habitants de Digne venaient d'élever une statue à Gassendi. Ceux d'Apt, qui les jalousent, voulaient aussi avoir leur grand homme. Sur ces entrefaites, un monsieur, de son vivant très distingué je veux croire, meurt en laissant à la ville une somme assez rondelette à la condition qn'on consacrât sa mémoire par quelque chose. Les édiles étaient ravis. Trois d'entre eux sont délégués par le Conseil municipal et se rendent à Marseille chez un sculpteur.

— Ne pourriez-vous pas, lui disent-ils, nous faire une statue représentant un grand homme de quarante à cinquante ans ?

— Volontiers, répondit le sculpteur. Avez-vous sa photographie ?

Le défunt n'avait rien laissé de ce genre.

— Il nous faudrait cette statue dans le plus bref délai...

— Ma foi ! répliqua l'artiste, j'ai ici un Christophe Colomb. En l'arrangeant un peu, peut-être...

Le Christophe Colomb était superbe. Chacun des édiles, en l'examinant de près, découvrit des points de ressemblance avec le défunt. Le costume fut corrigé, et l'affaire fut conclue. Le monsieur distingué a sa statue, et la caisse municipale s'est enrichie.

Voilà des édiles plus heureux que ceux d'Annecy. Il y a quelque temps un peintre mourait chez eux, laissant à la ville toute sa fortune et tous ses tableaux. On lui fit des obsèques superbes. Il y eut de la musique et une escorte de pompiers. Les discours succédèrent aux discours. L'enterrement terminé, on courut au domicile du défunt. Pour toute fortune il laissait des dettes. Les tableaux consistaient en une collection de couvercles de boîtes d'allumettes. Le rapin, goguenard jusqu'au bout, s'était offert de belles funérailles à peu de frais.

En voilà un qui n'aura pas de statue.

Pourtant les Gapençais ont eu leurs grands hommes et, parmi eux, quelques-uns furent très célèbres. Pourquoi n'ont-ils rien élevé à la mémoire d'Albert le Gapençais, le joyeux troubadour du XIIIe siècle ? N'aimeraient-ils pas la poésie? Guillaume Farel, le fougueux prédicateur de la Réforme n'est-il pas venu de chez eux ? N'est-elle pas aussi des Alpes cette héroïne qui repoussa, en 1692, au col de Cabre, l'invasion piémontaise, cette Philis-de-la-Tour-du-Pin-la-Charce dont les pistolets furent placés dans le trésor de Saint-Denis ? J'en citerais vingt autres, moins connus à coup sûr, mais dont une ville en quête de grands hommes aurait pu illustrer le nom et l'histoire Pourquoi ont-ils justement choisi Ladoucette, un étranger ?

Un jour je me rendis à la Préfecture pour essayer de percer le mystère.

Je m'adressai au concierge :

— Monsieur le préfet est arrivé d'hier, me dit-il. Il reçoit les conseillers généraux.

Je me fis conduire chez le secrétaire général et je me permis de l'interroger.

— Cette question m'intéresse beaucoup, me répondit-il, mais je ne suis ici que depuis quinze jours...

Les conseillers de préfecture étaient absents ; le chef de cabinet n'était pas encore nommé. Je me rendis dans les bureaux et je posai de nouveau la question qui me préoccupait.

— A quatre heures, monsieur, nous aurons le temps de vous répondre.

J'attends en me promenant dans l'antichambre. Au moment où quatre heures sonnent, une bousculade se produit et tous les employés disparaissent. On me crie de revenir le lendemain. L'huissier admire cette sortie et conclut :

— Ces messieurs règlent le soleil.

Je m'en allai plein d'ennui quand l'idée me vient de m'adresser à l'archiviste. Son accueil me consola de tous mes ennuis.

— Ladoucette, me dit-il, a été le bienfaiteur des Alpes. C'est à lui qu'on doit les grandes routes qui sillonnent nos montagnes. Il n'a ménagé ni son temps ni son argent pour faire du bien. Il a légué au département de grosses sommes pour les incendies et les inondations. Il en a légué aux casernes pour les soldats...

— Merci, monsieur, je comprends. Ladoucette aimait son pays. Il a songé aux soldats, il mérite sa statue...

Je serrai la main de l'archiviste et m'en allai. Le soir même je fis un détour pour passer devant la statue. Les soldats rentraient à la caserne. Des sons de clairons se faisaient entendre par intervalles ; dans l'ombre naissante les regards de la statue paraissaient plus doux et plus sympathiques...

Sans craindre une raillerie, j'ai salué Ladoucette.

Statue du préfet Ladoucette.

ARCHIVES DÉPARTEMENTALES
PROPRIÉTÉ PUBLIQUE
HAUTES-ALPES

III

L'onibus ou l'anibus? — Tartarin de Tarascon à Gap. — L'hôtel de Provence. — Le Musée ornithologique. — Saint-Mens. — Charance. — Le lac et le château. — Céüse.

Si j'avais la plume d'or d'Alphonse Daudet, si comme lui je savais envelopper dans une jolie phrase le trait satirique qui frappe un ridicule ou condamne un usage, j'aurais voulu écrire un livre sur Tartarin dans les Alpes. Je l'aurais intitulé *Tartarin dans les Alpes véritables*. La Suisse eût été sévèrement proscrite de mon ouvrage et je me serais contenté de conduire mon héros dans les Alpes françaises. Là point de grands hôtels comme au Righi-Kulm, point d'immenses tables d'hôte où riz et pruneaux sont en conflit, point d'ambassadeurs autrichiens, de ténors italiens, de nihilistes russes et de Brésiliennes aux yeux noirs. Bompard lui-même n'y vient jamais. Tartarin avait fait de bonnes excursions. Je l'aurais conduit au château de Charance où il se serait posé en Tartarin félibre. Il serait allé à Briançon assister aux dernières séances du Club Alpin. Mais il se serait enfui aussitôt en songeant que Daudet pouvait apprendre son voyage et lui consacrer un nouveau chapitre. Mais, c'est à Gap qu'il aurait eu le plus de succès, dans cet excellent hôtel de Provence qui a une voiture à la gare, voiture que le propriétaire appelle l'*onibus* et la propriétaire l'*anibus*.

Gap est une ville comme il y en a quelques-unes en France : deux grandes rues dont une porte le nom de boulevard, sont réunies par des ruelles entrecroisées, pavées de cailloux ronds et au milieu desquelles coulent des filets d'eau plus ou moins abondants suivant les jours. Sur ces voies les maisons se sont élevées, un peu au hasard, généralement mal bâties, mal éclairées surtout. Ce n'est que depuis quelques années que

l'architecture fait des progrès : le Lycée, les écoles, les casernes, la cathédrale qui sera un fort beau monument, donnent à la ville une physionomie presque moderne.

Comme chef-lieu de département, Gap a les mêmes fonctionnaires qu'une grande ville. Mais, dans une grande ville, les fonctionnaires sont souvent à demeure, tandis qu'à Gap ils ne font que passer. Tous les jours les journaux enregistrent l'arrivée ou le départ de plusieurs fonctionnaires. C'est un perpétuel recommencement. L'administration en souffre bien un peu ; les habitants n'en peuvent mais et laissent faire ; quant aux fonctionnaires, ils partent toujours joyeux, satisfaits d'avoir débuté.

C'est à ce propos que j'ai pensé à Tartarin.

Le héros de Tarascon est descendu à l'hôtel de Provence. La table est mise au milieu d'une grande salle au plafond bas. Tout autour, comme des truffes autour d'un dindon, de petites tables rondes à deux ou trois places sont rangées le long des murs. A ces petites tables mangent les fonctionnaires qui sont arrivés depuis huit jours. A la grande table d'hôte sont assis quelques voyageurs de commerce et les fonctionnaires arrivés de la veille.

Naturellement, c'est là qu'est venu Tartarin, lui qui ne peut manger sans parler.

Après le potage, qu'il déclare exquis, il cause avec son voisin de gauche, avec celui de droite. Le voisin de gauche est inspecteur de l'enregistrement ; celui de droite est le premier commis des contributions directes. Tartarin sait bientôt leurs noms, connaît leurs titres. Il hoche la tête.

— Belle position que la vôtre, dit-il à chacun d'eux, mais quelle responsabilité

Les deux voisins s'inclinent. Les voisins de ses voisins se mêlent à la conversation. Eux aussi sont fonctionnaires et arrivés de la veille. La causerie se généralise. Tartarin, devenu très observateur à la longue, constate que chacun parle avec une extrême prudence et se tient sur la réserve.

— Ils ne se connaissent pas encore, pense-t-il, mais demain...

Le lendemain, à l'heure du dîner, la table est toute renouvelée. Tartarin, un peu surpris d'abord, se remet vite et recommence à causer avec ses voisins. Il parle de ses *amis*, l'inspecteur de l'enregistrement et le premier commis des contributions directes, des hautes fonctions qu'ils occupent et surtout de la responsabilité... Ses voisins approuvent. Il se permet de demander leurs noms, leurs titres. L'un est inspecteur de l'enregistrement, l'autre est le premier commis des contributious directes. Il s'étonne... Eux lui apprennent que leurs prédécesseurs sont partis dans la matinée et qu'ils sont les *nouveaux*.

Le lendemain, le surlendemain, les changements continuent, identiques. Tartarin est désolé d'avoir tous les jours à faire de nouvelles con-

naissances. A la fin, il reste rêveur et quelqu'un qui le connaît bien l'entend murmurer tout bas :

— Quel drôle de pays! Ici personne n'est quelqu'un.

*
* *

Laissons de côté les fonctionnaires : laissons aussi les habitants de la ville. Des premiers le touriste n'aura que le temps d'entrevoir ceux qui se trouveront à Gap en même temps que lui. Quant aux seconds, il n'aura pas le loisir de les pénétrer assez pour aimer ceux qui méritent vraiment de l'être ou pour s'éloigner de ceux qui ne le méritent pas. En revanche, il peut faire de charmantes excursions tout autour de la ville. La route de Provence qui mène à Tallard est ombragée de platanes superbes; la route d'Embrun a de merveilleux noyers. Ici qu'il s'écarte sur la droite : il trouvera Saint-Mens, et, au pied de Saint-Mens, une pépinière superbe tout récemment créée par l'administration des forêts.

S'il a la bonne fortune d'y venir un jeudi ou un dimanche, il entendra l'excellente musique du 96e, et verra dehors toutes les toilettes de Gap. Préfère-t-il la route de Grenoble avec ses peupliers et ses hêtres? Qu'il la suive. En s'écartant à gauche il peut gravir les pentes de Puymaure et pousser jusqu'à Charance. S'il pleut, je le plains. Gap est triste et maussade les jours de pluie. Enfin, qu'il pleuve ou qu'il fasse beau, s'il a une après-midi à perdre ou plutôt à utiliser, qu'il la consacre à visiter le musée ornithologique qui se trouve dans une des salles du rez-de-chaussée de la Préfecture.

C'est un ancien ingénieur d'Embrun, excellent naturaliste et grand amateur d'oiseaux, qui a préparé tous les sujets et qui, une fois la collection terminée, en a fait don au département. Ce musée est peu connu. Je suis sûr qu'il n'y a pas dix Gapençais d'origine qui soient allés le visiter. C'est pourtant, à mon avis, un des attraits de leur ville. Les oiseaux sont représentés avec les poses les plus naturelles et les plus familières; le tout est classé avec beaucoup de science et de soin, et très proprement rangé sur des étagères derrière des vitrines très claires.

De ces oiseaux dont beaucoup, presque tous, émigrent durant l'hiver, le touriste connaît le plus grand nombre. On retrouve partout le moineau, le pinson, le chardonneret, les mésanges, les rouges-gorges et les fauvettes. De même tout le monde a vu des pigeons et des colombes, des canards, des vanneaux et des courlis. D'autres espèces sont plus rares et l'on a moins souvent l'occasion de les observer de près; quelques-unes sont, en France. absolument propres à la région des Alpes. Nous en dirons quelques mots au cours de cet ouvrage. Pour le moment, nous nous contentons de signaler au musée, comme échantillons de la faune

alpestre, la présence d'aigles, de tétras, de jalabres, de gélinottes, d'alpins, de pics, de rochers, de guêpiers, bref, d'une foule de volatiles et des plus curieux.

*
* *

Saint-Mens, 19 *mai*. — J'ai gravi ce soir les hauteurs de Saint-Mens d'où l'on domine Gap. Il faisait un soleil splendide et l'air pur me gonflait les poumons. Cette montagne est belle : partout l'eau filtre et bouillonne ; les sapins sont verts ; les champs de lavande, les haies où poussent le serpolet et le chèvrefeuille embaument ; les aubépines s'épanouissent ; les fraisiers laissent entrevoir leurs fruits et les violettes fleurissent par bouquets au milieu des rochers. Dans les buissons des nuées d'oiseaux gazouillent. J'entends des merles, des grives et des rossignols... J'ai cueilli des fleurs...

Que la montagne est grandiose ! Le soleil couchant jette sur les hauteurs des teintes roses. Gap se déroule à mes pieds, bien loin, au-dessous. Je distingue très nettement les murs polychromes de sa belle cathédrale. Sur le sommet du plateau, enveloppé dans un manteau brun, un pâtre garde un troupeau de moutons. Il me regarde passer, me salue d'un signe de tête et me suit de l'œil pendant que je m'éloigne. Ce solitaire m'intéresse. Je me détourne plusieurs fois : il est toujours à la même place avec ses bottes de feutre et son manteau que le vent secoue. Il dormira là cette nuit, dans quelque anfractuosité des rochers, et il recommencera demain, toujours, toujours... L'humanité pour lui reste une chose lointaine et inconnue. Ces gens-là doivent être des poètes muets, amoureux des mille bruits de la montagne et de la course des étoiles.

Je redescends le long d'un canal d'irrigation qui coule comme un vrai torrent. Il bondit en cascades blanches. Je longe des coteaux couverts de vignes bien en face du soleil qui meurt. Les cigales et les grillons chantent. Des cailles s'appellent au loin dans les foins hauts. Quel dommage qu'il y ait l'hiver dans un pareil pays !

*
* *

« Anen à Tsarança, maïre, anen à Tsarança !
L'avesque leï dansa, maïre, l'avesque leï dansa ! »

« Allons à Charance, maman, allons à Charance !
Car l'évêque y danse, maman, car l'évêque y danse ! »

C'est aujourd'hui un vieux dicton populaire ; autrefois c'était une chanson. Dicton ou chanson, ce refrain date de la fin du XVIIIe siècle,

M. de Narbonne, évêque de Gap et seigneur d'une quantité de châteaux, recevait surtout à Charance et se plaisait à y organiser des bals.

Faisons comme les invités de M. de Narbonne et rendons-nous à Charance, le long du chemin nous entendrons de jolies pastorales :

Quand érou petsou
N'appelavou Janou,
..... Gardavou
Las chabras anon pé d'un bouïssou.

« Quand j'étais jeune, je m'appelais Petit-Jean, et je gardais les chèvres auprès d'un buisson. »

C'est un couplet que j'ai entendu l'an dernier, à deux cents mètres de Gap, derrière la hauteur de Puymaure. Un garçon d'une douzaine d'années, une fillette de huit ans à peine, le murmuraient sur un rythme mélancolique en gardant leurs moutons. L'air me frappa, et, tant bien que mal, je l'ai retenu.

Charance (à mi-chemin sur la montagne du même nom), est un petit hameau situé à quatre ou cinq kilomètres de Gap. Le château et le parc qui l'environnent constituent une des promenades les plus fréquentées par ceux ou celles qui ne sortent que le dimanche : soldats et sous-officiers du 96e, élèves de l'École normale, collégiens en liberté, employés de magasin, couturières, etc., etc..., tout le monde vient là chercher une ample provision de grand air. Faut-il en sourire ? Jamais ! d'autant plus que dimanche dernier j'ai fait comme eux.

La route qui conduit au château n'a rien d'attrayant : des pierres, et, sur les bords, des broussailles et des buissons noueux sous lesquels passe un canal d'irrigation avec un bruit de cascade et de torrent. Quelques arbres, noyers et châtaigniers, ombragent cette route. A mesure que nous montons, la végétation est plus dense et plus vigoureuse. Nous rencontrons des chalets, des fermes au milieu de prairies vertes, des pièces de blé et des champs de trèfles fleuris. Les arbres fruitiers ne manquent point, mais les fruits surgissent à peine du bout des branches. En revanche, les rosiers sont partout fleuris, et ce soir, au retour, nous cueillerons d'énormes bouquets.

Bientôt les sentiers sont plus abrupts, les pentes plus escarpées ; les bouquets d'arbres se pressent de plus en plus : tout annonce que nous atteignons les bois. Et, de fait, nous y voici :

Nous suivons une route carrossable, mais nous en abrégeons les méandres en grimpant le long des raccourcis. La forêt est jeune ; elle n'a point de ces hautes futaies aux voûtes glaciales que nous admirerons ailleurs, à Durbon ou Boscodon, par exemple. Ce sont de jeunes sapins, des mélèzes nés d'hier, des cytises, des genévriers. Les troncs d'arbres sont minces et lisses, mais les fûts sont si droits et d'une si belle venue que l'ensemble est tout à fait gracieux. De temps en temps la route est

coupée par un pont agreste, en pierre ou en bois, sous lequel passent avec un bruit clair les eaux fraîches qui descendent des hauteurs.

Les fleurs sont assez rares, mais la verdure est épaisse. En certains endroits, les lianes se multiplient et font une barrière d'un vert tendre du plus gracieux effet. Une demi-heure de montée dans les bois et nous atteignons le château.

Le château! On retrouve dans ce mot toute l'exagération admirative des Alpins. C'est simplement une très grande maison bourgeoise. A l'intérieur, quelques belles pièces, des chambres meublées simplement, dans le style moderne. Le propriétaire y vient rarement et n'a pas besoin pour y vivre, durant un mois d'été, d'y amonceler les objets d'art et les meubles de luxe. En 1886, les félibres y ont tenu leurs assises poétiques. Mistral y a récité quelques-uns de ses beaux vers. Ces messieurs ont, paraît-il, beaucoup admiré le paysage.

Il est ravissant : devant le château s'étagent des jardins en terrasses bien entretenus, et, derrière, une vérandah blanche, rayée de bandes bleues, s'ouvre comme une tente en face d'une belle pièce d'eau dans laquelle tombent de très haut, au milieu d'une masse de verdure, une série de cascades artificielles. Le parc qui entoure tout cela est vraiment seigneurial. Les arbres y sont très beaux, bien plantés, bien groupés. Une foule d'oiseaux y font leurs nids et emplissent le silence du bois du bruit de leurs voix et de leurs frôlements d'ailes.

En avant du château, au pied du parc, commence la campagne cultivée. De là l'horizon est merveilleux : à droite, Céüse, dont le soleil bleuit les pentes, puis une éclaircie au fond de laquelle on croit voir miroiter les eaux de la Durance. En face, se dresse Saint-Mens avec ses taillis maigres derrière lesquels on aperçoit les lignes superposées des montagnes des Basses-Alpes. A gauche, l'horizon est fermé par les montagnes de l'Embrunais et les hauteurs du Champsaur encore couvertes de champs de neige. En bas, au fond, Gap, dont les maisons sont en partie cachées par Puymaure, nous montre sa gare, ses casernes, son école normale de garçons, et la vue s'étend à gauche sur les plaines fertiles de la Bâtie-Neuve et de Chorges, ancienne capitale des Caturiges.

Derrière le château, le paysage est brusquement limité par la montagne de Charance, dont le plus haut sommet, la *dent,* dépasse 1,900 mètres. Des bois, de plus en plus rabougris, des taillis la garnissent jusqu'à la crête.

Le plus joli point du paysage est sans contredit la pièce d'eau couverte de plantes aquatiques et de roseaux verts. Un canot permet de la parcourir au gré de la rame. On va, on vient au milieu d'un dédale charmant d'îles et de presqu'îles. Des rosiers fleurissent sur les bords et une route ombreuse côtoie le rivage.

Rien n'ouvre l'appétit comme une course sous ces ombrages! On fait servir son déjeuner sur l'herbe; on mange, on chante, on rit et voilà une

Charance.

excursion faite. J'en sais de plus grandioses, de plus sauvages, je n'en sais point qui soient plus coquettes et où la nature soit plus parée et plus humaine.

Les Gapençais parlent beaucoup de Charance, et, pourtant, parmi ceux-là mêmes qui en parlent le plus, bien peu l'ont vu et surtout revu. Les fonctionnaires, les militaires qui s'y rendent sont de passage dans la ville, et les fillettes qui y viennent cueillir des bouquets ne songent guère à admirer le paysage.

O les habitants d'un pays merveilleux! Comme aux anciens montagnards de l'Arcadie heureuse, il faudrait qu'un Dieu vous révélât tous les jours les beautés de vos campagnes, ces beautés que les étrangers jalousent et que le touriste admire en passant.

« Anen à Tsarança, maïre, anen à Tsarança!
L'avesque leï dansa, maïre, l'avesque leï dansa! »

« Allons à Charance, maman, allons à Charance!
Car l'évêque y danse, maman, car l'évêque y danse! »

*
* *

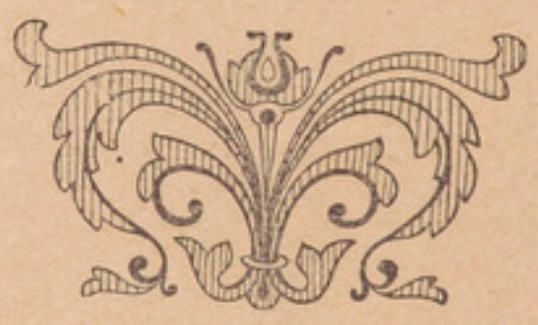
Charance a son bonnet, Céüse a son manteau
Pluie ou neige viendront bientôt.

Encore un dicton populaire; dès que le Gapençais qui se promène sur le cours Ladoucette aperçoit un nuage à la dent de Charance et des brouillards sur Céüse, il sait ce que cela signifie. A moins qu'un coup de vent n'éclaircisse l'horizon, le mauvais temps est proche. Quand le ciel est limpide et que ces deux sommets revêtent une teinte claire, à la fois grise et bleue, le moment est bien choisi pour faire une excursion.

Nous sommes allés à Charance; allons à Céüse.

Cette belle montagne que couronne une muraille calcaire à pic, la Corniche, dans les fissures de laquelle poussent des variétés de plantes qu'on ne trouve nulle part ailleurs, renferme à l'intérieur une vaste caverne, le *Trou de Sigaud*. L'ouverture est à l'est de la montagne, ouverture basse, humide, où le touriste doit se traîner en rampant pendant deux mètres. Il atteint alors une sorte de grotte étroite, peu élevée, d'où partent plusieurs galeries. Suivons la principale, la seule praticable, du reste. Au bout d'un instant, nous en atteignons l'extrémité et nous sommes en face d'un précipice béant, où reluisent des eaux noires que nous dominons de plus de quarante mètres. Les bergers atteignent les bords de ce lac intérieur, large d'une trentaine de mètres, en s'aidant de toutes les aspérités de la roche. Les touristes n'osent pas toujours.

[3] Allez, cependant, voir Céüse : si la caverne ne vous attire pas, les splendeurs du tableau que vous apercevrez des crêtes vous séduiront assez : d'un côté c'est l'Aurouze, avec ses pentes nues; de l'autre, la plaine de la Durance, avec ses mamelons couverts de bruyères qui se prolongent en lignes bleues vers le sud, bien loin, jusqu'à la Provence aux horizons clairs.



IV

Une promenade vite organisée. — En chemin de fer. — L'hôtel Bermont. — Le long du torrent. — Coup d'œil sur la vallée. — La Chartreuse de Durbon. — Lionnel et Victourou. — Un déjeuner sur les hauteurs. — Vieilles futaies. — Sous la cascade. — Retour.

L'EXCURSION avait été proposée la veille et acceptée avec enthousiasme. A dix heures du soir, le samedi, on réglait les derniers détails, et l'on se donnait rendez-vous à la gare pour le lendemain matin, à trois heures. A trois heures nous étions là; chacun disait n'avoir point dormi et je le crois d'autant plus volontiers que pour ma part je n'avais pu fermer l'œil.

Nous étions six en tout, et sur les six, il y avait deux dames. Disons de suite qu'elles ont été toutes les deux superbes de courage et d'entrain.

De Gap à Saint-Julien-en-Beauchêne quarante-deux kilomètres de chemin de fer avec arrêt à Veynes : deux bonnes heures à rester en wagon. Le jour paraît lentement; en haut quelques nuages moutonnent; une buée légère s'élève au-dessus des prairies humides de la Fressinouse. Le manque de soleil s'est fait un peu sentir au départ, mais on cause, on rit, la fatigue s'envole et la gaîté reste.

Le long de la voie, paysage connu : à gauche Céüse avec ses créneaux, à droite le mont Aurouze dont les murailles à pic réapparaissent avec obstination à chaque coude de la voie. Des paysans fouillent leurs champs maigres, ramassent des fourrages; des enfants encore ensommeillés sont là devant les fermes, dans le fumier, avec les poules et les canards.

Brusquement Veynes se dresse avec ses toitures grises, avec une ligne de maisons neuves au premier plan, le tout dans l'encadrement des roches nues, sans arbres, sans verdure. — Quinze minutes d'arrêt!... On change

de wagon. — Transbordement des paquets. — Les paniers de provisions sont lourds; on s'en empare sans empressement.

De Veynes à Saint-Julien, nous remontons la vallée du grand Buëch dont les eaux descendent à la Durance, limpides et bleues. Les sommets s'accentuent; les crêtes sont plus déchirées, les pentes mieux boisées. Le soleil levant distribue la lumière et l'ombre; une brise fraîche renouvelle les couches d'air; tout promet une belle journée.

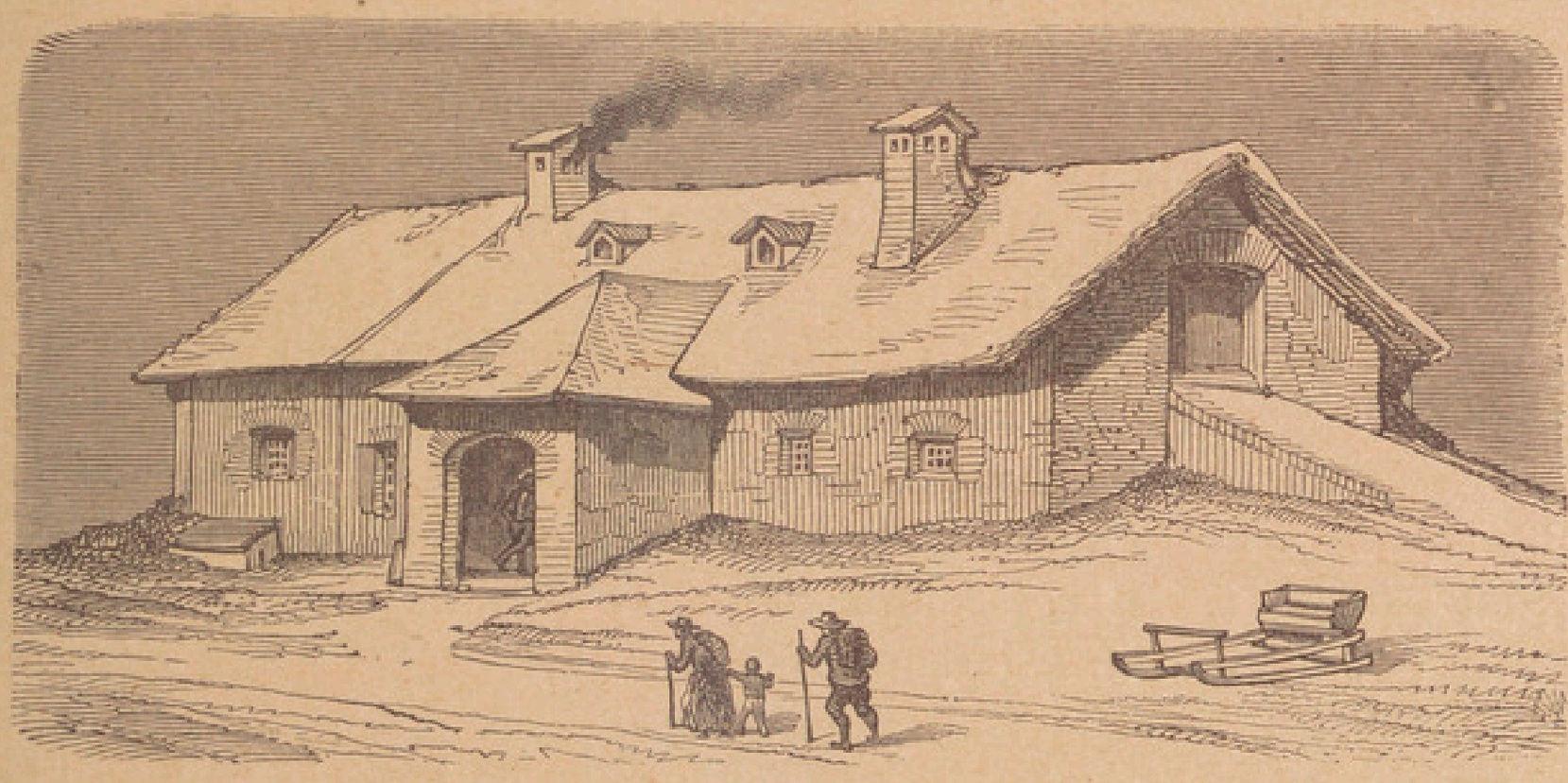
Le village de Saint-Julien-en-Beauchêne est à deux pas de la gare. En quelques minutes nous sommes rendus et nous entrons à l'hôtel Bermont, auberge serait plus juste si l'on juge par l'extérieur; mais, ne maugréons pas : on est mieux traité dans cette auberge que dans bien des hôtels. Pendant qu'on attelle les chevaux, nous avalons de très bon appétit de grands bols de café au lait et des tartines bien grillées que nous trouvons délicieuses. La grosse et belle fille qui nous sert vient de se lever : ses cheveux sont ébouriffés; ses bras n'ont peut-être pas toute la blancheur voulue, mais elle rit d'un si bon rire qu'elle plaît quand même. Dehors le bruit s'est répandu que des étrangers venaient faire une excursion dans la forêt. On tient à nous voir. Des hommes se sont assis sur des bancs, discrètement, en fumant leurs pipes, au fond de la cour; des femmes forment des groupes bavards au milieu du chemin; les enfants, plus effrontés, viennent jusque sur le devant de la porte, nous fixent avec leurs grands yeux naïfs et reculent quand on les regarde.

Le déjeuner fini, nous montons dans la voiture, un char à bancs qui contient juste six places. Le guide en prend une, et je suis forcé de m'asseoir sur le panier aux provisions dont les bosses et les renflements me font rêver de coussins moelleux et doux. Deux grands chevaux attelés en tandem nous emportent au galop à travers le bourg et nous voilà sur le chemin de la forêt. La gorge est étroite. Le torrent de Durbon, qui vient de la tête des Uselas, gronde au fond sur la droite. Les hauteurs sont couronnées de sapins et de frênes. Sur la gauche, des rochers à pics affectent des formes bizarres et variées de cheminées, de tourelles, de murailles détruites, de clochetons de cathédrales.

De petits cirques s'ouvrent, rayés de pierres aux couleurs différentes, crevassés par les pousses de sapins dont les racines fouillent les moindres fissures.

A l'extrémité de la gorge, les montagnes se touchent. Le torrent s'est creusé un lit au milieu des rochers à pic et il bondit en masses blanches d'écume. Nous le franchissons sur un pont primitif et grossier, peu rassurant, et aussitôt un merveilleux spectacle se déroule à nos regards. La vallée s'est brusquement élargie. Le torrent qui la traverse arrose de vastes prairies verdoyantes et gaies, constellées de mille fleurs. Une maisonnette, une ferme où l'on entend aboyer un chien, est bâtie tout au fond et ses murs font une tache blanche sur le fond vert de l'herbe et des bois. Les hauteurs de gauche et de face se dressent à l'horizon, bien

loin. Les pins, les mélèzes, l'érable, le frêne les tapissent de leurs manteaux aux teintes multiples qui prennent tous les tons, toutes les gammes du vert, depuis le vert tendre et laiteux des mélèzes jusqu'au vert sombre et sinistre des sapins. A droite, immédiatement au-dessus du chemin pierreux, les bois commencent formant des voûtes épaisses, des ombrages silencieux où, aiguisés par la rosée, des escargots traînent leurs énormes coquilles d'un blanc sale. Dans les haies, le lézard file et son dos étincelle. Des mousses, des lichens estompent les pieds d'arbres. Les fleurs abondent et partout s'élèvent les arbustes, des genêts aux



Auberge du Lautaret.

robes étoilées, des acacias blancs et jaunes; dans les coins plus humides, sur le sol, on voit des boutons d'or gros comme des roses, et, la fleur étrange qu'on appelle le sabot de la Vierge étale sur un fond roux ses étamines violettes.

Maintenant, c'est sur la gauche que gronde le torrent. Sous les saulaies vertes au milieu desquelles ses gouttelettes font des perles, il court avec un chant monotone et assourdi. Des rossignols roux, des fauvettes grises, des fauvettes à tête noire gazouillent dans les buissons touffus et des bergeronnettes hochant la queue, trottinent sur les berges. La route devient plus mauvaise, plus dure. Des arbres morts, entraînés par la déclivité des pentes gênent parfois le passage. Ailleurs, de minces filets d'eau, des torrents sans doute à l'époque des pluies et du dégel, ont coupé le chemin. Les forestiers ont réparé ces ravages en jetant dans les trous des masses de cailloux aigus qui s'engagent dans les sabots ferrés des chevaux et les font boiter. Mais, qu'importe! Un coup de fouet leur rend l'élan. Ils traversent au galop un pont de bois formé de poutrelles à demi pourries, descendent une pente abrupte, passent à travers le torrent assez large mais peu profond en cet endroit et nous amènent devant la Chartreuse.

Comme le site est bien choisi tout au fond du cirque! Les moines du XIIe siècle qui l'avaient découvert ont dû, eux aussi, être frappés par les avantages de l'emplacement. Dès 1116, les premières pierres furent placées; en 1128, Léger II en consacra l'église. Pauvre Chartreuse, aujourd'hui! Tristes ruines au-dessus du torrent bavard! Des murs troués, à demi écroulés, où les roitelets font leurs nids, voilà tout ce qu'il reste de l'ancien prieuré. Dans un angle, un pic, guêpier aux ailes jaunes, au dos vert, chasse les guêpes, qui, furieuses, bourdonnent autour de lui. Les lilas sont en fleurs deux mois après les autres. Des absinthes, des menthes, toutes sortes de plantes odorantes surgissent du sol. Au fond, une allée plantée de vieux noyers marque la place de l'ancien promenoir. Un écureuil descend d'un arbre, sautille sur la mousse, nous aperçoit, et s'enfuit au plus vite au milieu des fourrés où nous le perdons de vue. Les sources abondent, fraîches et froides. Qu'il est bon de se désaltérer ici et de tremper ses lèvres dans des eaux limpides! Et, dans le grand silence qui enveloppe l'abbaye morte, involontairement on évoque la vie ardente et laborieuse des moines qui vivaient là jadis, leurs travaux, la distillation du suc des plantes, les lectures pieuses, le renoncement aux joies humaines et les longues rêveries sur la mort. Un coin pourtant est vivant encore. C'est la demeure du prieur aujourd'hui transformée en ferme. Des filles et des garçons robustes l'emplissent d'une activité de ruche. Nous entrons là : on y garde précieusement quelques reliques, l'autel, les fonts baptismaux, des colonnades en bois, le tout fouillé et sculpté à la main, autrefois, par un artiste patient et pieux. Ces braves gens jouissent de notre surprise avec une joie naïve. Ils ont au fond du cœur comme une satisfaction réelle de nous montrer quelque chose qui nous étonne...

Pendant ce temps, dans la cour, on panse les chevaux, on charge sur l'un d'eux les paniers de provisions; une fille, le dos arrondi, puise de l'eau à la fontaine et quelques Piémontais employés aux coupes de bois organisent silencieusement et froidement une partie de boules.

Il s'agit à présent d'aller à la prairie de Léchaud, là-bas sur la hauteur, en face. Deux chemins à prendre : l'un plus court mais plus abrupt; l'autre plus long, « le chemin des Dames », mais plus pittoresque et plus varié. Notre conducteur ne veut pas entendre parler du chemin des dames. Son cheval, dit-il, ne saurait y passer. Mais la fermière nous met d'accord et nous propose son fils Victourou que nous rencontrerons quelque part, le long du premier sentier, et qui nous ramènera par le chemin des Dames. L'offre est acceptée. En route! En route!

Nous contournons les ruines de l'abbaye et nous marchons sur une route pierreuse, escarpée, sans arbre ni verdure. Des filets d'eau courent au milieu des cailloux. De temps en temps, nous nous arrêtons : « Ohé, Victourou! ohé, Victourou! » crie notre guide, jusqu'au moment où Victourou, un beau gamin d'une douzaine d'années, nous apparaît sortant

d'une combe où il coupait des fougères. Il échange quelques mots avec le guide, puis, silencieux, marche à ses côtés.

Oh! la rude montée! Les dames étaient lasses, bien lasses. Nous autres, nous épongions nos fronts baignés de sueur et, de temps en temps, toute la troupe s'arrêtait, s'asseyait sur un tronc d'arbre et la gourde pleine de liqueur passait de main en main.

Soudain un bruit de clochettes et de grelots, un troupeau de moutons descend des hauteurs, conduit par le frère de Victourou. Les brebis, les agneaux, se hâtent lourdement. Ils vont dormir et ruminer pendant quelques heures au pied d'un frêne. En tête marche un grand bélier. « Voilà douze ans qu'il est dans la montagne », observe fièrement Victourou... Il dit quelques mots à son frère qui nous regarde, salue et se remet en route derrière son troupeau. Un peu plus haut, nous apercevons un agneau noir égaré, inquiet. « C'est un mouton malade », nous dit Victourou, et il le prend dans ses bras. La bête résiste, apeurée, fixe sur l'enfant ses yeux mornes, mais lui déjà la tient, court, appelle : « Lionnel! Lionnel, lou mouton!... Ohé! lou mouton! « Lionnel attend; le mouton rejoint le troupeau et l'enfant nous rattrape aisément. Nous marchions si lentement! Peu à peu la montée s'accentue davantage. Nous suivons les sentes humides sur lesquelles on laisse glisser les pièces de bois qu'on amène dans la vallée. Quelques pieds de rhododendrons croissent dans les clairières, sous les futaies : çà et là dans les trous, dans les ravins, au milieu des fleurs, de grosses masses de neige fondent lentement,

De l'endroit où nous sommes arrivés, le spectacle est splendide : à droite, des crêtes énormes, grises et nues, dominant les forêts ; à gauche, la croupe arrondie du Durbonnasse, couverte de bois jusqu'au sommet, à plus de deux mille mètres ; en face, à côté d'une cime boisée, la vallée de Luz-la-Croix-Haute, riche et bien cultivée. La locomotive qui la traverse en ce moment semble un jouet d'enfant, à peine visible malgré son panache de fumée. On admire, on s'extasie et les fatigues de l'ascension sont bien vite oubliées. Quelques mètres plus haut et nous voilà dans les prairies.

Prairies immenses, arrosées de sources, semées çà et là de bouquets de bois, de sapins, de mélèzes, entourées de taillis de rhododendrons dont les fleurs rouges, jaunes, roses ou blanches, encore en boutons, sont près d'éclater, broussailles étrangement vertes sous lesquelles gloussent les faisans noirs et où les vipères sifflent en se tordant dans les branches. Des éboulis de pierres sur les flancs du Durbonnasse ressemblent de loin à une ville détruite.

Au milieu de la prairie une petite cabane de berger; à cent mètres de là une source fraîche. C'est là que nous campons. Nous prenons place, assis sur de petites gentianes d'un bleu céleste autour des provisions que les dames disposent dans un ordre savant : saucissons, conserves de sardines, pâté, rosbif, des gâteaux secs et des cerises. L'un de nous met

les bouteilles de vin dans les eaux glacées de la source, et, à l'œuvre! Inutile de dire que nous fîmes honneur à tout ce qui nous fut servi et que l'appétit ne nous manqua point. Le dîner fut couronné par un verre d'excellent café froid et quelques gouttes d'un cognac délicieux qu'un d'entre nous, quelques jours avant, avait fait venir en droite ligne des Charentes.

Le repas fait, un bout de promenade : nous marchons droit devant nous jusqu'au petit col du Lautaret où la bise doit souffler follement à certains jours, si nous en jugeons par les nombreux arbres déracinés et blanchis qui jonchent le sol. Nous revenons sur nos pas en cueillant des bouquets de pensées sauvages et de gentianes. Je suis fou des gentianes, non pas des grosses, dont les fleurs ressemblent à des calices, mais des petites si mignonnes avec les pétales bleues de leurs fleurs, leurs tiges courtes et leurs feuilles d'un vert tendre liseronné d'un filet blanc. On me raille bien un peu de ma belle passion, mais que m'importe : j'en sais qui seront bien heureux d'avoir le soir une part de ma cueillette. Il est bien midi en ce moment. Le soleil nous lance des rayons aveuglants et qui brûlent. Heureusement que de temps en temps un nuage qui passe en tempère l'ardeur et que la brise rafraîchit nos visages.

Enfin, il faut songer au départ. Nous regrettons bien de n'avoir pas gravi le sommet du Durbonnasse, mais qu'aurions-nous été faire là-haut? Le guide ramène son cheval par le sentier que nous avons suivi en venant; nous, nous gagnons avec Victourou « le chemin des Dames ». Un vrai casse-cou sur certains points que ce chemin des Dames; mais il est si beau, si pittoresque, si bien dissimulé sous les bois que nous le suivons avec plaisir. Je débute mal. Pendant que mes compagnons de route cueillent des rhododendrons, je roule dans un ravin et m'écorche le genou. Par vanité, je ne dis rien, mais je traîne un peu la jambe. J'oublie bientôt que je suis blessé pour admirer.

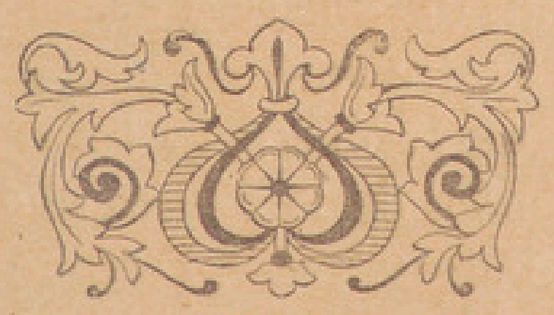
Nous voilà sous les hautes futaies. A chaque pas le spectacle change : rochers, mousses, arbres, combes, ravins, rien n'est plus varié. Le bois est vivant tant il y a d'insectes qui bourdonnent, de sources qui murmurent, d'oiseaux qui chantent. Des pigeons ramiers, des grives, des corbeaux nichent dans ses branches; rossignols et fauvettes peuplent les broussailles. Le chemin est souvent mal tracé. Souvent il est coupé par un arbre mort cassé par le vent ou brisé par la foudre et qui pourrit là tristement, sans qu'on puisse l'en arracher; souvent aussi les eaux l'ont usé au point qu'il a presque disparu; mais, ailleurs, comme il est doux aux pieds avec son tapis de feuillage sec, comme il est frais avec l'ombre de ses branches. Et c'est une descente endiablée que la nôtre. Nous prenons des raccourcis; nous y courons en nous appelant. Victourou a dû certainement nous prendre pour de vieux montagnards.

Halte là! Voici que la route a complètement disparu. Une cascade très haute et très largement épanouie descend des sommets et se perd bien

loin dans le fond des ravins. Les eaux sont toutes blanches : elles dégringolent sur un lit de mousse en lançant des gerbes d'étincelles. Victourou, très bravement et très hardiment, traverse la chute d'eau aux pentes glissantes. Il reparaît sur l'autre bord mouillé comme un caniche qui vient du bain, et d'un geste nous engage à l'imiter. Les hommes passent avec précaution. Les dames poussent de petits cris de frayeur. On les rassure, on les aide, et nous voilà tous de l'autre côté. Dix mètres plus loin, nouvelle cascade, aussi élevée que la première, moins abrupte cependant. Nouvelle traversée périlleuse. Les vêtements humides, les cheveux mouillés, nous reprenons notre course avec des éclats de rire.

Nous voilà de nouveau sous les grands bois. Les fûts géants des sapins atteignent des hauteurs prodigieuses. Nous recommençons notre descente endiablée, et bientôt nous atteignons une prairie. La Chartreuse est en face de nous.

Toujours le même silence, toujours le même soleil dorant les ruines. Victourou aide le guide à ranger dans la voiture les paniers vides et les bouquets de fleurs. Maintenant nous sentons que la chaleur est lourde, l'air étouffant. Nous nous hâtons de faire atteler, et, par le même chemin pittoresque que nous avons suivi à l'aller, nous regagnons Saint-Julien. La gaîté continue; chacun est ravi de l'excursion faite, et notre joie est au comble quand, à notre arrivée à l'hôtel Bermont nous trouvons un excellent dîner qui nous attend. De bons plats, et... un lièvre... un lièvre en temps prohibé. Nous le mangeons sans remords, car le civet est réussi, et nous l'arrosons d'un joli vin clairet. La nuit nous surprend au moment où nous achevons le café. Vite, en wagon ! La machine arrive avec ses hoquets essoufflés. Nous nous installons... Nous parlons peu... Le sommeil nous gagne rapidement, et, quand nous arrivons à Gap, à onze heures du soir, chacun rentre chez soi, un peu las, avouons-le, mais ravi de la merveilleuse excursion faite à travers la forêt de Durbon.



V

Le dieu Soleil. — Le pont de l'Omelette. — Paysages. — Exode de moissonneurs. — Le 14 juillet. — Les moutons.

Il est dans les Alpes plusieurs vallées qui, à certaines époques de l'année, rappellent les abords des régions polaires. Elles les rappellent non seulement par des solitudes analogues, par la même température brutale et prolongée, mais encore par la même absence de soleil.

Au pôle, la grande nuit d'hiver dure six mois. Dans les Alpes, les nuits alternent régulièrement avec les jours comme dans toute la zone tempérée; mais le jour qui éclaire certaines vallées est un jour étrangement sinistre, une sorte de reflets lumineux aux teintes ternes et pâlies. Pendant des mois entiers, les rayons du soleil détournés et cachés par l'épaisseur des hautes cimes restent invisibles aux montagnards.

Le phénomène peut s'observer souvent dans les Alpes françaises. Pendant trois mois, les habitants de Villard-d'Arène, près du col de Lautaret, attendent l'apparition de l'astre que cache la montagne de l'Homme (3,453 mètres). Des hameaux perdus dans les vallées de la Guisanne, de la Cerveyrette, de la Gyronde, de la Biaisse et du Guil ne sont pas plus favorisés. Presque tout le Valgaudemar, l'étroite et pittoresque vallée qui s'étend au nord du bassin du Drac proprement dit, souffre de la même absence de soleil.

Le soleil donne la vie à la terre. C'est lui qui dessèche le sol saturé de l'humidité brûlante des neiges, qui gonfle les germes dispersés, fait sourdre les tiges du sol et dispense aux fleurs et aux feuilles la chaleur et la lumière qui sont indispensables à la vie. Les Anciens avaient fait du soleil une

divinité bienfaisante; tous les peuples de l'Orient et de l'Occident l'adoraient sous des formes diverses, et les Gaulois eux-mêmes n'avaient pas de divinité plus puissante que Belen.

Eux aussi, les montagnards, l'adorent. Ils saluent son retour comme celui d'un ami riche et bienfaisant. Dès que les premiers rayons paraissent, après une longue absence, au sommet de la montagne ou qu'ils glissent sur ses flancs, tout le village est en fête. Les hommes, les femmes et les enfants, parés de leurs plus beaux habits, se répandent par les chemins ou se groupent à l'endroit où les rayons vont frapper. Les jeunes gens poussent le cri des montagnes; les jeunes filles esquissent des pas de danse. Salut au Roi qui revient!

Des restes de vieilles croyances, des traditions superstitieuses se mêlent à cette joie. En certains lieux une longue théorie d'hommes se rend au sommet qui cache le soleil et porte là, comme don de joyeux avènement, une poignée d'épis verts. Ailleurs, c'est un pot de vin clairet, de ce vin que donnent si rarement les vignobles étagés sur certains coteaux. Au village des Andrieux, le chef-lieu de la commune de Guillaume Peyrouse, qui reste privé du soleil pendant cent sept jours, jusqu'au 10 février, on offrait jadis une omelette à l'astre bienfaisant. « Au point du jour, dit un récit traduit du patois, quatre bergers du hameau annoncent cette fête au son des fifres et de leurs trompettes; après avoir parcouru le village ils se rendent chez le plus âgé des habitants qui préside à la cérémonie, et qui, dans cette circonstance, porte le nom de vénérable. A dix heures, tous, munis d'une omelette, se rendent sur la place, et une députation, précédée des bergers, qui font de nouveau entendre leurs instruments champêtres, se rend chez le vénérable, afin de lui annoncer que tout est préparé pour commencer la fête; elle l'accompagne au lieu de la réunion, où il est reçu par les nombreuses acclamations de tous les habitants.

« Le vénérable se place au milieu d'eux, et, après leur avoir annoncé l'objet de la fête, ils forment une chaîne, et, leur omelette à la main, ils exécutent autour de lui une farandole, cette ancienne danse de l'Orient. Le vénérable donne ensuite le signal du départ. Les bergers qui précèdent continuent à faire entendre leurs instruments, et l'on se met en marche, dans un ordre admirable, pour se rendre sur un pont de pierre qui se trouve à l'entrée du village. Arrivé là, chacun dépose son omelette sur les parapets du pont, et l'on entre dans le pré voisin, où les farandoles ont lieu jusqu'à ce que le soleil arrive. Dès que ce flambeau commence à les éclairer, les danses finissent, et chacun va reprendre son omelette qu'il offre à l'astre du jour : le vieillard l'élève, tête nue. Aussitôt que ses rayons sont répandus sur tout le village, le vénérable annonce le départ, et l'on s'en retourne dans le même ordre. On accompagne le vénérable chez lui; après quoi chacun se rend dans sa famille où l'on mange l'omelette. La fête dure tout le jour et se prolonge même dans la nuit; l'on se rassemble vers le soir, et plusieurs familles se réunissent ensuite pour festiner. »

Les touristes ont raillé cet usage. Quelques vieillards s'obstinent encore peut-être à faire les sacrifices que faisaient leurs ancêtres ; mais le vieux pont sur lequel se cuisait l'omelette a disparu. Il est remplacé par un nouveau pont que les sceptiques des villages voisins appellent le pont de l'Omelette. Hélas! tous les vieux usages s'en vont.

Franchement, moi, je les regrette. Mais à quoi bon se plaindre? Mes regrets sont superflus. Le temps passe et transforme incessamment le monde. Les routes remplacent les chemins, les chemins les sentiers; les voies ferrées remplacent les routes. La vapeur siffle et la locomotive passe dans des lieux où, il y a un siècle à peine, on n'entendait guère que le tintement des grelots de quelque rare mulet se rendant d'un hameau dans un autre. C'est la loi invincible du progrès qui détruit le passé. Résignons-nous à cette loi; mais si de temps en temps nous rencontrons quelque vieille histoire, quelque ancienne légende, recueillons-les pieusement. Qui sait, si tôt ou tard, une page détachée de notre livre ne les sauvera pas d'un éternel oubli.

Ce qui ne change pas dans les Alpes, ou plutôt ce qu'on y retrouve toujours, c'est le ciel. Nulle part je ne l'ai vu, en temps ordinaire, si limpide et si bleu. C'est le ciel du Midi dans toute sa splendeur. Il n'a pas les nuances rougeâtres qu'on remarque dans celui de l'Espagne, sur le plateau des Castilles. Il n'a pas les profondeurs du ciel d'Afrique qu'on sent se prolonger indéfiniment là-bas, vers le sud. Il ne découpe pas, comme le ciel de Provence, un horizon coquet, borné par des lignes superposées de collines nues. Il n'a pas la douceur enchanteresse du ciel d'Italie qui baigne à ses pieds une foule d'îlots de verdure. Il a son charme à lui, sa grandeur à lui. C'est le ciel des Alpes qu'illumine le soleil dont les touristes aiment à saluer le lever depuis qu'un philosophe du siècle dernier en a vanté les charmes. Le soleil des Alpes françaises éclaire des horizons grandioses : en bas, des prairies vertes; à mi-pente, des plateaux et des tertres trop souvent ravagés. Plus haut, des champs de neige aux reflets bleus et des glaciers aux teintes glauques. La chaleur qu'il répand est parfois excessive. Parfois on se croirait en pleine Algérie et l'on éprouverait, à en subir l'ardeur, de rudes souffrances, si, de temps en temps, la brise des montagnes ne venait rafraîchir la température d'un souffle, d'une caresse.

C'est alors que la montagne est belle, qu'elle se pare de verts pâturages, de cette flore prodigieuse qui fait la joie des botanistes et dans laquelle ils comptent plus de cent vingt espèces de plantes rares. C'est le moment des excursions; c'est l'époque où l'on gravit les pics, où l'on escalade les sommets, où l'on franchit les cols, où l'on ramasse, en même temps que des fleurs, une ample cueillette de souvenirs inoubliables.

Paysages de printemps! Paysages d'été. On remplirait un livre entier de ces tableaux charmants. Hélas! le carnet d'un touriste est plus réservé. Il est de ces jouissances qui ne se rendent pas. On admire au lieu d'écrire,

Le coucher du soleil dans les Alpes.

c'est à peine si je retrouve sur quelques feuilles l'impression profonde que j'ai ressentie à l'aspect du ciel et du soleil des Alpes françaises.

Château de Tallard. (Page 64.)

* * *

Gap. — Juillet. — C'est dimanche : la journée est chaude et lourde : des cigales égarées bruissent dans les platanes du cours Ladoucette. Le ciel est limpide et bleu.

Je viens d'entr'ouvrir ma fenêtre. Il y a sur le cours de cinq à six cents hommes. Ce sont de ces montagnards qui vont chaque année couper les moissons dans les plaines. Beaucoup reviennent de la Provence

ou du Lyonnais. En haillons, dans la poussière, ils forment des groupes d'un effet saisissant : les uns sont assis en cercle et gravement fument leurs pipes; d'autres jouent aux lotos par bandes de dix ou douze; d'autres dorment. C'est un étrange campement.

Bourgeois et bourgeoises, hommes et femmes du peuple passent le long du boulevard, près d'eux, sans prêter la moindre attention au sombre groupe. Les Gapençais sont habitués à ces exodes. Moi qui ne suis pas Gapençais, je me laisse aller tout doucement à la rêverie. Involontairement, j'évoque l'image des mères, des femmes et des sœurs de tous ces émigrants. Où sont-elles? Que deviennent-elles quand les hommes sont absents? Elles attendent anxieusement le retour pour savoir si la saison a été bonne, si l'on aura du pain pour l'hiver. Il me semble que le spectre de la misère d'hier qui sera aussi, hélas! le spectre de la misère de demain, se promène au milieu des moissonneurs.

Alerte! Voici venir quelqu'un, la sacoche en bandoulière. Le nouveau venu tient à la main un bâton de houx. Une blouse bleue cache mal son veston de drap dont on aperçoit le col. Les groupes se sont confondus aussitôt; la cendre des pipes est secouée; les parties de lotos cessent; les dormeurs se réveillent. Tous courent au-devant de l'homme qui arrive.

Celui-ci sourit et prend bien son temps :

— Cinquante hommes pour Avignon, à cinq francs la journée.

Cent voix ont répondu : « Présent! »

Et, tout aussitôt, le marchandage commence; l'entrepreneur de moissons tâche de faire baisser les prix. On crie, on s'insulte, on se pousse... Peu à peu le calme renaît. La journée pour quelques-uns est tombée à trois francs cinquante; pour d'autres à quatre francs! Ceux qui sont loués sont allés dans un cabaret voisin donner leurs noms à l'entrepreneur et prendre part au broc de vin qu'il offre.

Les autres ont repris les places qu'ils occupaient tout à l'heure. Ils se sont reformés en groupes, ont recommencé les monotones parties de lotos ou se sont couchés à l'écart.

Au pied des arbres, çà et là, les faucilles aiguisées brillent d'un vif éclat. Les cigales bruissent toujours dans les branches des platanes, et la foule passe et repasse indifférente au groupe sombre qui attend.....

*
* *

C'est le 14 juillet. Gap est en fête. Sur l'avenue d'Embrun, entre la Pépinière et la gare, les soldats de la garnison, tout le 96e, sont rangés dans un bel ordre. Derrière eux, avide de spectacles militaires, la foule des curieux se tasse.

Le temps est superbe. Un grand soleil dont les branches des noyers

tamisent les rayons, fait scintiller les baïonnettes. Les dames ont des ombrelles. Les fonctionnaires civils, préfet en tête, sont allés s'asseoir au milieu des soldats sur un côté de l'avenue ; de l'autre côté, en face d'eux, les tambours et les clairons forment un peloton profond de six files. Au bout de l'avenue, la musique du régiment joue la *Marseillaise* avec la vibration sonore des cuivres. Le général, et, derrière lui, à une longueur de cheval, le colonel et le commandant de gendarmerie passent et repassent, saluant.

Au moment où les dernières notes de la *Marseillaise* s'éteignent, le général s'arrête.

— Les légionnaires!

Les officiers décorés s'avancent et s'alignent en face de lui. Parmi eux, un brigadier de gendarmerie n'a d'autre insigne qne la médaille militaire. Le général descend de cheval, tire son épée et s'avance vers lui.

— Ouvrez le ban, cria-t-il d'une voix forte.

Le tambour-major fait un signe. Les tambours roulent et cessent brusquement.

Le général tire son épée au-dessus de la tête du brigadier :

— Au nom du Président de la République et en vertu des pouvoirs qui me sont conférés, je vous fais chevalier dans l'ordre national de la Légion d'honneur.

Puis, il le touche de son épée nue, attache lui-même la croix sur la poitrine du brigadier, lui donne l'accolade et commande :

— Fermez le ban.

Les tambours roulent de nouveau. Le général s'est éloigné.

Le brigadier ravi ose à peine regarder la croix qui s'étale sur son uniforme. Des larmes coulent sur ses joues fraîchement rasées. De la foule, derrière la haie silencieuse et immobile des soldats, montent des murmures flatteurs, et le brigadier regagne son rang, droit et raide, avec des éclairs d'orgueil dans les yeux.

Dix minutes après la revue est terminée. Le général est venu saluer le préfet; les soldats ont fait demi-tour et, au milieu de la foule émue et charmée, regagnent la caserne. Ils vont. La colonne oscille régulièrement dans la poussière soulevée. La musique a repris la *Marseillaise*, et, à vingt pas derrière eux, s'avance le brigadier avec ses collègues.

Le brave homme! Il est à Gap depuis vingt ans et tout le monde le connaît. Ses amis le regardent fixement du milieu de la foule, espérant qu'il se détournera, souhaitant d'être vus et salués par lui en ce moment. Les femmes des gendarmes causent de lui et traînent leurs enfants par la main pour rester sur la même ligne. Parmi elles, sa fille, quatorze ans à peine (le pauvre homme est veuf!), bien propre sous ses vêtements noirs, coiffée d'un petit bonnet de linge orné d'un bouquet de rubans rouges, admire et s'extasie.

— Oh! papa! comme il doit être content!

Toutes regardent. Lui, passe sans détourner la tête, plus rigide sous les armes qu'à l'ordinaire.

Devant la caserne, après la rupture des rangs, le brigadier donne son fusil à un gendarme et reçoit les compliments de ses collègues.

— Vrai, je ne m'y attendais pas, murmure-t-il à voix basse, s'efforçant de voiler d'un mot modeste l'immense orgueil qui lui fait battre le cœur.

Puis, son capitaine l'appelle, le félicite encore et l'emmène au café prendre un vermouth avant déjeuner.

Sa fillette, qui l'observe, le suit à vingt mètres derrière avec quelques femmes de gendarmes dont les maris ne sont pas rentrés. Elle le voit s'asseoir sous la marquise du grand café avec des messieurs en chapeaux hauts de forme et des supérieurs qui lui serrent la main. Il lui semble que son père a grandi. Elle est aussi heureuse que lui, et, en regagnant la caserne avec les femmes qui vont préparer le repas des hommes, elle pense tout bas :

— Pour ce soir, je lui mettrai un poulet en sauce et ferai rôtir un gigot.

*
* *

Par les chemins abrupts et par les ravins creux
Les mulets surchargés descendent dans la plaine,
Et les pasteurs couverts de lourds manteaux de laine
Les guident lentement sur les sentiers pierreux.

Puis, viennent les moutons, troupe errante et docile,
Nourris sur les hauteurs d'herbages embaumés.
A ce rude voyage ils sont accoutumés.
Et rentrent à l'étable où la vie est facile.

Ils vont droit devant eux l'un sur l'autre pressés,
L'œil atone, le front très bas, les pattes gourdes,
Les agneaux plus légers près des brebis plus lourdes.
Ils vont; ils vont toujours!... Et les vents sont glacés.

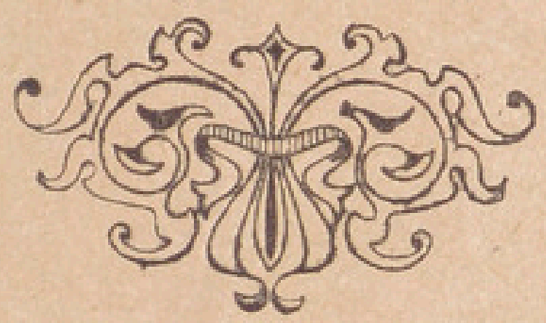
Mais, qu'importe! Ils sont forts; ils sont beaux! Leur haleine
Forme un nuage au-dessus d'eux. Les grands béliers
Font tinter les grelots rivés à leurs colliers.
Tous marchent sûrement, les flancs bouffis de laine.

Hier sur les sommets la Lombarde soufflait
Dans la sinistre horreur de l'hiver qui s'approche,
Et, ce matin, la neige avait couvert la roche
En face du soleil qu'un nuage voilait.

Des vols tourbillonnants de corneilles criardes
Étoilaient de points noirs cette immense blancheur.
— Ce n'est plus là l'été; ce n'est plus la fraîcheur :
C'est le froid! C'est le froid!... Vite, plions les hardes!

Et les bergers avaient cherché le vieux chemin,
Et sous la brise aiguë et les brouillards d'automne
Avaient aussitôt pris la route monotone
Qu'ils ont suivie hier et qu'ils prendront demain....

Tantôt, j'ai vu passer la troupe vagabonde
A travers la cité lugubre et s'étonnant,
Bergers, mulets, moutons et chiens... Et maintenant
Je me sens isolé plus que jamais au monde.



VI

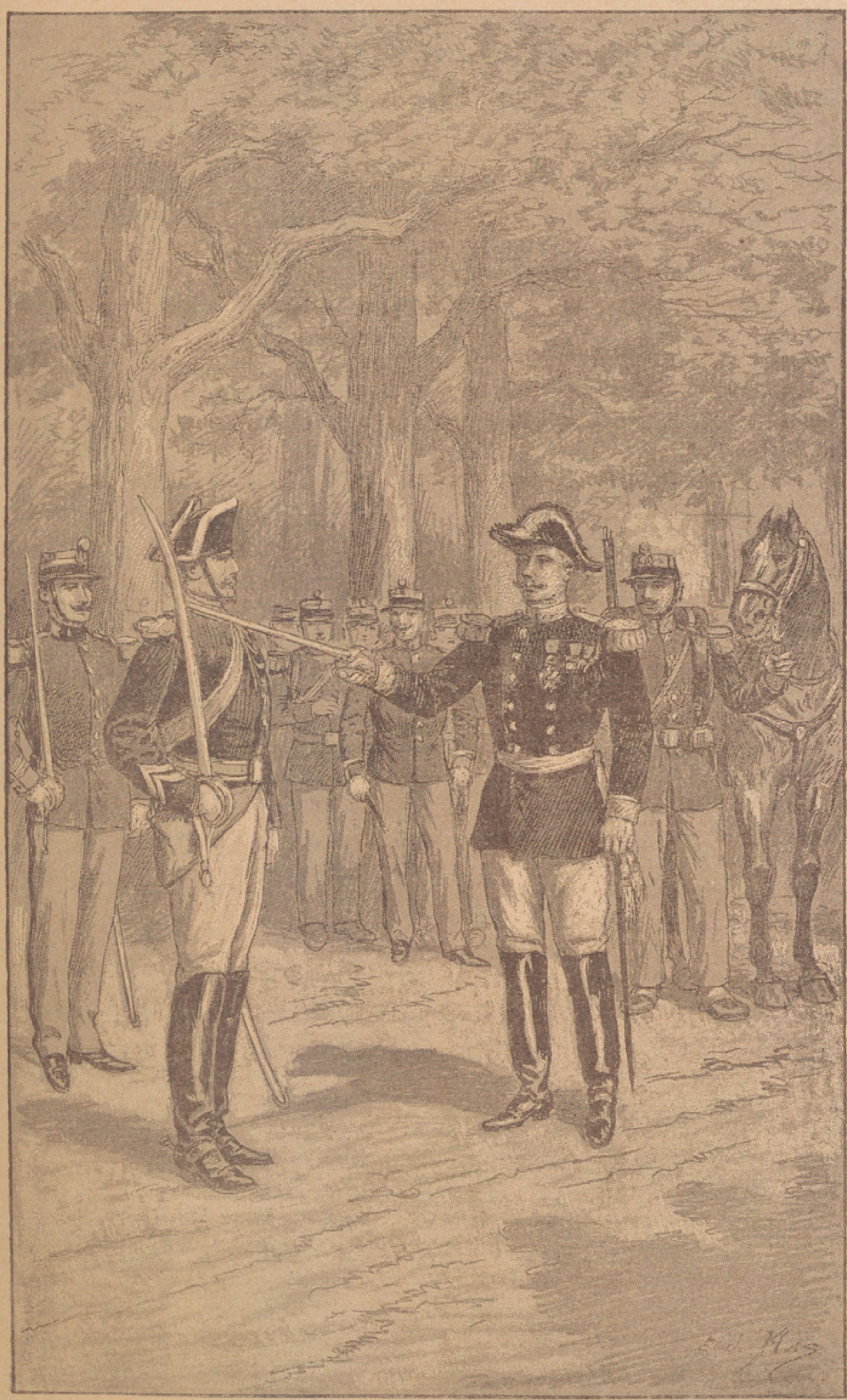
Carnaval et tremblement de terre. — Une page d'Humboldt. — Nostalgie. — Pluies de printemps. — Ce qu'on voit dans la montagne.

IER, j'étais las. C'était jour de carnaval et l'on s'amusait à Gap. J'étais allé dans le Champsaur pour fuir la foule. La course était longue, d'autant plus que j'étais parti par le col de Manse, et que j'étais revenu par le col Bayard après avoir déjeuné à Saint-Bonnet. J'étais las et je comptais bien dormir

Brusquement, à 6 heures 5, je me suis senti réveillé. Des oscillations régulières balançaient mon lit comme un hamac. Les meubles de ma chambre remuaient. La maison tout entière était ébranlée. J'eus l'intuition très nette d'un tremblement de terre. Dehors un roulement étrange, pareil au bruit que fait un chariot chargé de ferrailles et lancé à toute vitesse le long d'une rue pavée, accompagnait la secousse. J'entendis des cris sous mes fenêtres, le fracas de quelques cheminées qui s'écroulaient. Je me croyais perdu et je n'avais fait aucun effort pour fuir.

La secousse cessa. J'allumai ma bougie et regardai l'heure. Dix minutes après une seconde secousse ébranle de nouveau le sol. Des cheminées s'écroulent de nouveau, mon armoire à glace tombe et se brise. J'ai la sensation que cette fois tout est fini et, comme la première fois, j'attends que la maison soit renversée. La vérité est que si la secousse avait duré quelques secondes de plus, il ne restait pas un pan de mur debout dans toute la ville de Gap.

A 6 heures 25, troisième secousse, mais plus courte et moins violente. J'attends, toujours dans mon lit, qu'une quatrième secousse recommence. Rien ne vient. Je me décide à m'habiller et je descends l'escalier. Ma pro-



Puis il le touche de son épée nue... (Page 51.)

priétaire, que je rencontre dans un couloir, est anéantie et croit la fin du monde venue. Je raille un peu ses terreurs et je me rends dans la rue. La rue est pleine de monde. Des gens inquiets, à peine vêtus, se hâtent anxieusement. Des chiens, le regard fixe, sont assis au milieu de la route et regardent s'agiter les hommes. Une femme passe portant sur ses bras deux enfants pliés dans une couverture. Un jeune homme roule un fauteuil où son père, un vieillard infirme, est assis immobile. Çà et là, sur le sol, des débris de cheminées écroulées. L'effroi de tous est tel que peu à peu je commence à m'effrayer moi-même. Tout à l'heure j'avais fait le sacrifice de ma vie : maintenant il me semble que j'ai peur uniquement parce que le danger est moins grand, tout en existant toujours. Je fais le tour de la ville. Partout le même spectacle. Je rentre chez moi et j'essaie d'écrire. Il est 7 heures. Jamais je ne pourrais rendre l'impression de stupeur qu'éprouve l'homme en sentant trembler sous lui cette croûte terrestre sur laquelle il vit. Pas de lutte possible. On peut échapper à l'incendie, à l'inondation, à tout. Ici on est vaincu sans combat. L'homme plie, courbe la tête et attend.

8 *heures*. Une nouvelle secousse assez violente, mais très courte. J'ai regardé au dehors. Il fait grand jour. Les fuyards sont rentrés chez eux. La lumière les a rassurés. En bas, quatre ou cinq femmes, des voisines, se font part de leurs terreurs. Elles parlent toutes à la fois et ne s'écoutent pas les unes les autres. Celle-ci a entendu des voix; celle-là a vu des flammes bleues; une troisième a senti une odeur de soufre. Je n'ai plus le courage de les railler.

Minuit. Des dépêches sont venues de Nice et d'Italie. On annonçait qu'il y avait là-bas des dégâts, des victimes aussi. On voudrait lire les journaux... Le tremblement de terre a défrayé toutes les conversations du cercle où l'on est venu en grand nombre ce soir-là. Minuit sonne. Personne ne parle de partir. Au premier qui se lève, voilà tout le monde debout. Dans la rue tout est noir. Les becs de gaz clignotent tristement. On se serre la main et on se sépare, chacun se dit en s'en allant : Serai-je en vie demain ?

*
* *

J'ai relu une page d'Humboldt sur les tremblements de terre : « Ce qui nous saisit, dit l'illustre savant, c'est que nous perdons tout à coup notre confiance innée dans la stabilité du sol. Dès notre enfance, nous étions habitués au contraste de la mobilité de l'eau avec l'immobilité de la terre. Tous les témoignages de nos sens avaient fortifié notre sécurité. Le sol vient-il à trembler, ce moment suffit pour détruire l'expérience de toute la vie. C'est une puissance inconnue qui se révèle tout à coup; le calme de la nature n'était qu'une illusion, et nous nous sentons rejetés violemment dans un chaos de forces destructives. Alors chaque bruit, chaque

souffle d'air excite l'attention : on se défie surtout du sol sur lequel on marche. Les animaux, principalement les porcs et les chiens, éprouvent cette angoisse ; les crocodiles de l'Orénoque, d'ordinaire aussi muets que nos petits lézards, fuient le lit ébranlé du fleuve et courent en rugissant vers la forêt.

« Un tremblement de terre se présente à l'homme comme un danger indéfinissable, mais partout menaçant. On peut s'éloigner d'un volcan, on peut éviter un torrent de lave, mais quand la terre tremble, où fuir? Partout on croit marcher sur un foyer de destruction. Heureusement les ressorts de notre âme ne peuvent rester ainsi tendus pendant longtemps, et ceux qui habitent un pays où les secousses sont faibles et se suivent à de courts intervalles, éprouvent à peine un sentiment de crainte. »

Dans les Alpes, les secousses sont rares, heureusement! Mais, comme Humboldt a bien décrit l'impression qu'un tremblement de terre produit sur le cœur humain!

— Fermez donc cette fenêtre, s'il vous plaît.

C'était dans un wagon du train de Toulouse à Cette, vers quatre heures du matin. Le roulement continuel des voitures, le ronflement monotone de la machine m'avaient peu à peu permis de m'assoupir. L'air vif du matin qui venait me fouetter le visage par la portière entr'ouverte depuis un instant, m'avait brusquement réveillé et je me sentais de mauvaise humeur.

L'homme, un artilleur qui s'était penché sur la voie, se recula en toute hâte, ferma la portière et me regarda avec de grands yeux craintifs.

— Je vous demande pardon, monsieur, me dit-il, j'étais malade, j'avais besoin d'air.

Il semblait bien malade, en effet; ses yeux, cernés de taches bleuâtres, brillaient dans son visage maigre et décharné. J'eus honte de lui avoir parlé durement et je me rappelai ces mots que ma mère me répétait souvent au lendemain de la guerre : « Aime bien le soldat, mon fils; c'est lui qui défend la patrie. »

— Mais ne vous gênez pas, lui dis-je, mettez-vous à ma place et ouvrez la fenêtre.

Je m'efforçai de l'encourager, gêné par ce regard brillant de malade.

— Oh non, merci; je me sens mieux à présent.

Pour lui enlever le souvenir de l'ordre brutal que je lui avais donné, j'essayai de causer avec lui.

— Vous allez loin? lui demandai-je.

— Oui, monsieur, à Toulon.

— Le pays des orangers... C'est beau, la mer!

— Moi, j'aime mieux la nôtre.

— D'où êtes-vous?

— De Brest.

— Mais nous sommes compatriotes!

J'eus soudain comme une vision de mon pays. Dans le bruit sifflant de l'air le long des parois du wagon, j'entendais chanter le vent de la mer sur la côte armoricaine. Dans les yeux du soldat je revoyais l'image de ceux que là-bas j'avais connus et aimés. Lui aussi semblait heureux, et, doucement, tout doucement, chacun de nous invoqua ses souvenirs.

. . . . . .

De Cette à Tarascon... neuf heures. — La voie ferrée côtoie la Méditerranée dont les vagues viennent mourir en frémissant sur les sables. Là-bas des voiles passent, grandes ouvertes, pareilles à des ailes d'oiseaux. Je suis seul dans mon compartiment avec un employé de la Compagnie du Midi.

J'aime beaucoup causer en wagon. On ne se connaît pas; on raconte franchement ses affaires par ce besoin inné de sympathie que nous avons tous au cœur. Cette fois c'est l'homme qui commence. Il veut savoir où je vais.

— Dans les Hautes-Alpes, lui dis-je.

— Dans les Hautes-Alpes!...

Son visage s'éclaire d'une joie profonde. Il est de Gap. Voilà cinq ans qu'il a quitté son pays. Le député l'a fait placer dans la Compagnie du Midi et il s'est marié à Narbonne. Il a trois enfants. Il voudrait bien revoir sa ville natale, ses amis, dont il me cite les noms, surpris de ce que je ne les connaisse point; mais il a peu de congés et les voyages sont chers.

Mais qu'importe, il est heureux puisqu'il peut parler de son pays à quelqu'un qui va l'habiter.

Il m'est arrivé de vous maudire, ô montagnes! et de ne trouver aucun charme à vos roches dénudées. Mais ce jour-là je vous ai aimées en voyant les regrets que causait votre absence à cet homme qui, sous le ciel enchanteur de la Provence, rêvait à vous.

. . . . . .

De Gap à Briançon. — C'est le lendemain matin... La neige tombe tout doucement et enveloppe l'espace d'un grand linceul. Je regarde défiler toutes sortes de silhouettes blanches.

Une maisonnette sur la voie : sur le seuil, une femme tient à la main un drapeau roulé et de l'autre fait signe que la voie est libre. Elle est vêtue comme les Provençales et coiffée d'un bonnet d'Arlésienne. Elle suit de l'œil le train qui s'enfuit avec un grand bruit de fer et songe peut-être qu'il vient de là-bas, de ce pays ensoleillé qu'elle a dû fuir et qui n'avait pas de pain pour elle. Ses yeux ont brillé. Je ne la vois plus à présent. L'Arlésienne est rentrée chez elle et rêve de son pays.

. . . . . .

O terre de Duguesclin et des bruyères roses, pays de Beaumanoir et

des landes sans fin, il suffit que ton nom vienne frapper mon oreille pour qu'aussitôt les larmes viennent mouiller mes yeux et que ton souvenir emplisse ma pensée. C'est toi que je vois partout, que je retrouve partout c'est à toi que je songe sans cesse, toi dont je rêverai toujours jusqu'à l'heure où j'irai mourir et reposer sur ton sein, ô terre bénie, ô mon pays bien-aimé!

*
* *

Depuis quelques jours, le froid a brusquement cessé. Les neiges amoncelées dans les rues ont perdu peu à peu leur blancheur, ont pris une couleur sale, se sont fondues et s'en sont allées au torrent. Brusquement aussi le vent a soufflé du midi, des orages se sont formés, les nuages ont crevé en pluies tièdes : la débâcle du dégel a commencé. Le touriste est forcé de garder la chambre, d'allumer de grands feux pour combattre l'humidité envahissante et molle qui suinte de partout. Aux heures rares où la pluie cesse, il peut sortir : les rues de Gap sont à peu près désertes. Dans les ruelles l'eau coule, sale et jaunie, remuant de vagues débris, de la paille, du foin, des brindilles de bois, des pelures de légumes. Les eaux de la Luye sont toutes noires; dans la Grande-Rue les égouts grands ouverts absorbent à peine l'eau qui leur arrive. Quand parfois un rayon de lumière éclaire l'horizon, quand une ventée subite disperse les brumes, l'œil distingue des taches grises sur le Chaillol, sur les cimes du Champsaur, sur les sommets des Orres, le tout hier encore blanc de neige.

Cela dure un jour, deux jours; la Luye déborde sur les prairies qui bordent son cours. Tout un quartier de Gap est battu par les eaux. La Bonne, un filet d'eau qu'un enfant traverse d'ordinaire sans se mouiller, s'est soudainement grossie. Quelle inondation brutale! Elle dévaste tout en un instant. Les chemins sont détruits, la terre cultivable est emportée et remplacée par des cailloux roulants, des prairies entières se fondent dans les eaux et le torrent met à nu les roches où elles s'étalaient. Des arbres tombent et viennent frapper comme des béliers redoutables les arches des ponts où se creusent des brèches.

La pluie tombe toujours ; des maisons se sont écroulées : les habitants ont pu s'échapper à temps. Je cours aux ponts de la Bonne avec les curieux et les travailleurs. Au moment où j'arrive, un mur s'abat et livre passage aux flots qui se répandent dans les jardins d'un couvent de femmes. A cent mètres en amont, une maison menace ruine. On a jeté en avant, pour la protéger contre la violence du courant, des pièces de bois, des pierres, des fascines. Mais l'eau se glisse sournoisement au milieu des obstacles et lèche sans relâche le sol sur lequel repose la construction. Nous voyons la terre s'en aller, disparaître : les fondations sont mises à jour; l'eau continue à raviner le sol, et tout à coup la

maison, que rien ne protège plus, se disloque, se partage. Tout un côté s'effondre et les débris sont entraînés par le courant. Des vêtements, des meubles brisés sont roulés par les eaux. Une femme qu'on est venue arracher de cette demeure crie et se désespère sans souci de la pluie qui fouette son visage.

Les journaux font de l'érudition, racontent d'anciennes inondations, citent de vieilles chroniques. On ne lit pas ces remplissages. On court aux nouvelles locales : elles sont sinistres. Partout des accidents, des maisons renversées, des chemins détruits, des ponts emportés. Grenoble est menacé par le Drac ; le Rhône a débordé ; la Durance a recouvert une partie de sa vallée. C'est partout la mort et la désolation. Soleil, tu fais payer cher tes premières caresses. La misère sera grande cette année.

*
* *

La neige a couronné le front du vieil Autane
Dont la foudre brutale a déchiré les flancs;
Le roc nu par endroits surgit des névés blancs,
Et, plus haut, dans l'air pur, le gypaëte plane.

De son aile puissante aux battements pressés,
Il poursuit le chamois qui braque en vain ses cornes,
Recule, roule et tombe au fond des ravins mornes,
Et se traîne expirant sur les rochers glacés.

L'aigle s'est élevé poussant un cri de joie;
Son corps n'est plus déjà qu'un point du firmament.
Où va-t-il? Mais soudain il revient brusquement
Et s'abat sur le sol où palpite sa proie.

Dans la combe géante où rugit un torrent
On entent le bruit sec des os que le bec brise,
Et les gouttes de sang font sur la pierre grise
Des taches que les flots effacent en courant.

Rassasié de chair et le bec encor rouge,
Avec un hoquet sourd, l'aigle s'est relevé :
Il fuit, et son grand corps fait de l'ombre au névé,
Plaine silencieuse et morne où rien ne bouge.

La nuit vient, brusque et froide, et couvre le ravin;
Les blaireaux affamés sortent des pierres plates
Et, fouillant les débris des ongles et des pattes,
Se gorgent à loisir des débris du festin.

La neige a couronné le front du viel Autane
Dont la foudre brutale a déchiré les flancs;
Le roc nu, par endroits, surgit des névés blancs,
Et plus haut, dans l'air pur, le gypaëte plane.

VII

Tallard. — La Tallardiade. — Histoire authentique de l'abbé Raymond. — Le château de Tallard. — Les hôtes des ruines. — La Muscadelière. — Une aventure de Lesdiguières, le dernier connétable.

TALLARD est situé à 14 kilomètres seulement de Gap, au sud-ouest. C'est déjà la Provence. J'y suis allé maintes fois, dans toutes les saisons, et mes voyages m'ont permis de constater que l'hiver est plus doux, l'été moins chaud et le printemps plus avancé que dans le voisinage immédiat du chef-lieu. Mai est un mois privilégié pour ceux qui veulent faire cette excursion : la verdure poind de tous les arbres, de tous les buissons; les aubépines qui bordent la route sont toutes blanches; dans les jachères, les grandes pâquerettes ouvrent leurs fleurs blanches autour d'un point d'or, et les narcisses qui croissent abondamment dans les prairies humides inclinent coquettement leurs clochettes d'un blanc roux. Çà et là, dans les blés verts, des coquelicots dressent leurs têtes rouges.

Rien n'est coquet comme le petit bourg de Tallard. La place à peu près circulaire est ombragée par des tilleuls et des marronniers; au centre, une fontaine monumentale laisse couler des eaux toujours fraîches. Le dimanche, cette place est le lieu de rendez-vous des habitants, des hommes je veux dire, car les femmes sortent peu et restent à bavarder sur leur seuil, dans les ruelles du village. Quelques-uns, les conseillers municipaux sans doute, s'installent devant les cafés; d'autres jouent aux boules; les jeunes gens organisent, en face du mur de l'église, d'interminables parties de balles, et les jeunes filles s'en vont dans la campagne prochaine cueillir des bouquets. Un tout petit nombre de promeneurs se répandent dans le voisinage. Ils vont à la Garenne du château dont nous parlerons tout à

l'heure ou descendent dans les *jardins* couverts d'arbres fruitiers, dans ces terrains fertiles qu'on a peu à peu conquis sur la Durance.

Car la Durance passe à Tallard!

La toute-puissante rivière roule ses eaux abondantes et rapides dans un lit mal tracé au milieu des champs de galets polis. Comme irritée qu'ils puissent lui résister, elle bat sans fin les mamelons couverts de bruyères et de lavandes qui bordent sa rive gauche et peu à peu elle délaisse sa rive droite. De ce côté, l'homme veille chaque fois qu'elle recule, il avance, plante un arbre, élève une digue, retient les boues fertilisantes et crée un sol nouveau.

Les habitants de Tallard seraient donc parfaitement heureux si les plus belles médailles n'avaient point leurs revers. Le revers, ici, c'est la *Tallardiade*, un poème en huit chants composé par M. Faure, un monsieur qui fut notaire, secrétaire général, sous-préfet, et qui raille un peu la crédulité des Tallardiens et leur engouement facile. L'anecdote qui fait le fond du poème est piquante et romanesque, parfaitement authentique du reste. Ladoucette, l'ancien préfet des Hautes-Alpes, la raconte avec beaucoup d'humour.

« L'abbé Raymond, né à Quimper, sortit de la Chartreuse de Gaillon lorsque la Révolution de 1789 lui en ouvrit les portes. Après diverses aventures en France et à l'étranger, il songea que sa famille était originaire de Vars, son cousin et homonyme curé de Tallard, et il se rendit dans cette petite ville. Il commença par y faire des dons considérables, se mit en correspondance avec un prétendu neveu, comte Coëtlosquet de Kerlorec, et une prétendue parente qu'il fit mourir à point et qui lui légua, dit-il, une fortune immense; alors, il déclara regarder Tallard comme sa patrie et vouloir le combler des témoignages de sa générosité. En attendant, il consentit à en recevoir quelques mille francs pour se rendre d'une manière convenable en Bretagne. Cependant son départ est différé; chacun lui fait fête; il ordonne des travaux à l'église, il y commande un autel en marbre de Carrare, il y célèbre un service pieux pour sa tante, Suzanne de Raymond, distribue aux indigents du pain, du vin, des pièces d'argent, promet deux évêchés et son influence afin que l'un d'eux ait pour siège Tallard.

« Un matin, il annonce l'arrivée prochaine de son neveu, le duc de Kerlorec, qui se fait précéder par cinq chariots chargés d'argent. Cette bonne nouvelle est célébrée par une illumination et vingt coups de fauconneau. Raymond achète une belle demeure, l'enrichit d'un pavillon élégant, fait une course à Gap, veut visiter l'ancienne chartreuse de Durbon : le curé, le maire, les notables de Tallard l'y accompagnent dans un brillant pèlerinage.

« Cependant les retards se succèdent, le duc et les chariots d'argent n'arrivent point : la défiance de quelques-uns amène des informations qui finissent par convaincre Raymond d'imposture. »

Il s'évada, laissant pour prix de tant de fêtes,
Le maire et son cousin héritiers de ses dettes.

C'est en 1816 et 1817 que s'est passée cette histoire. L'abbé Raymond fut tout heureux de pouvoir organiser à la Faurie une école primaire qu'il transféra plus tard dans la ville de Serres. C'est là qu'il mourut, le 21 janvier 1833, à l'âge de soixante-dix-sept ans.

Consolez-vous de cette mésaventure, bons habitants de Tallard. Vous l'oublierez avec le temps et la *Tallardiade* n'est pas immortelle. Pour le moment, soyez fiers de votre château ou plutôt des belles ruines qui vous en restent...

Les ruines du château de Tallard se dressent au sommet d'un mamelon qui domine la ville et le cours de la Durance. De loin, l'œil en voit les tours et les tourelles. On approche et alors on peut en étudier les détails.

Le château fut construit, on ne sait par qui, vers la fin du xe siècle. Il dominait alors de plus de cent mètres le lit de la Durance qui s'en est éloignée avec le temps. Il avait autant de tours qu'il y a de mois dans l'année, de portes que de semaines, de croisées que de jours et de marches que d'heures. Au xvie siècle, vers 1540, les seigneurs y ajoutèrent une galerie spacieuse et une chapelle. Le tout était enclos de murailles épaisses et percées de meurtrières. Du château on descendait au village soit par un sentier taillé dans le roc, en face de la porte principale, soit par la Garenne dont les vieux arbres énormes et noueux subsistent encore derrière les murs.

Successivement possédé par la maison d'Orange, l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem (1215), par Arnaud de Trian (1322), par les familles de Sassenage (1400) et de Clermont-Tonnerre (1439), par les barons d'Auriac qui l'achetèrent en 1600 et dont une descendante, Catherine, épousa en 1650 Roger de la Beaume d'Hostun, père de Camille, qui fut maréchal de France, le château fut pillé et brûlé en 1692 par Victor-Amédée, duc de Savoie. L'héritage du nom est aujourd'hui passé à la famille du marquis de Béranger.

La dernière fois que j'ai visité les ruines, c'était dans les premiers jours de juin, vers midi. Le soleil dorait les murailles noircies par le temps. Une huppe criarde voltigeait près de la porte d'entrée, inquiète de notre approche. Entre deux pierres de la façade, des brins de foin qui pendaient indiquaient qu'elle avait là son nid... On nous ouvre la lourde porte de vieux chêne garnie de clous énormes. On pénètre dans une grande cour intérieure : à droite des caveaux est la chapelle qui garde encore des traces de peinture et de sculpture. Tous les visiteurs ont écrit sur les murailles leurs noms avec la date de leur passage. Comme c'est bien là la vanité humaine! Ces pauvres gens savent qu'ils passeront, que les pierres demeureront plus longtemps qu'eux, et ils ont inscrit leur chiffre sur ces pierres pour avoir la durée, ne pouvant avoir l'immortalité.

Des herbes, des plantes parasites ont envahi cette cour au fond de laquelle s'ouvre une vaste citerne aux eaux claires. Dans un coin, des mésanges charbonnières ont fait leur nid. Leurs petits ouvrent des becs énormes tandis que le père et la mère sautillent de pierre en pierre en criant.

Nous voici maintenant dans l'enceinte du donjon, le manoir primitif. Un escalier en pierres usées nous conduit dans la grande salle des chevaliers. En face de la porte d'entrée s'ouvre la cheminée, une cheminée géante devant laquelle écuyers et capitaines pouvaient se grouper à l'aise. De larges fenêtres rectangulaires, coupées en quatre par des fûts de pierre, s'ouvrent sur la cour intérieure et sur l'extérieur. Au fond une lucarne cintrée donne accès sur la chapelle. C'est de là sans doute que les nobles châtelaines assistaient autrefois aux offices religieux.

Le donjon est complètement disloqué. Des plaies béantes ont disjoint ses murailles. L'herbe, des lichens en rongent les fentes. Au centre, un grand arbre, un platane, s'est développé et son sommet dépasse à présent les plus hautes pierres. Au-dessous, des allées voûtées conduisent à des caves. Je pénètre dans la plus noire : une nuée de chauves-souris s'en échappe avec de petits cris aigus, fouettant l'air et me frôlant le visage de leurs grandes ailes silencieuses. La lueur d'une allumette m'en montre des centaines accrochées à la voûte par une griffe et fixant sur la flamme leurs petits yeux brillants. Je me hâte de sortir de ce trou où l'humidité domine, où la température est glaciale. Je revois le soleil avec joie. Au-dessus du château, un faucon plane en poussant des appels stridents. Lui aussi doit avoir son nid quelque part au sommet des ruines.

Les ruines m'ont toujours laissé mélancolique, surtout les ruines des vieux châteaux. Je n'en puis voir sans évoquer aussitôt le souvenir du passé, la vision mystique et brutale du moyen âge avec ses croyances chrétiennes et le cœur des chevaliers durs comme une cuirasse de fer. Je revois les pages blonds, féaux serviteurs des châtelaines, les hommes d'armes, les écuyers, le chevalier lui-même partant pour quelque belle chevauchée tandis qu'au château les dames prient pour que la Vierge les conserve. Les troubadours célèbrent les amours des unes et les exploits des autres. Tout cela ressemble à une féerie; mais regardons de plus près : ces images poétiques du passé cachent des flots de sang.

Étienne de Bonne, baron d'Auriac, fut, vers l'an 1600, le représentant le plus complet des barons noirs du moyen âge. Il luttait avec Lesdiguières, encore un héros dans son genre, lorsque celui-ci vint assiéger Tallard. Le blocus dura six mois; les vivres diminuaient et la place allait se rendre lorsque le maréchal de Tavanne, envoyé par le duc de Mayenne pour la secourir, arriva et battit le général huguenot. Lesdiguières se replia sur Gap et vint se retrancher à Puymaure, mais non sans avoir dispersé quatre cents catholiques qui voulaient lui barrer le passage. Le seigneur d'Auriac jura de prendre sa revanche; il attendit deux mois.

Au bout de deux mois, deux officiers quittent furtivement la place de Tallard et gagnent le camp huguenot. Ils viennent offrir à Lesdiguières de lui livrer le château moyennant huit cents écus. Après une assez longue discussion, le prix est accepté et les écus sont comptés aux officiers qui regagnent Tallard.

La nuit qui suivit était une de ces nuits obscures, propres aux coups

La Grande-Chartreuse.

de main. Lesdiguières prend cent soldats d'élite et arrive sous les murs du château. Les sentinelles se promenaient sur les créneaux, sommeillant à moitié, d'un pas lourd et monotone. Un officier paraît sur une tour, fait un signe de reconnaissance et disparaît. Aussitôt on hisse une échelle sur la tour, à l'endroit même où une vigne, la *Muscadelière,* étale ses longs sarments noueux.

Les soldats entrent dans la tour les uns après les autres.

Lesdiguières va monter à son tour quand soudain il s'arrêta en frémissant. Il vient d'entendre le choc d'un marteau sur une cuirasse, suivi

d'un cri étouffé. En même temps le cri d'alarme retentit. Lesdiguières comprend, recule et fuit.

C'était le baron d'Auriac qui lui-même avait poussé le cri d'alarme. Satisfait d'avoir fait périr les soldats, il ne voulait pas avoir la honte de frapper et tuer dans un guet-apens son noble parent Lesdiguières... Ajoutons, pour être complet, que Lesdiguières prit sa revanche et s'empara cette année-là du château.

Triste époque que celle de ces guerres civiles, autant féodales que religieuses. Nous sommes bien loin de ce temps-là. Les gens du pays ne se rappellent plus les misères de leurs aïeux. Allez respirer avec eux quelque peu de leur bonne et franche gaieté ; mais quand vous serez seul, écartez-vous un moment. Allez voir la tour de la Muscadelière, et si, sur quelques pierres, vous croyez distinguer des traces de granit ou de calcaire rare, regardez de près, et vous verrez que ce sont des taches de sang.

Lesdiguières ! Ce nom seul rappelle une des époques les plus douloureuses qu'aient vue les Alpes françaises. Les sectaires des deux religions promenaient la mort et l'incendie dans les vallées. « Le désordre en vint à tel point, et, soit par l'abandon des cultures, soit par l'inclémence des saisons, la famine et la misère furent si poignantes, qu'une partie de la population se vit réduite à faire du pain avec les fruits de cynorhodon mêlés avec la farine des semences âcres de la renoncule et de la cancalide des champs, qui y avaient pris la place des moissons, et qu'on ramassait au moyen de couvertures en laine traînées sur le sol. On joignait à cette triste nourriture les feuilles de la chenopode Bon-Henri, bouillies dans l'eau, qu'on allait chercher jusque sur le sommet des montagnes, pour ne pas mourir de faim. » (LADOUCETTE.)

François de Bonne, sire des Diguières, naquit à Saint-Bonnet le 1er avril, un dimanche, à neuf heures du matin. Le même jour, un incendie dévorait sa ville natale. Après avoir étudié au collège d'Avignon, il se fit soldat de bonne heure. En 1564, il épousa Claudine de Béranger, la quatrième fille de Georges de Gua, une des plus illustres familles du Dauphiné. Les noces furent sanglantes. Deux cents jeunes gens de Gap s'invitent au mariage ; mais Lesdiguières avait pris ses précautions. Bien peu retournèrent dans leur ville. C'est que Saint-Bonnet était devenu « la Genève des Hautes-Alpes ». Tous les villages voisins avaient embrassé la religion réformée. Gap était encore en grande partie catholique, malgré les prédications de Guillaume Farel. Lesdiguières allait être le bras armé des nouvelles croyances.

En 1567, les huguenots chassent de Gap le vi-bailli et font appel à leurs coreligionnaires. Des catholiques sont massacrés ; mais le peuple reprend courage et chasse les huguenots dont un grand nombre sont égorgés. Trois ans plus tard, les Gapençais faisaient des excursions dans le Champsaur. Lesdiguières accourt de l'Embrunais et prend leurs troupeaux. Le chanoine Lapalu arme aussitôt la jeunesse de Gap. Lesdiguières

la décime sur les bords du Buzon et prend la ville. Il disait alors ne relever que d'Henri IV, qui était roi de Navarre. Entre eux ils communiquaient à l'aide d'une pièce d'or dont chacun avait la moitié. En 1574, Lesdiguières reçoit le signal de courir aux armes. Il profite d'une fête et pénètre dans Gap, la nuit, par escalade. Cadet de Charance l'accompagnait. En dix jours, il relève à Puymaure la vieille forteresse des Sarrasins qui devait être détruite en 1633 par Richelieu, et de là il domine la vallée pendant trois ans. La même année, il s'empare de Serres.

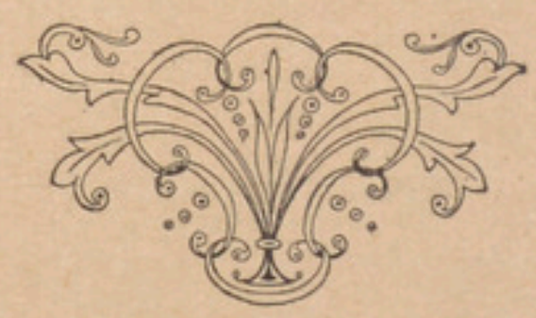
La terreur était au comble dans le Gapençais. On n'y voyait plus que des ruines. Les rares habitants qui avaient échappé aux massacres se fortifiaient dans les villages, dans les bourgades. Lesdiguières poursuivait ses exploits : en 1583, Guillestre succombe; en 1585, c'est le tour d'Embrun, de Château-Queyras qu'il attaqua avec des canons démontés de leurs affûts, hissés à la force des bras sur les rochers, et dont il fit une prison; Chorges fut aussi forcée. La Valette et d'Epernon durent, pour la reprendre, l'assiéger pendant cinq semaines.

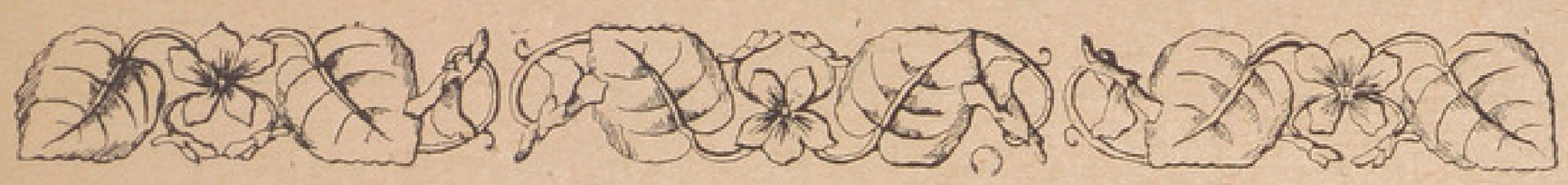
L'année suivante, nous retrouvons Lesdiguières dans le Briançonnais, aux barricades du Grand-Villard, où il perdit Saint-Jean, son neveu. En 1587, il entre en Vallouise, après avoir été arrêté deux mois devant la muraille des Vaudois. En 1588, il menace Lavalette à Ventavon, prend le château de Jarjayes et rentre de nouveau à Gap.

Le 1er août 1589 Henri III est assassiné par Clément. Le chemin du trône est ouvert à Henri IV. Lesdiguières marche sur Gap qui capitula le 24 août.

Ce n'est pas seulement dans les Alpes que lutta Lesdiguières. C'est aussi contre les ennemis de la patrie qu'il combattit. A quoi bon suivre ailleurs cette carrière glorieuse, mais orageuse et tourmentée? Les guerres civiles s'apaisèrent. « Le roi des montagnes », c'est ainsi qu'on l'appelait, abjura le protestantisme comme avait fait Henri IV et garda, dans les Alpes, Serres, Puymaure et tous les lieux fortifiés qu'il avait conquis; Louis XIII le fit connétable en 1622 « pour avoir toujours été vainqueur et n'avoir jamais été vaincu ». Le monde entier l'admirait. « S'il y avait deux Lesdiguière en France, disait Élisabeth, j'en demanderais un à Henri IV. » En 1626, il assiégeait Valence, lorsqu'il tomba malade et mourut. Il avait quatre-vingt-quatre ans !

Le jour de sa mort, comme le jour de sa naissance, un incendie dévora Saint-Bonnet. Les contemporains virent dans ces désastres un signe merveilleux de ce que devait être la vie de ce rude soldat.





VIII

Le Dévoluy. — De Montmaur à la Cluse : le Premier Étroit. — La Meunière. — Les Grands Étroits. — Le col du Noyer. — Inconvénients d'une voiture.

Le Dévoluy! Quel est le Français, à moins qu'il ne soit Alpin du haut Dauphiné (ce qui est le cas d'un petit nombre), ou géographe (ce qui n'est guère en France le cas de personne), quel est le Français qui pourrait dire ce qu'est ce coin de terre et qui ne donnerait plutôt des indications sur l'emplacement des champs phlégréens ou de la biblique vallée de Josaphat?

A vrai dire, le Dévoluy est un pays peu avenant, répulsif même. D'aucuns auraient recours aux vieux clichés en honneur autrefois et à tout l'arsenal mythologique pour décrire cette effrayante masse de matière inerte, jaune et déchiquetée, muette comme les sphynx d'Égypte ; cette enceinte bastionnée, crénelée à la cime et comme séparée du reste des humains; cette terre morne et dénudée où l'herbe a disparu, où le torrent a submergé la vallée... terre de désolation où tous les Jérémie du monde pourraient se lamenter à leur aise...

Trois chemins donnent accès dans le massif du Dévoluy, le plus pauvre pays du plus pauvre et du moins peuplé département de France : à l'est, le col du Noyer, élevé, très froid, dangereux en hiver ; au nord, la vallée de la Souloise; au sud, la route de Montmaur à la Cluse. Le premier est la route du Champsaur, le second celle de la Mateysine et du Valbonnais, le troisième enfin celle du Serrais et du Gapençais.

Ce préambule que j'ai tiré d'un long et intéressant article publié le 11 novembre 1882 dans les *Alpes républicaines* et signé E. C., donne une impression très exacte de ce qu'est le Dévoluy. Les touristes sont rares qui connaissent cette contrée.

Signaler ce coin des Alpes, c'est leur rendre un vrai service. Pour ma part, j'y suis allé trois fois : au printemps, pendant l'été et durant l'hiver. Comme j'y retournerais volontiers !

Le Dévoluy ressemble assez à une cuvette posée sur un guéridon. Pour y pénétrer vous n'avez que trois ouvertures fort étroites et assez élevées, le premier Étroit, le col du Noyer et le défilé du Saut-du-Loup. Fermez-les par une muraille de quelques mètres et le Dévoluy est inaccessible. Au centre de la cuvette les contreforts de l'Aurouze forment une boursouflure coupée par le col des Rioupes et le col de Festre. Le torrent de la Souloise coule au fond de la vallée.

Nous voilà à la gare de Montmaur : deux kilomètres pour gagner le village. A droite, le mont Aurouze, éternellemeut glacé, déchiré par les orages et hanté par les aigles, a mis son noir capuchon de nuages. Un ami m'accompagne.

Montmaur, c'est la montagne des Maures. Ce village fut autrefois un collège de druides qui faisaient leurs sacrifices sur le mont Aurouze; ce fut plus tard une des quatre baronnies du Dauphiné. Que reste-t-il de tout cela? J'admire, en passant, un vieux château à tourelles habité, quand il n'est pas à Paris, par l'honorable sénateur Blanc, le président du Club Alpin français. Le touriste peut y pénétrer. Si le président est là, il est royalement accueilli.

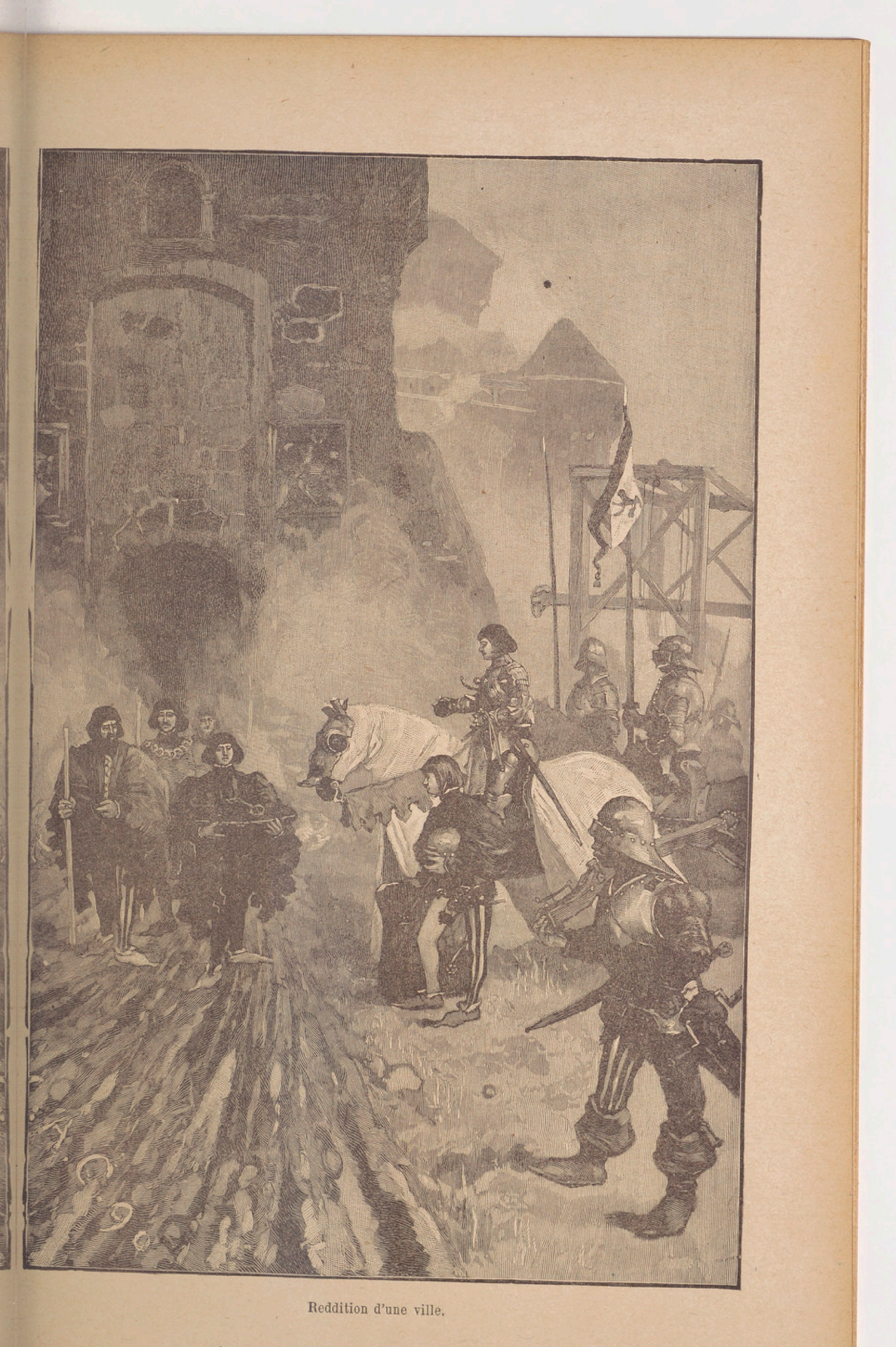
De Montmaur à la Cluse, la route domine à pic le torrent de la Béoux. Elle est parfois encombrée de pierres et de rochers écroulés. On passe quand même. Au fond de la gorge est un passage rétréci qu'on appelle le « Premier Etroit ». En haut, les rochers se touchent; un peu plus bas la route suit un tunnel; au fond le torrent coule en grondant. Nous voilà dans la commune de la Cluse. Pas d'arbres, peu de maisons : des rochers éboulés et voilà tout. Je croyais l'été venu : en arrivant à la Cluse je me trouve bien heureux d'avoir mon pardessus.

Pauvres gens que ceux de la Cluse! Les maisons sont à moitié enfouies sous terre. Une nombreuse population d'enfants grouille dans les rues. Des gamins superbes : les parents sont moins beaux. La neige, le vent, la mauvaise nourriture, trop de pain de seigle et trop de pommes de terre les ont fait vieux de bonne heure.

Nous buvons un verre de vin chaud et nous poursuivons notre route. Le vent fraîchit. La neige tombe un peu au col de Festre. Je songe que nous sommes en juin et qu'ailleurs le soleil brûle. Ici la température est sibérienne. Quelques pâtres enveloppés de manteaux flottants nous regardent passer. Tout autour les roches sont nues. Les dents des chèvres et des brebis ont coupé les bourgeons et tué les forêts futures. Nous descendons rapidement vers Agnières, laissant sur notre droite le col des Rioupes.

Agnières est le centre géographique du Dévoluy.

C'est une petite bourgade ombragée de peupliers qui compte sept ou huit maisons. Nous avisons une auberge de la fenêtre de laquelle on aper-



Reddition d'une ville.

çoit bien loin une belle cascade ruisselante. Des œufs frits au jambon, un pigeon rôti, du mouton grillé, en voilà plus qu'il n'en faut pour faire un excellent déjeuner.

Au lieu de suivre la route qui mène d'Agnières à Saint-Didier nous suivons des sentiers qui escaladent les hauteurs de gauche. Nous trouvons trois hameaux fort coquets : Villard, Grandvillard et Villard-Joli. Nous traversons, pour en sortir, des prairies superbes de fraîcheur et nous descendons à Saint-Didier.

Le meunier qui tient auberge nous loge. Oh ! la brave femme que la meunière, Mme Chaillol ! Je couche au rez-de-chaussée dans un excellent lit dont les draps fleurent bon. Je n'ai de ma vie si bien dormi. A six heures du matin le tic tac du moulin et des cris d'enfant m'éveillent. Je m'habille à la hâte, j'appelle mon ami et nous partons pour Saint-Étienne.

Nous longeons la Souloise et hâtons le pas. Vu en passant de jolis hameaux : les Gières, Courtilles. Nous atteignons les Étroits. La route côtoie d'un côté le rocher à pic, de l'autre un gouffre vertigineux, également à pic, au fond duquel coule le torrent blanc d'écume. Des vols de corneilles criardes passent et repassent entre les parois du précipice. En certains endroits, l'orifice est tellement étroit qu'un bon sauteur pourrait le franchir. Une jeune fille l'aurait fait autrefois, dit-on, et le passage s'appelle depuis le pont de la Pucelle. Je ne crois pas que de nos jours un homme en fasse l'essai. Cette route qui longe le gouffre s'appelle ici le Petit, là le Grand Étroit. Elle aboutit à un tunnel creusé dans le roc vif, tunnel assez court, du reste, au delà duquel on aperçoit Saint-Étienne-en-Dévoluy. Nous nous y arrêtons un instant, juste le temps qu'il faut pour déjeuner, et nous voilà partis pour le col du Noyer. Nous comptons arriver à Saint-Bonnet dans le Champsaur, le soir à sept heures. Pour aller plus vite nous prenons une voiture. Lecteurs, ne prenez jamais de voitures dans vos excursions. Si vous n'avez pas de bonnes jambes, il vaut mieux rester chez vous.

La route qui grimpe de Saint-Étienne-en-Dévoluy au col du Noyer est d'abord quelque chose comme un ancien lit de torrent encore encombré de cailloux ronds au milieu desquels, de distance en distance, on a planté des poteaux télégraphiques. Naturellement, pour ménager les forces du cheval, nous commençons par aller à pied.

La route est triste; rien à l'horizon si ce n'est des rochers gris et au-dessus la monotonie désespérante des neiges. Pas une belle plante... De temps en temps, sur les hauteurs de droite, des pâturages semés de pierres où paissent des troupeaux de moutons et où volent des bandes de corbeaux. Le conducteur tire le cheval à cinq cents mètres en arrière. Mon ami et moi nous marchons allégrement. Par instants, le vent nous gèle; deux secondes après le soleil nous brûle. Nous attendons la voiture à l'abri d'un gros rocher et je profite de cet arrêt pour graver sur la pierre un fragment d'inscription latine. Cela fera peut-être un jour le bonheur d'un

archéologue. Enfin la voiture nous rattrape ; nous laissons le cheval prendre les devants, et nous arrivons ainsi au refuge.

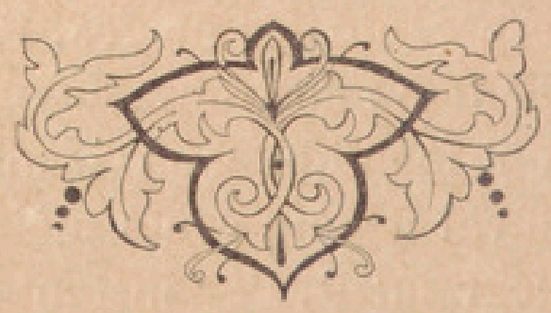
Le gardien de ce refuge dort dans un fossé, derrière un petit mur qui le garantit du vent. Notre arrivée met en émoi un troupeau de petits cochons noirs qui grognent bruyamment. Leurs soies rudes et droites les font ressembler à de jeunes sangliers. Ils viennent à notre rencontre. Il faut faire usage du bâton pour s'en débarrasser. Cependant, le gardien s'est levé ; il contemple avec stupéfaction notre voiture et nous avertit qu'il nous sera difficile d'en faire usage. Je hausse les épaules avec dédain ; les cartes, qui ne mentent point, indiquent qu'il y a là une route et les voitures sont faites pour rouler sur les routes. Le gardien n'insiste pas davantage.

Encore une chose, lecteurs, dont vous devez vous défier : les cartes géographiques !... Le souvenir de mon passage au col du Noyer est resté dans mon esprit comme un mauvais rêve. Imaginez-vous une pente à pic sur les flancs de laquelle on a tracé un sentier en zigzag qu'il faut refaire à chaque printemps. La fonte des neiges venait de se produire et le sentier n'était pas réparé. Le conducteur prend le cheval par la bride, mon ami et moi nous nous portons près des roues pour empêcher le véhicule de descendre en ligne droite. Le cheval frissonne de peur. La carriole n'a point de mécanique. Nous perdons deux bonnes heures à assurer l'équilibre d'un attelage qui coûte cher, qu'on n'utilise point et dont nous sommes responsables. — Lecteurs, ne prenez jamais de voitures dans vos excursions !

Tant bien que mal, nous atteignons le fond de la vallée et nous rentrons à Gap brisés de fatigue. Je veux bien revoir le Dévoluy ; je ne veux plus y venir par le col du Noyer.

J'ouvre mon carnet à la date du 2 juin ; j'y trouve ces mots qui résument bien mes impressions : « Voyage à refaire. Ce n'est pas la montagne riche et superbement boisée du Briançonnais, c'est l'amas des rochers nus et des sables gris. C'est triste et c'est grandiose. J'en garderai au cœur un souvenir ineffaçable. J'écrirais un volume sur une pareille excursion. »

Le lecteur me saura gré de m'être contenté d'un chapitre.



IX

La légende du petit homme blanc.

Dans le Dévoluy la neige recouvre le sol pendant des mois, de longs mois durant lesquels le soleil se cache et la bise souffle. Les gens du pays ne sortent plus. Ils restent enfermés dans leurs chaumières, près des poêles garnis de coke, mangeant du pain dur, des pommes de terre bouillies et buvant de l'eau glacée. Quelques-uns, les riches, se réunissent de temps en temps pour prendre un bol de vin chaud sucré; quant aux pauvres, ils ont souvent froid et faim.

Baptiste Régnier était le plus riche propriétaire de Villard-Joli, un hameau d'une quinzaine de maisons, situé à deux kilomètres de Saint-Didier, tout au fond du Dévoluy. C'était un homme dur aux pauvres, avare, et qui, pour quelques sous, aurait consenti à voir mourir toute sa famille. On ne l'aimait guère dans le pays, et ses fermiers, ceux à qui il louait une maison ou un coin de champ, le redoutaient beaucoup et tâchaient de le payer régulièrement de crainte d'être chassés de chez eux.

Physiquement, c'était bien le plus vilain homme qu'on pût rencontrer : sa tête osseuse couverte de poils grisonnants, sa face jaune au milieu de laquelle deux petits yeux clignottaient toujours sous des sourcils épais et hérissés, lui donnaient un air sinistre et rébarbatif. Les petits enfants en avaient peur, et les grandes personnes, je l'ai déjà dit, étaient loin d'être rassurées devant lui.

La famille de Guillaume Buzet surtout avait de lui une profonde terreur. Les Buzet étaient de pauvres fermiers du hameau du Festre, sur le col. Ils étaient nombreux, ces pauvres gens ; outre leurs vieux parents, le métayer et sa femme avaient encore à nourrir six petits enfants dont l'aîné

n'était pas encore assez âgé pour gagner sa vie ou s'expatrier. Les quelques lopins de terre qu'ils cultivaient suffisaient à peine dans les bonnes années à l'entretien de chaque jour ; dans les mauvaises, c'était la misère. Cela n'empêchait point Baptiste Régnier, le propriétaire, d'exiger d'eux une lourde redevance. Cette année-là, le froid avait empêché les récoltes de mûrir ; une épidémie avait décimé les troupeaux de moutons, et le moment de payer la ferme était venu. Guillaume Buzet écrivit à son maître une longue lettre dans laquelle il lui faisait part de ses malheurs et le suppliait d'attendre quelque temps. Il s'engageait à tout payer dans le courant de l'année suivante. En recevant cette lettre, Baptiste Régnier entra dans une violente colère. Il voulait que son compte fût réglé sur-le-champ. Les pauvres gens lui répondirent que cela leur était impossible et lui adressèrent de nouvelles supplications. Le mauvais créancier n'écouta que son avarice. Il courut chez un huissier et tous les deux partirent pour le Festre, décidés à expulser les Buzet de leur maison s'ils ne pouvaient s'acquitter aussitôt.

C'était au milieu de décembre. Il faisait un froid terrible et une couche épaisse de neige avait effacé toute trace de chemin. Mais qu'importe ! les montagnards connaissent les routes, et Baptiste Régnier n'était pas homme à reculer devant le mauvais temps, surtout quand ses intérêts étaient en jeu.

A peine arrivé au Festre, il fit saisir le mobilier et le restant du troupeau de ses fermiers. Séance tenante, il fit vendre le tout à l'encan et le racheta à vil prix. Tout cela ne suffisait pas pour éteindre la dette; il reprit sa maison et chassa de ses foyers toute la famille Buzet.

Les vieillards, le père et la mère ainsi que leurs enfants, durent se réfugier chez des voisins charitables. Ils ne pouvaient y rester que pendant quelques jours, car ces voisins étaient aussi pauvres qu'eux et ne pouvaient les nourrir longtemps. Le dimanche suivant, il fallut se résigner au départ. Les Buzet, emportant leurs misérables hardes, s'en allèrent par la Cluse, du côté de la vallée, chercher quelque part un gîte et un morceau de pain. Ils s'en allaient bien tristes : juste, le jour du départ, le plus jeune des enfants qu'on avait arraché de son lit où il souffrait d'une fluxion de poitrine, mourut, et le cœur de l'avare, qu'on était allé implorer une fois encore, ne tressaillit point.

La mère le maudit; lui. ne fit que ricaner. Il avait fait une bonne semaine. Il s'était débarrassé, avec un gros bénéfice, des objets saisis par l'huissier. Ses affaires étaient faites et bien faites. Il pouvait retourner à Villard-Joli.

La route n'est pas très longue du col du Festre à Villard-Joli, par Agnières. L'été, c'est une promenade charmante et qu'on fait aisément; mais, pendant l'hiver, la traversée du col est dangereuse, surtout quand la tourmente y souffle.

Ce jour-là, l'air, quoique très froid, n'annonçait aucune tempête. La

neige fine se tassait lentement et dessinait assez les formes diverses du sol, pour qu'un œil exercé pût distinguer et suivre le tracé de la route.

Baptiste Régnier partit.

Pendant un kilomètre tout alla bien. L'avare marchait allégrement, de son pas solide et sûr de montagnard, et faisait sonner les écus qu'il emportait. Il se rappelait certain dicton des Alpes : A Gap, tout dans le ventre; à Embrun, tout sur le dos; à Briançon, tout dans les poches... et dans le Dévoluy? Comme cela grossissait bien le magot qui dormait dans sa tirelire!

Tout à coup une bouffée de vent qui vint lui fouetter le visage lui apporta un bruit de grelots.

— Tiens! se dit-il, une mule!

Il hâta le pas pour la rejoindre.

La couche de neige, toute blanche, s'étendait devant lui. Pas un arbre, pas une maison. Il regarda et ne vit rien. Pendant qu'il interrogeait longuement l'horizon, légèrement surpris de ne rien apercevoir, il s'entendit appeler sur la gauche :

— Ohé, Baptiste Régnier!

Il se détourna à demi et vit à quelques mètres de lui, monté sur une mule blanche pas plus grosse qu'un mouton, un petit homme, haut à peine de trois pieds, qui portait des vêtements tout blancs et par-dessus un manteau d'une ouate si fine et si légère, qu'on aurait dit de la neige.

— Bonjour, bonjour, monsieur Régnier, vous êtes bien pressé aujourd'hui.

La figure du petit bonhomme était si drôle, ses manières tellement étranges que l'avare, inquiet, se sentit frissonner et ne put que répondre :

— Oui, oui, je suis pressé... on m'attend à la maison.

— Eh bien! nous ferons route ensemble.

Il dirigea sa mule du côté de Régnier et la fit trotter à côté de lui.

— Vous avez l'air d'avoir de l'argent sur vous. Tout à l'heure je l'entendais tinter dans vos poches à plus de cinq cents pas. Faites-le donc sonner encore un peu. J'aime ce bruit.

Régnier crut avoir affaire à un voleur. Il recula et brandit son bâton.

Le petit homme blanc n'eut pas l'air de s'en émouvoir. Il reprit tranquillement :

— Donnez-moi donc cet argent. Je sais des gens qui en ont bien besoin.

Cette fois, l'avare eut peur pour tout de bon. Il lança à son étrange adversaire un violent coup de bâton ferré. L'autre ne recula pas. Régnier n'avait pas senti plus de résistance que s'il avait frappé un bonhomme de neige, Il s'aperçut avec stupeur qu'il avait coupé en deux le petit homme blanc et que les deux morceaux s'étaient immédiatement réunis.

— Décidément, reprit l'être mystérieux, vous avez un bien mauvais caractère, monsieur Régnier.

Régnier regarda fixement son étrange interlocuteur. Un moment, il crut retrouver dans le visage du petit homme blanc, les traits de quelqu'un qu'il avait connu. Il chercha dans sa mémoire et soudain se rappela que c'était tout à fait la figure du dernier né des Buzet, quand on l'avait emporté de sa maison, pâle et mourant.

La peur le prit; il ne savait plus que dire: mais, peu à peu, comme le petit homme blanc trottait tranquillement à côté de lui et ne paraissait pas trop irrité, il reprit confiance. Au bout de quelques minutes, il essaya même de reprendre la conversation.

— Le temps est superbe aujourd'hui, murmura-t-il.

— Oui, superbe.

Et il sembla à Régnier que juste au moment où le petit homme avait parlé, il avait senti passer une bouffée glaciale de vent.

Il reprit:

— Vous venez de loin?

— Oh non!

Nouvelle bouffée de vent.

— Vous êtes alors du pays?

— Parbleu!

— Je ne vous ai jamais vu.

— C'est que je suis souvent en voyage... Ainsi, avant-hier, j'étais au col du Lautaret. J'ai passé la nuit au col de Freyssinières, ma journée d'hier au col Boljard, et ce matin je suis allé au col du Noyer. Il faut que j'aille demain au col d'Izoard, dans le Queyras.

Régnier le regarda tout effaré. Comment ce petit homme avait-il pu franchir tant de chemin en si peu de temps?

— Oh! j'ai une bonne mule, dit le petit homme qui semblait suivre la pensée de Régnier. Elle me porte en un clin d'œil où je veux aller. N'est-ce pas, Tempête? ajouta-t-il en caressant l'encolure de l'animal.

Tempête tressauta de joie et fit tinter ses grelots. Ses mouvements furent si brusques que ses pieds soulevèrent un véritable tourbillon de neige qu'emportait au loin le vent qui sortait de la bouche du petit homme blanc.

— Brr! on dirait que le temps change, dit Régnier en boutonnant hermétiquement son manteau.

Le petit homme ne répondit pas. Il continuait tout doucement:

— Oui, elle me porte partout où je veux aller. Mais c'est encore ici que je me plais le plus. L'endroit est bon, le col est large et j'y folâtre tout à mon aise.

Baptiste Régnier s'effrayait de plus en plus. Il sentait qu'un danger terrible le menaçait. Comme le château de Malmort n'était pas très éloigné, il se demandait si ce n'était l'esprit des ruines qui voulait sa perte. Il perdit complètement la tête quand le petit homme ajouta:

— Entre nous, monsieur Régnier, je crois que vous auriez bien fait de rester chez vous ces jours-ci.

Le malheureux se hâtait... (Page 81.)

— J'avais une affaire à régler au col de Festre.

— Oui, oui, je sais, dit le petit homme avec impatience. De pauvres gens à exploiter et à expulser. Je connais l'histoire. J'ai rencontré sur mon chemin le dernier né des Buzet qui, grâce à vous, venait de mourir. Il m'a raconté tout cela. Je me suis même détourné de ma route à cause de ses parents qui quittent le pays... Il avait une jolie figure, cet enfant; je l'ai prié de me la prêter aujourd'hui. N'est-ce pas qu'elle me va bien et que cela m'a réussi?

Il avança son visage d'enfant nouveau-né en face de Régnier hagard et tremblant. Celui-ci ne put que balbutier :

— Mais, qui donc êtes-vous?

— Tu ne l'as pas deviné, fit l'autre brusquement. Je suis le petit homme blanc des montagnes. C'est moi qui sème la neige sur les hauteurs, et voilà ma mule, la bonne Tempête, qui sait si bien la soulever et la jeter au visage du voyageur.

Un nouveau tressaillement de la mule provoqua un véritable tourbillon qui soudain voila la vallée du côté d'Agnières.

— Marchons plus vite, dit le petit homme blanc. Tempête éprouve le besoin de prendre le trot.

Régnier se hâta, croyant fuir le danger. Tempête pressa le pas, et aussitôt la trouée du col s'obscurcit. Tempête hennissait, agitait ses grelots et soulevait de ses sabots la poussière aveuglante. Le petit homme chantait et, à chaque vers de sa chanson, des grosses bouffées de vent emportaient au loin cette poussière. Les vêtements de Régnier étaient blancs de givre; ses cheveux, sa barbe se couvraient et se gonflaient de flocons légers. Le malheureux se hâtait, courait, essayant d'échapper à la tourmente, mais l'infernale mule marchait aussi vite que lui.

Tout à coup, il s'arrêta. Il s'aperçut qu'il était sorti du sentier qu'il suivait un moment avant; il vit que la neige soulevée par l'ouragan avait effacé toutes les traces. Alors son désespoir fut immense et il s'élança droit devant lui, ayant à peine conscience de ce qu'il faisait...

Bientôt, il tomba dans une fondrière.

Le petit homme blanc, qui galopait auprès de lui, s'arrêta et la bise cessa subitement de souffler. Les tourbillons de neige furent plus rares et peu à peu, retombèrent lentement sur le sol.

— Plus de peur que de mal jusqu'ici, dit le petit homme blanc en riant d'un mauvais rire.

Et il lui tendit obligeamment la main pour l'aider à se remettre sur pied.

Cette main était glacée. Il sembla à Régnier que la Mort venait de le toucher.

Pourtant, dès qu'il fut relevé, il reprit quelque espoir.

— Voulez-vous que je rende leur argent aux Buzet? demanda-t-il timidement.

— Trop tard! Il ne fallait pas le prendre. Puis, leur rendrais-tu aussi leur petit enfant? Allons, allons, hâte le pas.

Ils se remirent à marcher, puis à courir. La tempête recommença à souffler, puis à gronder.

Cela dura deux grandes heures. Régnier avait perdu toutes ses forces. Il s'affaissa sur lui-même.

— Je ne peux pas aller plus loin, murmura-t-il.

— Soit, dit le petit homme blanc. Dors; je vais adoucir tes derniers moments.

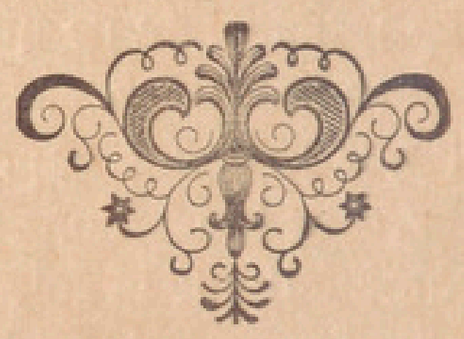
Il se dressa sur ses étriers pendant que Tempête continuait à piétiner la neige et il ouvrit son manteau. Il en laissa échapper une foule de jolies hallucinations que le mourant croyait être des réalités. C'était du feu, du bon vin chaud, un lit moelleux. Pendant ce temps, Tempête trépignait; les tourbillons de neige se pressaient de plus en plus épais et recouvraient lentement Baptiste Régnier qui s'endormit.

— Piaffe! piaffe, ma bonne Tempête, disait le petit homme blanc.

. . . . . .

Ce ne fut que trois jours après qu'un berger retrouva par hasard le corps de Baptiste Régnier, à cinq cents mètres du chemin, près du ravin où gronde le torrent de la Souloise. On l'ensevelit à Saint-Didier. Le curé ne fit pas sonner les cloches parce qu'il était mort sans confession et personne ne l'accompagna à sa dernière demeure.

Les avares sont toujours détestés et les cœurs impitoyables n'excitent jamais la pitié.



X

Encore le Dévoluy. — La croix. — Le Saut de la Pucelle. — La grotte du Puits. — Le Saut du Loup. — Les Gillardes. — Le pont du Sauté. — Corps dans l'Isère.

Je suis revenu dans le Dévoluy. Cette fois, j'ai pris un autre chemin : de Montmaur à la Cluse et de la Cluse à Saint-Étienne. De Saint-Étienne j'ai gagné Saint-Didier, Pélasole et Corps dans l'Isère.

Je trouve ce qui suit dans mon carnet de touriste :

9 *heures du matin.* — *La croix.* — En descendant le sentier qui mène du col des Rioupes à Saint-Étienne, j'aperçois sur les flancs de la montagne, au fond, à gauche, une croix de bois. Elle étend mélancoliquement ses bras comme pour recevoir le passant qui glisserait sur les pentes. La matinée est superbe. Des cailles s'appellent dans les blés qu'on coupe. Je me souviens d'être passé là un jour qu'il neigeait. La bise soulevait des tourbillons blancs qui nous aveuglaient. Nos mulets marchaient à grand'peine. Soudain j'aperçois cette croix.

— Qu'est-ce, dis-je à mon guide?

— Une croix élevée en souvenir d'un homme que la tempête a tué en cet endroit.

Je frissonnai ; lui se signa et marmotta quelques mots.

— Vous priez pour le défunt? demandai-je curieusement.

— Oui, répondit-il, et je prie aussi pour que jamais ni moi ni quelqu'un de mes parents ou amis ne soit ainsi tué par la neige ou la tempête.

Ce souvenir d'un long et pénible voyage m'attriste un instant, mais la beauté du paysage m'arrache bientôt aux pensées sombres. Je suis de l'œil un pic tridactyle dont le vol silencieux passe et repasse devant nous. Ses

ailes noires rayées de larges taches rouges le font ressembler à un beau papillon. Il s'accroche aux fentes des rochers et de son long bec effilé cherche les insectes...

10 *heures* 30 *minutes.* — *Le Saut de la Pucelle.* — Nous longeons les Grands Étroits depuis un moment. Le torrent gronde à notre droite au fond du précipice béant. Les deux bords du gouffre sur certains points sont tellement rapprochés qu'un sauteur adroit pourrait le franchir d'un bond.

— Pourquoi l'appelle-t-on le Saut de la Pucelle? demandai-je au juge de paix, un homme charmant qui se trouvait avec moi.

— Écoutez l'histoire qu'on raconte.

Et tout en cheminant le long de l'abîme, il parla.

— En venant ici, du col des Rioupes, avez-vous remarqué sur votre gauche un mamelon où ne croissent que des bruyères et des genévriers?

— Je l'ai remarqué.

— A l'extrémité de ce mamelon qu'on appelle le *Fort*, avez-vous vu des ruines, des pans de murailles à moitié détruites?...

— Le château de Malmort?

— Justement... Ce château date d'une époque fort reculée, si l'on en juge par la nature du ciment qui lie les pierres. Il était juché sur la hauteur comme un nid d'aigle et dominait tout le Dévoluy. Les pâtres regardent aujourd'hui les ruines avec une terreur superstitieuse. Les archéologues ne cherchent pas si loin. Ils constatent que c'est uniquement un de ces repaires où vivait une lignée de ces barons noirs durs aux pauvres gens dont les hommes du moyen âge ont tant souffert.

« En ce temps le Dévoluy était habité par des populations d'origine arabe qui s'étaient fixées là après avoir égorgé les premiers possesseurs du sol. Puis la féodalité était venue et les Sarrazins avaient pris pour seigneur un des leurs, le plus brave et le plus hardi. Bon nombre d'entre eux, à la longue, devinrent les serfs du maître. D'autres jouissaient d'une liberté relative, d'autres étaient complètement indépendants, ceux des Rioupes par exemple et ceux de Saint-Étienne qui refusaient de payer l'impôt et ne laissaient le seigneur entrer chez eux que sans armes et les jours de fête.

« Le baron, Hugues de Malmort, s'était juré d'en finir et d'être le maître absolu de tout le Dévoluy. Il ne se dissimulait pas que la tâche était rude et la tentative dangereuse. Le Dévoluy n'avait pas alors de chemins; ses montagnes étaient couvertes de forêts. Les habitants pouvaient résister longtemps et s'ils n'étaient pas soumis, il était à craindre que les serfs des autres villages ne se soulevassent à leur tour.

« Un jour de fête, à Saint-Didier, village soumis, le baron Hugues vit danser une jeune fille d'une admirable beauté. Il s'enquit de son origine. On lui dit que c'était la fille de l'avoué du village des Rioupes. Hugues descendit de son cheval et s'approcha d'elle.

« — Voulez-vous, damoiselle, lui dit-il, devenir ma châtelaine et me suivre à Malmort?

« La jeune fille sourit :

« — Seigneur, je ne suis qu'une pauvre fille et ne suis point damoiselle. Je ne mérite point de devenir châtelaine et je le voudrais que je ne le pourrais, car mon cœur appartient à mon fiancé que voilà.

Il vit le baron s'élancer à sa poursuite... (Page 86.)

« D'un geste, elle désignait un beau garçon du hameau de Courtil qui l'avait accompagnée à la danse. Le jeune homme s'inclina devant le baron qui feignit de ne point le voir.

« — Damoiselle, de gré ou de force, vous serez châtelaine de Malmort.

« — Je suis libre et fille de l'avoué des Rioupes.

« — Tu es serve puisque tu es à Saint-Didier et que les habitants de Saint-Didier sont serfs.

« Un grand silence s'était fait. Les vilains, groupés autour de la jeune fille et du baron, n'osaient faire un signe ni murmurer un mot.

« Le baron Hugues reprit :

« — Comme serve, tu dois le service au château. Ton service commence aujourd'hui. Rends-toi à Malmort, je l'ordonne.

« — O mon père ! s'écria la jeune fille, tu n'es pas là pour me défendre.

« — J'y suis, moi, dit son fiancé. Fuis vite, sœur ; je saurai les empêcher de te suivre.

« La jeune fille s'élança avant que le baron ne fût revenu de la stupeur où ces paroles audacieuses l'avaient jeté. Pas un vilain n'avait bougé.

« — Par la mort Dieu ! cria-t-il, c'est l'occasion que je cherche. A moi, mes hommes d'armes !

« Les hommes d'armes, groupés autour de lui, attendaient ses ordres. Ils avancèrent.

« — Ramenez-moi la serve, morte ou vive.

« Le jeune fiancé s'élança. Il était armé d'un bâton de houx noueux et dur.

« — Le premier qui fait un pas, je le tue.

« Le baron Hugues grinça des dents.

« — Sus au manant, mes fidèles, et à moi mon cheval.

« La bataille commença ; elle fut longue. Les hommes d'armes de Malmort étaient à pied. Ils n'avaient que des armes de parade, et ne s'attendaient pas à avoir à combattre un jour de fête. Le jeune fiancé faisait, avec son bâton, un moulinet terrible. Parfois, quand il avait un moment de répit, il regardait dans la direction où son amie s'était enfuie. Il vit le baron s'élancer à sa poursuite et la jeune fille, à qui l'effroi donnait des ailes, bondir au milieu des rochers avec une merveilleuse vitesse.

« — Bon ! dit-il tout haut, celui-là ne l'aura pas. Quant à vous, messieurs, je vous fais mes adieux.

« Et se dégageant par un nouveau moulinet, faisant le vide autour de lui, il courut vers la Souloise, sauta de rochers en rochers et s'enfuit dans la direction du Saut du Loup.

« — En chasse, vilains ! crièrent les hommes d'armes aux manants toujours immobiles. Ramenez-le mort ou vif !

« Mais, déjà le jeune homme était hors de danger...

« Cependant, la jeune fille fuyait toujours. Le baron Hugues sentait que sa puissance était compromise s'il ne pouvait l'atteindre. Mais son cheval ne marchait qu'avec peine au milieu des rochers et des bruyères. La jeune fille put prendre quelque avance. Cette course échevelée dura une heure. Tous deux passèrent au pied du château de Malmort et la vue des tours noires qui dominaient la vallée, donna à la fugitive une nouvelle énergie. Le baron sentait bien que si elle parvenait à atteindre le hameau des Rioupes, elle était perdue pour lui.

« Le village tout entier se serait levé pour la défendre.

« Poussant son cheval à droite, il résolut de lui barrer le chemin. La jeune fille vit sa retraite coupée. Un moment elle fut sur le point de s'arrêter, de demander grâce, lorsque sur la gauche elle entendit sonner les cloches.

« — Fuyons à Saint-Étienne, se dit-elle.

« Sans hésiter, elle s'élança au milieu des rochers énormes qui surplombaient la rive gauche du torrent. La baron, dépité, s'était élancé après elle.

« Dans les halliers sauvages, sur les pierres noires et glissantes, la poursuite recommença âpre, muette, acharnée. Tout à coup, la jeune fille poussa un cri d'horreur. En face d'elle s'étendaient les Étroits. Au fond du gouffre l'eau fuyait avec un fracas assourdi. Derrière, à quelques mètres à peine, le baron Hugues ricanait.

« — Plutôt la mort que le déshonneur! pensa la jeune fille. Elle concentra toutes ses forces dans un élan désespéré et franchit les Étroits. Le baron poussa un cri de rage en voyant sa proie lui échapper. Trop prudent pour tenter de la suivre, il revint sur ses pas, tandis que la jeune fille atteignait Saint-Étienne.

« Cette fois, c'en était trop. Hommes libres et vilains se soulevèrent dans tout le Dévoluy et marchèrent à l'assaut du château de Malmort. Le baron Hugues fut pris, jeté dans les Étroits et son donjon fut détruit. »

L'histoire a perdu la trace de ces faits, mais la tradition populaire les a pieusement conservés et le nom de *Saut de la Pucelle* est là pour les rappeler aux générations à venir.

Midi. — Saint-Étienne. — Triste village que Saint-Étienne. Des maisons dispersées le long d'une route poudreuse : à droite, un ravin profond; à gauche, les pentes qui mènent au col du Noyer. Peu de monde dans le bourg. Les femmes fouillent des champs maigres. Presque tous les hommes sont partis cherchant du travail. Beaucoup ont émigré en Amérique.

Ce triste endroit où l'hiver dure sept mois, où le rossignol n'a jamais chanté, est pourtant un chef-lieu de canton. On y trouve un notaire, un juge de paix (j'en ai parlé tout à l'heure), une receveuse des postes (il faut bien gagner sa vie), un percepteur... Après avoir tant bien que mal dîné à l'une des deux auberges du lieu, nous sommes allés prendre le café chez le percepteur qui nous avait fort gracieusement invités. C'est un homme jeune encore. Il revient de Madagascar et s'est marié à la Réunion. Sa femme, une créole charmante, nous prépare le café comme on le prépare là-bas. Involontairement, je retrouve dans ses yeux, qu'elle a fort beaux, les reflets du soleil du pays natal. Comment passera-t-elle l'hiver prochain?

2 *heures du soir. — La grotte du Puits.* — C'est un petit torrent qui rejoint la Souloise et qui ouvre sur sa rive droite un ravin étroit et sauvage. A

gauche, presque au confluent, se dresse un grand éboulis de roches nues, recouvert en partie et dominé par un mamelon qui menace ruine. C'est au sommet de l'entassement qu'est la grotte. Nous nous sommes hissés tant bien que mal jusqu'à l'orifice. Un petit berger qui nous regardait de loin s'est approché, surpris de notre audace.

La grotte est, en effet, un de ces lieux que l'imagination populaire peuple de dangers mystérieux. Pour les pâtres, c'est un monstre vivant qui l'habite. On entend ses soupirs, ses cris. Parfois, quand le vent de la mer (?) souffle, il jette par l'étroite ouverture des flots de bave. Qui pénètre dans la grotte n'en revient pas.

Nous nous sommes laissés glisser dans la grotte. L'ouverture est juste assez large pour livrer passage à un homme à la fois. L'air est frais, saturé d'humidité. Nous allumons des bougies et pénétrons dans un long corridor qui nous conduit à une grande salle intérieure. Les roches qui nous enveloppent sont ternes, sans éclat. Au milieu de la salle une flaque d'eau qui paraît très profonde. Au delà, rien. Tout s'explique, les roches sont calcaires. Quand le vent du sud souffle et fond les neiges, les eaux absorbées par le sol s'écoulent là, emplissent la cavité et débordent par l'orifice.

Le petit berger a été fort surpris de nous voir revenir. Il a rejoint son troupeau, lentement. Un jour il fera comme nous. Encore une superstition locale qui s'effacera.

3 *heures*. — *Le Saut du Loup*. — Le Saut du Loup est un passage étroit qui fait communiquer le Dévoluy avec le plateau de Pelafole, les Hautes-Alpes avec l'Isère entre la Haute-Brèche et la crête de Samaroux, entre l'Obiou et le Grand-Faraud.

« Une légende locale raconte que les monts Obiou et Faraud dont les tours empilées projettent leur grande ombre sur la vallée du Drac étaient autrefois des géants ennemis; ils luttèrent l'un contre l'autre à coups de pierres, et les blocs énormes, les pans de montagnes, épars çà et là autour des deux colosses, rappellent encore le prodigieux combat. » (E. Reclus.)

Il y a là un passage unique, horrible et grandiose à la fois. Au fond du ravin, dans un lit embarrassé de rochers énormes, gronde la Souloise, blanche d'écume. Le long du torrent, le chemin est raviné, caillouteux, détruit chaque hiver par les inondations, chaque printemps par les avalanches. Des trous creusés dans la pierre vive servent de refuge aux voyageurs surpris là par l'orage.

Au-dessus la montagne du Grand-Faraud dresse à pic ses arêtes de pierres grises. La pente est complètement nue. Très haut, près de trous où doivent nicher les aigles et les faucons, un sapin croît, tout seul. Cette note vivante sur les roches mortes produit un étrange effet.

En face la triple cime déchiquetée de l'Obiou avec ses champs de neige alternant avec les bois. Plus bas, sur la pente inférieure, une trouée

dans le roc indique la voie suivie par le canal d'irrigation qui fertilise la plaine de Pelafole. Ce canal, construit par les Sarrasins, nous fait sentir que l'homme est plus puissant que la nature. Involontairement on s'arrête à le regarder; on s'étonne, on admire, on rêve.....

4 *heures.* — *Les Gillardes.* — Des sources dont on parle beaucoup et qui n'ont rien de merveilleux. Elles sourdent, à peu près au niveau de la Souloise, par cinq bouches juxtaposées. Le débit est abondant et double presque le volume des eaux du torrent. Elles drainent toutes les infiltrations du flanc méridional de l'Obiou. Je les regarde, mais je regarde davantage le tracé du canal qui court toujours sur la gauche à cent mètres au-dessus de nous.

5 *heures.* — *Le pont du Sauté.* — Le pont est jeté sur le Drac, à soixante mètres au moins au-dessus des eaux qui fuient en grondant. Il le franchit d'un seul jet. Tout autour c'est un enchevêtrement d'arbres et de lianes, une mer soulevée d'herbes et de feuilles. Le coup d'œil est grandiose et charmant.

Au mois de janvier dernier, je suis passé là. La neige enveloppait tout. Les traîneaux glissaient aux abords du pont avec une rapidité vertigineuse. Les pâles lueurs d'un soleil d'hiver coloraient étrangement l'ensemble du tableau. Je m'étais arrêté sur le pont et, penché sur le parapet, je regardais fuir avec leur fracas continu les eaux grossies du torrent. On les voyait à peine, la glace les ayant en partie recouvertes. Tout autour, les aspérités des rochers d'où avaient suinté des gouttes étaient toutes vertes d'un vert d'émeraude très accentué, rappelant les tons des mousses nouvelles. Par endroits, les glaçons, aigus et très longs, pendaient au-dessus de la rivière comme des stalactites. Il s'en détachait de partout, de la roche, des racines grimpantes, du bout des branches. On eût dit un étrange palais de cristal. Au milieu du torrent, au-dessus des pierres jetées dans le lit, les gils de glaces épanouissaient comme des bouquets, et autour d'eux l'écume blanche des eaux semblait de la glace liquide lavant de la glace figée.

Assez des souvenirs d'hier : les montagnes de la Salette se découvrent à l'horizon. Un peu à droite c'est le groupe des sommets qui enveloppent Corps. Hâtons-nous. Il faut atteindre cette halte avant la nuit.

8 *heures.* — *Corps.* — La ville paraît endormie. Nous cheminons par des rues sombres, point éclairées. Nous atteignons un hôtel où l'on nous offre en arrivant une notice sur la Salette. C'est une invitation à faire le pèlerinage, l'excursion si l'on préfère.

Nous irons demain.

XI

Les sanctuaires. — Notre-Dame-du-Laus. — La Salette. — Saint-Bruno. — Le Désert de la Grande-Chartreuse. — La route du Sappey. — Grenoble.

Les pays montagneux ont toujours été riches en sanctuaires. Il semble que la foi religieuse soit plus profonde et plus vive dans les hautes vallées que dans les plaines et qu'elle cherche pour s'épanouir librement les grandes solitudes, loin du bruit des villes et du fracas des affaires. Dans les Alpes françaises les sanctuaires sont nombreux, les pèlerinages fréquents. C'est ainsi qu'à quelques heures seulement de Gap, dans la commune de Saint-Étienne-d'Avançon, se trouve le sanctuaire de Notre-Dame-du-Laus. Une bergère, Benoite Rencurel, morte le 28 décembre 1718 en odeur de sainteté, à l'âge de 71 ans et 3 mois, y a inauguré les dévotions à la Vierge. On vient y prier de fort loin, à la Pentecôte surtout, et souvent les touristes se mêlent aux pèlerins. Le hameau du Laus est en effet merveilleusement situé, dans un cirque de montagnes dépouillées. Tout autour des bois épais le cachent aux regards indiscrets et, l'été, quand le soleil brûle les cimes, ce petit coin de pays, cette gorge, conserve une fraîcheur incomparable.

Notre-Dame-du-Laus n'est connue que dans la région alpine ; Notre-Dame-de-la-Salette est connue du monde entier. De tous les départements français, de toutes les contrées de l'Europe, catholiques et curieux s'y rendent en foule. Malheureusement pour la Salette, le sanctuaire de Lourdes a détourné à son profit une partie des pèlerins.

Nous étions arrivés à Corps, la veille, bien las, les pieds meurtris et les membres rompus. Une nuit de bon sommeil avait à peine réparé nos forces. On nous avait éveillés de bonne heure pour nous permettre d'aller à la Salette et de revenir le jour même. Le temps était humide et brumeux ;

Notre-Dame de Laus.

les chemins défoncés avaient de larges flaques de boue où le pied s'enfonçait. Il fallut se décider à prendre un mulet pour faire l'ascension.

A Corps, je retrouve ces tarifs qui m'ont fait prendre en horreur les Alpes de Savoie et les Alpes suisses : un mulet, trois francs pour monter, deux francs pour descendre ; une voiture, dix francs ; les guides et les conducteurs avaient un tarif spécial. Seuls les pourboires étaient à la générosité des pèlerins.

La montée dure deux longues heures. Au départ, la pluie et le vent nous fouettaient le visage, et l'on n'avançait que lentement. En haut, sur la droite, une croix indiquait l'emplacement du sanctuaire. Les montagnes mamelonnées au milieu desquelles on se hâte sont couvertes de verts pâturages. Des troupeaux de moutons, des troupeaux de vaches gardés par des enfants qui se sont réfugiés, enveloppés de capes, à l'abri de quelques rochers, paissent l'herbe épaisse et courte qui garnit les flancs et les sommets des mamelons. De rares bouquets d'arbres trop petits pour qu'on les appelle des bois rompent la monotonie du spectacle. De temps en temps de grands vols de corbeaux passent et repassent avec des croassements lugubres.

En chemin nous croisons des mulets porteurs de paniers très larges qui descendent à Corps, comme ils sont accoutumés de le faire chaque jour. Un homme guide la caravane. Ils vont chercher les provisions que le monastère doit renouveler chaque matin.

A mesure qu'on s'élève, l'air devient plus vif, le vent plus froid. Le fond de la vallée est enveloppé de brumes. J'ai vu là, pour la première fois, et de très près, les nuages escalader les sommets. Jamais la vieille comparaison qui les fait ressembler à des cavales emportées ne m'a paru plus juste.

On les voyait s'arrondir, se condenser, puis soudain bondir sur les flancs des mamelons et courir vers nous. Ils nous enveloppaient un moment de leurs brumes, puis montaient plus haut encore pour disparaître au-dessus des sommets. Bientôt le vent les a tous chassés. Le fond de la vallée devient plus clair et l'œil entrevoit un merveilleux horizon de pâturages et, très loin, des bandes de terre régulières qui sont des champs cultivés. La pluie a cessé. En face de nous, l'église et le couvent de la Salette se dressent à l'extrémité d'un plateau qui d'un côté domine la vallée et que de l'autre domine un cirque de montagnes.

Nous arrivons enfin. Dans l'église des chants pieux se font entendre. Sur la gauche des statues de la Vierge et des deux enfants représentent les principales phases de l'apparition. Nous n'avons pas le temps de les remarquer. Nous courons dans une salle où une vingtaine de personnes sont déjà réunies devant un bon feu. On parle peu : les uns lisent des brochures, d'autres parcourent des journaux. Quelques chuchotements montent de groupes réunis à l'écart. Nous ne restons là que le temps de donner à nos corps une température normale. Dehors le vent souffle en

tempête; de temps en temps des flocons de neige rayent le ciel de lignes blanches. L'église est silencieuse à présent.

Je m'approche du lieu de l'apparition. A l'endroit où la Vierge est assise, la tête plongée dans ses mains comme fait une personne abîmée par la douleur, une source bouillonne fraîche et froide. Deux petits bergers, fille et garçon, Mélanie et Marcellin, sont agenouillés devant la statue. Sur les genoux de la Vierge les dévots ont jeté des papiers, des lettres, de pieuses suppliques adressées à Marie. A quelques mètres de là un nouveau groupe de statues : la Vierge s'est levée et les enfants l'ont suivie : leurs mains jointes semblent implorer. Ils l'accompagnent ainsi jusqu'à l'endroit où la Vierge triomphante a disparu à leurs yeux. Ces groupes muets font un tableau ravissant, et l'impression éprouvée conduit fatalement l'esprit à une rêverie respectueuse.

L'église et le monastère sont l'œuvre de l'homme. Ils ont coûté de longs et laborieux efforts. Il a fallu tout transporter de la vallée pour les édifier, pierres, bois et ciment. Aujourd'hui le sanctuaire est terminé, et l'on n'a plus la sensation de ces pénibles efforts.

Cependant, bien que nous soyons au mois d'août, le vent devient plus froid encore. La neige tombe à gros flocons pressés. Les cimes environnantes sont toutes blanches. Nous nous hâtons de déjeuner pour repartir aussitôt. Ce déjeuner fait dans le réfectoire du monastère où nous étions assis à de longues tables garnies de pèlerins m'a rappelé mes vieux souvenirs de lycée : des haricots, un ragoût de veau, un rôti. J'ai rarement déjeuné avec plus d'appétit.

La descente fut moins dure que la montée. Nous étions à pied et marchions assez vite pour ne point avoir froid. Malgré la neige qui ne cessait point, malgré la pluie qui dans la vallée remplaça la neige, nous revînmes à Corps d'assez bonne heure.

Au moment de partir, le domestique de l'hôtel me glissa dans la main un petit opuscule et me réclama un franc cinquante. Il ajouta qu'il était le beau-frère de Mélanie et que je trouverais dans son livre des détails qui m'intéresseraient. Je donnai trente sous au pauvre diable et pris l'opuscule. Cela était intitulé : « Vérité et réalisation des prédictions et des secrets de la Salette vu leur autorité prouvée par l'enseignement des SS. docteurs, par les autres prophéties et par les événements. » Ce titre énorme en disait beaucoup, surtout flanqué de ce sous-titre : « dans ce livre sont traitées diverses questions qui se rattachent à l'état actuel et au prochain avenir de la France et de l'Église ». L'opuscule ne disait rien. C'était une compilation de textes anciens disposés sans ordre et sans but. De la Salette, il n'en était pas question. Mais, qu'importe ! Je ne tiens pas à faire d'études liturgiques. Le touriste avait payé son pourboire d'une façon délicate au beau-frère de Mélanie.

*
* *

Les traditions religieuses racontent que saint Hugues, évêque de Grenoble, eut une vision : il lui sembla qu'il se trouvait au milieu des mon-

Chasse aux chamois.

tagnes de la Chartreuse. Sous ses yeux Dieu se construisait un temple d'une beauté merveilleuse. Le temple construit, sept étoiles vinrent couronner

l'édifice et l'envelopper de lueurs mystérieuses. Ce songe allait devenir une réalité. Quelques jours après, saint Bruno arrivait avec quelques disciples, Landuin de Toscane, Étienne de Bourg, Étienne de Die, Hugues le chapelain et deux frères laïques, André et Guérin. Ils s'enfonçaient dans la vallée et se construisaient un oratoire et quelques cellules. C'était en l'an 1084.

Saint Bruno était né à Cologne en 1030 et avait étudié à la collégiale de Saint-Cunibert. D'abord chanoine métropolitain de Saint-Annon, évêque de Cologne, il devint plus tard professeur de théologie à Reims et eut pour disciple le pape Urbain II. C'est après les troubles occasionnés à Reims par Manassès, qui fut fait archevêque par simonie et déposé au concile d'Autun en 1077, que saint Bruno, séduit par la vie monastique et suivant les conseils de saint Robert, abbé de Molesmes et fondateur de Citeaux, se retira dans le Dauphiné. La Chartreuse fondée, il partit pour Rome où le pape Urbain II l'appelait et s'en alla plus tard dans les solitudes de la Calabre fonder un nouveau monastère, le monastère della Torre. Protégé par le comte Roger, roi des Deux-Siciles, il vit son monastère prospérer, et, lorsqu'il mourut le 6 octobre 1101, l'ordre qu'il avait fondé et auquel il avait donné sa règle était assuré d'un long avenir.

Les chartreux des Alpes françaises ont été souvent éprouvés depuis cette époque. En 1133, le 30 janvier, une avalanche renversa le couvent. Il fut rebâti. Huit fois l'incendie le détruisit encore en 1320, 1371, 1474, 1510, 1562, 1602, 1611 et 1676. De 1792 à 1816 le monastère fut fermé. Il est aujourd'hui plus florissant que jamais. La liqueur que les moines fabriquent et que les gourmets apprécient dans le monde entier leur a donné la richesse et la notoriété. Le touriste ne peut donc se dispenser d'aller visiter la Grande-Chartreuse et admirer le site merveilleux au milieu duquel elle s'élève.

De Vareppe, dont les maisons s'étalent coquettement dans une gorge étroite au fond de laquelle coule l'Isère, nous gagnons, par une route pierreuse qui escalade les flancs d'une montagne boisée, la ferme de la Gelas. On redescend à Saint-Laurent-du-Pont par une pente douce bordée d'arbres fruitiers. Le Guiers-Mort qui passe là s'est ouvert un lit entre de hauts rochers calcaires qui surplombent et resserrent son cours; il vient de la droite, de ces hautes cimes boisées au pied desquelles s'abrite la Chartreuse. Le chemin qui longe le torrent ouvre la route « du Désert ».

Le chemin devient de plus en plus étroit. La route creusée dans le roc vif, au XVIe siècle, par dom Pierre le Roux, suit les sinuosités de la montagne et du Guiers qui coule sur la gauche au fond d'un abîme tortueux. L'entrée du Désert est gardée par un pavillon à la voûte duquel est suspendu un globe surmonté d'une croix. Les armes de l'ordre y sont inscrites :

Stat crux, dum volvitur orbis.

Tout à coup le spectacle change. Le chemin traverse une forêt séculaire, de hautes futaies qui recouvrent un sol tapissé de mousse et par

endroits émaillé de fleurs. Les cimes qui entourent la vallée sont toutes nues et ressortent plus vigoureusement en face de la puissante frondaison des bois. Nons atteignons Pont-Parant. A partir de là le spectacle change encore. Le sol est presque nu; sur la pierre dure qui le constitue, les arbres sont rares; des buissons rabougris, quelques pieds de sureaux et c'est tout. Le pic de l'Œillet, qui surgit du fond de l'abîme avec ses sapins et ses hêtres, repose seul la vue. A la Croix-Verte le désert cesse brusquement. Des prairies et des bois emplissent la vallée qui s'est élargie. C'est là qu'est bâti la *Courrerie*, une des maisons de dépendance du monastère. Bientôt, du haut du chemin qui, en cet endroit, s'élève tellement au-dessus du Guiers qu'on n'entend plus le fracas des eaux, on aperçoit les bâtiments de la Chartreuse qu'entoure une muraille. Les ardoises des clochetons étincellent. On se croirait transporté en face d'une petite ville sans le silence profond qui y règne.

A la Chartreuse, les visiteurs sont admirablement accueillis et le frère qui est là pour les recevoir se met entièrement à leur service. Après avoir dégusté un verre de l'excellente liqueur fabriquée dans la maison, je demandai à visiter les bâtiments, ce qui me fut accordé de suite. Nous entrâmes d'abord dans une grande cour entourée de constructions destinées les unes aux étrangers et les autres aux officiers de la maison. C'est là qu'est la demeure du révérend père avec ses jardins et ses terrasses.

De ce point on s'engage dans un long corridor où aboutissent les avenues de quatre grands corps de bâtiment qui portent les noms de Bourgogne, d'Allemagne, d'Aquitaine et d'Italie. Tout au bout est la chapelle de famille, l'église, le réfectoire, la cuisine et la dépense. L'église est fort belle, quoique très simple. Une grille, surmontée d'un groupe en marbre blanc représentant la Vierge aux sept douleurs, sépare le chœur des frères de celui des religieux. A l'étage supérieur, une tribune ouverte sur l'église est disposée pour recevoir les visiteurs.

A côté de cette tribune, la galerie des Cartes conduit à la salle capitulaire. La statue de saint Bruno est placée là et domine le siège du supérieur général. La salle, entourée d'un banc où peuvent prendre place tous les membres du chapitre, est décorée de cinquante médaillons représentant les premiers généraux de l'ordre, et de vingt-deux tableaux de Lesueur, qui reproduisent des épisodes de la vie de saint Bruno. Vient ensuite la galerie des généraux et enfin le cloître, qu'éclairent cent trente fenêtres. La salle mesure cent quinze mètres de long sur vingt-sept de large. Trente-cinq cellules ouvrent sur le cloître. Au-dessous sont situés le bûcher, le promenoir et le cimetière.

On ferait un long chapitre si l'on voulait décrire en détail tout ce que la Chartreuse renferme de curiosités : la chapelle des morts, fondée en 1838, la chapelle de Saint-Louis, la bibliothèque et surtout le pavillon où se distille l'élixir de la Chartreuse. A l'angle du nord-est de la maison,

est une chapelle destinée aux dames qui ne peuvent jamais, sous aucun prétexte, entrer dans le couvent.

Mais, silence! Il est dix heures. Les moines qui sont couchés depuis sept heures, quittent leurs cellules et se rendent à l'église. L'office de nuit commence. Les chants religieux, psalmodiés par des voix mâles et graves, retentissent sous les voûtes et, dans la demi-obscurité qui règne à l'entour, produisent sur l'âme une impression profonde. Vêtus de longues robes blanches, les pères ont tous une petite lanterne qu'ils cachent par instants. On croirait voir renaître, avec ses formes mystiques, quelque cérémonie du moyen âge. Malgré soi on répète les vers de Ducis :

> Quel calme! Quel désert! Dans une paix profonde
> Je n'entends plus gémir les tempêtes du monde...

Les environs de la Grande-Chartreuse ne sont pas moins pittoresques à visiter que le couvent lui-même. Je recommande tout particulièrement aux touristes l'ascension du Grand-Som (2,033 mètres), d'où le regard embrasse un horizon immense. Au couchant, c'est la plaine du Lyonnais traversée par le Rhône; les montagnes du Forez et du Vivarais, et même celles de l'Auvergne, se perdant en lignes indécises dans le vague de l'horizon. Vers le nord, le lac du Bourget, qui étend au pied du mont du Chat son tapis d'un azur brillant, en contraste avec les teintes grisâtres des vallées d'alentour. Enfin, vers l'est et le sud, une de ces vues comparables, pour la grandeur et la variété, à celles du Righi en Suisse, ou du col de Tende en Piémont. Toute la chaîne de montagnes, depuis le mont Viso jusqu'au mont Blanc, se déroule, en étages irréguliers, avec ses pics formidables et ses glaciers étincelants. Par-dessus Taillefer, Belledone et le Grand-Charnier qui dominent les Alpes du Grésivaudan, on aperçoit le Pelvoux soulevant au loin sa tête chargée de neiges éternelles. Que de souvenirs s'attachent à ces montagnes qu'on embrasse ainsi d'un seul coup d'œil! Il semble qu'on y lise, inscrits en caractères ineffaçables, quatre noms à jamais illustres: Annibal, César, Charlemagne et Napoléon. Le premier les franchit avec ses éléphants, le dernier avec sa pesante artillerie. Et en empruntant à Bossuet une de ces images qui lui sont propres, on pourrait se représenter les Alpes comme « étonnées de se voir traversées tant de fois et en des appareils si divers ».

Pour le retour, le touriste peut choisir la route du Sappey qui le conduira directement à Grenoble. C'est du moins celle que nous avons suivie. Elle n'a rien de la beauté grandiose de celle de Saint-Laurent-du-Pont; mais il importe de la connaître pour se faire une idée exacte de l'ensemble de la région. Une fois hors du Désert, on atteint le pic de Chamauzade; mais ici, laissons parler un voyageur, un touriste qui, lui aussi, a vu et senti.

« Là un spectacle assez curieux s'offrit à nos regards : c'étaient de nombreux troupeaux de moutons errant dans de stériles pâturages, tandis que leurs gardiens, accroupis auprès du feu, n'avaient pour tout abri pen-

Torrent de la Grande-Chartreuse.

dant la nuit qu'une misérable hutte dans laquelle ils ne pouvaient se tenir debout. On redescend ensuite, par un chemin raide et presque impraticable, creusé comme un canal, dans une terre argileuse et mouvante; la pente devient tout à coup encore plus difficile par son escarpement; mais le terrain, prenant plus de consistance, permet de continuer la route avec plus de sécurité.

« On arrive bientôt sur le Sappey où se trouve le village du même nom, à quelques pas de la route; et comme nous marchions depuis trois heures, nous nous y arrêtâmes quelque temps, pour prendre un léger repas que nous offrit avec le plus gracieux empressement un paysan qui aiguisait sa faux à la porte de sa chaumière. J'eus lieu de remarquer une cheminée qui se ferme par le haut, pour conserver la chaleur, comme le font les habitants des pays du Nord, ainsi que le racontent divers voyageurs célèbres. Le village, entouré de monticules couverts de la plus riche végétation, est fort bien abrité contre le vent.

« Nous regagnâmes la route, qui, tracée sur un rocher calcaire, plonge et se précipite dans une étroite vallée creusée par un torrent qu'on entend mugir à ses côtés, sans presque l'apercevoir, tant il est caché par les broussailles. Resserré dans cet étroit espace, on y éprouve une sorte de gêne qu'on a peine à définir; il semble que l'on soit dans une prison de rochers. Enfin nous voyons se terminer l'une de ces chaînes de rochers que nous avons côtoyées depuis si longtemps; leurs flancs s'arrondissent, et bientôt la vue la plus riante et la plus belle se découvre à nos yeux. Nous nous trouvons au sommet d'un coteau couvert de vignes, de vergers et de maisons de campagne; la molle inflexion du terrain conduisait doucement les yeux jusqu'à l'Isère, qui, dans ses sinueux détours, venait former au pied de la colline un bassin argenté. Sur les rives opposées se présentent de verdoyantes prairies, une culture variée comme celle d'un vaste jardin, des lignes de saules divisant les héritages; puis, plus loin, des coteaux couverts de taillis et de forêts de châtaigniers, entremêlés de champs cultivés, de vergers émaillés de fleurs, et de quelques villages couverts en tuiles et en chaume. Des forêts de sapins se déployaient au-dessus de ces coteaux à des hauteurs inégales, et elles étaient à leur tour surmontées d'un couronnement de neige dont elles rehaussaient l'éclatante blancheur. Après n'avoir vu si longtemps que rochers et sapins, combien cette végétation nous parut belle! Quelle délicatesse dans les nuances des teintes et des couleurs! Quelle fraîcheur dans la verdure! Étonnés, ravis, il nous semblait voir l'univers sortir du chaos et étaler devant nous tout l'éclat de sa primitive jeunesse. »

Mais voilà que nous approchons de Grenoble. Les belles promenades de cette cité coquette se déroulent sous nos yeux. Le soir vient, le soleil s'en va et colore de teintes douces les mamelons qui ferment l'horizon. Des vapeurs légères flottent au-dessus de la ville. Le bruit des rues va nous faire oublier le silence profond du Désert de la Grande-Chartreuse.

XII

En diligence. — Vizille et son château. — Les lacs de Laffrey. — Les aventures de Dupeyrin : Comment on peut aller des Alpes à Jérusalem. — La Mure. — Une voie ferrée curieuse.

Sur la place Grenette, à deux pas de la fontaine publique dont le vent emporte par instants les eaux jaillissantes hors de la vasque, les promeneurs passent et repassent. C'est dimanche et il fait beau. Les habitants de Grenoble circulent ce jour-là. Les dames en toilettes claires, les enfants parés et pimpants, les messieurs, correctement vêtus, s'en vont au jardin public où tout à l'heure va se faire entendre l'excellente musique de l'école d'artillerie. Devant les cafés, les flâneurs lisent les journaux, absorbent des mazagrans ou des bocks. C'est un va-et-vient continu, un flot humain toujours renouvelé et qui paraît d'autant plus dense que la place est plus petite.

Tout à coup, devant le bureau des Messageries, résonne un bruit de grelots : une diligence énorme avec impériale, intérieur, coupé, fait son entrée sur la place. Le conducteur fait claquer son fouet : des voyageurs accourent. Sur les flancs peints d'ocre jaune, on lit en lettres rouges : *De Grenoble à Corps*. C'est la voiture que je dois prendre et dans laquelle j'ai retenu une place de coupé. Je m'installe à droite, tout au fond, et place ma valise à côté de moi. Cependant on charge les bagages; des voyageurs et des voyageuses se hissent sur l'impériale, s'entassent dans l'intérieur, et enfin le lourd véhicule s'ébranle. Quel bonheur! je suis seul dans le coupé! Les pavés grincent au contact des roues; le fouet du conducteur claque toujours avec un bruit savant. Nous traversons un coin de Grenoble au demi-galop. Bientôt nous atteignons la grande route. La voiture redouble de vitesse : nous sommes sur le chemin de Vizille.

Quelle admirable plaine que celle que nous traversons, avec la ligne bleue et blanche des hauteurs qui en limitent l'horizon ! De hauts platanes ombragent le chemin qui se développe en ligne droite au milieu de prairies vertes et de champs cultivés avec soin. De temps en temps, sur la droite, des guinguettes où l'on rit, où l'on chante, où l'on déguste de la bière sous des tonnelles couvertes de vignes folles, nous rappellent que c'est un dimanche et que la ville est à deux pas. Un peu plus loin, toujours sur la droite, des panaches de fumée, des roulements bruyants indiquent l'emplacement de la voie ferrée. Sur la route, nous croisons parfois de riches équipages, des groupes de cavaliers, des vélocipédistes. (A Grenoble on raffole de ce genre de sport.) Et cela est ainsi jusqu'à Vizille où nous arrivons à deux heures de l'après-midi.

J'entrevois la ville un moment pendant qu'on change l'attelage. Au lieu de quatre chevaux voilà qu'on en met huit : c'est signe que le chemin qu'on va suivre est rude. Pendant que les garçons d'écurie harnachent les chevaux et que le cocher expédie ses commissions, une lourde patache dont le passage s'annonce à grands sons de corne emmène les voyageurs à la gare, située à trois kilomètres de là, presque au confluent de la Romanche et du Drac. Vizille s'enorgueillit de son château et de ses écoles. Elle en a le droit. Son école supérieure est un palais, un vrai temple de l'esprit moderne. Bâtie à l'entrée de la ville, du côté de Grenoble, et sur la route qui mène à la gare, elle a l'air d'avertir les touristes que l'instruction est le premier souci d'un pays où, pour la première fois, il y a un siècle, on a prédit le triomphe de la démocratie et posé les formules sacrées de la Révolution. En ville on parle du prochain centenaire de Vizille. On montre le château, la propriété de M. Casimir Périer, où le Président recevra l'hospitalité; d'avance on escompte le succès de la fête républicaine [1]. L'esprit rempli de ces grands noms dont est si fière la France démocratique, je reprends ma place dans le coupé de la diligence. Beaucoup de voyageurs sont descendus ; personne ne monte. Je vais être encore seul.

La route que nous suivons est curieusement percée. Une montée large et rude qui fait suer et souffler nos huit chevaux sépare Vizille du joli plateau où s'est bâti Laffrey. A droite, des hauteurs, où l'on trouve de la houille, limitent la vallée. A gauche le plateau se prolonge jusqu'à une ligne de collines derrière lesquelles coule la Romanche. C'est vers là que s'élève Uriage, une ville d'eau née d'hier, dont les Grenoblois sont ravis et à laquelle ils espèrent bien donner renom d'abord et prospérité ensuite.

Laffrey n'est qu'un village, mais quel village charmant, et comme les lacs qui s'étendent au pied des maisons ont l'aspect séduisant! Ici

1. Ces lignes ont été écrites en 1887, un an avant la célébration du centenaire de Vizille où M. Carnot, le premier magistrat de la France républicaine, a remporté un si grand et si légitime succès.

rien qui rappelle les grandes Alpes : tout est coquet et prend un air apprêté. On dirait plutôt un coin des Vosges si les collines avaient pour parure les grandes forêts de sapins qui couvrent notre frontière de l'Est. A Laffrey on mange des poissons délicieux, si j'en crois les guides et les prospectus. Moi qui redoute un peu les plats qu'on paye trop cher, je me contente d'escargots jaunis au beurre et frits avec un filet de citron. Les gourmets peuvent m'en croire, je ne connais ni truites ni tanches qui vaillent ce plat. Je le trouvai même si bon que je résolus de déjeuner le lendemain de la même façon et que je laissai la voiture partir sans moi. Je le regrettai bientôt : une heure de promenade me convainquit que les guides se trompent parfois en vantant les séductions d'un pays. J'allais m'ennuyer ferme quand je me décidai à partir à pied pour Pierre-Châtel. Cette course me dédommagea. La route côtoyait presque tout le temps le grand lac de Laffrey, dont les eaux bleues, ridées par le vent, avaient des lamelles courtes qui me rappellaient la Méditerranée un jour de calme. Des bouquets de bois, une villa cachée sous la verdure donnaient un air de vie, quelque chose d'humain, au merveilleux paysage que présentait le plateau.

J'arrivai ainsi à Pierre-Châtel et mon premier soin fut de me mettre en quête d'une auberge où je pourrais passer la nuit. Un villageois, un tout jeune homme qui me paraissait avoir, en l'honneur de saint Dimanche, quelque peu fêté la dive bouteille, s'offrit à me servir de cicerone.

— Allons chez Dupeyrin! me dit-il. Voilà un homme! C'est le premier chasseur et le premier tireur du pays.

— Ce Dupeyrin a de bons lits ?

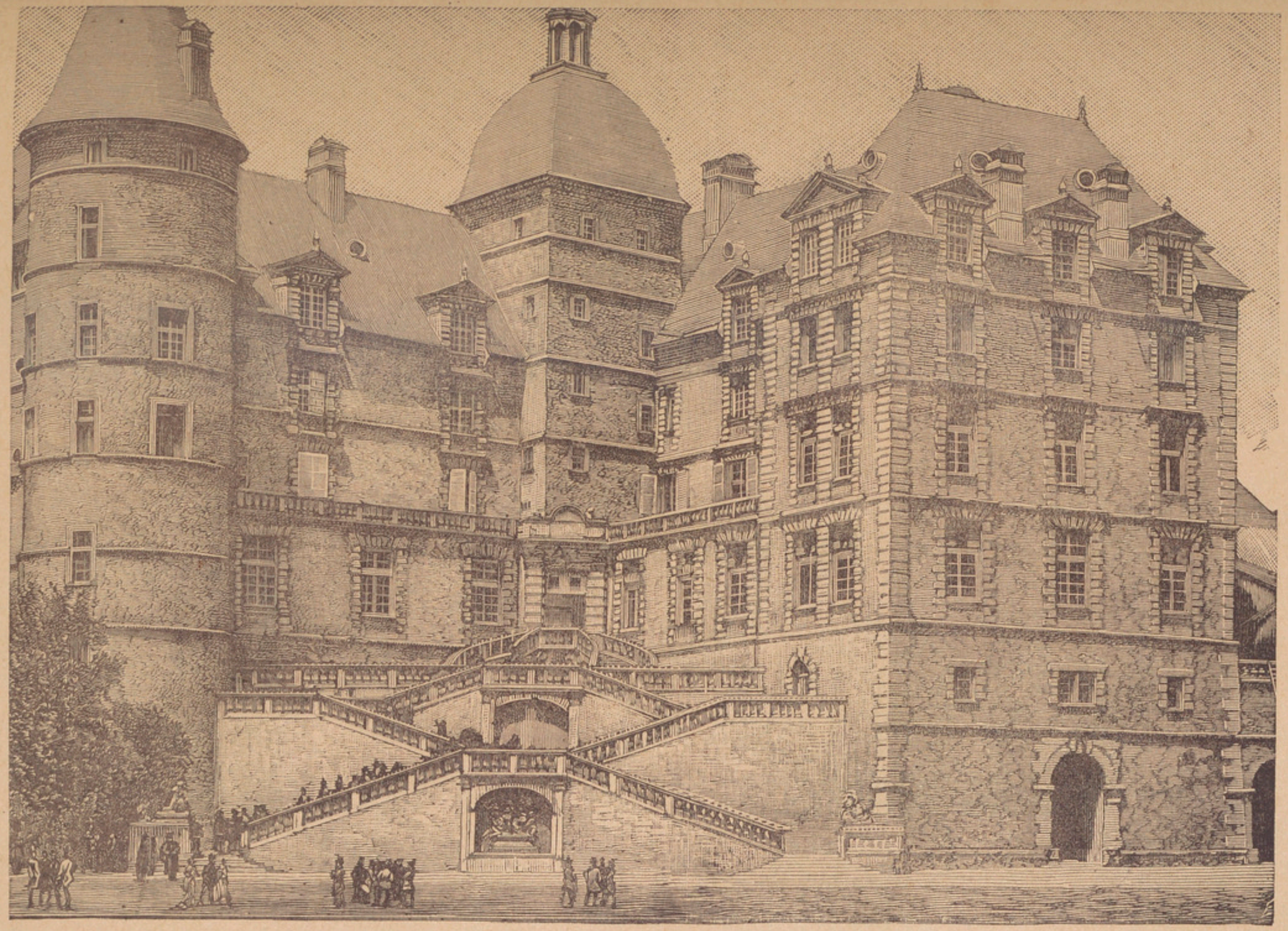
— Vous savez qu'il n'y en a pas un comme lui dans le pays pour abattre les lièvres et les perdreaux.

Mon villageois poursuivait son idée avec obstination. Je ne voulus pas discuter et je le suivis.

Triste auberge : une des sept ou huit maisons du village. Les murs étaient noirs et nus. Un grand poêle sur lequel une marmite fumait, remplaçait la cheminée absente. Au fond, à chaque angle, des lits étaient dressés, parés d'un couvre-pied rouge et garnis de rideaux à fleurs. Le tout était très propre et cela me rassura. Dupeyrin, l'aubergiste, fumait sa pipe auprès du poêle : il se tourna vers nous, salua et continua de fumer sans se déranger davantage. Heureusement que sa femme accourut au bruit de nos pas; elle s'empressa, gronda son mari, dit un bonjour au villageois, me demanda qui j'étais, où j'allais et ne me permit pas de placer un mot.

Mon villageois était allé près de Dupeyrin et lui avait serré la main.

Je finis par pouvoir expliquer à la dame que j'étais un touriste, que je voulais dîner et me coucher ensuite. Aussitôt elle s'élance vers ses casseroles, court au placard, ouvre le buffet et me jure qu'avant une demi-heure je serai bien servi. Puis, comme son mari la gênait, elle le prit par



Château de Vizille.

l'épaule et le poussa loin du poêle. Dupeyrin se laissa bousculer, s'éloigna un peu, secoua sur son ongle les cendres de sa pipe et s'approcha de la porte.

— Où vas-tu ? lui cria sa femme.

— Chercher du tabac.

Le visage de Mme Dupeyrin s'empourpra. Elle courut au-devant de son mari, barrant la porte de son bras tendu :

— A Jérusalem, peut-être ?

Le villageois éclata de rire. Dupeyrin rougit, se rassit sans mot dire et la dame apaisée retourna à ses casseroles.

J'étais quelque peu interloqué par cette scène de ménage.

— Qu'est-ce que cela signifie ? demandai-je à mon villageois.

— Vous ne savez donc pas que Dupeyrin est allé à Jérusalem ?

— Je l'ignorais.

— Je vais vous conter cela en attendant la soupe.

Dupeyrin se détourna à demi et jeta de son côté un regard suppliant. Le villageois feignit de ne point le voir et commença :

— Dupeyrin, me dit-il, a pour la chasse une vraie passion qui s'explique par ce fait même qu'il y est toujours très heureux. Un soir, il y a de cela quatre ou cinq ans, il revenait de tuer des cailles dans la Mateysine. Après son dîner, il se leva, prit son fusil sans que sa femme l'aperçût et sortit. Sa femme lui demanda où il allait, comme tout à l'heure, il répondit : « Chercher du tabac ». La vérité était qu'il se rendait à l'affût. Il réussit, tua un beau lièvre, et, comme il était allé très loin, il se rendit au petit jour à Mens, où, pour déjeuner, il vendit son gibier Un commis voyageur qu'il rencontra là lui offrit une place dans sa voiture s'il voulait aller à Saint-Julien-en-Beauchesne, où le gibier abonde. Dupeyrin accepta. A Saint-Julien-en-Beauchesne, il rencontra des chasseurs de Veynes qui le décidèrent à les suivre. Dupeyrin ne savait rien refuser. « Ma femme m'attendra bien ! » pensait-il. Il fut bien surpris quand, d'étapes en étapes, il se vit arrivé en pleine Provence. Chacun se disputait sa compagnie, sachant qu'il manquait rarement son coup ; il y gagnait ses voyages, faisait d'excellents repas et n'en demandait pas davantage. Pourtant, quand il se vit près de Marseille, il commença à s'inquiéter. Il n'avait pas un sou en poche et Pierre-Châtel était fort loin. « C'est une affaire de trois semaines, se dit-il. Je vais travailler, gagner de quoi prendre le chemin de fer et rentrer chez moi. » Il entra dans le port. Des navires de toutes les nations étaient à l'ancre, rangés le long des quais, des matelots de tous les pays s'interpellaient, criaient, dans toutes les langues connues. Dupeyrin passa et se rendit sur la jetée, à l'extrémité du port, où le bruit de détonations régulières flattait agréablement son oreille. La jetée était déserte : seul, un monsieur, vêtu d'un veston gris, s'y promenait avec agitation, tirant au vol les mouettes qui passaient en glapissant et les manquant régulièrement. Dupeyrin, visiblement intéressé, s'approcha. Pan ! Pan ! le monsieur

continuait à manquer les mouettes qui passaient pourtant à bonne portée.

Au bout d'un instant Dupeyrin sourit, puis ricana et enfin poussa des « oh! » tellement ironiques que le monsieur se détourna.

— Vô étiez un impertinent, dit-il.

« C'est un Anglais! » pensa Dupeyrin qui connaissait ce langage pour l'avoir lu dans les bons mots d'un almanach; puis, tout haut, il ajouta dans le langage de l'insulaire :

— Vô étiez un maladroit.

L'Anglais remarqua que son interlocuteur avait un fusil :

— Vô étiez peut-être aussi un maladroit, dit-il à son tour.

Dupeyrin redressa la tête, prit son fusil et visa la première mouette qui vint à passer. La bête, frappée au bon endroit, décrivit un arc de cercle et vint tomber au pied du tireur. Trois minutes après, une autre prenait le même chemin. L'Anglais émerveillé ramassa les oiseaux et tendit son fusil à Dupeyrin. A chaque coup une bête tombait.

— *Hurrah! Very beautiful!* disait l'insulaire.

Dupeyrin tua vingt mouettes. L'Anglais était un chasseur fanatique.

— Que faites-vô à Marseille? demanda-t-il à Dupeyrin.

— Rien, dit l'autre un peu piteux.

Il était libre! L'Anglais, qui avait son idée, lui proposa de l'emmener avec lui en Syrie. Il devait chasser dans le Liban et tenait à réussir. Dupeyrin n'était pas très fort en géographie. Il fut séduit par la proposition de l'Anglais, par l'idée de chasser en toute liberté et de reculer le moment où il rendrait compte de sa conduite à sa femme. Il accepta. Deux jours après, vêtu d'un complet de velours, il s'embarquait à bord d'un navire des Messageries qui les conduisit à Jaffa.

Pendant plus d'un an l'Anglais le traîna à sa remorque du littoral aux bords du Jourdain. Dupeyrin fut ravi dans les premiers jours. La chasse était fructueuse et le tabac était délicieux. Ajoutons que l'Anglais avait d'excellents chiens qui s'étaient attachés à Dupeyrin et ne quittaient plus ses talons. Un beau jour l'ennui prit notre exilé. Il était alors à Jérusalem et il faisait très chaud. Le souvenir du Dauphiné vint hanter son esprit, si bien qu'un beau soir il déguerpit et reprit la route de la mer. Les chiens l'avaient suivi. Dupeyrin revint à Jaffa, vendit les chiens pour payer son passage, atteignit Marseille et prit le train qui le déposa au point du jour à la gare de Clelles-Mens.

Arrivé là, le pauvre homme fut pris d'une peur soudaine. Il y avait près de deux ans qu'il était parti. Qu'allait-il dire à sa femme? Et comment celle-ci allait-elle le recevoir? Un moment il fut sur le point de repartir, mais la proximité de son village le retint et, mélancoliquement, toujours le fusil sur l'épaule, il prit le chemin de Pierre-Châtel. Il y arriva comme la nuit tombait. Rien n'était changé au village. Une lumière brillait dans sa maison. Il regarda par la fenêtre, sa femme préparait le souper. Des relents de soupe aux choux montaient à ses narines.

Il se décida enfin à lever le loquet, sa femme se retourna :

— Qui est là? demanda-t-elle.

— C'est moi, balbutia Dupeyrin.

Elle crut voir apparaître un revenant. Elle prit la chandelle en tremblant pour mieux voir le nouveau venu. Dupeyrin, confus et penaud, baissait la tête.

— C'est toi! c'est toi! Et d'où viens-tu, malheureux?

— Je t'ai dit que j'allais chercher du tabac.

Ce fut tout ce qu'il trouva. La paix fut vite signée avec force bourrades et force caresses. Mais Dupeyrin, qui n'était pas déjà maître chez lui, fut plus esclave que jamais, et vingt fois par jour, quand il se permet d'ouvrir la bouche, on le fait taire en l'envoyant à Jérusalem...

Le dîner de Mme Dupeyrin fut exquis, et j'invitai mon villageois à le partager avec moi. Le drôle me plaisait. Le vin l'avait rendu bavard et très amusant. Si je l'avais écouté, j'aurais appris, dans tous les détails, l'histoire de chaque famille de Pierre-Châtel. Après dîner, on me conduisit dans une petite chambre proprette où je dormis d'un bon sommeil. Le lendemain, à l'aube, je partais pour la Mure.

La Mure s'étale coquettement à l'extrémité d'une large vallée. On traverse, avant d'arriver à la ville, une plaine plate, couverte de marais. Des bécassines, des sarcelles, voltigent parfois au-dessus des joncs. Je pense à Dupeyrin. Au delà, c'est la Mateysine, la terre riche en blé. Quelques vignobles croissent sur les coteaux exposés au soleil.

De la ville, rien à dire. J'en ai parcouru les rues sans y rien trouver qui fixât mes regards. J'ai vu la gare, la voie ferrée qui va rejoindre à Saint-Georges-de-Commiers la ligne de Grenoble à Marseille et qui doit être inaugurée prochainement. Rien de merveilleux comme le tracé de cette voie qui de Saint-Georges (316^m^,50 d'altitude) à la Mure (924^m^,50), sur une longueur de 30 kilomètres, remonte hardiment la vallée du Drac par une suite de lacets aériens qui font le plus grand honneur à ceux qui les ont tracés. Le touriste n'a qu'à suivre cette voie pour être émerveillé. Les œuvres d'art abondent : les deux viaducs de Loulla, celui de la Clapisse, le tunnel des Brandes, enfin deux ponts en maçonnerie de 25 à 27 mètres d'ouverture, dominant des ravins de 300 mètres de profondeur. Ces ouvrages, ainsi que la ligne, ont été exécutés par M. Cendre, aujourd'hui directeur des chemins de fer de l'État, et par M. Rivoire-Vicat, ingénieur des ponts et chaussées.

A la Mure, j'ai vu aussi s'élever les murs du nouveau collège qui doit être consacré à l'enseignement spécial; et c'est tout.

Autour de la ville, la montagne est belle, comme toujours. A gauche, s'étendent des bois, où l'on chasse à l'automne la gélinotte et le faisan noir. Ces bois relient la Mateysine au val Jouffrey. Derrière est le Valbonnais. Ces belles vallées rappellent le Valgaudemar. Comme le Valgaudemar, elles sont formées par les contreforts du massif de l'Oisans. A

droite, l'Obiou semble un géant immobile. Ses rochers nus, cachés en certains endroits par les névés, reluisent au soleil. Je songe que le Dévoluy est là, derrière. Sans les ondées trop fréquentes encore, j'irais revoir ce pays. Je l'aime, malgré sa laideur et malgré sa pauvreté. N'est-il pas un des vallons les moins connus des Alpes françaises?

XIII

Dans le Champsaur. — Le marquis de Champoléon. — A la halte de Napoléon. — Une page d'histoire émouvante. — La fin d'une épopée.

Le Champsaur, c'est la vallée du Drac, le champ d'Or des Anciens, enrichi par les alluvions de son torrent qui ressemble bien à un dragon déchaîné (*draco*). Avant que ne fussent ouverts les défilés du Saut-du-Loup qui limitent la vallée du côté de l'Isère, le Champsaur devait être un lac immense, auquel touchaient les glaciers. Aujourd'hui, c'est une plaine fertile et bien arrosée, où les champs alternent avec les prairies, où les arbres, au printemps et dans l'été, projettent une ombre bienfaisante.

De nombreux villages ou hameaux se sont élevés là. Aucun, excepté Saint-Bonnet, la patrie de Lesdiguières, ne mérite une mention spéciale. Les hautes vallées attirent d'ailleurs l'attention du touriste plus que les belles plaines.

Je parlerai ailleurs d'Orcières, de Champoléon; mais le nom de cette dernière localité me rappelle une fort jolie anecdote bien contée par Ladoucette.

« Le marquis de Champoléon, seigneur de Saint-Jean-de-Montorcier, est resté comme une notabilité dans les souvenirs du pays pour ses plaisanteries. Il en usait librement envers tout le monde; mais il n'était pas fâché qu'on le lui rendît. Un jour il se montra fort content d'un paysan de son voisinage. Voici à quelle occasion : le marquis dînait dans son château de Saint-Jean avec le curé du lieu, le châtelain et son homme d'affaires. Un paysan, ayant trouvé le salon ouvert, entra sans façon et alla s'établir auprès du feu, regardant la table où ces messieurs étaient assis. Le seigneur lui fit bientôt cette question? « — Eh bien! y a-t-il du

nouveau dans ton village? — Non, monseigneur, sinon que la vache de mon voisin a fait cinq veaux. — Cinq veaux! Et combien a-t-elle de mamelles? — Quatre, monseigneur. — Lorsque quatre de ces veaux tettent, que fait le cinquième? — Comme moi, monseigneur, il regarde. — Assieds-toi là et tette-moi cette bouteille, reprit le marquis : je n'aime pas l'oisiveté; monsieur le curé nous prêchait encore ce matin qu'elle est la mère de tous les vices. »

Sur la route de Gap à Grenoble, à l'extrémité du hameau des Barraques qui, tôt ou tard, et comme population, et comme commerce, prendra la place de Saint-Bonnet, une maison petite et vieille attira mon attention. Non pas qu'elle eût rien qui la distinguât des autres vieilles maisons, mais l'enseigne tracée d'une main grossière évoquait dans l'esprit des souvenirs sans nombre. « A la halte de Napoléon! » y lisait-on; et, de fait, Napoléon s'était arrêté là, en revenant de l'île d'Elbe. Il y avait pris un fruit et un verre d'eau rougie. La maison en avait gardé la mémoire. Quelques pages de la vie de cet homme, cette vie qui fut un « roman », au dire de Mme de Staël, avaient été vécues là, au milieu de cette nature sauvage et tourmentée, près de ces précipices qui pouvaient être son tombeau et de ces cimes qui virent rayonner son triomphe glorieux.

Le 11 mars 1815, on dansait chez M. de Metternich : tous les rois, tous les diplomates étaient réunis là. Ils avaient, dans la journée, découpé l'Europe sans souci des nationalités et du droit des peuples. Mais voilà qu'au milieu du bal circule un bruit étrange : la musique cesse, les danses s'arrêtent; tous se regardent avec effroi, et les bouches répètent avec stupeur : « Il est en France! » On eût dit un coup de tonnerre dispersant un vol d'oiseaux. Neuf jours avant cette date, le 2 mars, on dansait aussi à Gap. Le préfet donnait une grande soirée quand il apprit que le 29 février Napoléon était débarqué au golfe Juan. Le même effroi dispersa les royalistes que le préfet chercha vainement à retenir et à grouper par de chaleureuses protestations. Les bonapartistes triomphaient. « Tous, dit un témoin, rayonnaient d'espérance et de joie. » (V. Étienne Rispaud; *Cœurs héroïques*, du même auteur.)

Les Bourbons n'avaient pu donner à la France la paix attendue, l'ordre souhaité. Ils étaient rentrés à Paris, appuyés par les baïonnettes étrangères, et Louis XVIII avait substitué le drapeau blanc à ce drapeau tricolore qui, suivant la prédiction de Lafayette, avait « fait le tour du monde ». La censure fut rétablie, un monument élevé « aux victimes de Quiberon », les biens nationaux rendus aux émigrés. L'armée était dédaignée et mécontente; le peuple était inquiet. L'ancien conventionnel Carnot résumait toutes les déceptions dans une page éloquente : « Si vous voulez paraître à la Cour avec distinction, gardez-vous bien de dire que vous êtes un de ces vingt-cinq millions de citoyens qui ont défendu leur patrie avec quelque courage contre l'invasion des ennemis, car on vous répondra que ces vingt-cinq millions de prétendus citoyens sont vingt-cinq millions de

révoltés; que ces prétendus ennemis furent toujours des amis. Dites que vous avez eu le bonheur d'être chouan ou vendéen, ou transfuge, ou Cosaque, ou Anglais, ou enfin qu'étant resté en France, vous n'avez sollicité des places auprès des gouvernements éphémères qui ont précédé la Restauration qu'afin de les mieux trahir et de les faire plus tôt succomber : alors votre fidélité sera portée aux nues, vous recevrez de tendres félicitations, des décorations, des réponses affectueuses du roi et de la famille royale. »

Napoléon savait que sa présence à l'île d'Elbe était redoutée des diplomates et que plusieurs d'entre eux voulaient le faire exiler dans une île lointaine. Il crut le moment venu de rentrer en France. Le 26 février, le brick *L'Inconstant* et trois petits transports, quittant l'île, le débarquent sur le littoral, le 1er mars, à trois heures de l'après-midi. Neuf cents hommes l'accompagnaient. Les généraux Bertrand, Cambronne et Drouot étaient avec l'empereur. Napoléon adresse deux proclamations, l'une au peuple, l'autre à l'armée. « Arrachez, disait-il aux soldats, ces couleurs que la nation à proscrites... Arborez cette cocarde tricolore que vous portiez dans nos grandes journées... Reprenez ces aigles que vous aviez à Ulm, à Austerlitz, à Iéna, à Eylau, à Friedland, à Tudéla, à Eckmühl, à Essling, à Wagram, à Smolensk, à la Moskowa, à Lutzen, à Wurtschen, à Montmirail.. La victoire marchera au pas de charge; l'aigle avec les couleurs nationales volera de clocher en clocher jusqu'aux tours de Notre-Dame. »

Louis XVIII effrayé convoque les Chambres. « Napoléon, dit-il dans une proclamation datée du 6 mars, est déclaré traître et rebelle pour s'être introduit à main armée dans le département du Var. » Il est enjoint à tous les Français de « lui courir sus et de l'arrêter ». Un conseil de guerre devait juger son entreprise criminelle. Les adhérents « dudit Bonaparte seraient punis des mêmes peines ». Vaine proclamation ! Efforts inutiles ! Au moment où le *Moniteur* du 7 mars annonçait sa fuite « sur la crête des montagnes », Napoléon, victorieux sans combat, était à la tête de six régiments.

Évitant avec soin la vallée du Rhône profondément royaliste, laissant Marseille s'agiter derrière lui, l'empereur s'enfonce hardiment dans les Alpes françaises. Il traverse Grasse, Digne, Sisteron. Le voilà dans les Hautes-Alpes où un médecin qui l'avait suivi à l'île d'Elbe était venu le mois précédent pour préparer les voies au retour.

A Rourebeau, les populations étaient venues saluer l'empereur. M. de Saint-Geniès, alors maire d'Upaix, suivi de quatre à cinq mille personnes, y court également. « A peine eûmes-nous fait deux cents pas, qu'un gros de cavaliers vint droit à nous. Je reconnus le grand capitaine, monté sur un petit cheval arabe blanc, vêtu de la capote grise, recouvrant un uniforme de colonel de chasseurs ; le petit chapeau ornait son front, et l'étoile des braves brillait à côté de l'orgueilleux crachat. Son œil scrutateur, naturellement sévère, se promenait complaisamment sur nous et sa

figure respirait l'affabilité... Il me répondit qu'il n'avait reconnu le sol français qu'en mettant le pied sur le territoire des Hautes-Alpes... me fit quelques questions sur le corps où j'avais servi, sur les productions du pays, son commerce, ses débouchés, mes enfants, ma femme, en me demandant avec bonté si elle consentirait à ce que je l'accompagnasse à Paris... Sa suite se mêla à la population; il accepta des fruits et un verre d'eau rougie. Les cris de *Vive l'Empereur! Vivent les braves de l'île d'Elbe!* retentissaient dans les campagnes ; on se heurtait, on se pressait pour voir de près l'Empereur, on tenait la bride de son cheval, on l'entourait sans façon ; il parlait aimablement à nos villageois, parmi lesquels il reconnut un ancien grenadier et l'appela par son nom. Pendant que, serein et tranquille, il semblait passer une revue, un homme, sur qui paraissaient reposer tous les détails de l'expédition, examinait tout avec une soucieuse attention, prenait des renseignements sur l'esprit public, sur les régiments qui se trouvaient dans le département, sur les généraux qui les commandaient, sur moi-même : c'était le général Bertrand. L'Empereur, au contraire, conversant avec le plus grand sang-froid et sur des objets étrangers à ses projets, semblait n'être pour rien dans cette affaire, ne paraissait agir que comme un auxiliaire de l'expédition. Le soleil disparaissait; Bertrand prévint qu'il était temps de se remettre en route. Napoléon, se tournant vers moi, me dit : « J'espère que vous viendrez avec nous. » Je remontai à cheval, et je restai seul à son côté, à quinze ou vingt pas de son escorte. Il me questionna familièrement sur l'esprit public, sur la réception que le peuple avait faite aux Bourbons; et lorsque je lui dis qu'à Grenoble, à l'entrée du comte d'Artois, les dames seules agitaient des mouchoirs blancs et criaient : « Vive Monsieur! » il fit observer en souriant que c'était un reste de sa vieille réputation...

« Le général Bertrand vint me demander si je pourrais faire parvenir de suite à Mouton-Duvernet, qui commandait à Valence, la nouvelle de l'arrivée de l'Empereur... Nous parvînmes, à l'entrée de la nuit, à l'auberge du Vivas ; nous ne voyions qu'à peine les tourelles du château de Vitrolles. « Je veux, dit Napoléon, faire au baron de Vitrolles une visite dont il est loin de se douter. » Il descendit de cheval, et se promena en examinant la situation pittoresque du village. Il se plaignit du froid : je fis allumer quelques fagots devant la porte cochère, et nous y passâmes près d'une heure pêle-mêle avec les habitants. Nous remontâmes à cheval dans la plus grande obscurité. Le mameluck et un lancier polonais marchaient à vingt-cinq pas en avant de nous. Nous traversâmes le village de la Saulce à la clarté des illuminations et au bruit des cris de : « Vive l'Empereur ! » La population était ivre de joie...

« Après le défilé de la Saulce, au bord de la rivière de Rosines, devant l'auberge des Pyles, nous trouvâmes un nombre prodigieux d'hommes, ayant à leur tête le colonel Michel, ancien major de la garde... Un feu de joie éclairait cette scène. Le général Bertrand me dit que M. Michel pou-

vait me remplacer auprès de l'Empereur, et m'engagea de m'occuper de la dépêche à Mouton-Duvernet. Napoléon me recommanda de venir le rejoindre à Gap ou à Grenoble, et surtout de ne pas manquer d'être à Paris pour le champ de mai. Il me demanda ce qu'il pourrait faire pour moi, me déclara que, dès ce moment, j'étais membre de la Légion d'honneur, et me tendit une main que je serrai sur mon cœur. Je fus entouré bientôt de l'escorte de l'Empereur, riant avec moi du grotesque matériel qui com-

En est-il un seul parmi vous qui veuille tuer son empereur? (Page 116.)

posait leur équipage. Une foule d'officiers supérieurs cheminaient lentement, hissés sur de tristes rosses enlevées à la culture, un grand nombre sur des mulets rétifs. La caravane allait pêle-mêle, avec une gaieté folle. Quelques lanciers polonais, talonnant leurs chétives montures, ouvraient et fermaient la marche, suivis à peu de distance par le bataillon des grenadiers, dont les moustaches grisonnantes et le teint noirci justifiaient l'épithète de vieux grognards : les uns à pied, les autres sur des charrettes et des montures de toute espèce, faisaient retentir les airs de chants patriotiques; les habitants les arrêtaient à chaque pas, en leur offrant des vivres et des rafraîchissements. A quelque distance venait l'arrière-garde,

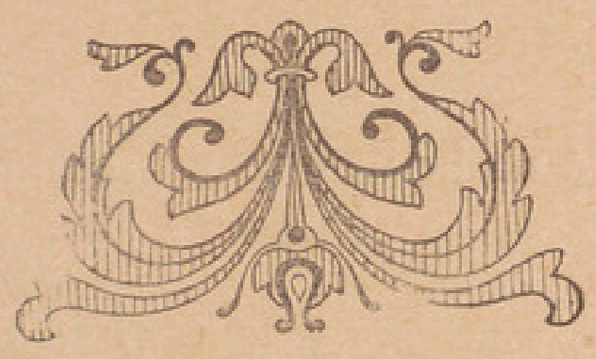
commandée par le général Drouot, et composée de 400 chasseurs corses et elbais, petits mais robustes... L'Empereur arriva à Gap à neuf heures du soir; la ville était spontanément illuminée; un nombreux piquet de garde nationale en uniforme stationnait devant la mairie; les tambours battirent aux champs, et la troupe présenta les armes pendant que le cortège défilait, aux acclamations universelles. »

A Gap, Napoléon ne perd pas une minute. Il lance une proclamation qui contenait ce passage :

« Citoyens des Hautes-Alpes, j'ai été vivement touché des sentiments que vous avez montrés; vos vœux seront exaucés, la cause de la nation triomphera encore! Vous avez raison de m'appeler votre père, je ne vis que pour l'honneur et le bonheur de la France. Mon retour dissipe toutes vos inquiétudes; il garantit la conservation de toutes les propriétés, l'égalité entre toutes les classes; et les droits dont vous jouissez depuis vingt-cinq ans, et après lesquels nos pères ont soupiré, forment aujourd'hui une partie de votre existence. Dans toutes les circonstances où je pourrai me trouver, je me rappellerai toujours avec un vif intérêt tout ce que j'ai vu en traversant votre pays. »

Le ciel était superbe. Dans l'après-midi du 6, Napoléon quitte Gap et s'engage su la route de Saint-Bonnet par le col Bayard. Une foule nombreuse le suivit longtemps. De toutes parts on accourait le saluer, et des populations enthousiastes faisaient la haie sur son passage. Cependant le cortège se hâtait. On atteignit Corps, La Mure, sans rencontrer d'obstacles. Brusquement, au delà de cette ville, le danger commença. Les Bourbons avaient envoyé pour arrêter la marche de l'Empereur, 600 hommes, tout un bataillon du 5e de ligne. Les soldats s'étaient postés dans un défilé naturel entre les montagnes d'un côté, de l'autre le lac de Laffrey. Napoléon comprit le danger. Cambronne essaye de parlementer; on ne veut point l'écouter. Le général Bertrand n'est pas plus heureux. Un coup de fusil pouvait amener une collision et ruiner les espérances de l'Empereur. Il commande à ses grenadiers de mettre l'arme sous le bras et s'avance à leur tête. « Qui vive? — Napoléon. » Le commandant du bataillon ordonne à ses troupes de résister. « Soldats du 5e de ligne, s'écrie l'Empereur, en est-il un seul parmi vous qui veuille tuer son général, son empereur? Il le peut : Me voilà! — Vive l'Empereur! » répondent les soldats, en courant se ranger près de Napoléon. Les deux troupes réunies marchent ensemble sur Grenoble. Près de Vizille, dans la plaine des Bains, le 7e de ligne, commandé par Labédoyère, l'attendait, déjà paré de la cocarde tricolore. Les habitants de Grenoble brisèrent les portes de la ville qu'avaient fait fermer le préfet et le général Marchand. Ce n'était partout qu'enthousiasme et délire, entraînement qui ne fit que grandir jusqu'au 20 mars, jour où l'Empereur rentra dans sa capitale.

Qui pouvait prévoir alors la tragique destinée de cet homme et sa chute soudaine ! L'ivresse des Cent-Jours fut courte. Elle s'éteignit dans le sang français à Waterloo. Et lui? Lui s'en alla tomber, dit Musset, « bien loin, bien loin, dans une île déserte, sous un saule pleureur... La grande armée en cheveux gris rentra épuisée de fatigues, et les foyers des châteaux déserts se rallumèrent tristement ».



XIV

Grivel. — En remontant les sources du Drac. — Champoléon. — Au chalet des Auberts. — Point de sommeil. — Ascension nocturne. — Sur les hautes cimes. — Au pied du Sirac.

H BIEN ! soit. A six heures, mardi matin, au col de Vallompierre.

— Vous êtes certain qu'il y aura du chamois?

— J'en réponds.

Je m'entretenais ainsi avec Grivel, le samedi 20 août 1887. dans une auberge de Corps où nous nous reposions d'une excursion faite dans le voisinage, à la Salette.

Je connaissais Grivel de longue date. Déjà, l'année précédente, nous avions poursuivi ensemble les gélinottes et les tétras. Cette année, je rêvais d'un gibier plus noble. Je voulais chasser et tuer un chamois, Grivel était bien l'homme qu'il fallait pour me conduire au bon endroit. Il habitait le Valgaudemar depuis une vingtaine d'années. C'était un instituteur modeste, entièrement dévoué à sa tâche, et dont la grande joie était, le jeudi ou le dimanche, de quitter la vallée et de s'en aller bien haut et bien loin avec un fusil et un bâton ferré errer au milieu des glaciers. Je l'aimais d'une façon particulière. Sa nature franche, son caractère droit lui conciliaient les sympathies de tous ceux qui l'entretenaient un instant.

On pouvait être certain, quand il avançait une chose, que cette chose était ou serait. Du moment qu'il m'affirmait la possibilité d'une chasse au chamois, j'étais sûr du succès.

Nous nous étions donné rendez-vous au col de Vallompierre. Géographiquement, c'est un passage étroit, sis au pied du Sirac, un des sommets les plus élevés qui séparent le Haut Valgaudemar du Haut Champsaur.

Au dire de Grivel l'ascension en est relativement facile et trois heures suffisent pour se rendre des derniers hameaux à la crête du col.

En revenant à Gap je n'eus rien de plus pressé que de convier quelques amis : Vidil, un Nîmois égaré dans les Hautes-Alpes; Lagrue, un Normand qui constate que les chicanes à Embrun sont aussi fréquentes que dans son pays; mon frère et un de mes amis d'enfance, Le Bannais, qui a pris l'excellente habitude de venir passer les vacances avec moi.

Non, jamais Tartarin partant pour la chasse au lion ne s'équipa plus soigneusement. Nous avions des fusils admirablement nettoyés, comme il convient un jour d'ouverture, des cartouches chargées à chevrotines ou à balle, des vivres, sans oublier l'indispensable alpenstock qui rend la marche plus sûre.

Nous nous mîmes en route dès le dimanche, et nous eûmes le regret de constater que la saison n'empêchait pas qu'il fît très froid au col de Manse. Nous tuâmes trois lièvres le dimanche et deux le lundi matin.

Ce même jour, à midi, nous commençâmes à nous diriger vers le lieu du rendez-vous.

Nous remontions le Drac, tandis que Grivel, qui se proposait d'emmener avec lui son frère, un rude chasseur aussi, et un jeune homme du nom de Gueydan, devait gagner le même endroit en remontant la vallée de la Séveraisse...

Il fait beau. La route court au-dessus du torrent qui rugit au fond, sur la droite, le long des rochers schisteux qui menacent de s'ébouler en plus de vingt endroits. Des oiseaux, hoche-queues, astraquets, piaulent sur les roches nues à notre approche, puis à mesure que nous avançons s'envolent plus loin et nous accompagnent ainsi pendant longtemps.

Au bout d'une heure, nous atteignons le confluent des deux sources du Drac. Nous laissons sur la droite le Drac d'Orcières qui vient du col de Dormilhouze et nous suivons la vallée du Drac de Champoléon.

Rien n'est plus sauvage que la ceinture de cette étroite vallée. A droite, le Cœdera nous étale sur sa croupe arrondie de verts pâturages; à gauche, les derniers escarpements de Chaillol projettent leurs masques déchiquetés.

Nous marchons allégrement, sans souci des cailloux aigus qui déchirent nos bottes. Soudain le soleil disparaît, bien qu'il fasse grand jour encore. Les sommets sont couronnés d'une bande rouge qui, peu à peu, à mesure que la nuit vient, descend toutes les gammes du rouge et du rose.

De temps en temps des montagnards passent, jettent sur nous un regard soupçonneux et ne répondent pas quand on leur demande des renseignements. Le champoléard n'a guère bonne réputation dans les Alpes. On le dit méfiant et très égoïste; d'aucuns même prétendent qu'il est méchant et brutal. On rappelle à ce propos que l'année précédente ils ont accueilli à coups de fusil les gardes forestiers et qu'ils ne demanderaient peut-être qu'à vivre tout à fait isolés dans leurs vallées.

A prix d'argent nous parvenons à nous procurer un mulet qui doit porter les bagages et les fusils.

Cette fois, la nuit est venue. Nous cheminons dans des sentiers pierreux qui conduisent à l'extrémité de la vallée. Le Drac gronde toujours au-dessous de nous. Par instants, l'écume blanche des flots qui se brisent sur les pierres polies marque d'une tache livide le fond du gouffre.

Bientôt nous redescendons et nous atteignons le bord du torrent. Il faut passer. Le hameau des Auberts où nous devons aller dormir est là-bas sur la droite. Le mulet, rétif, refuse d'entrer dans l'eau. Son conducteur le tire et le décide tant bien que mal à tenter l'aventure. Nous enlevons nos bottes et marchons derrière lui. Trois quarts d'heure après nous arrivions aux Auberts.

O puissance de la géographie! Nous nous attendions à trouver un village comme sont ordinairement ceux des vallées. Aux Auberts, rien de cela : des huttes où viennent des bergers qui, aux premiers froids, redescendent aux bourgs; de grands parcs à moutons, et c'est tout. Des chiens à demi sauvages aboient en nous flairant.

Le conducteur nous mène droit à une de ces huttes d'où, par la porte ouverte, sort une fumée épaisse. Un homme en sort auquel il dit quelques mots. C'est un montagnard d'une quarantaine d'années, robuste, le visage caché par une grande barbe rousse, l'air très doux, presque timide.

— Cet homme, nous dit le conducteur, vous guidera demain au col de Vallompierre.

Nous payons le muletier qui s'en retourne vers le torrent et dont les pas sonnent un instant sur les pierres du sentier.

Notre nouvel hôte parle peu. Il se contente de hocher la tête à nos questions et de jeter des brindilles de bruyère et de genêts dans le feu qui flambe au milieu de la pièce et dont la fumée s'échappe par les issues qu'elle peut trouver, par la porte surtout.

Le chien, assis sur le derrière, fixe la flamme et ne songe plus à nous. Des enfants, — je ne me suis pas amusé à les compter, — se roulent dans les cendres, sans jouer et sans crier. Ils portent déjà l'empreinte de je ne sais quelle fatalité. Pour toute lumière, un bout de corde trempée dans une tasse pleine de résine. La femme va, vient, affairée et effarée, silencieuse comme son mari, comme les enfants, comme le chien.

Où dormir à présent? nous n'envions pas l'unique lit de la pièce où nous sommes, étrange amalgame de foin sec, de toile rousse et de peaux de mouton. Un pareil lit doit être à peine suffisant pour une famille aussi nombreuse. Nous avons des idées de citadins en campagne. Nous rêvons de dormir dans une grange, sur du foin. L'homme nous y conduit. Comme il est dix heures du soir, il nous rappelle que nous devons être prêts à partir à minuit, et que par conséquent il faut nous dépêcher de prendre du repos. Comme au fond ce brave homme n'est pas très rassuré, il a soin de bien fermer la porte en s'en allant. Cette particularité nous surprend.

Lagrue qui décidément en veut aux champoléards, nous conseille de nous tenir sur nos gardes. Notre inquiétude devient plus grande quand nous nous apercevons que l'odeur du foin frais coupé nous monte au cerveau.

Ajoutons à cela que des chatouillements intolérables nous rappellent que bêtes à bon Dieu et cloportes élisent ordinairement domicile dans les granges. Nous essayons de lutter, mais un quart d'heure après tout le monde était debout et appelait le guide à grands cris. Tranquille et calme, très lentement, le Champoléard vint nous ouvrir. Il n'était pas encore couché, ce qui maintint Lagrue dans cette opinion qu'il méditait quelque chose.

Nous réclamons une grange qui ne soit pas à ras du sol. Le bonhomme, toujours sans parler, nous conduit au-dessus d'une étable où, cette fois, nous croyons nous trouver à notre aise.

Mais bientôt Vidil s'aperçoit qu'il est couché sur un lit d'absinthe fraîche et, à ce propos, j'apprendrai à mes lecteurs qu'au métier de berger tout bon montagnard joint celui de fournisseur habituel, pour certaines plantes, de messieurs les droguistes et pharmaciens.

Nous trouvons d'abord l'odeur fort agréable, mais elle est bientôt plus intolérable que celle du foin fermenté.

Nous essayons de dormir pour fuir cette odeur qui nous poursuit. Bon! voilà des vaches qui se mettent de la partie. Notre présence au-dessus d'elles les inquiète et elles meuglent. A ees meuglements se joignent des voix de femmes. Le Bannais, qui est fort curieux, regarde à travers les fissures du plancher et s'aperçoit que femmes et bêtes dorment toutes dans le même local.

Cette trouvaille nous empêche décidément de fermer les yeux. L'un siffle par une fente, l'autre fredonne un air d'opéra par une fente voisine. On glisse des brindilles de foin par une troisième. Les vaches ne meuglent plus, mais les femmes rient aux éclats.

Et voilà qu'il est minuit. Nous allions nous endormir juste au moment où la porte s'est ouverte et où le guide, une lanterne à la main, est venu nous chercher pour partir.

En route pour le col de Vallompierre.

La nuit est froide, claire, constellée. A droite des Auberts les cimes neigeuses se suivent sans interruption. Sur la gauche, une vallée étroite, une gorge plutôt, s'enfonce entre une double rangée de massifs monstrueux : c'est la route que nous allons suivre.

Le guide a pris les devants. Il tient à la main une lanterne dont le balancement irrégulier jette des reflets étranges sur les éboulis au milieu desquels nous marchons.

Pendant quelques minutes nous longeons le torrent; puis la gorge se rétrécit et nous sommes obligés de grimper à droite sur les talus qui dominent. Le chemin est aisé, relativement du moins. On distingue, malgré l'osbcurité, les traces d'un sentier. Lentement nous montons, le bruit du

torrent s'assourdit peu à peu. En face, bien loin, une aiguille se détache au-dessus des crêtes.

Après une heure de montée, un quart d'heure de descente, nous nous retrouvons sur les bords du torrent. Puis, il faut s'en éloigner encore, remonter les talus de droite, toujours.

Maintenant le sentier disparaît. La pente est parfois si rapide que les cailloux détachés par nos pieds roulent avec un bruit sinistre pendant quelques secondes. Nous sommes enveloppés d'ombre. Autour de nous la masse noire des montagnes. Au-dessus la profondeur, noire aussi, de la nuit. Des nuages ont sans doute caché les étoiles.

Notre respiration est plus courte : on s'arrête par moments pour reprendre haleine. Le guide, toujours silencieux, s'arrête et nous attend au moindre appel. Tout à coup, il se détourne à demi et grommelle quelques mots :

— Mettez bien vos pieds, dit-il, où je mets les miens.

Un d'entre nous demande :

— Est-ce qu'il y a du danger?

Pour toute réponse, l'homme s'arrête et regarde en bas sur la gauche, la lanterne levée.

Un trou noir... J'y jette une pierre : je l'entends rebondir de rocher en rocher, puis rouler, entraîner d'autres pierres, et cela fait un bruit lointain, grandissant, dont je m'épouvante. Qu'importe! je suis le guide.

Nous franchissons assez vite ce premier pas, et cependant, la conscience très nette des dangers que nous courons jette dans nos esprits un vague effroi. L'obscurité redouble la peur. Le manque de sommeil se fait sentir. Toute conversation a cessé.

Deux cents mètres plus loin, le guide s'arrête encore. Les dernières pluies ont complètement raviné la montagne. Plus d'endroits où mettre les pieds. Le guide prend un alpenstock, et dans la terre humide et molle, taille quelques marches. Puis, de son pas solide et sûr de montagnard, il s'engage le premier et franchit l'endroit dangereux.

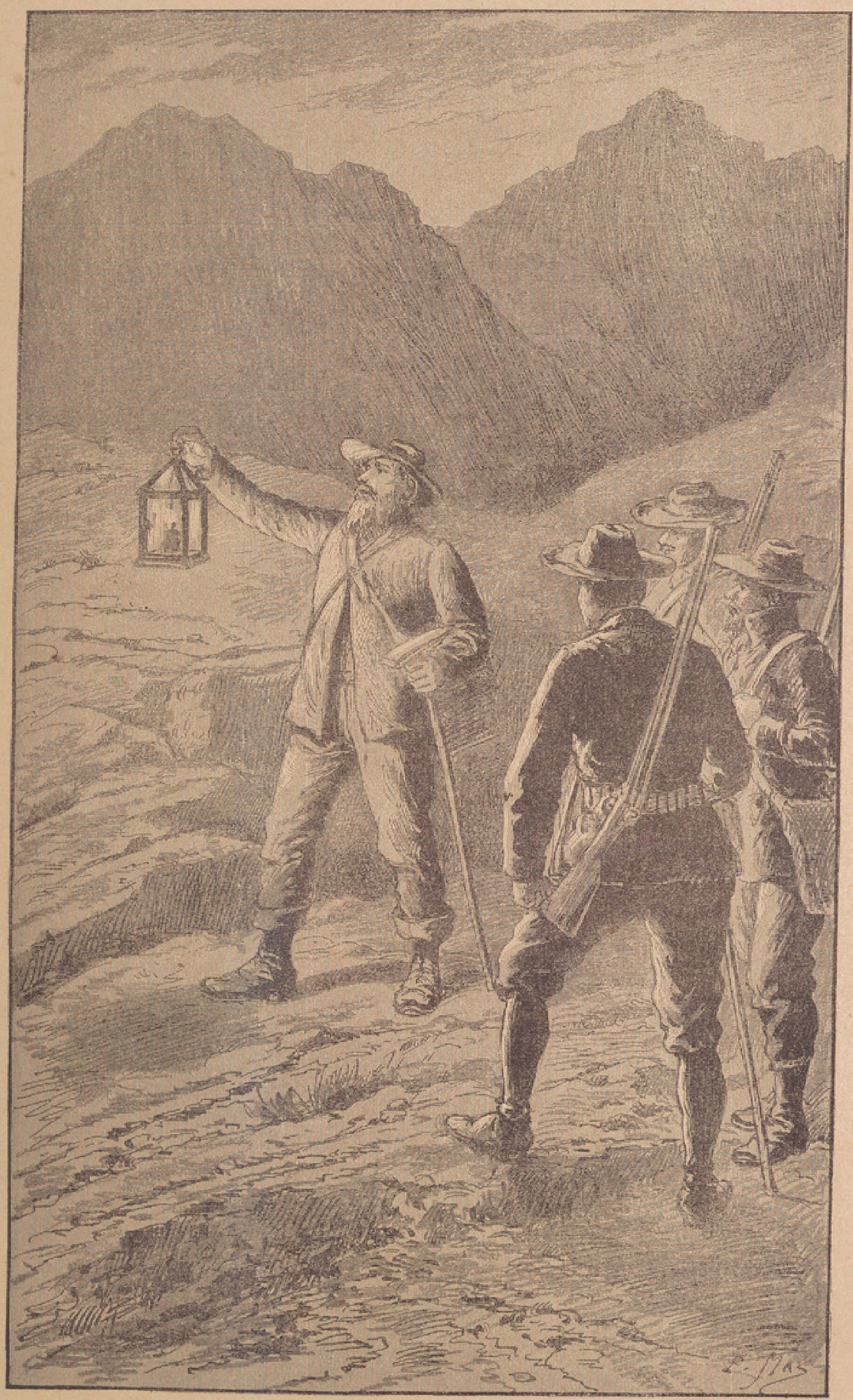
Vidil le suit, Le Bannais et Lagrue sont restés en arrière à quelques pas.

Moi, j'ai peur. Je reviendrais volontiers en arrière.

Mais ce retour est peut-être plus dangereux que la marche en avant. Les yeux fermés, je m'aventure. Le guide me tend la main, me prend, et me voilà sur l'autre bord. J'encourage ceux qui sont derrière moi et nous passons.

Un peu plus loin c'est à recommencer. Cette fois, c'est un éboulis de pierres qu'il faut franchir. Le guide nous recommande de nous tenir bien droit. Ai-je suivi son conseil? Je n'en sais rien. Ce que je sais, c'est que j'ai senti des pierres crouler sous mes pas, que je suis tombé sur le côté et que je me suis senti entraîné dans le vide.

Notre guide, que je suivais de très près, n'a que le temps de se



Et élevant sa lanterne à la hauteur de sa tête... (Page 125.)

retourner et de me saisir à l'épaule. Il m'aide à me redresser et me rejette tremblant, apeuré, sur la terre ferme.

Les autres ont passé sans trop d'encombre.

Où sommes-nous? Nous n'avons conscience ni du chemin parcouru ni du chemin à parcourir. Nous suivons le guide sans parler, rassurés pourtant. Le sentier où nous sommes s'est élargi et nous conduit une troisième fois au bord du torrent.

Là, le guide s'arrête, éclaire le sol avec sa lanterne, et la soulevant à la hauteur de la tête, interroge à droite et à gauche les cimes des montagnes que nos yeux habitués à l'obscurité entrevoient plus nettement. Il ne dit rien. Mais je ne sais pourquoi nous devinons tous qu'il est embarrassé, qu'il a dû se tromper de chemin : nous nous sentons perdus dans ces solitudes, isolés malgré notre nombre, faibles au milieu de cette nature qui nous enveloppe et dont nous ne pouvons saisir les détails.

Derrière, Le Bannais et Lagrue causent ensemble, Vidil et mon frère sont près de moi. Le guide se décide enfin et se met à escalader le talus.

La montée est aisée. Nous sentons que nous n'avons pas à redouter de chute dans les précipices. Des genévriers courts, des framboisiers, des rhododendrons noueux embarrassent notre marche, mais nous évitent les glissades.

Combien de temps montons-nous? Nous n'en savons rien. Mais peu à peu la fatigue est venue. Cette ascension a brisé nos muscles. Les jarrets sont douloureux. Les buissons deviennent plus rares. Je regarde mes mains : elles sont toutes noires. J'appelle le guide; il m'éclaire : ce que j'ai pris pour du noir est du sang.

— Guide, quand arrivons-nous?

C'est Le Bannais qui pose cette question. Il est très las.

— Tout à l'heure, répond le guide.

Ce « tout à l'heure » nous donne du courage. Il nous semble qu'à cinquante mètres plus haut la montagne cesse. Nous nous croyons au sommet du col, quand, brusquement, le mamelon où nous sommes disparaît à droite et à gauche, et nous nous trouvons au pied du rocher qui le domine.

Ce rocher est à pic. Les grains en sont rudes au doigt. Au milieu, une fissure, une *cheminée*, le long de laquelle coule un filet d'eau, ouvre un trou noir par où l'on aperçoit quelques étoiles.

Le guide a pris les devants. Il pose le pied sur les saillies du roc et s'élève à trois ou quatre mètres au-dessus de nous. Nous faisons comme lui. La pierre est humide. Des fragments s'en détachent. Nous attendons pour avancer que le guide soit monté plus haut. Au milieu de la *cheminée* nous nous arrêtons un instant sur un rocher assez large. Puis nous repartons. Un quart d'heure après nous étions au sommet.

La nuit s'en va. Les brouillards ont remplacé l'obscurité, ils s'évaporent en un clin d'œil. L'air est plus froid. Sous nos pieds les gazons humides poussent drus et serrés. Le jour vient rapidement. Sur la droite, du côté

du sud, les neiges s'illuminent de teintes bleues et roses. A gauche, les cimes dénudées de Chaillol affectent une couleur terreuse sur laquelle déjà les rochers projettent des ombres. En face, des champs de pierres au milieu desquelles nous entendons siffler des marmottes.

Mon frère est parti sur la droite pour essayer d'en surprendre quelqu'une. Le guide éteint sa lanterne d'un air satisfait et nous voilà repartis avec un courage nouveau.

Nous nous regardons. Tout le monde semble satisfait. Je constate pourtant que les visages sont décomposés, couleur terre et plâtre.

Il est cinq heures du matin. Le gazon que nous foulons aux pieds est très doux : des plantes grasses y ont poussé par bouquets, recouvrant de leurs feuilles larges, épaisses et molles des pierres rondes sur lesquelles le pied glisse. J'y retrouve toutes les variétés de fleurs que j'aime dans les montagnes : les arnicas qui dressent leurs têtes pareilles à des marguerites jaunes, les grandes gentianes qui ouvrent leurs cloches dont les étamines piquent le fond de points noirs et les lis frêles qui se froissent et dépérissent au seul contact de la main. A ras du sol, des pensées sauvages, de grandes violettes pâles, de petites gentianes d'un bleu céleste, des soldanelles étoilent de taches fleuries et variées l'épaisseur somptueuse du gazon.

Toutes ces richesses ne tardent pas à nous lasser. Le plateau dont nous gravissons les pentes ne finit pas. Bientôt même il s'élève de nouveau. Les rochers réapparaissent et envahissent tout. A l'entour, c'est une mer de pierres. Des vagues soulevées et soudain figées. Les blocs ont toutes les formes. Par endroits, ils se groupent arrondis comme des huttes de castors. Là, ils se dressent pareils à des menhirs. Plus loin on dirait des restes de statues anciennes ou de ces ébauches grossières et lourdes par lesquelles les Orientaux représentent Bouddha. Ailleurs, ils apparaissent comme des bêtes accroupies.

Le pied se brise à marcher sur ces rochers. La fatigue devient plus grande. Le Bannais glisse et se heurte le genou contre une pierre. Il se relève et nous suit péniblement. Nous atteignons l'extrémité du champ de pierres et poussons un cri de stupeur.

Il nous restait à franchir une distance énorme! Nous étions loin du sommet du col dont la crête formait une ligne noire, continue, là-bas, en face de nous, entre la montagne de Navette et le mont Sirac. L'horizon s'est élargi. La vallée du Drac nous apparaît de loin comme un gouffre étroit, sans fin. La source dont nous avons longtemps suivi le lit vient de notre gauche, d'un immense névé qui se fond en laissant pleuvoir des cascades. C'est le val d'Izolard. Sur la droite, mais au-dessus de nous, du côté où mon frère est allé, des glaciers alternent avec des champs de neige.

XV

Suite du précédent. — Un déjeuner sur les crêtes. — On grimpe. — Un coup de fusil dans les glaciers. — Chasse aux chamois. — La descente du névé. — A la Chapelle-en-Valgaudemar.

Le Bannais ne peut plus marcher. Il essaye pourtant de nous suivre. Je m'inquiète. Atteindrons-nous jamais le sommet ? Tous les dix mètres nous nous arrêtons. Quelques gouttes d'eau coupées d'absinthe rafraîchissent nos lèvres que le froid brûle. L'air devient plus rare. A un moment donné, Le Bannais veut retourner en arrière. Vidil et Lagrue ne disent rien. Le retour m'effraye tant que je le supplie de marcher encore. Il vient. A cent mètres de là il s'arrête. Il demande qu'on le laisse mourir.

Le guide, toujours silencieux, attend nos ordres. Sur un signe de nous, il reprend sa marche en avant.

Comme la route est longue !

Bientôt le plateau cesse. Un ravin profond le limite. Il nous faut redescendre par une *cheminée* étroite, franchir un petit torrent et remonter de l'autre côté un raidillon abrupt où la terre gelée sonne sous nos pas.

L'air se raréfie. Nos voix réveillent des échos sonores. Tout à coup je relève la tête. Un bêlement s'est fait entendre. Au sommet du raidillon un mouton est venu. Un mouton ! Mais alors il y a un troupeau, des bergers ? Non. Le troupeau existe. Nous l'apercevons sur la pente du col ; mais les bergers ne sont point là. Ce sont des moutons que les propriétaires, après les avoir marqués, abandonnent toute une saison à eux-mêmes dans la montagne. Les pauvres bêtes courent vers nous, mendient des caresses. Je ne sais pourquoi cela nous fait tant de plaisir de voir des êtres vivants dans cette nature morte.

— Halte ! nous crie Vidil.

Le guide s'arrête et pose à terre le panier aux provisions. Nous prenons des pierres plates en guise de siège. Pendant que Vidil coupe le pain et que Lagrue dépèce un poulet, j'appelle à grands cris mon frère qui n'a point reparu. Je tire un coup de fusil. L'écho répercute le son. Mon frère n'apparaît pas. A la fin, nous distinguons, au milieu des moutons qui se sont dirigés sur la droite, une silhouette humaine. Nous faisons des signes. Mon frère s'apprête à nous rejoindre. Malheureusement, il veut prendre au plus court et s'engage dans un ravin qui descend à pic vers l'endroit où nous sommes.

Pour la première fois, le guide prend la parole :

— V'là un homme qui va se tuer ! dit-il froidement.

Nous nous levons et regardons anxieux. Le ravin est d'une déclivité effrayante. Mon frère ignore le danger. Il se laisse glisser à la façon des schlitters et descend en un clin d'œil au bas de la pente. Un cri d'effroi s'échappe de nos poitrines. Nous courons à lui, croyant ne trouver qu'un cadavre. Baste ! il était déjà debout et nous rejoignait en souriant.

Êtes-vous comme moi ? Il me paraît que lorsqu'on échappe à un danger on éprouve un sentiment de triomphe qui donne du courage pour un grand moment. Nous étions au pied du dernier talus du col, il nous semblait que les deux cents mètres à franchir le seraient dans dix minutes.

— A table ! s'écria Lagrue en brandissant une cuisse de poulet.

Triste table comme meuble, mais quelle mise en scène !

Un quart d'heure après nous étions restaurés et nous cherchions par quels sentiers on pouvait affronter le col.

Elles furent longues, ces dix minutes ! Le talus se composait de terres schisteuses que le soleil dégelait à cette heure. La pente était excessivement rapide, et la moindre glissade pouvait nous ramener à l'endroit où nous avions déjeuné... mais en morceaux.

Ce fut une ascension lamentable et qui dura deux heures. Le Bannais, exténué et ne pouvant plus faire usage de sa jambe, s'appuyait sur le bras du guide. Vidil et mon frère se maintenaient tant bien que mal à une dizaine de mètres en avant. Lagrue restait près de moi. Je lui dois la vie. A un moment donné je glissai et pour ne point dégringoler j'enfonçai les ongles dans le schiste. Le schiste cédait. Lagrue fixa son piolet sous mes pieds, me donna un point d'appui et je pus me relever.

Enfin, nous atteignons le sommet du col. A deux pas le glacier du Sirac dont les teintes glauques et verdâtres éblouissent les yeux. Devant nous se déroule un merveilleux horizon. Une suite de mers de glaces, hérissées de pics rocheux dominant des abîmes qui dominent eux-mêmes le Valgaudemar. En revanche aucune trace de chamois. Personne au rendez-vous : ni Grivel, ni Gueydan...

Le corps brisé, le front brûlant, les oreilles bruissantes, nous nous

laissons tomber sur la neige, insensibles au vent froid qui nous étourdit de sa clameur immense.....

— Entendez-vous? s'écrie mon frère qui depuis un instant était attentif aux bruits qui montaient de la vallée.

Nous écoutons. Des cris humains retentissent sur la droite, derrière les glaciers.

— Grivel et Gueydan! dis-je.

Peu à peu la clameur grandit. L'écho la redouble. Les voix se répercutent sur les hauteurs avec une sonorité étrange. Nous crions à notre tour. Puis nous n'entendons plus rien. Où sont les chasseurs de chamois? Il nous semble voir des êtres vivants courir sur la pente inférieure du glacier : des chiens peut-être... non, on ne chasse pas le chamois avec des chiens. Mais alors ce sont les chamois!

Ce sont eux en effet. L'éloignement les a singulièrement rapetissés. Ils se dirigent vers nous et grossissent à vue d'œil.

— Les voilà!

Je cours, en appelant, le long de la crête. Un cri lointain, très lointain : *Silence!* m'arrête net. Les chamois ont disparu. Nous les avons effrayés et ils sont retournés sur leurs pas.

Confus de ma maladresse, je me rapproche de mes compagnons de chasse. Soudain, un coup de fusil retentit, puis deux, puis trois. Les cris de Grivel et de Gueydan se font entendre de nouveau. Nous regardons avec anxiété les pentes du glacier et la crête schisteuse au bout de laquelle nous sommes arrêtés. Le bruit des détonations se répercutait encore sur les hauteurs que de nouveau nous aperçûmes la bande de chamois qui courait vers nous. C'était un spectacle à la fois grandiose et charmant. Ces jolies bêtes bondissaient sur le glacier dont elles descendaient la pente avec une merveilleuse rapidité. Derrière elles, comme fond au tableau, le Sirac dressait sa double pointe abrupte et grise. Plus haut, dans un ciel implacablement pur, un gypaète planait, les ailes toutes grandes.

Les chamois s'étaient engagés sur la crête. Une émotion profonde nous avait saisis au cœur. Sans bouger, respirant à peine, le doigt sur la gâchette du fusil, nous attendions. Le troupeau se rapprochait avec une vitesse vertigineuse. Le vieux mâle qui tenait la tête avait de larges taches blanches qui marbraient la couleur fauve de son pelage. Les jambes arquées, la tête projetée en arrière, il bondissait sur les failles schisteuses avec une légèreté et une sûreté de pied surprenantes. On distinguait nettement ses gros yeux ronds qui roulaient dans leurs orbites et donnaient à la tête une expression farouche.

Eûmes-nous peur? Peut-être.. D'ordinaire le chamois file droit devant lui et renverse tout sur son passage. Le moindre choc d'une de ces bêtes lancées à toute vitesse pouvait nous précipiter ou à droite sur la pente schisteuse que nous avions gravie si péniblement, ou à gauche

sur un névé qui se terminait en bas par des rochers énormes. Nous nous étions levés brusquement. Le vieux mâle s'arrêta du coup, pivota sur lui-même et bondit en arrière suivi de tout son troupeau.

Pan! pan!...

Nous tirâmes tous à la fois; mais déjà les chamois avaient gagné le glacier du Sirac et couraient vers les plus hautes cimes. Tous, non : un d'entre eux descendait la pente du névé. A sa démarche chancelante, à sa vitesse ralentie, nous reconnûmes qu'il était blessé. Mais, comment le rejoindre et lui donner le coup de grâce? Qui de nous allait affronter la descente vertigineuse du névé?

Cette chasse émouvante n'avait pas duré plus d'un quart d'heure... Elle avait suffi à nous remettre de nos fatigues. Nous nous sentions capables d'atteindre le sommet du Sirac au-dessus duquel le gypaète planait toujours en criant.

Pendant que nous délibérions, nous entendîmes une voix qui nous appelait :

— Descendez l'achever!

— Descendre! Mais par où?

— Venez nous chercher! criai-je.

— Descendez vite!

— Impossible!

Un coup de feu retentit et nous vîmes le chamois rouler le long du névé. Au même instant, trois hommes sortirent des rochers qui en occupaient le fond. Deux d'entre eux coururent à la bête. Le troisième se dirigea vers nous. Nous distinguions très nettement sa silhouette.

Il marchait d'un pas rapide, s'appuyant sur un long bâton, disparaissant parfois pour reparaître un instant ensuite, plus près. En vingt minutes il nous eut rejoint.

Un beau jeune homme que ce montagnard. Vingt-cinq ans à peine, robuste, bien planté sur ses jambes.

— Monsieur Gueydan? demandai-je.

— Lui-même, dit-il en souriant...

— Le chamois est tué?

— Parbleu!

Nous aurions voulu des détails.

— Tout à l'heure, fit-il. Pour le moment, il s'agit de rejoindre Grivel. Suivez-moi.

Gueydan me prit par le bras. Le guide, qui n'avait pas dit un mot et qui était plus avare que jamais de ses paroles, s'empara de Le Bannais. Lagrue, Vidil et mon frère, s'alignent derrière nous et la descente commence.

Je n'avais pas marché pendant cinq minutes que j'étais complètement rassuré. Je pris le bâton de Gueydan et m'élançai en avant. Gueydan rejoignit Le Bannais que son genou blessé et son pied foulé faisaient beau-

coup souffrir. Nous mîmes trois quarts d'heure pour atteindre Grivel et son frère, qui nous attendaient sur une belle pelouse verte en se chauffant au soleil.

Quelles bonnes poignées de main furent échangées! Nous nous sentions rassurés à présent, sauvés. Le soleil brûlait au-dessus de nos têtes. La neige des névés éblouissait les yeux; la glace des glaciers scintillait. A deux pas, les sources de la Severaisse chantaient au milieu des pierres.

Vue d'Embrun.

— Mangeons, fit Grivel. Si j'en juge par moi, vous devez avoir faim.

Le reste des provisions y passa. Pour ne point nous embarrasser du panier qui les contenait, nous le laissâmes au guide qui accueillit avec un sourire radieux ce supplément d'aubaine et prit le chemin de Champoléon après nous avoir serré la main, toujours silencieusement.

Pendant ce temps, Gueydan « vidait » le chamois et jetait à l'eau les intestins. La bête était superbe. C'était un jeune mâle de deux ans, bien en chair. Nos chevrotines lui avaient labouré une cuisse. Une balle de Grivel lui avait brisé l'autre.

— Racontez-nous son histoire, dis-je en allumant une cigarette.

— Volontiers, fit Grivel en bourrant sa pipe.

Et pendant que nous nous reposions, le dos sur l'herbe, le ventre au soleil, le hardi chasseur nous fit part de ses aventures.

Il était parti, la veille, de Lallée, avait couché à la Chapelle-en-Valgaudemar où il avait pris avec lui son frère et Jules Gueydan. Le matin, avant l'aube, tous les trois munis d'un bâton ferré et armés d'une de ces longues et lourdes carabines qu'on fabrique dans le val Jouffrey et dont le canon unique contient deux charges successives, avaient remonté la vallée de la Séveraisse.

Le jour se levait à peine qu'ils avaient déjà dépassé les Clots, le dernier hameau qu'on trouve en remontant la vallée. A mesure que les brouillards se dissipaient, ils interrogeaient l'horizon avec de longues lunettes. Ils marchèrent pendant une heure sans rien voir, puis tout à coup, ils découvrirent, sur les hauteurs de droite, un troupeau de neuf chamois qui paissaient tranquillement.

Le chamois évente l'homme de très loin. Nos chasseurs se dirigèrent sur la droite et les bêtes, poussées par cet instinct secret qui les avertit de la présence du danger, se dirigèrent en paissant toujours vers le col de Vallompierre.

Un moment après, ils en virent sept autres, dans un pacage, sur la gauche. Ils firent la même manœuvre et, peu après, les deux troupeaux étaient réunis. A moins de gagner les hautes cimes du Sirac, ils ne pouvaient s'enfuir que par la crête du col.

Grivel attendit que nous fussions arrivés pour commencer la chasse.

Dès qu'il nous eut aperçus, il donna le signal, et ses compagnons et lui se dirigèrent vers les chamois. Gueydan se porta sur la gauche pour les empêcher de gagner le glacier et les rejeter sur le col. Les deux Grivel contournèrent le rocher sur lequel les bêtes se trouvaient et les attaquèrent de front.

Le premier troupeau les aperçoit et s'enfuit dans la direction de Gueydan. Un coup de fusil tiré hors de portée par ce dernier, fait revenir la bande en arrière. Le second troupeau effrayé se rapproche de Grivel. Celui-ci et son frère les laissent venir à quelques mètres et visent. Les deux coups ratent. Les capsules avaient été mouillées et gâtées par la rosée du matin.

Pendant que tous les deux se hâtent de les remplacer, les chamois s'éloignent, rejoignent les autres, et tous courent vers le col. Mon cri les arrête. Les chamois réapparaissent et cherchent à fuir par la droite. Deux coups de fusils les forcent à revenir vers nous. On sait le reste.

— Si nous n'avions pas joué de malheur, dit Grivel en manière de conclusion, nous pourrions en rapporter quatre.

— Bah! dis-je, nous en avons un!... Partons-nous?

Gueydan lia ensemble les quatre pattes de la bête, la jeta sur ses épaules, et nous voilà partis pour la Chapelle.

. . . . . .

Le retour n'a rien d'intéressant, rien qui mérite la peine d'être relevé. Je pourrais écrire vingt pages sur les splendeurs toujours renouvelées que la montagne nous présente à chaque pas. A quoi bon? La poésie des hautes cimes, des cascades et des chemins abrupts au-dessus des torrents se transforme, mais au fond, ne varie point.

La descente est aisée, longue aussi pourtant. Nous mettons six heures pour arriver à la Chapelle. Les gens des Clots ont admiré nos exploits et nous ont fait payer fort cher un verre de mauvais vin...

A la Chapelle un excellent dîner nous attend. Des amis sont là : Aumon dont je parlerai peut-être un jour, d'autres aussi, des amis de nos amis. Quelle bonne et franche hospitalité! Dirai-je le menu du dîner? Ma foi, je ne me souviens plus de rien. Je sais seulement que ce soir-là j'ai mangé, entre autres choses, des truites, un plat de fraises et de framboises et que je me suis endormi au dessert; mes pieds gonflés ont eu peine à me porter jusqu'au bord du lit, et, cette nuit-là, j'ai dormi d'un sommeil lourd, sans rêves...

XVI

Souvenirs d'une chasse étrange dans le Queyras. – Baptiste ou le dernier ours du Valgaudemar. — Une marmotte bien tuée. — A propos des troupes alpines.

Les ours avaient disparu des Apes. On n'y voyait plus que ceux que les tsiganes faisaient danser le long des rues de Gap et d'Embrun au bruit des tambours hongrois ornés de clochettes. On n'en parlait plus que dans les géographies (nouvelle édition) qui donnaient la population du dernier recensement mais qui retardaient d'un demi-siècle au paragraphe intitulé : *Animaux sauvages*.

Moi, j'aurais voulu chasser l'ours... Je ne pouvais pas revenir de la montagne sans cet exploit à mon actif. Un jeune inspecteur des forêts en mission dans le Queyras à qui j'avais fait part de mon rêve me dit que ses gardes organisaient parfois des battues, et qu'il m'en informerait à temps.

Je n'eus rien de plus pressé que d'écrire à Paris pour commander une baïonnette courte et s'adaptant au fusil Lefaucheux, calibre 12. Trois jours après la baïonnette arrivait. La semaine suivante. L'inspecteur des forêts m'annonça que les gardes avaient vu des traces d'ours sur une haute cime et qu'ils s'apprêtaient à fouiller les tanières.

Il neigeait; mais, la neige et le froid n'arrêtent pas les chasseurs, les chasseurs d'ours surtout. Aussi, malgré la bise qui soufflait en tempête, je me rendis à Abriès, au fond du Queyras, où les gardes forestiers m'attendaient. Ces braves gens étaient admirablement encapuchonnés. Ils avaient leurs fusils et des bâtons pointus. Il fallait voir le dédain avec lequel je regardais leurs armes : ils n'avaient pas de baïonnettes, eux... J'oubliais de dire que le jeune inspecteur avait prétexté des affaires de service pour ne pas nous accompagner.

— La bête doit être à sa tanière du Clotonnet, dit l'un des gardes, le brigadier sans doute.

Nous voilà partis pour la tanière du Clotonnet. Deux heures de montée, dans la neige, jusqu'aux genoux, sous la bise âpre qui ne cessait point... Cette tanière consiste en des éboulis énormes dont la neige cache les rugosités. De temps en temps je crois voir le fauve. Non... ce n'est qu'un rocher bizarrement découpé... L'animal se cache. Nous fouillons tous les trous avec une patience et un soin de fureteurs. Par instants des vols de jalabres fuient devant nous. Ce sont les seuls hôtes de ces solitudes. Au bout d'une heure, nous constatons que l'ours n'est pas là.

— Ce sont de fines bêtes, me dit le brigadier. Celle-là a dû flairer quelque chose, mais nous la trouverons au glacier des Usclas.

Nouvelle course dans la neige. Le glacier des Usclas est absolument désert.

— Allons aux Grottes, continua le brigadier.

Aux Grottes, rien non plus. Je commence à me sentir fatigué. Mais comme je tiens à tirer un ours, je suis docilement les gardes forestiers qui me conduisent aux tanières de l'Étoile.

Il est trois heures du soir. Le jour baisse rapidement. L'ours s'obstine à ne point paraître. Je risque un mot d'ennui. Tout le monde est d'avis qu'il faut en rester là. Il y a bien encore huit tanières à visiter, nous pouvons remettre la partie au lendemain. Je presse le pas, craignant d'être surpris par la nuit dans la montagne. C'était peine inutile. Brusquement, j'aperçois à l'horizon une petite maison blanche sur la neige blanche. C'est un refuge. Les gardes s'y dirigent d'un accord unanime, et j'aperçois sur le seuil un de leurs collègues qui semblait les attendre. Cet excellent garçon avait fait préparer un dîner succulent. Le banquet commença à six heures et dura jusqu'à dix heures du soir. Nous couchâmes sur les lieux, et, le lendemain... je payai la note.

— Recommençons-nous aujourd'hui? me dit le brigadier

— Non, je le regrette... J'ai des affaires de service qui m'appellent à Gap.

Je rentrai au chef-lieu. J'avais compris que l'ours n'était qu'un prétexte à bons dîners, pour les gardes. Cela fait plaisir du reste de chasser l'ours, même et surtout, quand on n'en voit point. Les touristes sont fixés le soir même. Il n'y a que les Anglais qui visitent les douze tanières. Cela fait trois jours de chasse et trois grands dîners... Quant aux ours..., relire le premier alinéa du chapitre.

Alors, il n'y a plus d'ours dans les Alpes? demandai-je un mois plus tard à Gueydan du Valgaudemar que j'avais pris pour confident de ma mésaventure.

— Nous avons tué le dernier il y a trois ans, dit-il en souriant à demi.

— Il y a une histoire! Contez-moi cela.

— Volontiers.

L'ours en question avait reçu le surnom de Baptiste des habitants de Villard-Loubière, chez qui il vivait depuis une quinzaine de mois. C'était une excellente bête peu carnassière et point querelleuse. On ne lui reprochait que la disparition de deux moutons et encore on n'était pas bien sûr qu'il en eût déjeuné. Quelques-uns même prétendent que ces moutons avaient été pris par des gens de Saint-Jacques, et menés à la foire de Saint-Firmin.

La montagne de Villard-Loubière est taillée à pic sur une hauteur de quatre à cinq cents mètres. A trois cents mètres au-dessus de la route qui en longe le pied, dans une fissure qu'on ne voit pas d'en bas, un frêne était né jadis et s'était développé perpendiculairement au rocher et parallèlement au chemin. L'arbre avait vieilli et s'était creusé. Des abeilles étaient venues y cacher leurs rayons, et Baptiste, en fin gourmand, tenait à déguster le miel qui devait y être amassé. Comment avait-il pu réaliser ce projet? Cette grosse question ne devait être résolue que plus tard. Toujours est-il qu'un matin l'aubergiste avait annoncé que Baptiste était sur « l'arbre penché ».

Tout le monde courut au chemin.

Calme et tranquille, au milieu des abeilles, dont on apercevait en haut le vol effaré, Baptiste fouillait les rayons avec de petits grognements qui indiquaient la gourmandise satisfaite. Son repas terminé, il s'avança jusqu'à l'extrémité de l'arbre, s'assit sur son derrière au milieu des branches, frotta son mufle avec ses grosses pattes velues, et, très calme, se mit à contempler la foule.

Voilà tous les vieux fusils en l'air. Pan! pan! pan! Durant toute la soirée ce fut une fusillade. Baptiste regardait sans s'inquiéter. Un gendarme qui passait lui décocha un coup de carabine, le manqua, et bien que sa balle, à lui, eût frappé le rocher plus haut à dix ou douze mètres à droite, s'empressa de dire que l'animal était hors de portée. Tout le monde en fut convaincu et l'on cessa de fusiller la montagne

Le lendemain, Baptiste était toujours à son poste. Il regardait les passants avec curiosité et suivait avec intérêt le roulement des voitures. L'instituteur prêta sa longue-vue aux uns et aux autres, et chacun put jouir de l'imposante tranquillité du solitaire. Le surlendemain on vint encore le contempler; puis, comme on s'habitue à tout, même au voisinage des ours, il n'y eut plus à l'admirer que ceux que leurs affaires amenaient par là. J'en excepte deux ou trois vieux qui venaient s'asseoir sur le talus de la route, en face et au-dessous de lui, et qui se chauffaient au soleil en le regardant dormir. Ces excellentes gens se disaient que Baptiste finirait par mourir de faim et qu'ils seraient les premiers à le voir tomber. Un mois après l'ours était aussi bien portant que le premier jour.

On eut vite le mot de l'énigme. Baptiste quittait son arbre toutes les nuits, suivait un chemin très dangereux sur les aspérités de la roche et

Le refuge.

faisait un tour dans les bois voisins. Au point du jour, il revenait par le même chemin digérer en paix sur son arbre. Malgré cette découverte, les vieux continuèrent à venir s'asseoir sur le talus de la route, tant est grande la force de l'habitude.

Cet ours eut un succès énorme dans tout le Valgaudemar. Le conseiller général dit en pleine auberge que cela valait mieux qu'une source ferrugineuse et que toute l'Europe viendrait voir le phénomène. Le premier résultat de ces paroles enthousiastes fut de faire augmenter le prix de toutes choses. Les habitants de Villard-Loubière prenaient déjà ceux de la Chapelle, qui n'est pourtant qu'à 6 kilomètres de là, pour des touristes et des étrangers. Les journaux du département grossirent le fait outre mesure. Rien n'y fit. L'ours du Valgaudemar avait l'air d'un canard, et la presse à Paris dédaigna la question. L'Europe ne se dérangea point. Dix mois après les prix étaient revenus comme ils étaient autrefois, et le conseiller général, qui s'était certes fort compromis en parlant du futur succès de la bête, dut donner sa démission et ne fut pas réélu.

Les habitants de Villard-Loubière devaient beaucoup à Baptiste. Grâce à lui, il y eut dans la commune un nouveau sujet de conversation. Il n'y en avait plus depuis deux siècles, depuis 1649, l'année où la montagne des Pennes s'était affaissée. Personne du reste ne songeait à déposséder Baptiste de l'arbre penché.

Le maire gâta tout.

Un dimanche, au conseil, voulant faire une belle phrase, il parla de la supériorité des ours sur les hommes; et, comme l'instituteur, secrétaire de mairie, protestait, il maintint son affirmation en donnant comme preuve que l'ours pouvait passer sur les flancs d'une montagne à pic et que l'homme ne le pouvait pas.

Le soir il y eut grand conciliabule à l'auberge. Gueydan, qui était de l'opposition, déclara qu'il se croyait capable de faire ce que l'ours avait fait. Cela jeta un froid. On but force vin chaud et l'expérience fut remise au lendemain.

Le lendemain, au point du jour, Gueydan et quelques amis se trouvaient au sommet des rochers, du côté de la forêt. Baptiste, qui était sorti, les écouta de loin et se garda bien d'avancer. Grâce aux traces qui marquaient son passage, le jeune homme put trouver la voie que l'ours suivait sur les flancs du rocher. La voie? non; pas même le passage, quelques aspérités sur lesquelles il fallait poser le pied sûrement sous peine de tomber de trois cents mètres sur une route bourrée de cailloux aigus. Gueydan s'engagea résolument sur ces aspérités, et, moins d'une demi-heure après, il atteignait l'arbre penché.

Le maire était furieux. Il rentra chez lui pour ne pas assister au triomphe du chef de l'opposition.

Quant à Gueydan, il s'était mis à califourchon sur l'arbre, et de là il lançait aux quatre vents le cri des montagnes. Puis, tirant de sa poche

une longue ficelle qu'il avait emportée à dessein, il la laissa filer jusqu'en bas et cria à quelqu'un d'y attacher une scie. Dès qu'il eut l'instrument, il attaqua l'arbre près de la base et le coupa aux trois quarts, puis, reprenant le même chemin dangereux qu'auparavant, il rejoignit ses compagnons.

La rentrée au bourg fut triomphale. C'était l'heure de l'école et tous les gamins, qui étaient au courant de l'histoire, s'étaient portés à la rencontre des chasseurs. Les parents avaient suivi. Quel allait être le dénouement?

Vers neuf heures, on vit bouger quelque chose de noir aux abords des rochers : Baptiste s'apprêtait à regagner son arbre; il n'avait pas l'air très rassuré. Il semblait flairer un piège et redouter quelque embûche. Mais, à la fin, sans doute après avoir fait, comme le maire, ce raisonnement que les ours sont supérieurs aux hommes, il reprit son chemin accoutumé.

Au milieu de la montagne, il s'arrêta : la foule était haletante. Il y eut dans toutes les poitrines comme un soupir de soulagement quand il poursuivit sa marche. Avant de s'engager sur l'arbre, il s'arrêta encore. Nouvelle émotion,... puis, bravement, il s'avança.

Crac! l'arbre penche, se brise et ne tient plus que par l'écorce. Le pauvre Baptiste n'a pas le temps de reculer et il fait une chute imprévue au beau milieu des badauds qui s'enfuient dans toutes les directions, le croyant déjà sur leurs talons.

Hélas! le pauvre Baptiste s'était tué raide. Tous ses os étaient brisés; la peau même était déchiquetée et presque sans valeur... Le dernier ours du Valgaudemar était mort.

Le soir même, Gueydan allait à Gap toucher la prime et donner la bête au boucher. Celui-ci se hâta de l'expédier à Paris, ce qui ne l'empêcha pas, pendant trois semaines, de vendre aux gourmets de la viande de vache décorée du nom de bifteck d'ours à 40 sous ou 3 francs la livre.

J'en ai goûté, et, comme beaucoup de gens, je puis dire à présent : La viande d'ours, c'est surfait. Je préfère un filet de bœuf.

*
* *

En revenant d'une chasse au chamois faite au col de Vallompière, (*voyez* ailleurs), nous avons dû traverser une grande région hérissée de rochers. Quels beaux paysages! Les sources filtrent de toutes parts. Sur les hauteurs de gauche un berger paît ses troupeaux. Sur la droite, le col du Sellard est entièrement caché par le névé qui le domine. Le pic des Opillous où deux mois avant (juillet 1887) s'est tué M. Gény, l'inspecteur des forêts de Grenoble, dresse ses cent petites crêtes qu'unit un glacier déchiré par une crevasse béante. Les rhododendrons achèvent de fleurir. Des traquets sautillent de pierre en pierre. De temps en temps des marmottes sifflent, postées au sommet des rochers. Nous essayons de les

approcher. Vains efforts : elles guettent l'ennemi et disparaissent avant qu'il ait pu faire usage de ses armes, entre quatre-vingts et cent mètres.

Grivel se moque un peu de nos efforts. Nous n'en persévérons pas moins. Au chamois que nous rapportons, nous serions ravis de joindre une marmotte.

— Grivel, faites-nous-en tuer une.

— Non... mais je vais vous la tuer...

A cent mètres de là, sur une haute pierre, une marmotte siffle avec fureur. Elle est grosse comme un chat. Grivel s'arrête, vise, tire et... la marmotte disparaît.

L'ours Baptiste. (Page 136.)

— Allez voir, nous dit-il.

Nous courons; nous retrouvons la bête au pied du rocher. La balle lui a brisé les reins et l'a tuée raide. Son corps saigne abondamment; sa fourrure est maculée.

— Mes compliments, dis-je au tireur, dont pourtant je connaissais déjà l'adresse.

— A cent vingt mètres, toutes les fois que vous voudrez.

Gueydan, Grivel et son frère ont une merveilleuse habileté. Leurs carabines manquent rarement le but visé. Ils nous le prouvent à une halte. Je ne suis plus étonné qu'ils rapportent un ou deux chamois toutes les fois qu'ils vont dans la montagne.

∴

L'automne est l'époque des grandes manœuvres.

Un jour, le 14 septembre, j'étais à la Roche-sous-Briançon, en face de la gorge désolée où la Biaisse s'unit à la Durance. Un clair soleil colorait les teintes rougeâtres de la montagne que j'avais en face de moi. A mi-pente par un chemin qui formait des lacets sans nombre un bataillon de chasseurs alpins descendait des hauteurs et se dirigeait vers nous. La colonne ressemblait à un grand serpent dont les anneaux se seraient déplacés tous à la fois. Nos petits soldats marchaient d'un pas allègre. Par instant, des lambeaux de chansons arrivaient jusqu'à nous.

Je fis comme les villageois : j'allai à la rencontre de nos soldats jusqu'au pont où aboutissait le sentier qu'ils suivaient. Vingt minutes après, ils étaient là : les uniformes sombres étaient légèrement salis de poussière; les barbes rudes étaient peu soignées.

J'abordai un officier, un tout jeune homme blond et imberbe.

— Vous avez fait le col de Dormilhouze? lui demandai-je.

— Oui, monsieur.

— Pas de traînards?

— Pas un.

Je connaissais le col de Dormilhouze. Je l'avais franchi l'année précédente avec quelques amis (*voyez* ailleurs); je savais que la route était longue et que certains passages étaient dangereux. Il fallait que les jarrets de ces hommes fussent d'acier pour avoir pu faire, en colonne, une aussi rude étape.

Je les regardai avec plus d'attention. Pas un n'avait fléchi, c'est vrai; mais presque tous semblaient fatigués; quelques-uns même étaient à bout de forces.

J'en fis la remarque au jeune officier.

— Les montagnards tiennent bon, me dit-il en souriant; les autres suivent tant bien que mal au début; mais tous, au bout d'un an, sont merveilleusement entraînés.

Involontairement, je pensai à Grivel, à Gueydan. Quels rudes soldats de montagne fera ent ces hommes-là! Ils ont le pied sûr et le jarret infatigable Ils envoient leurs balles où ils veulent. Ils seraient, en temps de guerre des auxiliaires précieux, des marcheurs robustes, des tireurs redoutables.

Peu à peu une idée est venue hanter mon esprit. Ne pourrait-on organiser d'une façon spéciale les hameaux des hautes vallées, faire dans la montagne ce qu'on fait sur la côte, une *Inscription* qui enrégimenterait tous les habitants. En temps de paix, les montagnards ne seraient pas appelés sous les drapeaux. Une fois par an, on pourrait leur faire exécuter des manœuvres et des marches en commun ; mais, en temps de guerre, ils seraient tous là, prêts à marcher, prêt à combattre. Quelle belle et sûre défense on organiserait ainsi de Genève à Nice! comme toutes les vallées seraient fermées à l'invasion piémontaise! L'Italie qui nous guette sour-

noisement du haut du Chaberton se sentirait liée du côté de la frontière française et ses *bersaglieri* auraient de rudes assauts à livrer avant de pouvoir la franchir.

*
* *

Comme le printemps a été long à venir cette année ! De la neige ! De la neige ! Des nuées de flocons blancs... toujours ! Depuis sept mois les névés couvraient les sommets des Alpes. Hier, le vent s'est attiédi ; le soleil a brillé. Les bergers de Provence passent avec leurs troupeaux et, par les sentiers pierreux où l'eau ruisselle gagnent les hauts pâturages du Dévoluy, du Valgaudemar et du Champsaur.

Lentement, très lentement, les mulets lourds sous le poids des provisions, des capes et des couvertures ont pris la tête. Quelques chevaux de la Camargue sont avec eux. Les plus vieux béliers suivent, les sonnailles au cou. Ils vont droit devant eux, sans s'écarter ; ils connaissent la route qu'ils ont suivie déjà l'an dernier et qu'ils suivront encore à l'automne. Parfois, ils relèvent la tête et dressent leurs cornes enroulées avec un tintement de clochettes plus précipité, et les brebis se hâtent... Les brebis n'ont que des grelots. Elles ont les pattes lasses, les pauvres bêtes ; le lait gonfle les mamelles de plus d'une. Elles voudraient s'arrêter un instant pour brouter les bourgeons naissants de la haie verte et brune. Mais le berger appelle, les chiens aboient, les agneaux bêlent du milieu du troupeau et la harde passe dans un flot de poussière. On entend toujours tinter les sonnailles. On dirait le son des tambourins menant une farandole étrange...

Le berger, le bayle, comme on dit dans la plaine d'Arles, est resté en arrière, en ville ; il boit un dernier verre de vin, achète du tabac et court pour rejoindre le troupeau. Le soleil a des rayons éclatants ; mais pas une goutte de sueur ne perle à son front tanné par le mistral et les vents de la Crau. Il a l'air fatal des êtres qui ont toujours fait la même chose et qui savent qu'ils le feront toujours. Il passe près de moi, me regarde, sourit et salue. — Où donc ai-je vu cette figure-là ?...

Ah ! je me souviens ! c'est l'an dernier, sur les hauteurs de Dormilhouze. Levés le matin vers une heure, nous avions quitté Orcières aux sources du Drac, traversé les chalets des Estarits, côtoyé deux ou trois lacs. Nous marchions depuis douze heures, mon ami Le Bannais et moi. Nous avions les pieds meurtris, la gorge sèche, l'haleine courte ; une bise aigre nous fouettait le visage, et le col de Prelles était bien loin encore. En partant, nous avions chanté, nous avions cueilli des rhododendrons dont les fleurs ressemblaient à des blessures rouges ; nous emportions des bouquets de gentianes, de pensées sauvages, de perce-neiges ; mais peu à peu nous avions jeté tout cela. Le piolet et l'alpenstock étaient pesants, pesants ! Ajoutez à cela mon fusil que j'avais emporté dans l'espoir d'abattre des

corneilles ou des marmottes. Que de fois j'eus envie de m'arrêter pour dormir un peu; mais je craignais de m'endormir d'un de ces sommeils dont on ne se réveille point et je marchais toujours.

Le Bannais, — qui est un philosophe, — a la plaisanterie sinistre. Il me faisait des théories sur la vie et la mort, et me vantait la supériorité de l'âme sur le corps... Je l'aurais battu. Nous finîmes par atteindre le sommet du col de Prelles.

Des rochers, de la neige dans les trous, des cascades sur les hauteurs, le torrent de la Biaisse grondant au fond d'une gorge effroyablement profonde, blanc d'écume. La crête de l'Alpe Martin à gauche, à droite le Minier d'Argent et le roc Diolon.

— Un aigle ! m'écriai-je.

— Où cela ? me demande Le Bannais qui est myope.

— En face, à deux cents mètres... Ne fais pas de bruit, il remue.

Nous avançons plus doucement. Nous marchons dix minutes, un quart d'heure. L'aigle a grossi, mais nous n'approchons point. L'air est d'une limpidité prodigieuse et diminue les distances.

— C'est plutôt un chamois, murmurai-je.

Le Bannais me croit de confiance.

Nous voilà repartis; nous faisons quelques centaines de mètres. Au moment où je vais tirer, le chamois se lève et je ... distingue une silhouette humaine.

— Tire donc, me dit Le Bannais qui continue à ne rien voir.

— Il est parti, dis-je tout humilié. C'est un berger qui l'a fait fuir.

Le berger nous regarde venir. Sa cape brune flotte au vent. Ses moutons paissent échelonnés sur les rochers aux pieds desquels pousse l'herbe courte et drue. Il nous regarde longuement, étonné peut-être de voir des êtres humains dans ces lieux désolés. Immobile, les mains posées sur son bâton, les yeux fixes, il nous apparaît comme un génie de la Montagne et nous rappelle les pâtres chaldéens contemplant les étoiles. Nous saluons ce rêveur. Le chien aboie ; l'ea du torrent gronde au-dessous de nous.

— Ohé ! ! sommes-nous loin de Dormilhouze ?

— Ohé ! ! Trois petites heures seulement.

Nous rejoignons le berger. Il nous tend sa main rude et sourit tandis que son chien flaire nos guêtres. Quelques moutons ont cessé de paître et bêlent, vaguement inquiets. Le berger tient à la main un numéro du journal *Le Petit Marseillais*. Il est daté du 20 mai et nous sommes au 17 août.

— Je le sais par cœur, dit-il d'un air de triomphe.

Nous nous asseyons, nous détachons nos guêtres et reposons nos jambes gourdes. Le Bannais parle du chamois ; je ne dis rien ; le berger, qui ne comprend pas, nous offre du lait, du pain dur. La gaîté revient. Je trouve dans ma poche un numéro du *Lyon républicain*, daté du 13 août et je le donne à notre hôte qui le reçoit avec joie... Mais les heures avancent;

il se fait tard; il faut partir, il faut atteindre les chalets avant que la nuit ne soit venue.

— Adieu, bayle!

— Adisias, moussu!

Nous reprenons notre marche en avant au milieu des rochers écroulés. Par deux fois nous nous retournons. Le pâtre nous regarde toujours. Puis, bientôt, nous le voyons diminuer, devenir un point noir, et, brusquement, au détour d'un sentier, nous le perdons de vue.

. . . . . .

— Reviendrez-vous là-haut cette année ? me dit-il en passant.

— Je n'en sais trop rien.

— Et votre ami qui me parlait de chamois ?... C'était un brave jeune homme.

— Il est bien loin d'ici maintenant, en Normandie.

Il hocha la tête comme pour deviner où pouvait bien être cette Normandie-là.

— Oh ! oui, la Normandie, c'est bien loin.

Il me serra la main et courut à son troupeau. Deux agneaux étaient entrés dans une pièce de blé. Il les ramena et continua de s'éloigner, lentement, sur le chemin pierreux, entre les haies vertes et brunes. Le bruit des clochettes, cette marche des tambourinaires, s'éteignit peu à peu. Les moutons de la Crau étaient passés.

Bon voyage, pauvre bayle, pauvre berger solitaire et doux. Si je retourne cette année au col de Dormilhouze j'emporterai pour toi toute une liasse de journaux du pays.

XVII

D'Orcières à Dormilhouze. — Mauvais chemins et mauvais repas. — La tête de veau. — Misères des montagnards. — Ce qu'ils étaient jadis : une page de J. A. de Thou.

Cette course à Dormilhouze est restée pour moi une des plus belles, une de celles dont j'ai gardé le meilleur souvenir.

Nous avions quitté Gap le lundi soir, à trois heures, par un temps superbe. L'air était vif : la lombarde soufflait. Au col de Manse la bise courbait violemment les tiges des blés. Nous fûmes forcés de prendre nos pardessus.

A six heures nous atteignons Pont-du-Fossé, sur le Drac. A droite l'Autane projette une ombre énorme. Nous faisons une légère collation et nous repartons pour Orcières. Nous laissons Champoléon sur la gauche et remontons une vallée profondément découpée, au milieu des gorges magnifiques entrevues au clair de lune. Orcières dort. Il est dix heures. Nous faisons tapage devant l'auberge et l'on vient nous ouvrir. L'aubergiste remise le cheval, nous buvons du café noir et prenons quelques instants de repos. A une heure nous sommes debout et nous nous dirigeons vers les chalets des Estarits sur la route de Saut-de-Prelles, du col de Freyssinières que nous voulons franchir.

La nuit est claire et constellée. A mesure que nous nous élevons se dessine sur la droite la gorge de Prapic, et l'on croit par instants entendre monter le bruit des cinq grandes cascades du Saint-du-Layre. Bientôt une crête lumineuse apparaît immédiatement au-dessous des sommets, du côté de l'orient. La nuit s'en va, le jour vient : des brouillards se forment et des nuages condensant les vapeurs bondissent autour de nous comme des cavales échappées. Peu à peu ils s'élèvent. L'herbe courte est humide de

rosée. Le jour envahit tout. Un premier rayon de soleil glisse, puis s'élargit et fait fumer les plantes humectées.

Il est sept heures. Nous avons franchi les chalets des Estarits sans y faire halte, suivis de l'œil rond et inquiet des moutons groupés autour des masures. Nous marchons droit devant nous; nous nous hissons par une cheminée facile où des marches ont été taillées et nous atteignons un plateau frais et vert semé de petits lacs. Un morceau de pain et de saucisson, une goutte d'eau-de-vie, c'en est assez pour refaire nos forces. Nous repartons.

Nous sommes trois, l'ai-je dit? Le Bannais, Lagrue et moi. Nous sommes chargés de piolets et d'alpenstocks; j'ai mon fusil. Pour le moment je le trouve lourd, très lourd. Autour de nous, les marmottes sifflent, s'appellent et disparaissent dans les trous avant qu'on ait pu les viser. Peu à peu, la fatigue s'empare de nous. Nos yeux sont las. Les neiges commencent et leur blancheur éblouissante agace et fatigue les regards.

Le Bannais est merveilleux d'entrain. Il a des mots très heureux pour railler les Parisiens qui, à cette heure, prennent l'absinthe à la glace, et suent sous les tentes d'un café des boulevards. Lagrue et moi remplissons tant bien que mal notre rôle de touristes.

Pendant une demi-heure nous nous hâtons sur le névé. La surface est blanche et brille comme un miroir. Puis la montée recommence lente et pénible, sous le souffle rude du vent. Nous avons l'haleine courte, la gorge sèche et pourtant autour de nous les sources abondent et les cascades nous enveloppent. Le Bannais ne se fatigue point. Il tient la tête à cinq cents mètres de nous. Il est onze heures. Nous sommes au sommet du col, à 2,854 mètres d'altitude. Le paysage est merveilleux.

Immobiles, énormes, avec leurs flancs déchiquetés par l'éternelle bise qui fouette le col, le roc de Diolon et le Minier d'Argent dominent le col de Prelles. En face, la vue se perd dans un gouffre qui paraît sans fond. A gauche, la crête de l'Alpe Martin se prolonge et se perd à l'horizon, haute, très haute au-dessus de la vallée.

Il s'agit à présent de franchir le Saut-de-Prelles et de gagner la vallée de la Biaisse. L'entreprise est malaisée. Pour ma part la descente m'inquiète et je suis d'avis qu'il faut retourner sur nos pas. Le Bannais, qui a des jambes de cerf, ne demande qu'à marcher en avant. Lagrue déclare qu'il doit y avoir un sentier quelque part. Nous cherchons le sentier. Les neiges nouvelles ont dû le cacher. Nous n'avons sous nos pieds que la croûte glacée du névé et, par instants, des cailloux et des feuilles de schistes qui roulent. La pente, à peu près taillée à pic, est longue de deux cents mètres. Au fond de la neige et des glaciers. C'est une mort certaine pour celui d'entre nous qui fait un faux pas. Par instants, à coups de piolets, nous taillons un chemin. Tant bien que mal, après deux heures de descente, nous nous trouvons au fond de la gorge.

Le hasard nous a mis dans une situation bizarre. C'est une sorte d'en-

tonnoir dont il nous faut encore gravir l'autre côté pour le redescendre ensuite. A droite les sources de la Biaisse sortent de la base du grand névé, grondent et se brisent aux rochers qui encombrent le ravin. Le pays est merveilleusement beau : aucun sentier, aucune trace de l'humanité, nulle part un paysage gracieux, tout est terrible et grandement sauvage. Je n'ai vu là qu'un berger, un berger de la Crau que j'ai failli prendre pour un chamois et qui rêve à demi couché sur l'herbe sur un mamelon où nous l'avons abordé un instant.

A mesure que nous descendons, la vallée se creuse sans que les montagnes s'abaissent. De droite et de gauche, des plus hauts sommets des cascades tombent de si haut, que le flot, pressé au départ, se brise bientôt en poignées de perles et, plus bas encore, s'évapore en une brume légère comme de la fumée. Nous n'admirons plus : il faudrait s'arrêter à chaque instant. Nous poursuivons notre route la tête basse, les jambes brisées. Il nous faut franchir deux longs champs de pierres où nos pieds achèvent de se meurtrir. Ce n'est que vers quatre heures que nous atteignons Dormilhouze. Nous avons grand'peine à trouver des œufs et un morceau de chèvre salée que nous partageons généreusement avec une Parisienne égarée là... par hasard...

Une heure plus tard, nous repartons sous la pluie qui fait rage. Mon pardessus et mon veston sont traversés et pèsent sur mes épaules. Nous sommes à cinq heures et demie aux Viollins. Je n'y vois que des étables. A six heures, l'orage redouble ; nous passons sans nous arrêter aux Mensolles. A sept heures nous sommes aux Ribes, le chef-lieu de la commune de Freyssinières.

Pas d'auberge. Nous sommes plus morts que vifs. Le maire, chez qui nous allons, jette un fagot dans la cheminée. Nous tâchons de faire sécher nos habits. Après dîner, un dîner modeste, mais fort bien servi, nous nous jetons sur un lit et dormons. Le lendemain, à quatre heures, nous étions debout. Cette fois, nos pieds refusent le service. Nous trouvons des mulets sur lesquels nous grimpons, et, tant bien que mal, nous atteignons la Roche-sous-Briançon où nous prenons le train pour Gap.

Ceci m'est arrivé à Dormilhouze, un trou perché à 2,000 mètres, sur les hauteurs, dans un encadrement merveilleux. Je rencontre là une Parisienne que les montagnes enchantent. En un clin d'œil la connaissance est faite et nous nous dirigeons vers le village. Il est temps d'arriver : une tempête s'est élevée et le vent fait rage ; les mélèzes, les sapins se courbent ; les torrents rugissent. La Parisienne est enthousiaste ; je crois bien : elle a des bottes de feutre et un parapluie. Nous avisons une auberge sombre et laide. C'est l'adjoint, s'il vous plaît, qui la tient. Nous demandons à

Dormilhouse.

manger. Le brave homme déclare qu'il n'a rien qui soit digne de nous mais qu'il fera son possible. Une demi-heure plus tard, on nous appelle et l'on nous sert une sorte de masse noire, gluante, et dont l'aspect est repoussant. Je demande des explications. Il paraît que l'aubergiste avait dans un coin de son garde-manger une tête de veau. Les montagnards ont

Femme de la Vallouise.

l'habitude de manger cela bouilli et relevé avec de l'huile et du vinaigre. Les citadins font de même. Notre homme s'est imaginé que des gens de la ville aimaient les choses plus fines, et, pour que cela fût plus *digne* de nous, comme il disait, il l'a fait rôtir. L'objet gluant ressemble assez à de la colle. Nous le laissons pour compte et demandons des œufs. On nous donne des œufs et un morceau de chèvre salée, dûment grillé. Excellent dejeuner, bien arrosé d'eau claire. Total : trois francs par tête. Oh ! la générosité des montagnards !

*
* *

Dormilhouze! En me rappelant l'auberge affreuse où nous nous sommes arrêtés, j'ai quelque peu raillé l'avidité des montagnards. J'aurais dû plaindre aussi leur misère. L'une est expliquée par l'autre. Une page de M. Briot (Étude sur l'économie pastorale des Hautes-Alpes) en fait une peinture saisissante que je dois reproduire :

« Le jour où je parcourus les montagnes de Freyssinières avec M. Schatzmann et ses compagnons, nous entrâmes au hasard dans une chaumière du hameau de Mansals. Ce n'était qu'une écurie obscure dans laquelle vivaient, sans aucune séparation entre elles, sans cheminée, — un simple trou percé dans la toiture au-dessus de l'âtre en tenait lieu, — quatre familles avec leur bétail, chèvres et porcs. On voyait un lit de paille par famille. Au moment de notre arrivée, une seule femme s'y trouvait. Elle nous raconta son histoire en fondant en larmes : l'année précédente, son mari s'était livré à une de ces « hideuses agences d'émigrations » flétries par M. Cézanne à la tribune de l'Assemblée nationale, le 19 février 1873; on les avait conduits à Rio de Janeiro; mais ils ne purent s'acclimater et ils dépensèrent pour revenir au pays le peu d'argent qu'ils avaient emporté. Quel terrain leur restait-il? Un champ produisant vingt-huit gerbes. Quel bétail? Une chèvre. Avec cela peu ou point de travail pour le compte d'autrui dans les environs. Sans doute une si affreuse pauvreté n'est pas commune; cependant on la trouve encore en bien des coins des Alpes, au milieu des montagnes dévastées. Elle rappelle cette misère des anciennes tribus de la Haute-Écosse, avant la dépopulation systématique dont elles furent l'objet, il y a soixante-dix ans, décrites avec des expressions si fortes par Walter Scott. « Elles vivaient là comme des chiens dans des chenils... »

Et, maintenant, qu'on rapproche cette page d'une lettre écrite par un jeune voyageur :

« Un seul sentier conduit à Dormilhouze, à travers d'affreux précipices que l'œil du voyageur mesure avec autant d'admiration que de surprise. Vers le milieu de la montagne, une rivière se précipite avec fracas sur la tête des voyageurs; l'arc qu'elle décrit en tombant d'un rocher taillé perpendiculairement, et dont la hauteur est de plus de 200 toises, les préserve du danger d'être moulus par la chute de cette masse d'eau. La rivière qui tombe entre eux et le soleil, faisant le même effet qu'un nuage chargé de pluie, offre perpétuellement à leurs yeux les brillantes couleurs de l'arc-en-ciel. A travers la nappe d'eau qui couvre la montagne, l'œil surpris cherche en vain le chemin qu'on a tenu; il voit la rivière s'abîmer dans un gouffre qu'elle a creusé elle-même par sa chute, sortir en bouillonnant couverte d'une blanche écume et fuir rapidement entre des rochers. On arrive enfin à Dormilhouze. Dans cet agreste séjour, fermé à presque toutes les passions qui tyrannisent les humains, coulent tranquillement

leurs jours environ 200 habitants, dont le plus grand nombre n'a jamais connu d'autre pays que le vallon qu'ils habitent. La rivière, dont la chute a ravi d'admiration le curieux qui va les visiter, les abreuve et fournit une assez grande quantité de poisson dans une petite plaine que la neige couvre pendant sept mois de l'année. Les habitants cultivent du seigle d'assez mauvaise qualité; le froment qui croît plus loin n'est guère meilleur. Leurs jardins, dénués de toute espèce d'arbres fruitiers, produisent quelques légumes et du chanvre dont ils font de la toile. Des sapins, aussi anciens que le monde, sont les seuls arbres qui leur offrent un ombrage pendant les chaleurs de l'été et le bois nécessaire pour se chauffer pendant les longs hivers et pour bâtir leurs humbles demeures. Sur de vastes montagnes dont une neige éternelle charge toutes les pointes, paissent de nombreux troupeaux qui fournissent à leurs maîtres de la chair et du laitage pour se nourrir et de la laine dont ils fabriquent des étoffes grossières à la vérité, mais qui suffisent à leurs vêtements. L'usage des clefs et des serrures est inconnu dans ce village, dont les mœurs semblent être d'un autre siècle; toutes les propriétés reposent sous la sauvegarde de la bonne foi. »

Comme je relisais ces lignes, l'histoire de J.-A. de Thou tomba sous mes yeux. J'y vis une page que je dois transcrire :

« La vallée de Fraisse (Freyssinières) est de toutes la plus sauvage et la plus affreuse. La terre en est inculte et stérile, et les habitants fort pauvres. Les hommes et les femmes ont pour habits des peaux de moutons desséchées et dégraissées avec du sel, dont les pieds servent d'agrafes, ceux de devant pour attacher ces peaux au cou et ceux de derrière pour les arrêter au-dessous du ventre. Leurs bras sont nus, et les hommes ne sont distingués des femmes qu'en ce que ceux-là portent un méchant caleçon et celles-ci une espèce de robe qui ne les couvre que jusqu'au-dessus des genoux. La coiffure des femmes est de linge et ce n'est qu'en cela que ces peuples font usage de la toile; car ils n'ont ni chemises, ni draps dans leurs lits. Ils couchent tout habillés sur la paille, et n'ont pour couvertures que des peaux de moutons.

« Ces peuples n'ont que sept villages. Leurs maisons sont de cailloux; les toits en sont plats et enduits de boue. Lorsque les pluies les ont endommagées, ils ont soin de les réparer et de les aplanir avec une espèce de rouleau. Ces maisons sont de vraies étables, où logent les hommes et les bêtes, qui ne sont séparés que par une cloison.

« Ils ont au dehors, à l'écart, deux espèces de cavernes pour leur servir au besoin. Ils cachent dans l'une leurs troupeaux et leurs bestiaux lorsqu'ils appréhendent quelque incursion, et ils s'enferment dans l'autre. Il y a des voûtes dans ces cavernes, d'où il tombe de l'eau qui se congèle et qui forme une infinité de figures si différentes, qu'il semble que la nature se joue et prenne plaisir à représenter des animaux et une infinité d'autres choses. La nature a placé dans ces cavernes deux lacs, dont les eaux se perdent l'un dans l'autre. Lorsque la lumière y rentre par l'ou-

verture qui leur sert de porte, les figures qui y sont représentées venant à se réfléchir dans ces lacs, donnent aux yeux un spectacle également surprenant et agréable.

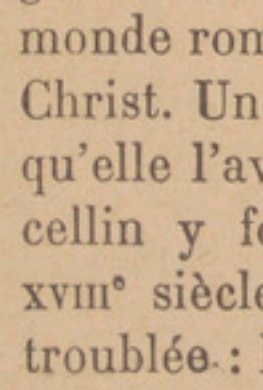
« Les habitants de cette vallée vivent de laitage et de gibier. Leur occupation est de nourrir du bétail; ils sont fort bons arquebusiers : ils ne manquent jamais les daims, les chevreuils, les chamois, les boucs sauvages et les ours, dont ils mangent la chair presque sans aucun apprêt.

« L'usage de ces viandes et leur malpropreté font qu'il s'exhale de leur corps une odeur forte, qu'on sent de loin et que les étrangers ont peine à supporter. Heureux de cet état, contents de leur sort, également riches ou pauvres, ils n'ont point parmi eux de mendiants; se suffisant à eux-mêmes, il est rare qu'ils cherchent à faire des liaisons d'amitié, et il n'arrive jamais qu'ils contractent des alliances avec les étrangers.

« Ce qui surprend, est que les inclinations, l'esprit et les mœurs de ce peuple ne se ressentent en aucune façon d'un extérieur si grossier et si sauvage. Ils vivent dans une très grande médiocrité, ou plutôt, ils languissent dans une affreuse misère; leurs visages sales et hideux annoncent leur malpropreté et leur puanteur; cependant, ils ont tous en quelque sorte l'esprit cultivé; il n'y en a pas un parmi eux qui ne sache lire et écrire, et qui ne possède la langue française assez bien pour entendre la Bible et pour pouvoir chanter les psaumes. On ne trouve pas dans leurs villages un enfant qui ne soit en état de répondre à propos, lorsqu'on l'interroge sur la foi qu'il professe, et ne répète par cœur et avec facilité ce qu'il doit savoir : cela leur est commun avec tous les habitants des vallées. Ils payent religieusement les tributs qu'on doit au souverain, et, selon leurs principes, c'est, après le culte de Dieu, le premier de leurs devoirs. Lorsque quelque guerre civile empêche ou retarde la levée des impôts, ils mettent à part ce qu'ils doivent payer, et aussitôt que le calme est rétabli, ils le versent fidèlement entre les mains des receveurs commis par le prince. »

XVIII

Embrun. — Les sabots du cheval de Lesdiguières. — Une ville qui meurt. — Le long du torrent. — Fleurs et feuilles. — La Fontaine de l'Ours. — La chartreuse de Boscodon.



MBRUN est une ville qui s'en va lentement et qui meurt tous les jours et que conservent à peine les souvenirs du passé. Elle vivait jadis d'une vie factice : alors qu'elle était place de guerre elle avait le bruit des soldats qui se meuvent et le silence menaçant de ses bastilles. Aujourd'hui la place est déclassée, les fortifications abattues : pour toute garnison elle garde un bataillon de chasseurs. La ville est morte et bien morte. Elle tombe peu à peu au rang des gros villages, elle qui fut jadis une capitale.

Capitale, elle l'était au temps de César, alors que, métropole des Caturiges, elle armait ses enfants pour résister à l'envahisseur romain. Vaincue, elle dut s'incliner et subir la loi du vainqueur. La paix romaine favorisa sa prospérité : elle devint la métropole de la province des Alpes-Maritimes et l'un des sanctuaires les plus vénérés d'Apollon. Quand le christianisme fit son apparition, Embrun garda toutes ses croyances et repoussa la religion nouvelle. Elle dut pourtant entrer dans l'évolution générale du monde romain, le jour où saint Nazaire vint y prêcher les doctrines du Christ. Une fois convertie, la ville fut aussi ardente pour sa foi nouvelle qu'elle l'avait été pour ses antiques croyances. Au IVe siècle, saint Marcellin y fonda l'archevêché d'Embrun qui subsista jusqu'à la fin du XVIIIe siècle, jusqu'en 1790. Le moyen âge fut pour la ville une époque troublée : les Sarrasins y semèrent l'incendie au Xe siècle; elle tomba plus tard dans le domaine des comtes de Forcalquier, sous la dépendance nominale des empereurs d'Allemagne, rois d'Arles, et ne retrouva la paix

qu'au commencement du XIIIe siècle, lorsqu'elle passa dans l'apanage des dauphins de France.

Embrun devint alors un sanctuaire vénéré au loin. Le roi Louis XI avait pour Notre-Dame d'Embrun un culte particulier; et lui, si peu généreux d'ordinaire, n'hésitait pas à répandre ses dons et ses libéralités sur l'église que la ville avait consacrée à la Vierge. « Il portait toujours attaché à sa toque, dit Ladoucette, une petite statuette en argent de Notre-Dame d'Embrun; il lui donna un bel orgue à tuyaux d'argent et lui promit une grille de chœur de ce même métal; mais comme elle le négligea dans une occasion importante, et que Notre-Dame de Lorette vint à son aide, cette dernière eut la grille d'argent, et celle des Alpes dut se contenter du fer. Il se raccommoda pourtant avec sa protectrice, et l'on prétend qu'à son heure dernière il murmura ces mots : « Notre-Dame d'Embrun, ma bonne maîtresse, aidez-moi ».

Cette église est une des plus curieuses et des plus anciennes qu'on puisse trouver dans les Alpes françaises. Elle n'a rien pourtant de ce qui caractérise les grandes cathédrales du centre ou du nord de notre pays. L'ancienneté seule de sa construction en fait le charme. Ses vitraux ont conservé le cachet étrange des vitraux du moyen âge; ses fonts baptismaux sont formés d'une cuve en marbre jaune; son buffet d'orgues remonte au XVe siècle. Le clocher est carré. L'ensemble est triste, sévère, presque mélancolique. Comme la ville elle-même l'église meurt lentement.

Comme la ville aussi, l'église a ses légendes, ses traditions pieuses. Elle a dû subir les invasions vaudoises au XVIe siècle, et l'entrée triomphante et brutale de Lesdiguières. Le rude soldat qui était alors la terreur des Alpes voulait pénétrer sous les portiques monté sur son cheval de guerre. Soudain la bête s'arrête comme clouée au sol. Lesdiguières presse ses flancs. Elle reste immobile. Ses pieds semblaient s'être figés sur le seuil. Lesdiguières mit pied à terre et ramena son cheval en arrière. Mais l'empreinte des sabots de son cheval était marquée dans la pierre et les fers s'étaient détachés. Lesdiguières les offrit à la Vierge et, depuis, le clergé les a fait fixer à l'intérieur de la porte d'entrée.

Embrun n'a de bien moderne que sa petite gare, construite au pied du mont Saint-Guillaume, où se font les excursions favorites des indigènes. Partout ailleurs la ville est triste et laide; ses maisons sont noires et mal bâties, son vieux collège tombe en ruines; elle ne conserve de vivant que son incomparable promenade du Roc dont la nature a fait tous les frais. Cette promenade rappelle le site du château de Tallard : même élévation au-dessus des eaux de la Durance, mêmes jardins fertiles sur les bords du torrent. De là l'œil découvre un horizon merveilleux, toute une partie de l'Embrunais, des villages coquets dont les maisons blanches se détachent nettement, et de hautes montagnes, trop souvent déboisées, trop souvent couvertes de neige, mais qui se recouvrent au printemps et durant l'été d'un somptueux tapis de gazon.

Je n'aime guère Embrun. Il me semble que l'aspect de cette ville prédispose à la tristesse; mais, d'autre part, elle a conservé plus que toutes les villes de la région, plus que Gap qui ne doit son importance qu'à son titre de chef-lieu, le caractère particulier des anciennes capitales, ses vieilles familles nobles ou bourgeoises et, en plus de l'esprit pratique commun à toutes les Alpes, des mœurs artistiques qu'on ne retrouve nulle part ailleurs.

Ajoutons qu'Embrun est un centre excellent d'où les touristes peuvent aller faire de charmantes excursions. De toutes, la plus belle, à mon avis, est une promenade dans la forêt domaniale de Boscodon.

*
* *

Vous est-il arrivé, lecteur, au lendemain d'une course fatigante, de jurer qu'on ne vous reprendrait plus en cet endroit, puis d'oublier la lassitude et, peu à peu, de ne plus conserver que le souvenir des agréments de l'excursion? Cela m'est arrivé souvent. Quand j'ai franchi le col du Noyer, du Dévoluy dans le Champsaur, je m'étais juré de ne plus repasser là... J'y suis repassé. En revenant de Dormilhouze, du col de Prelles, j'avais fait le même serment, et voilà que le souvenir des bois, des rochers et des cascades dont est pleine la vallée de la Biaise me hante au point que je songe à repartir. Je jure aujourd'hui de ne plus retourner à Boscodon. Je ne suis pas bien sûr de rester jusqu'à la fin de l'automne sans violer mon serment. Les courses en montagnes ont leurs charmes liés si étroitement aux laideurs qu'on ne peut rien affirmer, quand on parle d'une excursion, parce qu'on la considère toujours à un point de vue personnel, à travers son humeur ou son imagination, et le carnet d'un touriste n'est que le reflet de l'état moral ou de l'imagination de ce touriste.

Tout cela pour dire que je suis rentré las et exténué de ma course à Boscodon. Boscodon! Rien que le nom est gracieux et séduisant. On m'avait fait du paysage un tableau si flatteur que je me suis décidé à l'aller voir. Ajoutons qu'un ami avait organisé pour faire cette course une véritable caravane : des dames, des demoiselles, des enfants même étaient de la partie. Au dire de tous, c'était une simple promenade!

Lorsqu'on va de Gap à Embrun, on suit, à partir de Prunières, la rive droite de la Durance. En face, sur la rive gauche, se dressent le Morgon et les hauteurs de Boscodon. On s'y rend de Savines ou d'Embrun, et que l'on vienne de l'une ou de l'autre de ces deux localités, on suit au bout d'un moment une route commune qui longe le torrent de Boscodon. Nous, nous étions partis d'Embrun à 6 heures du matin. Trois grandes voitures nous emportent au galop par une route large, bien foulée, mais malheureusement trop souvent coupée par des rigoles qu'on franchit avec des cahots désagréables. A un moment donné passe un troupeau de moutons de Provence. Il compte plus de trois mille bêtes qui obstruent complète-

ment la route et soulèvent sous leurs sabots des flots de poussière. Les bergers se mettent à la tête, font hâter les mulets et les béliers qui cou rent avec un bruit de sonnailles plus précipitées, et la bande entière s'écoule à leur suite. Nous reprenons le galop et nous arrivons à la route de Boscodon.

Il est sept heures peut-être. Le soleil darde sur la vallée des rayons blancs d'une acuité fatigante. Peu ou point d'air. La route semée de cailloux ronds est mauvaise et d'une pente dure. Les chevaux ne marchent plus qu'au pas. Bientôt même, il nous faut descendre. Ils ont assez de tirer les voitures. Le paysage est désolé : à droite et à gauche dans une vallée étroite et pierreuse coulent les deux branches du torrent. Çà et là surgissent du sol des plantes amaigries : des genévriers rampants, des bruyères, des lavandes vertes dont les fleurettes bleues mettent une note douce dans la sauvagerie qui nous entoure. Les hauteurs qui longent le vallon sont nues : l'eau ruisselle sur les flancs des rochers qui sont à notre gauche. Oh ! la rude montée ! Le soleil devient de plus en plus chaud. La sueur perle à tous les fronts ; mais personne ne se plaint encore. Peu à peu, la vallée s'élargit : nous distinguons au fond, en face, les ravins géants d'où vient le torrent. D'immenses névés en couronnent les hauteurs. A droite et à gauche, des champs maigres et de grasses prairies annoncent la proximité d'un hameau. Nous franchissons, sur un pont rustique et tout nouvellement construit, le torrent qui gronde et s'enfuit en écumant au milieu de rochers énormes, veinés de filons calcaires, d'albâtre surtout. On en trouve beaucoup dans la vallée, paraît-il : la statue de Lesdiguières, qu'on admire à Gap, dans la salle du Conseil général, est faite avec de l'albâtre de Boscodon.

Le pont franchi, nous continuons de marcher sur un chemin où les voitures ont grand'peine à avancer. Nous traversons de nouveau le torrent, mais cette fois par un gué. Inutile de dire que le gué est embarrassé de grosses pierres et que nous nous empressons de prendre à la main les bagages qui sont restés sur les voitures, de peur que tout ne chavire. Ici la montée s'accentue; de grands arbres, noyers, frênes et châtaigniers, ombragent le chemin. Sur la droite, dans un massif de verdure, on aperçoit le petit village de Boscodon.

Une halte! Il était temps! Pendant qu'on dételle les chevaux qui ne vont pas plus loin, on improvise un petit lunch : du vin blanc de Neufchâtel, des biscuits et de l'eau fraîche en abondance. Cela repose du long trajet que nous venons de faire au soleil. Cela va nous permettre de mieux achever l'excursion. La forêt commence aussitôt. Un garde forestier nous accompagne. Un mulet qui traîne un camion surchargé de vivres a pris la tête.

La route est nouvellement réparée : chaque année, après les neiges, il faut la réparer. Elle serpente sur les flancs de la montagne au milieu de futaies de sapins jeunes encore, mais de fort belle venue. Le talus de

droite, haut de deux à trois mètres, est garni de nids de rouges-gorges, de verdiers et de roitelets. Les mères qui couvent nous regardent passer avec un air inquiet et s'envolent effrayées dès qu'on leur présente le bout d'un alpenstock. A deux ou trois reprises nous voyons des vipères traverser le sentier. On les assomme et tout est dit. Nous les craignons peu du reste; de solides guêtres de cuir protègent nos jambes et les dames n'ont point oublié les flacons d'alcali. Nous marchons une heure, deux heures, trois heures : nous avançons bien lentement. Les pentes sont de plus en plus rapides. A deux reprises, sur la droite, puis sur la gauche, des éclaircies de bois nous ouvrent un horizon merveilleux quoique limité sur des ravins abrupts et d'une sauvagerie grandiose. Peu à peu la végétation est devenue plus riche; elle est devenue luxuriante : des herbes épaisses se détachent les gentianes pharmaceutiques dont les larges feuilles vertes légèrement enroulées ressemblent à des feuilles d'acanthe sur une colonne. Ailleurs, ce sont des lis d'une blancheur éblouissante, d'une finesse de dentelle; nous trouvons des sabots de Vénus, des pensées sauvages, et çà et là, dans les endroits secs, des pieds d'arnica étalent leurs fleurs vives d'un jaune d'or et qui ressemblent à des marguerites.

Il est midi et demi, presque une heure, quand nous arrivons à la *Fontaine de l'Ours*, une clairière verte au milieu des bois. Point d'arbres en face; la vue s'étend au loin sur la vallée de la Durance : nous distinguons Savines, sur la gauche, et un peu sur la droite, Embrun, dont le *Roc* domine à pic les jardins splendides qui bordent la rivière. Dans un coin la source coule fraîche et limpide, protégée par une route de pierres sèches. Tout auprès l'administration des forêts a fait construire une grande cabane en planches. C'est là qu'on s'installe pour déjeuner. Le déjeuner est délicieux : le jambon, les gigots, les rosbifs sont largement entamés, le pain disparaît, et les bouteilles pleines succèdent aux bouteilles vides. Quand le champagne fait son apparition, la gaîté est au comble. Les fatigues sont oubliées. Pourquoi faut-il descendre si vite?

La route est longue et nous voulons reprendre le train le jour même. Pendant qu'une partie d'entre nous, les Embrumais, suivent le chemin le plus long, nous nous lançons, nous, les Gapençais, dans des sentiers abrupts, mais plus courts. Les grands arbres sont plus rares, plus clairsemés, les broussailles plus épaisses. Sur la gauche, le Morgon dresse sa crête de rochers où les sapins croissent avec peine. Peu à peu nous perdons nos compagnons de route, les Embrunais; leurs éclats de rire s'éteignent dans le lointain. Nous arrivons à Boscodon une bonne heure avant eux.

Pendant qu'on attelle les chevaux, nous avons le temps de jeter un coup d'œil sur le hameau : quelques maisons aux murs épais percés de fenêtres étroites. Il fait sombre dans ces demeures. Comme la vie doit être triste en ces lieux, quand la neige recouvre le pays, qu'on ne sort plus, qu'on ne travaille plus aux champs! Les ruines de la Chartreuse ajoutent

à la tristesse de l'ensemble. Elle date à peu près de la même époque que celle de Durbon, celle-ci de 1132, l'autre de 1111, je crois ; mais elle est mieux conservée : les murs n'en sont pas tous écroulés, et les maisons qui se sont groupées autour du couvent conservent au paysage un reste de vie humaine...

En voiture !... le conducteur s'impatiente. Les chevaux nous emportent au galop sur la route caillouteuse que nous avons suivie le matin. Nous ne versons pas, et c'est un miracle, car nos cahots sont désordonnés ! Enfin nous sommes sur la route d'Embrun à Chorges, et, une demi-heure plus tard, nous franchissons le pont de Savines sur la Durance, et nous prenons le train.

J'ai vu de bien belles choses à Boscodon. La flore, je le répète, est exubérante, les points de vue merveilleux. Mais aujourd'hui je suis si las que je me demande si j'y reviendrai avec plaisir... Je répondrai plus tard.

XIX

Deux haltes : L'Argentière, La Bessée. — Pauvres Vaudois ! — En Vallouise. — Les « Petits ». — L'ascension du Pelvoux. — Du pain.

L'Argentière, 10 juillet, 4 heures du soir.

Les maisons s'étagent sur les flancs de la montagne, à gauche de la voie ferrée d'Embrun à Briançon, dans un site charmant et pittoresque. Le torrent du Fournet rejoint la Durance au pied des hauteurs. Ce torrent vient du pic de Quereylles. Il coule dans une vallée profonde encaissée au nord par la crête de l'Alpe Martin où se trouvent le bois d'ifs de Man-Abra et la source salpêtrée de la Hoche où viennent boire les chamois. C'est là que sont les mines d'anthracite et de plomb argentifère. Vu en passant deux lépreux qui se chauffent au soleil. La lèpre a dévoré leurs lèvres et leurs gencives ; leurs yeux coulent ; leurs goitres sont hideux.

La Bessée, 10 juillet, 4 heures et demie du soir. — Vu en passant la muraille des Vaudois. L'entrée de la Vallouise est si étroite que les habitants l'ont fermée par un mur au temps des guerres religieuses.

Pauvres Vaudois ! Dès l'origine du christianisme, ils avaient été ariens ; plus tard, vers 1126, Pierre de Bruis et son disciple Henri en avaient fait des Pétrobrusiens et des Henricéens ; puis un marchand de Lyon, Valdo, leur avait donné son nom. Pieux et travailleurs, sous la direction spirituelle de leurs *bardes*, terme vénéré qui signifie *oncles*, ils furent longtemps persécutés. En 1397, deux cent trente furent brûlés ; en 1348, ils furent poursuivis par l'archevêque d'Embrun ; Louis XI les protégea mal ; Charles VIII fut plus dur : le 20 avril 1485, plus de trois mille Vaudois, traqués comme des bêtes fauves par les troupes du comte

Vérax Hugues de la Palue, périrent dans les cavernes de l'Aile Froide, au pied du Pelvoux. L'endroit s'appelle aujourd'hui la Beaume des Vaudois, souvent la Beaume chapelue. Le nom vient, dit-on, de ce que les chapeaux (chapels) des Vaudois qui se précipitaient hors des grottes, restaient attachés aux aspérités du rocher. Plus tard encore, les Vaudois devinrent calvinistes. Guillaume Farel y prêcha sa doctrine et réunit dans une même communauté, au val d'Angrogne, les fils et les petits-fils de ceux qui avaient survécu au massacre. Comme tout cela est loin de nous!

Il est cinq heures du soir. Les bagages sont chargés sur les mulets. Je suis monté dans une petite carriole fort élégante; j'ai quitté La Bessée et franchi le mur des Vaudois qui ferme l'accès de la Vallouise. Le temps est superbe. Pas un nuage au ciel. A gauche, des bois énormes tapissent les flancs de la montagne; à droite, des plantations de vignes s'étayent jusqu'aux pieds des grands rochers nus qui constituent l'Eychauda. Derrière nous les hauteurs de La Bessée, rouges et déchiquetées ferment l'horizon. En face la cime des Opillous, prolongement abrupt et glacé du Pelvoux et de la Barre des Ecrins, dresse sa crête blanche. Le jour s'en va. Le soleil couchant colore tout de teintes roses.

Je remonte, au trot de mon cheval, la rive gauche de la Gyronde. Nous traversons le village des Vigneaux et laissons sur la gauche les champs de Puy-Saint-Vincent. Il est bientôt neuf heures du soir. La nuit tombe très vite. La lune se lève et colore à son tour quelques pics neigeux.

Nous arrivons enfin et descendons dans l'excellent hôtel de M. Lagier. Des truites arrosées de petit vin des Vigneaux aiguisent notre appétit. Il est minuit que nous sommes encore à table, jasant et devisant de choses et d'autres. L'excellent M. Deltheil, l'inspecteur primaire de Briançon, que je rencontre là, me donne sur tous, hommes et choses, des renseignements précieux et complets. Il est une heure quand je me couche, il est une heure et demie quand je m'endors, bercé par la chanson sourde du torrent qui gronde sous mes fenêtres.

A cinq heures nous étions debout. La Gyronde se forme sous nos yeux, au confluent du Gyr et de l'Onde. Le Gyr vient du Glacier Blanc, dans le vallon d'Alfred, et traverse la commune de la Pisse; l'Onde vient des Opillous, dans le vallon de Bonvoisin. Un pont de bois jeté grossièrement sur le Gyr, réunit les deux parties de ville Vallouise.

Cependant la messe sonne au clocher de la jolie église. Cela forme un carillon où je distingue les sons de quatre cloches. Tout cela se confond dans un bruit joyeux. Les gens du pays accourent en foule vêtus du vieux costume national. Pour les femmes, elles sont coiffées de la cornette et portent un jupon et un fichu rouge analogue comme coupe à ceux de Bretagne; les hommes sont vêtus d'habits à queues, et couverts de larges chapeaux. Impossible de définir la couleur primitive. Tout est sale ou plutôt usé depuis longtemps.

Dans la foule accourue je remarque un certain nombre de petits êtres,

à la tête énorme, aux traits hideux. Ce sont les *petits*, comme on les nomme dans les familles, les crétins comme on les appelle ailleurs. Ils ont les bras longs, les jambes maigres. Ils hurlent plutôt qu'ils ne parlent ; quelques-uns grimacent, et remuent lourdement dans leur grande bouche une langue énorme. Je me sens en face de l'espèce humaine dégénérée, d'une race condamnée à disparaître. Instinctivement je sens que ces êtres ne peuvent essayer de lutter pour la vie et qu'ils sont dominés, écrasés par la toute-puissante nature qui les entoure.

Tout ce monde-là, les crétins et les autres, se réunissent, au son des cloches, pour aller faire un pèlerinage à la montagne de Saint-Pancrace. Depuis trois semaines la pluie n'est point tombée. On va prier le saint pour qu'il se montre clément. Les hommes et les femmes chantent. Les crétins grimacent et grommellent quelques mots. Ces derniers suivent la procession comme une bande de jeunes chiens lâchés. De temps en temps ils s'arrêtent, se couchent à plat ventre, et boivent à même l'eau glacée du torrent. J'en vois un qui tient à la main une bouteille qui me semble remplie de vin. Il boit avec des gloussements satisfaits. D'autres s'approchent de lui et mendient une gorgée du précieux liquide. Lui refuse avec des grognements. Comment l'espèce humaine a-t-elle pu arriver à ce degré de dégénérescence ! On éprouve une sorte de rancœur à y songer... Assez sur ces bêtes sauvages quoique inoffensives.

Je suis sorti. M. Deltheil m'accompagne. Nous remontons la vallée du Gyr par la route qui mène à la Pisse. La procession nous accompagne usqu'au moment où elle tourne sur la droite. Nous l'entendons s'éloigner avec le murmure bizarre des voix rauques ou grêles qui se perdent peu à peu. Nous ne tardons pas à arriver à la Pisse, le dernier village au pied du Pelvoux. Curieuses séries de masures tout le long du chemin : les Clots, les Porchers, que sais-je encore ? Le maire de la Pisse est un homme important. Peu savent comme lui garder les chèvres au bon endroit. C'est en outre un brave homme et un excellent citoyen.

A mon avis il y a beaucoup de bons maires dans les Alpes comme ailleurs, mais si j'en crois certains on-dit, on y trouve des municipalités bien curieuses.

J'ai sous les yeux une fort jolie brochure : *Quatre jours dans les montagnes*. Elle est signée par M. Ch. Ellier, professeur départemental d'agriculture, un de mes amis. J'y lis, page 12 : « A Ceillac, comme dans beaucoup de communes du Queyras, le conseil municipal, connaissant bien l'incurie des habitants, vote chaque année une certaine somme (25 francs, je crois) destinée au ramonage administratif des cheminées de la commune. Jusqu'ici rien de mieux ; mais voici où est le côté à la fois comique et triste de l'histoire : les conseillers municipaux, sous le fallacieux prétexte de ne pas confier à d'autres une opération aussi importante, se chargent de remplir eux-mêmes l'office de ramoneurs, s'attribuent l'allocation, et l'emploient... à éteindre... leur soif. »

Je ne cite point ce passage pour critiquer le maire de la Pisse ; je le cite seulement, à propos de lui, en m'empressant bien vite de dégager sa personnalité.

Nous atteignons bientôt les magnifiques cascades de l'Eychauda. Nous grimpons le long des gorges et quelques heures après nous arrivons au chalet de l'Aile froide. La montagne est enveloppée de nuages. J'entends crier un aigle. Je le cherche des yeux et ne le vois point. Nous poursuivons notre route. Nous voilà près du glacier des Violettes, petit glacier luisant et coquet qu'on côtoie aisément. A deux cents mètres de nous, je vois passer cinq chamois. Nous les suivons de l'œil assez longtemps. A mesure que nous avançons le chef du troupeau sifflé bruyamment et hâte sa fuite. A un moment donné tout disparaît subitement dans les rochers.

Nous descendons ensuite au *pré de Mme Carle*. Pourquoi ce nom ? Je n'aperçois point du tout de prairie, à moins qu'on ne donne ce nom à l'ensemble des brins d'herbe qui croissent au milieu des pierres. Le pré de Mme Carle est désert. J'en excepte pourtant des traquets solitaires qui semblent fixés sur toutes les pointes de rochers. J'en excepte aussi une marmotte gravement assise sur son derrière à cent mètres de nous. Elle est prompte à gagner son terrier.

Cependant midi approche. La chaleur est grande et n'est point tempérée par la brise. Le soleil tombe d'aplomb sur les pierres et brûle. Nous mangeons une croûte de pain et nous nous désaltérons à l'eau fraîche et froide qui sort du glacier. Quelques minutes après nous revenons sur nos pas. Deux heures plus tard nous revoyons la Pisse et suivons la route qui mène à Vallouise.

La chaleur est lourde toujours. A l'ombre sur le seuil des portes, sous les enclos d'arbres à fruits, dans l'herbe haute, des hommes et des femmes reposent silencieusement. Ils ne causent point entre eux ; ils nous regardent passer sans rien dire. Les enfants sont assis isolément ; ils ne jouent pas.

Quelle fatalité pèse donc sur ces êtres ? Je m'éloigne avec un certain serrement de cœur. Déjà j'aperçois le clocher de Vallouise. De derrière une haie, j'entends monter la voix de crécelle d'un crétin balbutiant des mots que je ne comprends pas. Comme on aime à sortir d'un mauvais rêve !

* * *

En revenant de la Pisse, nous avons passé devant un hameau isolé, deux ou trois maisons à peine.

— Entrons là, me dit M. Deltheil, vous y prendrez sur le vif la vie intime de nos montagnards.

On mangeait dans le chalet.

Une vieille femme distribuait équitablement à une demi-douzaine de

marmots pendus à ses jupes une sorte de bouillie épaisse où le lait dominait. Ce potage pris, elle donna à chacun d'eux un morceau assez petit d'une matière dure et grisâtre.

— Du pain, murmura Deltheil en se penchant vers moi.

J'en pris une parcelle. Cela ressemblait assez à une éponge durcie. Les enfants s'étaient jetés avidement sur leur pitance.

La vieille, sa tâche finie, me regardait, enchantée de l'effet produit, comme quelqu'un pourtant qui sait ou qui sent qu'on vit mieux ailleurs.

— Il est cuit depuis l'automne dernier, me dit-elle enfin.

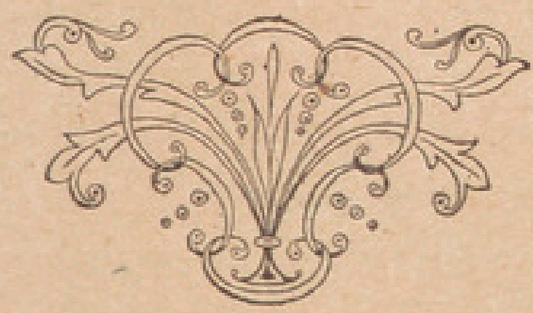
— Mais vous avez du bois, repris-je; vous avez du blé, vous pouvez chauffer le four à votre guise ! Pourquoi ne faites-vous pas votre pain comme on fait ailleurs ?

Les enfants nous regardaient de leurs grands yeux craintifs sans comprendre. La vieille aussi nous considérait d'un air étrange. A la fin elle se décida, et, d'une petite voix douloureuse :

— Oh monsieur ! on en mangerait trop.

. . . . . .

Cette réponse m'explique la Vallouise.



XX

Une dépêche émouvante. — Les aigles de l'Eychauda. — Les cheveux blancs de Pierre. — Capture d'un bel aiglon. — Une chasse au gypaëte. — Oiseaux des Alpes.

« AIGLONS éclos depuis quinze jours ; venez ! »

La dépêche était courte, mais pour moi très claire. Trois semaines plus tôt, dans le wagon qui m'emportait de Gap à Briançon, j'avais fait la connaissance d'un homme charmant, M. de Cazeneuve, président du tribunal. Nous avions parlé chasse aux tétras, aux chamois, et le président m'avait appris que quelques jours auparavant des aigles avaient enlevé une brebis près des Vigneaux, à l'entrée de la Vallouise.

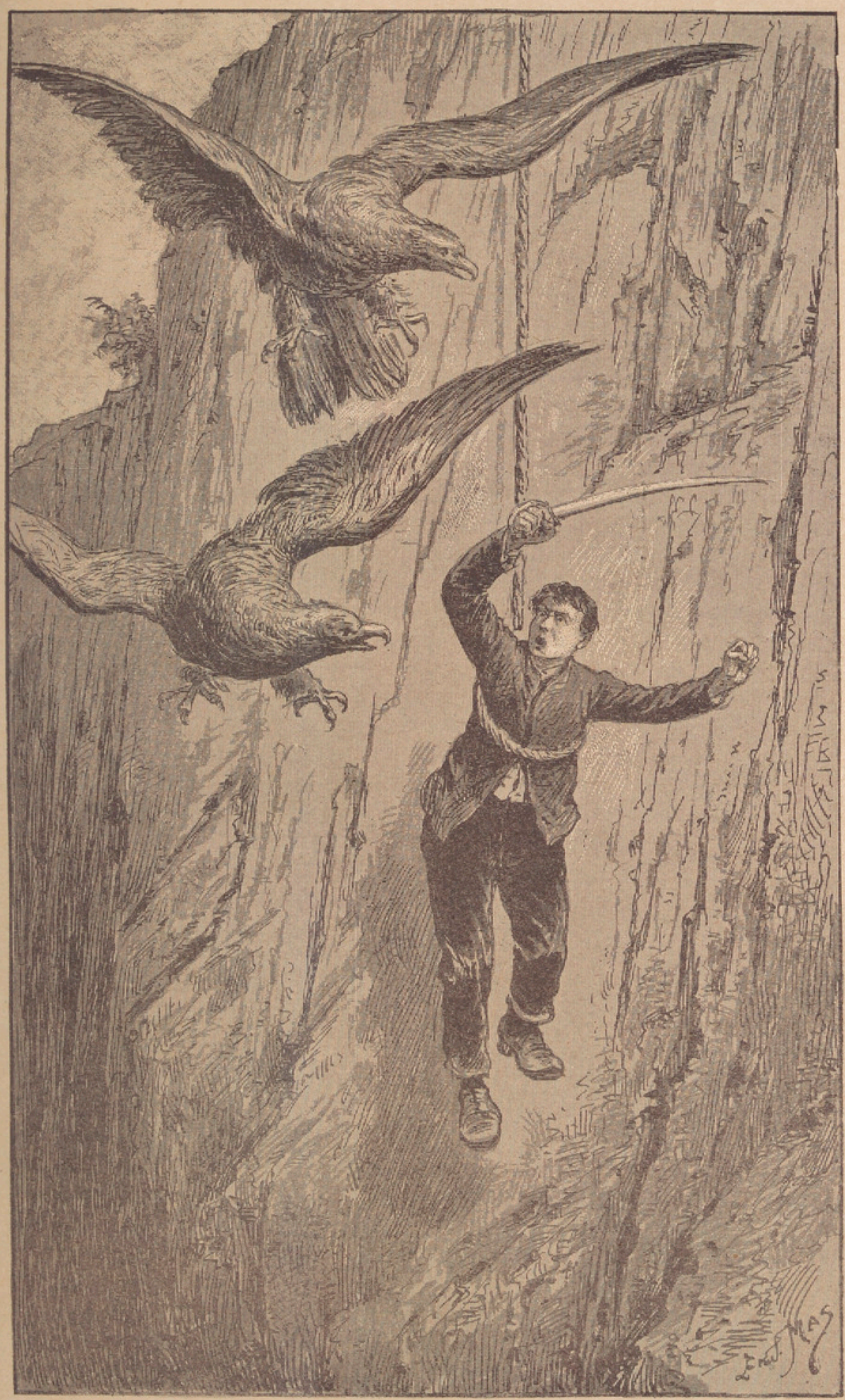
— L'aire ne doit pas être loin, ajouta-t-il; nous chercherons, et s'il est possible de l'atteindre, je vous préviendrai. Nous nous trouverons à l'Argentière. Prenez votre fusil...

La dépêche m'était arrivée un samedi, le 10 juillet 1886, à six heures du soir. Le lendemain matin, à cinq heures, j'étais prêt et montai dans le train. Une belle et chaude journée de montagnes. Le vent avait des bouffées tièdes dont l'altitude des routes et la verdeur des vignes et des blés tempéraient l'ardeur.

A La Bessée, le président m'attendait avec armes et bagages. J'étais ravi d'enthousiasme et me promettais de rudes émotions.

— Hâtons-nous, me dit M. de Cazeneuve, les guides nous attendent.

L'expédition était pour moi chose nouvelle et je n'osais trop interroger, craignant de dire une sottise. Nous avions traversé à la hâte le village de La Bessée, franchi le torrent de la Gyronde, admiré en passant les vestiges de la muraille des Vaudois et atteint le hameau de la Bâtie-des-



A force de cris et de coups de sabre, il les tint à distance. (Page 169.)

Vigneaux. A un tournant de la route, le président m'arrêta et détachant sa lorgnette, m'indiqua la cime de l'Eychauda :

— Voyez-vous l'aire? me demanda-t-il.

En cherchant bien, j'aperçus dans une fissure du rocher un espace découvert garni de grosses branches d'arbres, et, sur les branches, une masse grisâtre qui semblait remuer. Au-dessus, si haut qu'ils semblaient immobiles, deux points noirs tachaient le ciel implacablement bleu.

— Le père et la mère, me dit le président.

Cent cinquante mètres plus loin, au débouché d'un petit sentier qui escaladait les hauteurs, le guide et quelques paysans nous attendaient. Ils portaient un rouleau de grosses cordes, une planchette lisse et de longs fusils à piston dont les capsules luisaient sous les chiens des batteries. La vue d'un de ces paysans me frappa : il semblait jeune et pourtant ses cheveux étaient tout blancs.

— Bonjour, Pierre, dit le président en s'adressant à lui... Bonjour, Jean, dit-il au guide... Bonjour tout le monde.

— Bonjour, monsieur le président... et la compagnie.

La compagnie, c'était moi. Je ne pouvais détacher mes regards du jeune paysan qui portait le paquet de cordes, tant ses cheveux blancs lui donnaient une physionomie étrange. Le président s'en aperçut et sourit

— Eh bien! Pierre, tu n'auras pas peur aujourd'hui?

Pierre secoua mélancoliquement la tête.

— Avec vous, monsieur le président, il n'y a pas de danger.

— Tu sais que cette fois les cheveux tomberaient.

J'eus bientôt le mot de l'énigme : deux ans auparavant Pierre était allé avec un de ses amis dénicher des aigles sur le Pelvoux, près de la Barre-des-Ecrins. L'aire se trouvait à quarante mètres au-dessous de la crête du rocher. Pierre s'était attaché par la ceinture à une corde que son ami avait enroulée autour d'une grosse pierre et qu'il laissait filer lentement. Le dénicheur d'aigles n'avait pris pour se défendre contre le père et la mère qu'un vieux sabre rouillé. Il avait déjà descendu une trentaine de mètres quand les aigles irrités s'étaient abattus sur lui. A force de cris et de coups de sabre, il les tint à distance, mais en se débattant, il entama à trois pieds de sa tête la corde qui le tenait suspendu au-dessus de l'abîme, profond en cet endroit de plus de deux cents mètres. Pierre tourna sur lui-même et vit qu'un des filaments de la corde s'était rompu. Il cria à son ami de le remonter. Ce furent quelques minutes d'une angoisse terrible. Lentement, en tournoyant, les filaments se rompaient les uns après les autres. Le gouffre béant semblait appeler sa victime. Pierre, glacé d'effroi, les yeux fixés sur la corde, attendait la mort. Les filaments continuaient à se briser. Au moment où il atteignit le rebord du rocher, le malheureux n'était plus soutenu que par un seul cordon. Il saisit la pierre d'une main crispée, se hissa sur la plate-forme et, brisé de terreur, il s'évanouit. Son ami stupéfait s'aperçut qu'il avait les cheveux blancs...

— Est-ce que les aigles vont encore attaquer aujourd'hui? demandai-je vaguement inquiet.

— Ils approcheront bien, dit le président; mais nous sommes nombreux et nous avons des fusils.

Nous étions arrivés au pied du plus haut escarpement. La cime se dressait à pic à cinq cents mètres au-dessus de nous. Les aigles se détachaient davantage dans l'espace. Les branchages énormes qui comblaient l'aire et cachaient le jeune aiglon ressortaient très nettement. Nous montâmes un peu plus haut et deux paysans se postèrent là après avoir armé leurs fusils. Quelques minutes après nous avions atteint la crête du rocher.

Le paquet de cordes fut déroulé et soigneusement examiné. Pierre s'assit sur la planchette. On l'attacha par la ceinture et par les aisselles, et le guide, un bon revolver à la main, aidé d'un paysan, le descendit lentement, le long des roches nues. L'aire se trouvait à vingt mètres au-dessous de nous. Quelques secondes après un bruyant battement d'ailes nous avertit que les aigles approchaient pour défendre leur nid. Un coup de fusil tiré par le président les arrêta net. Les oiseaux remontèrent. A plusieurs reprises ils tentèrent de redescendre. De nouvelles décharges les tinrent à distance.

L'air était limpide : un vent frais nous fouettait le visage, et c'était un spectacle merveilleux que de voir glisser au-dessus de l'abîme cet homme que tout menaçait.

— J'y suis, cria-t-il.

En me penchant un peu je l'aperçus debout dans l'aire. L'aiglon piaulait; le père et la mère planaient au-dessus de nous, secouant leurs ailes immenses, avec des appels stridents. L'aiglon n'avait que quatorze jours à peine, et déjà il cherchait à se défendre, braquant sur l'envahisseur qu'il fixait de ses yeux ronds ses redoutables serres noires et jaunes. D'un coup de pied, Pierre le jeta hors de l'aire, et l'oiseau tomba un peu soutenu par ses ailes courtes au milieu des sapins qui hérissaient le bas de la hauteur.

Dix minutes après, on avait remonté Pierre.

— Bravo! lui dis-je.

— Oh! c'est plus facile qu'au Pelvoux! ajouta-t-il simplement.

Nous nous hâtâmes de redescendre et de gagner le petit bois de sapins.

L'aiglon couché sur le dos tenait ses serres ouvertes et faisait claquer son bec. On l'enveloppa dans une couverture et tout fut dit. En haut les aigles continuaient à planer en jetant de grands cris à la vue de leur nid devenu désert.

L'aiglon a grandi. Si quelquefois, lecteurs, vous allez à Paris, rendez-vous au Jardin des Plantes, vous l'y verrez dans toute sa beauté, mais quand vous regarderez ses ailes immenses et ses serres énormes, vous

songerez au pauvre Pierre et à cette rude expédition du Pelvoux où ses cheveux ont blanchi.

J'ai vu dans les Alpes plusieurs sortes d'aigles : outre le grand aigle royal dont les plumes brunes légèrement tigrées de blanc ont des reflets fauves, on y rencontre encore l'aigle criard, plus petit mais peut-être aussi plus dangereux pour les animaux dont il fait sa proie. L'aigle impérial qui porte sur les épaules une tache blanche est plus rare. Plus rare encore est le gypaëte, l'aigle barbu, l'oiseau le plus puissant des Alpes et qui rappelle par sa force et ses dimensions (son envergure atteint souvent plus de seize pieds) le grand vautour condor des Cordillères américaines. Dans la Suisse allemande on l'appelle le « Laemmergeier », le « vautour des agneaux ». C'est une bête superbe, dangereuse pour l'homme, pour les troupeaux qu'elle décime, mais qui fournit au chasseur l'occasion d'un magnifique coup de fusil.

Quelque temps après l'expédition que je viens de raconter, je fus avisé par un douanier qui connaissait mes goûts qu'on avait découvert sur la frontière l'aire d'un gypaëte. J'avais présentes au cœur toutes les émotions éprouvées dans la chasse précédente et je voulais les éprouver encore. Je partis presque aussitôt et me rendis à Briançon où l'on me mit en rapport avec mon douanier. Celui-ci m'apprit que nous trouverions les gypaëtes dans les rochers presque inaccessibles situés derrière le grand Oréa, au-dessus de la vallée de la Guisanne. Nous nous rendîmes en voiture jusqu'au pied de la montagne, et l'après-midi, nous nous dirigeâmes vers les hauteurs. La nuit nous surprit pendant l'ascension, et nous dûmes nous réfugier dans une méchante cabane en planches bâtie là pour les bergers sans doute.

Le lendemain, avant le lever du soleil, nous nous levons. Mon guide emportait un poulet vivant qu'il alla déposer sur une plate-forme, au milieu des rochers, après l'avoir préalablement attaché à une grosse pierre. L'appât bien exposé, il me conduisit à cinquante mètres de là, dans une anfractuosité de rochers où tous les deux nous prîmes place. J'avais mon fusil : le canon gauche était chargé de grosses chevrotines : j'avais coulé une balle dans le canon droit.

Bientôt, du côté de l'Italie apparut une grande bande rouge qui s'élargit presque à vue d'œil. C'était le jour. Autour de nous la montagne semblait déserte. Seuls quelques traquets, sautillant de pierre en pierre, jetaient une note vivante dans cette morne solitude. Point de gypaëte. Tout à coup, j'entendis un cri au-dessus du rocher qui nous abritait. Le douanier me serra le bras pour m'avertir qu'il fallait rester immobile.

Les pierres qui faisaient saillie au-dessus de nos têtes nous empêchaient de voir mais aussi d'être vus. Toutefois, je compris bientôt, à

l'inquiétude que manifestait notre poulet, que l'ennemi était proche. Ce n'est pas sans motifs que le dicton parle de « l'œil d'aigle ». Du haut des airs où ils planaient, les deux gypaëtes qui hantaient la région avaient aperçu notre appât et s'étaient appelés aussitôt. Presque au même instant je vis une ombre passer au-dessus de nous et l'un des gypaëtes bondit sur la plate-forme.

— Visez l'épaule, me souffla le douanier.

D'un coup de bec l'oiseau avait arraché la tête du poulet et déjà il commençait à le dépecer. Je visai l'épaule et lâchai la détente. L'aigle fit un bond effroyable, sans quitter la plate-forme et poussa un glapissement sauvage auquel répondit le cri de l'autre aigle qui était resté perché sur notre rocher. En même temps je vis encore une ombre passer devant nous et le second gypaëte vint s'abattre auprès du premier. Je lui envoyai le coup de fusil chargé à chevrotines. La charge était trop faible. Quelques plumes volèrent, mais la bête prit son essor et, à mon regret, disparut bientôt à nos yeux. N'importe, il nous restait le premier oiseau qui glapissait toujours lamentablement. En nous voyant venir, il cessa brusquement de crier, s'assit sur sa queue, braqua ses serres et fit claquer son bec.

— N'approchez pas encore, me cria le douanier, il lui reste une aile.

Je n'approchai pas. Je coulai une seconde balle dans mon fusil et visai de nouveau la bête. Elle tomba raide morte. Je courus vers elle et l'enveloppai dans un sac de toile côte à côte avec le cadavre du poulet.

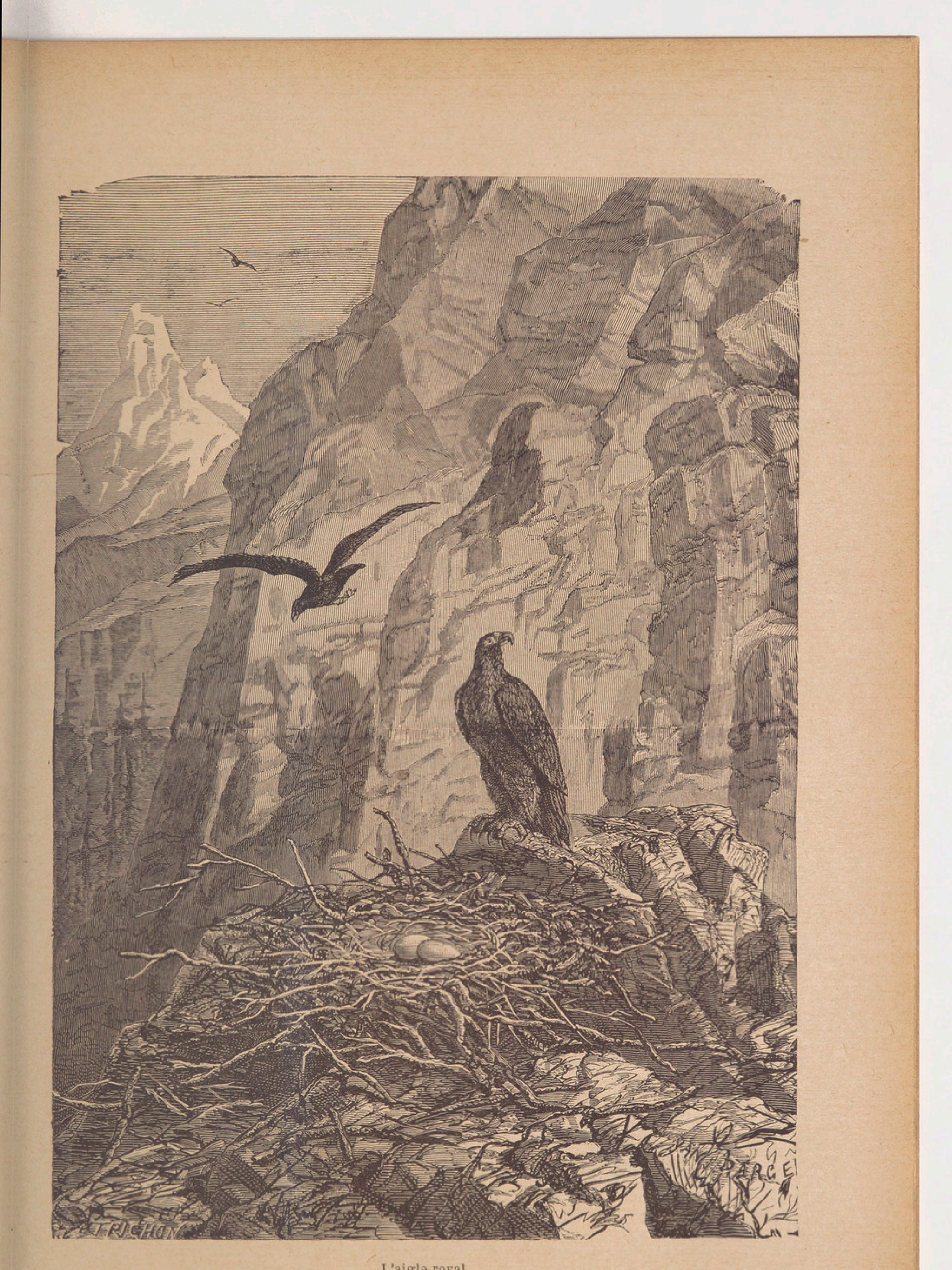
— Maintenant, me dit le douanier, allons voir l'aire.

Nous marchâmes pendant près d'un kilomètre au milieu de rochers énormes. Enfin mon compagnon s'arrêta, se dirigea vers une corniche et me fit signe de le rejoindre. Nous gagnâmes à plat ventre l'extrémité du rocher et là nous aperçûmes, à 40 ou 50 mètres au-dessous de nous, entre deux pierres, l'aire des gypaëtes. Il y avait trois œufs. Impossible d'aller les chercher. Nous les abandonnâmes et revînmes sur nos pas. J'étais ravi du précieux trophée que j'emportai.

Je fis empailler la bête. Les ailes avaient une envergure de $3^{m},30$. Dans la carcasse, que j'ai conservée, nous trouvâmes deux os appartenant à deux chamois différents. Ils étaient l'un et l'autre gros comme le bras. Je compris que le gypaëte était l'animal le plus dangereux des Alpes et le rival redoutable des chasseurs de montagne. Je compris aussi pourquoi on l'épargnait si peu et pourquoi il se faisait de plus en plus rare.

*
* *

J'adore la chasse. Je ne connais pas d'exercices qui soient plus sains pour le corps de l'homme et qui reposent mieux l'esprit fatigué. Mais, j'ai en horreur la chasse dans des parcs réservés où l'on élève le gibier, où des rabatteurs l'amènent devant le tireur, où l'on massacre tout ce qui se pré-



L'aigle royal.

sente, sans efforts et sans fatigues. Dans les Alpes, le gibier est rare. Il faut le chercher et le trouver. Mais quand on l'atteint, quelle joie et quelle satisfaction! Je préfère un beau coq de bruyère, un tétras noir tué dans un champ de rhododendrons sur les cimes à tous les faisans qu'on peut abattre dans les tirés dont je parlais tout à l'heure. Parlons donc des oiseaux qu'on ne rencontre guère que dans les Alpes françaises.

Le plus beau est le grand tétras. Il atteint parfois un mètre de long et pèse alors de dix à douze livres. Son plumage est noir, avec des reflets métalliques vert foncé; autour de ses yeux on voit une peau unie d'un rouge vif. Le ventre est noir mais avec des plumes blanches. Avec sa queue fourchue qui prend, quand il fait la roue, la forme d'une lyre, le mâle est un oiseau ravissant. La femelle est moins belle et ses couleurs sont plus ternes. Le coq de bruyère se nourrit de feuilles, de baies, de myrtilles et de genévriers, des fruits du hêtre. L'hiver il s'attaque aux bourgeons de sapins, aux mousses, aux lichens. Il descend rarement au-dessous de 1,800 mètres.

La gélinote, malgré sa fécondité, n'est pas plus commune que le coq de bruyère. La « poule des bois », comme on l'appelle, vit également sur les hautes cimes. Elle pond aux pieds des rhododendrons ou des genévriers de quinze à dix-huit œufs, et cela deux fois par an. Son plumage est roux tacheté de noir. Le mâle a des taches rouges autour des yeux et une tache noire sous la gorge. Au moindre bruit, la gélinotte se perche sur une branche. On peut alors l'approcher et la tuer aisément. Les braconniers le savent bien et chaque année détruisent presque toutes les couvées au détriment des vrais chasseurs.

La bartavelle, qu'on appelle parfois la perdrix bleue, est avant tout un gibier des montagnes. On donne en France le nom de bartavelle à la grosse perdrix rouge, qui vit isolée. Elle n'a pourtant rien de commun avec celle qu'on trouve dans les Alpes françaises. D'abord l'oiseau est beaucoup plus fort et plus haut perché sur les pattes. La couleur générale est celle de la perdrix rouge mais chez la bartavelle les plumes du dos ont un reflet bleuâtre très accentué. Autres particularités : le collier de la bartavelle descend beaucoup plus bas que celui de la perdrix rouge, et les plumes qui garnissent le flanc, au lieu d'être rayées par une seule tache, sont rayées par deux taches noires séparées par un liseré blanc.

A la bartavelle bleue on peut rattacher la rochassière. Mais la rochassière n'est guère plus grosse qu'une caille. Elle a un bec énorme et vit au milieu des rochers du Dauphiné. C'est un oiseau très difficile à approcher. Elle fuit de très loin, avec un vol descendant très rapide. Je n'ai pu en tirer qu'une fois et je n'en ai jamais tué.

N'oublions pas le jalabre, cette jolie perdrix au bec noir recourbé à l'extrémité et dont le plumage varie suivant les saisons, gris l'été, blanc l'hiver. Ces beaux lagopèdes vivent en troupes au milieu des glaciers et leur vol, de loin, rappelle assez celui des pigeons. Leurs pattes curieuses,

garnies de plumes fines comme du poil sont armées de griffes aiguës, larges et creuses, tranchantes sur les côtés. La chair bien faisandée a le goût du canard sauvage.

Signalons en terminant l'existence dans les Alpes d'un gibier bien connu des gourmets, mais bien rare malheureusement : l'alpin, dont la chair est aussi grasse et plus fine encore que celle de l'ortolan. Cet oiseau est d'une couleur grise très vulgaire. Il vit sur les rochers élevés avec le pinson et le bruant des neiges. Quelques alpins deviennent blancs pendant l'hiver. Les amateurs doivent en payer la douzaine dix et douze francs, quelquefois même davantage.

Outre les oiseaux que je viens de nommer, on trouve dans les Alpes les mêmes oiseaux que dans le reste de la France. L'hiver, les grives arrivent en foule; à l'automne et au printemps les bécasses garnissent les bois; en août et septembre les cailles abondent dans les vallées. Les oiseaux de passage ne manquent point. J'y ai vu des outardes, des hérons et des cigognes. Sur les bords de la Durance on a tué des ibis et des flamants roses.

Pourtant, que le lecteur n'aille point s'imaginer que les Alpes françaises soient le Paradis des chasseurs. Les courses en montagnes sont longues et pénibles. Il arrive parfois qu'on reste des jours entiers dehors sans rien voir et sans rien tuer. Mais on triomphe d'autant plus les jours de bonne fortune; le souvenir de ces chasses captivantes ne dure que plus longtemps et les bons souvenirs ne sont-ils pas, avec l'espérance, ce qu'il y a de plus doux dans la vie?

XXI

De l'humeur maussade des marmottes. — Dans les tanières. — Lièvres blancs. — Le chamois. — Ses habitudes. — Qualités requises pour un chasseur. — Les derniers bouquetins. — Loups et loups-cerviers.

« J'avais une marmotte; elle est morte de faim. »

Depuis qu'un poète a écrit ce vers qui fait partie d'un poème en trois parties où l'on raconte les malheurs d'un enfant de la Savoie, poème qui trouve sa place dans tous les choix de lectures et que les écoliers déclament d'une voix traînante et monotone, on croit généralement en France que la marmotte est un animal susceptible d'être apprivoisé. Ce qui confirme dans cette idée, c'est de voir les petits montagnards, ramoneurs aux joues noircies ou mendiants aux joues roses, faire danser leurs bêtes comme les nègres ou les saltimbanques font danser des singes, et récolter ainsi, dans les rues des grandes villes, une ample moisson de gros sous. Comme beaucoup d'autres, cette croyance touche à la légende. La marmotte est un animal qu'on ne dompte point, même quand on le prend tout jeune. C'est une bête hargneuse et méchante, toujours prête à mordre et à siffler de colère. Elle saute et bondit quand on tire la chaînette qui l'attache et le bon public croit que cela danse. J'en avais une qui me venait du Queyras. On l'avait prise toute petite et je comptais bien l'apprivoiser. Va te promener! Quand elle eut des dents, ce fut l'être le plus hargneux et le plus insupportable qui ait jamais existé. Je ne calmais ses colères qu'en lui donnant des figues, fruit pour lequel elle avait une prédilection particulière. Un soir, elle en fit une telle consommation que dans la nuit elle eut une indigestion et qu'elle mourut. Impossible d'inscrire sur sa tombe le vers qui commence le chapitre.

A part son mauvais caractère et ses habitudes d'enfant grognon qui ne veut pas se corriger, la marmotte est un animal intéressant au premier chef. Elle est de la grosseur d'un chat de forte taille, et possède une fourrure à l'aide de laquelle on confectionne des tapis de luxe précieux. Quelques commerçants de Briançon ont la spécialité de cet article. Chaque peau préparée et montée est livrée au commerce pour une somme variant de huit à douze francs. Il en faut six au moins pour faire un petit tapis de pieds présentable. Cela vaut de cinquante à soixante francs. La spéculation est productive. Une peau de marmotte est vendue 1 franc par le chasseur. Le tanneur la prépare pour trente ou quarante centimes. Bénéfice net : dix francs par peau en moyenne. Et il y a des gens qui se plaignent de ce que l'industrie soit dans le marasme!

La marmotte se rencontre dans toutes les Alpes françaises, là où il y a des rochers sous lesquels elle trouve des retraites sûres. Elle descend rarement au-dessous de deux mille cent mètres et ne s'élève guère au-dessus de deux mille deux cents. Elle vit dans des tanières dont l'ouverture est toujours exposée au midi ou au levant, jamais au nord ou au couchant. Elle s'y enferme de la mi-septembre à la mi-mai, vit pendant quelque temps dans son trou des racines qu'elle a amassées, et finit par s'endormir d'un sommeil profond qui dure jusqu'aux beaux jours. C'est au commencement de cette saison, alors que sa fourrure est belle, que les montagnards lui font la chasse. On creuse le sol, on ouvre les tanières, et alors il n'est pas rare qu'on capture jusqu'à dix pièces à la fois. Celles-là seules échappent qui se sont glissées au milieu des roches inattaquables ou dont les tanières n'ont pas été découvertes.

Les montagnards mangent rarement les marmottes qu'ils tuent ainsi. Leur chair, en cette saison surtout, est trop chargée de graisse, trop huileuse pour constituer un manger passable. Ceux qui se décident à en faire leur nourriture doivent préalablement la faire cuire dans plusieurs eaux successives. En revanche, ils recueillent toujours la graisse des animaux capturés. Cette graisse a la finesse et la fluidité de l'huile, elle ne se solidifie jamais. On l'utilise utilement contre les rhumatismes.

Pendant l'été, les marmottes courent en bandes nombreuses dans la montagne, sans toutefois s'éloigner beaucoup de leurs terriers. Elles placent toujours une des leurs en sentinelle au-dessus d'un rocher qui domine la région. A la moindre alerte, dès qu'apparaît un homme ou un animal suspect, la sentinelle pousse un cri ou plutôt une sorte de sifflement aigu, strident, et toute la bande disparaît dans les trous. Que de fois le touriste n'a-t-il pas entendu ce signal d'alarme en traversant les cols ou en descendant les vallées. Il ne voyait rien, n'apercevait rien; mais lui était vu observé, surveillé, et sa présence était aussitôt signalée comme un danger. En cette saison, pour approcher la marmotte, il faut la surprendre et s'armer de fusils à longue portée. Un chasseur adroit y parvient quelquefois, mais les résultats du coup de fusil sont insignifiants : presque

toujours la bête est maigre, sa fourrure n'est plus représentée que par un cuir sans valeur. Les chasseurs de passage se livrent seuls à cet exercice. La vraie chasse, je le répète, se fait en octobre, alors que la marmotte est grasse, bien fourrée et qu'elle a une valeur vénale.

*
* *

En chassant la marmotte, on peut aussi chasser le lièvre blanc des Alpes. L'été, ce lièvre ressemble à s'y méprendre à un gros lapin gris; l'hiver venu, son pelage se transforme et devient du plus beau blanc. Jamais la théorie dite des milieux à l'aide de laquelle les naturalistes expliquent tant de choses, n'a semblé plus exacte. Le lièvre des Alpes devient blanc à mesure que la neige recouvre les sommets qu'il habite. A première vue, l'animal fait illusion : sa taille est celle d'un lièvre ordinaire; dépouillez-le de sa fourrure, son volume diminue de moitié. Mis en civet, sa chair rappelle le goût et a le parfum de la chair du lièvre de plaine.

Peu d'animaux sont aussi bien appropriés pour vivre dans la région qui leur est assignée. Le poil très long et très épais les protège contre les attaques du vent et les atteintes du froid. Les pattes dont les doigts s'élargissent d'une façon démesuré sont garnies de poils touffus qui les empêchent de s'enfoncer dans la neige molle. Enfin leurs griffes, très longues, très dures, tranchantes sur les côtés et creuses à l'intérieur, leur permettent de courir à leur gré sur la neige dure ou la surface des glaciers.

J'aurais voulu me procurer vivant un de ces beaux animaux. La tâche fut assez malaisée. A la fin, un berger du Chaillol put en capturer deux, une portée, qu'il trouva dans un champ de myrtiles sur les flancs de la montagne. Je les élevai de mon mieux. L'herbe fraîche ne leur manquait point, non plus que la mousse et le lichen. Mes gaillards se portaient à merveille et ils avaient atteint un poids raisonnable lorsque l'hiver survint. Presque aussitôt, ils devinrent tristes ; ils s'agitaient et bondissaient dans le coffre qui les abritait comme si un gros danger les menaçait. Je redoublai de soins, d'efforts ; ce fut peine perdue. Un soir la neige tomba en abondance ; le lendemain les lièvres étaient morts. Ils avaient hérité de la nostalgie des grands froids, des hivers rudes, des neiges blanches et n'avaient pu s'accoutumer à l'esclavage. Il est des êtres, comme des plantes, qu'il faut laisser là où ils sont nés, sous peine de les voir se détériorer, s'affaiblir et mourir.

*
* *

Le souvenir de mes deux pauvres lièvres me rappelle les grandes chasses faites dans la montagne, dans ces lieux où le renard abonde, où l'on trouve le blaireau, la fouine, la belette et même, dans le Dévoluy, la

martre zibeline. Plus d'une fois, j'ai eu la bonne fortune de réussir dans les expéditions cynégétiques que je dirigeai contre ces bêtes puantes, comme les nomment les aviculteurs. Entre temps, je suis allé à la chasse à l'ours dont j'ai fouillé les tanières et que je n'ai jamais vu. J'ai poursuivi le chamois sur les sommets et Grivel m'en a fait tuer un. C'est à ces dernières chasses que se rattachent mes meilleurs souvenirs.

Dans les Pyrénées le chamois s'appelle izard. Quel gracieux animal ! sa peau est d'un blond roussâtre en été, foncé en automne, et qui devient gris blanc en hiver. Sa tête est surmontée de deux petites cornes creuses et noires dont l'extrémité très aiguë est légèrement recourbée en arrière. Un émérite chasseur d'izards, le vicomte de Dan, parle ainsi de ses mœurs et de ses habitudes :

« L'izard est essentiellement animal de compagnie : la harde est toujours commandée par un mâle qui, par la toute-puissance de la force et de l'expérience, s'est constitué chef, et emploie toutes ses facultés à la défense et à la sécurité de tous ; il veille pendant que les autres dorment, place des sentinelles, choisit les campements, connaît les pâturages les plus succulents, les paysages les moins exposés à l'atteinte de l'ennemi. Debout et immobile sur la pointe d'un rocher, la tête tournée du côté d'où souffle le vent, il aspire fortement et cherche à saisir les émanations suspectes ; ses oreilles droites et mobiles étudient les moindres bruits, ses yeux sondent les plis du terrain, suivent la pierre qui se détache et roule sans cause, l'ombre des ailes de l'oiseau qui passe ; et lorsqu'il est bien certain que nul danger n'est proche, il descend gravement, choisit un remplaçant vigilant et expérimenté, lui donne les instructions, et, sûr d'avoir rempli son devoir, rejoint ses sujets et ne prend qu'alors le repos et la nourriture qui lui sont nécessaires. Se confiant entièrement à lui, les femelles, noblement couchées sur le gazon vert, suivent d'un œil maternel et caressant les jeux et les luttes mutines des petits chevreaux. »

Le même écrivain donne ailleurs des conseils pour la chasse au chamois. Les chapitres XIII et XIV de cet ouvrage prouvent qu'il n'en exagère point les périls :

« Pour chasser l'izard, il ne suffit pas d'en avoir le désir ; le γνῶθι σέαυτον des Grecs est indispensable. Il faut, en effet, se connaître soi-même, savoir si les jarrets pourront résister à la fatigue de la descente après que les poumons auront supporté celle de la montée ; être exempt de tout vertige et pouvoir contempler froidement et sans oppression le gouffre au fond duquel le torrent blanchit et écume ; être certain que l'on ne reculera devant aucun obstacle, l'hésitation est souvent mortelle comme l'imprudence et pourrait avoir de funestes suites pour tous. Le danger n'est pourtant pas partout ; le précipice n'est pas sous tous les pas ; de vertes prairies, de vastes plaines se rencontrent au sommet des monts ; mais quelquefois au bout de la prairie, aux confins de la plaine, le roc à pic, la pente de neige rapide et glissante : veillez sur vous ; sachez choisir vos compagnons ;

Bouquetins des Alpes.

fuyez ceux qui ne redoutent rien et qui disent ne jamais manquer un coup de fusil, ils vous feraient probablement manquer la chasse : bon pied, bon œil, réserve et silence sont aussi précieux que prudence bonne volonté et résolution... »

La chasse à l'ours, du moins comme je l'ai faite, est chose très praticable; la chasse au chamois peut-être; quant à la chasse au bouquetin, je la déclare impossible, non seulement à cause de la rareté de ce bel animal, mais aussi parce que ceux qu'on peut trouver ne vivent que sur les sommets inaccessibles. Connaissez-vous le proverbe : « il saute comme un cabri »? Les cabris sont les petits du bouquetin. Jugez par là de la prestesse des parents : à peine les avez-vous entrevus qu'ils ont déjà disparu. Le bouquetin a les mêmes mœurs que le chamois, mais il est plus méfiant encore. Une seule sentinelle ne lui suffit pas; il faut au troupeau deux ou trois guetteurs, quelquefois même quatre. Les derniers échantillons de l'espèce ne se rencontrent plus guère que dans les Alpes italiennes et le Diois. J'en ai vu un qu'on avait tué par surprise dans cette dernière région. Son pelage était fauve au-dessus et blanchâtre en dessous. Une raie noire lui traversait le dos; ses cornes développées en spirale avaient près d'un mètre de long. Je me suis rarement trouvé en présence d'un animal plus gracieux, plus svelte et de formes plus agiles. Ce n'est qu'en hiver, quand il quitte les hautes cimes, que le chasseur à l'affût peut l'atteindre d'une balle.

*
* *

A Ernée, un jour pendant l'hiver de 1870, j'aperçus en ouvrant la porte de la maison de très grand matin, deux ou trois animaux qui ressemblaient à des chiens de forte taille. J'avais onze ans alors. Les animaux fouillaient les balayures jetées en monceau devant chaque maison de la grande rue. Au premier aspect je reconnus que c'étaient des loups et je refermai la porte en criant. De leur côté les bêtes dérangées poussèrent un aboi rauque suivi d'un long hurlement et regagnèrent la campagne et la forêt voisine.

J'étais alors possédé du démon de la lecture. Je dévorais indistinctement tous les livres qui me tombaient sous la main; mais, à partir de ce moment, les histoires de loups m'intéressaient plus que toutes les autres. Histoires fantastiques, histoires vraies, depuis le conte du petit Chaperon rouge jusqu'aux faits divers des journaux racontant comment, à tel endroit, une brebis avait disparu ou un poulain avait été étranglé, eurent le don de captiver toute mon attention. Cela ne me rendait pas très brave, la nuit dans le jardin; mais j'éprouvais ces émotions fortes que donnent les contes, et il m'en est resté un goût particulier pour toutes les histoires qu'on raconte dans les veillées.

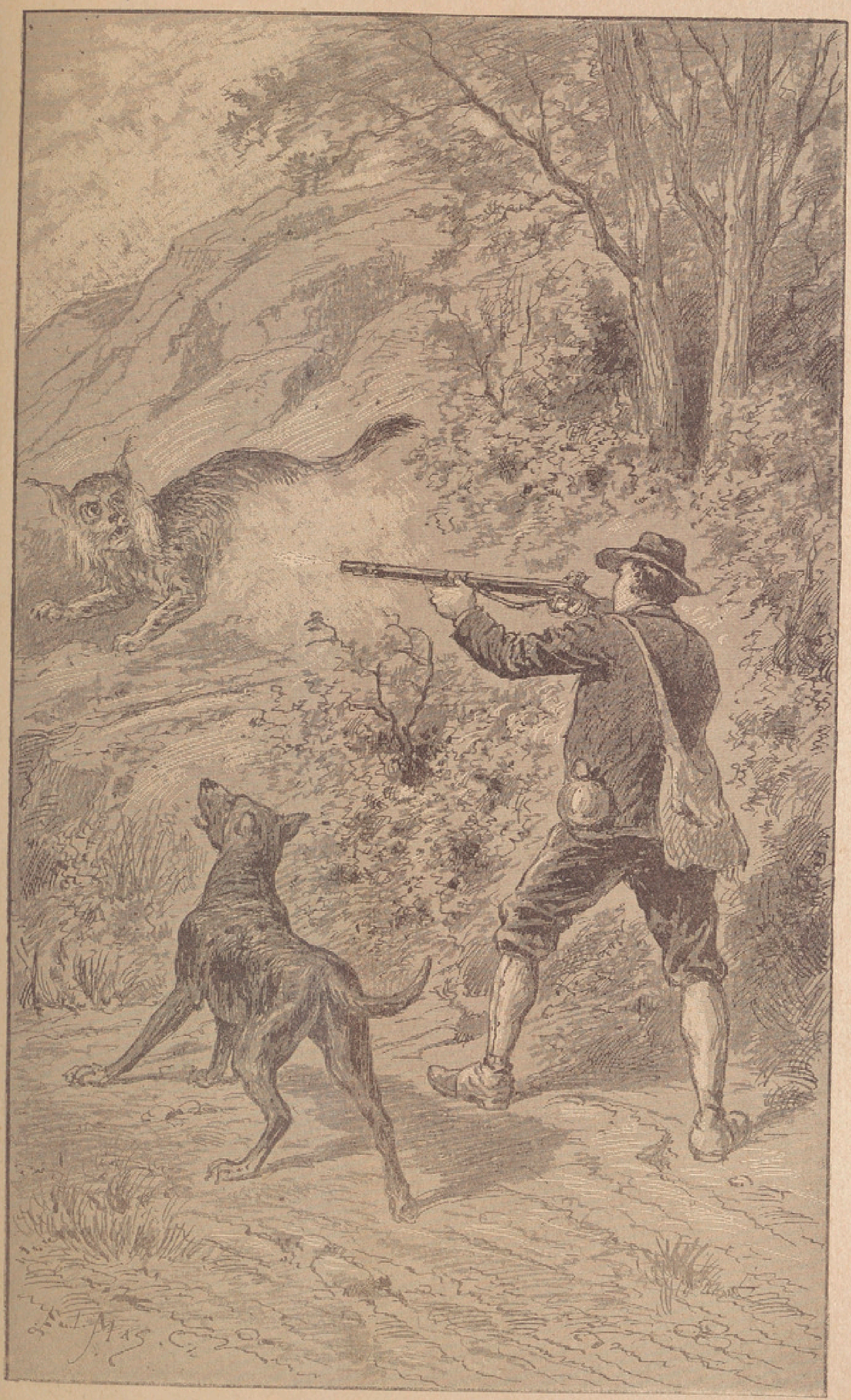
Je doute que les petits enfants des Alpes françaises rencontrent jamais un loup près de leur demeure. Sauf dans quelques bois du Dauphiné, ils ont à peu près disparu des montagnes. Jadis au contraire ils foisonnaient. Le Valgaudemar surtout en était infesté. Dans la commune de Villard-Loubière, où ils constituaient un véritable fléau, on leur faisait une guerre acharnée; on les prenait avec de grands filets, et on les mettait aussitôt à mort. Ces mesures énergiques en débarrassèrent peu à peu le pays, et aujourd'hui, il faudrait battre bien des sommets boisés avant d'en rencontrer un seul. Si les montagnards tiennent à voir des loups, ils devront désormais visiter les ménageries, à moins qu'ils ne préfèrent se déplacer et gagner la Marche et le Périgord qui en ont conservé en liberté une assez belle collection.

En revanche, il peut leur arriver, dans le Valgaudemar et dans le Briançonnais surtout, de se trouver face à face avec un lynx, avec un loup-cervier.

Cette bête appartient à la race féline. Elle est moins grosse que le loup, plus basse sur les pattes, mais elle est plus vigoureuse et plus redoutable. Le lynx monte aux arbres d'où il guette sa proie. Il a assez, en grand, les habitudes du chat. Son pelage, en général d'une couleur grise plus ou moins foncée, est sombre sur le dos et se dégrade sous le ventre qui est de nuance blanchâtre tachetée de noir. Très prudent, il évite toujours la présence de l'homme et se laisse rarement apercevoir. Il inspire du reste aux montagnards une terreur invincible et plus d'un bon chasseur de chamois redoute de l'attaquer.

La première fois que j'allai dans le Valgaudemar, j'entendis parler des exploits d'un loup-cervier. La bête avait élu domicile dans les bois qui couronnent les hauteurs qui font face à Villard-Loubière. On parlait de chèvres étranglées, de brebis à moitié dévorées. Même la veille une vache avait disparu et le matin on l'avait retrouvée à moitié dévorée au milieu des bois. Les pâtres n'osaient plus s'aventurer loin des habitations, et les vieilles femmes répétaient entre elles que le monstre avait dû goûter de la chair humaine pour s'approcher si près des villages.

Le même jour je faisais connaissance de Gueydan. Il était allé chasser le lièvre avec un bon chien courant dans les parages hantés par la bête. Tout à coup, son chien empoigne une piste et s'élance en aboyant. Gueydan se hâte à quelques pas derrière. Bientôt il arrive en face d'un hallier épais où des buissons alternaient avec des rochers. Le chien s'élance en avant et disparaît. Soudain, les aboiements cessent; un cri rauque, un miaulement sauvage et prolongé se fait entendre et Gueydan voit son chien revenir sur ses pas, effaré et tremblant, portant au cou une estafilade sanglante. Le pauvre animal, la queue entre les jambes, tremblait de tous ses membres. Pourtant le chien était de forte taille et très capable de résister à un loup. Mais un loup n'est pas un loup-cervier.



Un seul coup suffit pour le tuer raide. (Page 187.)

Gueydan, qui n'était rien moins que rassuré, se hâta de battre en retraite et de retourner au village.

Il me conta sa mésaventure. J'essayai de lui expliquer que le loup-cervier n'était pas plus à l'épreuve du plomb qu'une autre bête, et que d'un coup de carabine il en aurait vite raison. Ce fut peine perdue : pour Gueydan, c'était un animal de dimensions colossales et contre lequel l'homme ne pouvait rien.

J'avais oublié cette histoire lorsque cinq mois après, un jour que je travaillais dans ma chambre à Gap, j'entendis frapper à ma porte.

— Entrez ! criai-je.

C'était Gueydan, le visage joyeux et l'air triomphant. Il me conta qu'il avait pris deux aigles vivants qui s'étaient abattus au fond d'un chemin creux et à qui l'espace avait manqué pour prendre leur essor. Il était allé les porter à Marseille, au Jardin d'Acclimatation, et il en avait visité la ménagerie.

— J'ai vu un loup-cervier. Je sais ce que c'est à présent, me dit-il. Ce n'est pas bien gros.

— Je vous l'avais bien dit... mais vous ne vouliez pas me croire.

— On les appelle aussi des lynx, continua-t-il sans répondre directement à ma remarque et comme s'il récitait une leçon apprise... Très dangereux pour les troupeaux, il redoute la présence de l'homme.

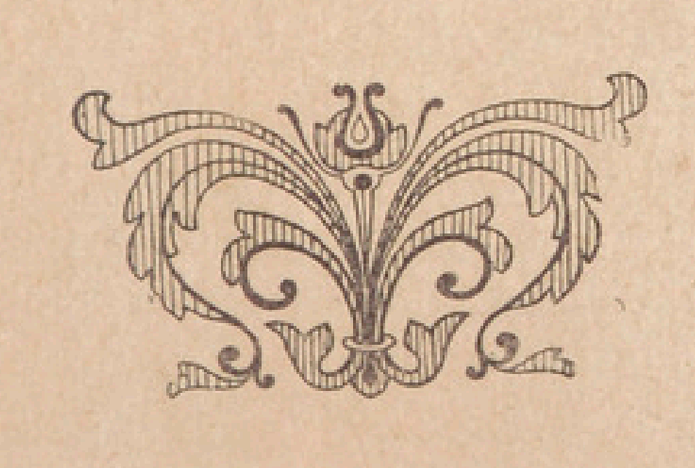
— Vous êtes rassuré à présent?

— Oui, mais je ne suis pas encore content. Vous savez, ajouta-t-il à mi-voix, la bête est encore là-haut. Je l'aurai.

— Bonne chance, mon brave ami.

Je regrettai bien de ne pouvoir prendre part à cette chasse qui eut lieu dès le lendemain. Gueydan gagna le hallier qu'il savait être le refuge de la bête et força son chien à le suivre. Il n'eut pas longtemps à attendre. Le lynx, chassé de sa tanière et sentant la présence de l'ennemi, bondit sur un rocher pour s'enfuir. Un seul coup chargé de fortes chevrotines suffit pour l'arrêter et le tuer raide.

C'est depuis ce temps qu'on regarde Gueydan comme un des meilleurs et des plus hardis chasseurs du Valgaudemar.



XXII

Pont-de-Cervières. — Une danse gauloise. — Musique et figures. — Nostalgie. — Curieuse représentation d'un mystère — La ballade de Roger de Beauvoir.

PONT-DE-CERVIÈRES est un hameau de Briançon, bâti presque au confluent de la Cerveyrette et de la Durance. Le paysage est très beau. A droite Briançon étage ses murs de pierres; en face, Notre-Dame-des-Neiges apparaît sur les hauteurs comme une tache blanche. A gauche des hauteurs boisées limitent l'horizon. Et pourtant, ce n'est pas pour voir le paysage que j'y suis allé le 16 août dernier, jour de la fête patronale : je tenais à voir les jeunes gens du pays danser le bacchu-ber.

Qu'est-ce que le bacchu-ber? J'en donne plus loin la musique et les figures d'après Ladoucette. Pour lui, c'est une pyrrhique grecque qui remonte à la plus haute antiquité. Les habitants l'attribuent à un Romain qui fut longtemps soldat à Briançon et qui s'établit plus tard comme tisserand à Pont-de-Cervières. Pour moi le bacchu-ber est tout simplement une danse funèbre d'origine gauloise. Il m'a semblé retrouver dans l'air que j'ai entendu jouer à Gap par la musique militaire quelque chose de l'évocation des Druides dans *Sigurd*, le bel opéra de Reyer. Les danseurs sont neuf, onze ou treize, vêtus de chemises blanches bouffantes que recouvre une veste courte. Ils sont armés d'épées larges et courtes, dont l'extrémité est arrondie. Ils se balancent, d'un pas grave et régulier, rythmé par le chant des vieilles femmes assises sur le pont. Quand ils dirigent leurs épées vers la terre, il semble qu'ils adressent un salut à quelque guerrier enseveli. Mais comment conclure aujourd'hui? Les vieilles femmes n'ont retenu qu'un air de ce qui fut jadis sans doute des strophes chantées. L'idée a disparu, la forme seule est restée. Elle s'est conservée

jusqu'à nous par un respect pieux, comme ces momies égyptiennes desséchées et noircies qui furent pourtant de grands rois ou des reines éblouissantes de beauté.

MUSIQUE DU BACCHU-BER.

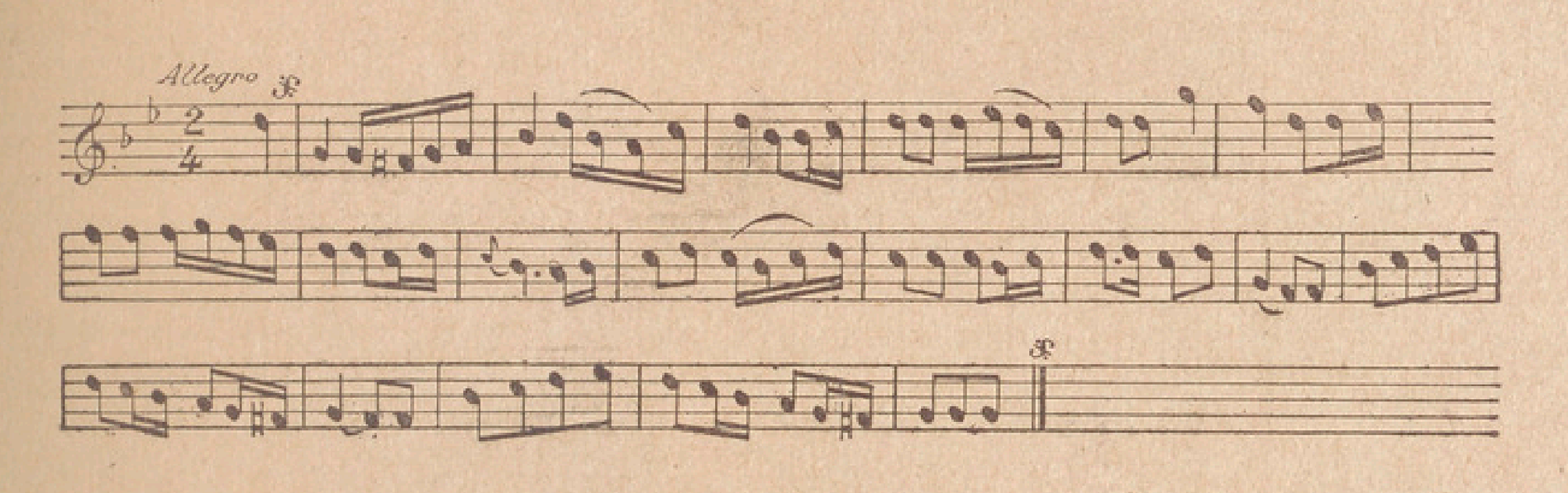


Figure 1. — Les danseurs se disposent en cercle; de la main droite ils tiennent la large poignée de leur épée, et de la gauche la pointe de l'épée de leur voisin.

Figure 2. — Chacun place son épée par terre, de manière que la pointe soit au centre du cercle dont elle fait un rayon.

Figure 3. — Chacun salue à droite en commençant par le chorège.

Figure 4. — Chacun reprend avec la main droite son épée, et tient la pointe de celle du voisin, de la main gauche, comme dans la figure première.

Figure 5. — Les danseurs tournent en cercle en partant du pied gauche.

Figure 6. — Chacun fait un pas à gauche sur le talon, ensuite un mouvement des bras, en tenant toujours son épée et celle du voisin, de manière à avoir le poignet droit sous son coude gauche et le poignet gauche en avant de sa hanche; on va au pas de deux sur la gauche.

Figure 7. — Les onze danseurs se placent spontanément comme dans la figure première.

Figure 8. — Les danseurs, ayant en tête le voisin de gauche du chorège, vont passer sous l'épée de ce chorège, ils défilent et se trouvent les bras croisés, sans lâcher poings et poignées; le chorège, pour se mettre dans la position des autres, fait un mouvement sur soi-même et de ses bras.

Figure 9. — Tous font un mouvement des talons et ils élèvent la main gauche par-dessus la tête, afin de porter l'épée du voisin sur l'épaule gauche.

Figure 10. — Revenant à la position précédente, le chorège passe au centre, tenant toujours pointe et poignée; il porte ses mains à la hauteur de la tête; chacun se presse autour de lui en levant de même les épées. Le chorège passe les deux épées qu'il tient par-dessus ses épaules, sur lesquelles tous les autres reposent leurs armes qui se trouvent ainsi croisées autour du cou, dans une position horizontale. Les danseurs, groupés à l'entour du chorège, font ensuite plusieurs sauts en cadence. Le chorège ramène ses deux épées devant lui et se retrouve bras croisés, ayant toujours pointe et poignée en main; les autres suivent son exemple et reprennent leurs positions de la figure 8.

Figure 11. — Cinq passent à la figure première; trois, y compris le chorège, font un cadre carré de leurs lames; un trio, vis-à-vis, fait la même figure, et les lames se balancent. On défait ensuite ces deux cadres; on prend la position de la figure 8 hormis un de chaque carré qui prend la position de la figure première; six partagés en deux trios parallèles font un triangle de leurs lames, se présentent et se balancent; un troisième trio se forme et se balance, en se portant tour à tour sur les deux autres; il est dans la position de la figure première.

Grotte de la Balme.

Figure 12. — Tous passent à la figure première par l'élévation des bras au-dessus de la tête, en pirouettant sur le talon gauche et en continuant à tenir la poignée de leur épée et la pointe de celle de leur voisin gauche; ils terminent ainsi par un salut la pyrrhique, dans le cours de laquelle ils ont toujours conservé un sérieux solennel, bien différent des mouvements précipités et du bruit avec lesquels la pyrrhique des Grecs représentait le feu des combats.

Pourquoi l'ennui nous gagne-t-il si souvent dans les petites villes? Les distractions manquent, dit-on. Cela est vrai : on ne peut pas toujours errer dans les chemins et parcourir la montagne. Sa tâche faite, on a la ressource de lire. On tombe parfois sur de jolies choses. C'est ainsi que j'ai trouvé une ballade populaire, bien vieille, et pourtant chantée encore, que je donne plus loin avec sa traduction française. Ce qui manque dans les petites villes, c'est la vie sociale. Chacun s'isole, vit à part. Il y a bien des salons où l'on donne des soirées, des cercles, des cafés, mais cela est encore restreint. Le lieu public par excellence, le théâtre, manque. Vient-il une troupe de passage? On ne sait pas où donner la représentation, et le public, maintes fois trompé, ne se risque guère dans la salle qu'on a pu découvrir. Gap ne fait pas exception. Il est vrai qu'à Gap les mécomptes sont fréquents.

Il y a un certain temps, deux industriels annoncent à grands fracas qu'ils vont représenter un mystère, la *Passion de Notre-Seigneur*. Les curieux arrivent. La résurrection d'un de ces vieux drames populaires qui furent l'origine de notre théâtre, séduit les plus rebelles. La salle est pleine; la recette superbe. La toile se lève. Un dialogue s'engage entre les deux industriels qui représentent Jésus-Christ et saint Mathieu.

— Mathieu !

— Plaît-il, bon Dieu?

— Prends ton sac et me suis en Galilée.

Mathieu obéit. Tous les deux sortent. La foule attend, s'inquiète. On va aux renseignements : nos deux industriels sont partis, et vont jouer leur mystère ailleurs.

COMPLAINTE DE ROGER DE BEAUVOIR REVENANT DE LA PALESTINE :

L'y a Rouger de Beauvoir
Que se vaï maridar,
N'en pren frema tant juina
Que l'ousa pas laissar.

Recommanda à sa mera
D'la pas far trabaillar
D'la pas mandar à l'aïga,
Ni couïre, ni pastar.

Embe les aoutres damas,
De la far proumenar ;
A soun couensin de plumas
De la far courdurar...

Au bout de sept semanas
Les puers l'y eu fa gardar;
Si lei menava en païssa
Tout en riba de mar.

Il y a Roger de Beauvoir
Qui va se marier.
Il prend si jeune femme
Qu'il n'ose la quitter.

Il recommande à sa mère
De ne pas la faire travailler,
De ne pas l'envoyer à l'eau,
Pétrir le pain ni enfourner.

Avec les autres dames
De la faire promener
Et de lui faire coudre
Un beau coussin de plumes...

Au bout de sept semaines
On lui fait garder les porcs ;
Elle les menait pâturer
Jusqu'au bord de la mer.

« Ah ! Rouger de Beauvoir,
Que sias delaï la mar,
Si n'en sias en batailla,
Dieu vouen donne secours,
Si n'en sias en chamin
Diou vouen donné retours. »

N'a pas feni la paraoula,
Rouger es arriba.
« Sï, gaïa pourchéreta !
Avez pencha gousta ?

— Ai de pan de sivaïa,
Lou podi pas mangear.
— Sï, gaïa pourchéreta,
Ounte faï bouo in lougear?

— Vel Rouger de Beauvoir,
Dedinch aqueou chasteou.
— Dounc, brava pourchéréta,
Mé vourez pas menar?

— Aï pas mes sept fusaïas,
Moun fais de bouex coupa. »
Rouger pren soun espasa,
Soun faïs de bouex l'y a fa.

« Bounsoir, bounsoir, madama.
Me pourrias pas lougear?
— N'aven lougea ben d'aoutres,
Vous lougearen ben vous.

Et bon, bon, cousiniéras,
Aduset lou soupar.
L'y a una poula roustida
Un chapoun lardouna.

— Disez, disez, madama,
L'y a dengun par soupar?
— L'y a que la pourchiéreta
Que vaou pas l'espérar.

— Chaou benque vague guaïre,
Si vaou pas l'espérar. »
A pas dieh douos paraoulas,
La pourchiéreta a entra.

« Venez si, pourchiéréta,
Venez vous bon soupar.
— Vous remerciou, moussu;
Mas despieu sept anneïas,
De taoura ni dou fu
You me siou approuchïa.

« Ah ! Roger de Beauvoir,
Qui êtes au delà de la mer
Si vous livrez une bataille
Dieu vous accorde secours ;
Si vous êtes en chemin
Dieu vous donne bon retour »

Elle n'a pas fini ces paroles
Que Roger est arrivé.
« Hé, jolie porcherette,
Avez-vous déjà goûté ?

— J'ai du pain d'avoine,
Je ne peux pas le manger.
— Mais, jolie porcherette,
Où fait-il bon loger?

— Chez Roger de Beauvoir,
Dedans ce château.
— Eh bien, brave porcherette,
Ne voulez-vous pas m'y mener?

— Je n'ai pas mes sept fuseaux,
Ni coupé mon faix de bois. »
Roger prend son épée
Et lui fait son faix de bois.

« Bonsoir, bonsoir, madame,
Ne pourriez-vous pas me loger?
— Nous en avons logé bien d'autres;
Nous pouvons bien vous loger.

Allons, allons, les cuisinières,
Apportez le souper.
Il y a une poule rôtie
Et un chapon gras à lard.

— Dites, dites, madame,
Avez-vous quelqu'un à souper?
— Il n'y a que la porcherette,
Elle ne vaut pas qu'on l'attende.

— Il faut qu'elle ne vaille guère,
Pour ne pas valoir qu'on l'attende. »
Il n'avait pas dit ces mots
Que la porcherette est entrée.

« Venez ici, porcherette,
Venez ici pour souper.
— Je vous remercie, monsieur,
Mais depuis sept années,
De la table ou du feu
Je ne me suis point approchée.

— Disez, disez, madama,
L'y a dengun par coueiyear?

— L'y a que la pourchiéréta,
Si ella vouo anar.

— Manda li vouestas fillas,
Li sount accoustumas. »
La pren à la brasseta,
En chambra la pourta.

« Maï couentre la fenestra
M' laissaria pas anar?
— Noun fariou pas, la bella,
Vous anaria tuar.

— O! Rouger de Beauvoir,
Que sias delaï la mar,
Si sias pas par chami
Diou vous fasque venir.

— N'en plourez pas, la bella;
Es plus près que creyas;
Reconnoïns me, ma mia :
Rouger as embrassa.

Qu'aves fa de leï baguas
Que vous aviou donnas?
— Vou estas traitas de suas
M'les an toutas garas.

— Et qu'aves fa des raoubas
Que vous aï achata?
— Vouesta traita de mera
Me les a dechiras. »

Quand veu la matinaïa,
Les puers fan que renar.
« Leva vous, pourchiéreta!
Couquina, ana largear.

— Anna-li, vous, ma mera;
Que les a proun gardas.
Si n' era pas ma mera
Vous fariou pendunlar;
Mas comma sias ma mera,
S'en chan ben engardar. »

— Dites, dites, madame,
Avez-vous quelqu'un à coucher?

— Il n'y a que la porcherette,
Si elle veut bien y aller.

— Envoyez-lui vos filles,
Elles y sont habituées. »
Lui la prend dans ses bras
Et la porte dans sa chambre.

« Tout auprès de la fenêtre
Ne me laisseriez-vous pas aller?
— Non, je ne le ferai pas, la belle,
Car vous iriez vous tuer.

— O Roger de Beauvoir,
Qui êtes au delà de la mer,
Si vous n'êtes pas en chemin
Que Dieu vous amène ici.

— Ne pleurez pas, la belle,
Il est plus près que vous ne croyez.
Reconnais-moi ma mie,
C'est Roger que tu as embrassé.

Qu'avez-vous fait des bagues
Que je vous avais données?
— Vos traîtresses de sœurs
Me les ont toutes ôtées.

— Et qu'avez-vous fait des robes
Que je vous ai achetées?
— Votre traîtresse de mère
Me les a déchirées. »

Et quand vint le matin,
Les porcs ne faisaient que grogner.
« Levez-vous, porcherette,
Coquine, allez les garder.

— Allez-y, vous, ma mère,
Elle ne les a que trop gardés.
Si vous n'étiez pas mère,
Je vous ferais pendre,
Mais, comme vous êtes ma mère,
Il me faut bien m'en garder. »

XXIII

Le Queyras. — Guillestre et Montdauphin. — Un vieil ami. — Le long du Guil. — La Maison du Roi. — Le fort Queyras. — Les barômes. — Vieilles coutumes. — Les fruiteries d'Aiguilles.

Le Queyras, c'est le « Pays des Pierres ». Nulle part peut-être, dans les Alpes, on ne rencontrerait un pareil amas de rochers superposés, de ravines creusées par les eaux, de « ruines », comme on les appelle. L'aspect en est effrayant et l'impression produite est grandiose. Les pins toutefois tempèrent la sauvagerie des monts. Ils ont poussé sur toutes les hauteurs, dans toutes les fissures, dans toutes les combes l'arbre s'est développé. Aujourd'hui, il a tout envahi, et, dans maints endroits, les pierres ont disparu sous les masses vertes.

Le Queyras, c'est la vallée formée par le Guil et par ses affluents. Les montagnes qui l'enveloppent se projettent hardiment, très haut, au-dessus d'elle. Là-bas, tout au fond, c'est le mont Viso. Peu de sommets produisent autant d'impression sur le touriste. Le mont Blanc, malgré ses 4,810 mètres, fait moins d'effet que le Viso, qui n'en a que 3,836. C'est que celui-ci se détache complètement de la base de la chaîne à laquelle il appartient; l'autre, au contraire, s'élève au-dessus d'une arête déjà très élevée. Devant le mont Blanc, on sait qu'on est en face du plus haut sommet de l'Europe; devant le Viso, on a la sensation que la cime entrevue n'a point de rivales. Dans l'antiquité, Pline était convaincu que le Viso était le plus haut massif des Alpes et qu'il était inaccessible. Un Anglais, Matthews, a prouvé le premier le contraire.

Le touriste qui pénètre dans le Queyras, en remontant la vallée de Guil, est arrêté à chaque pas par la beauté du pays. Des torrents au cours

capricieux, des cascades claires dans des vallons aux verdures vigoureuses, des montagnes gazonnées, des prairies aux herbes drues, des bois touffus, tout frappe les regards, tout parle à l'imagination. Quelle que soit la route qu'on prenne, la direction qu'on suive, le résultat est le même. Essayons de mettre un peu d'ordre dans la géographie de cette vallée : deux excursions successives nous permettent de le faire en toute connaissance de cause.

Au moment où le train s'arrête à la gare de Montdauphin, le voyageur qui descend du wagon ne peut s'empêcher d'admirer la magnifique plaine qui l'environne. C'est la plaine de Calme. Bien loin, sur la droite, une rotonde en briques indique l'emplacement des quatre sources minérales du Plan de Phazy, dont les eaux, apéritives et purgatives à la fois, sont employées avec succès dans les maladies du foie, de la peau et des yeux. Le panorama est merveilleux. Tout autour de hautes cimes ; à leur pied, des champs bien cultivés ; au centre de la plaine qui coupe en ligne droite la voie ferrée, la Durance coule avec le bruit frémissant de ses ondes claires.

Cependant, il faut partir : la voiture qui doit nous porter jusqu'à Guillestre est prête; les chevaux impatients piétinent le sol. L'étroite vallée du Guil s'ouvre en face de nous. Sur la gauche, au sommet d'un rocher, le plateau de *Mille Vents*, des murs percés de trous réguliers et au-dessus desquels on aperçoit les faîtes de quelques maisons, indique l'emplacement de Montdauphin, qui garde depuis Vauban cette porte de la France.

Moins d'une heure après le départ nous arrivons à Guillestre.

Guillestre fut jadis une importante cité des Alpes. Elle avait des remparts flanqués de grosses tours qu'on utilise aujourd'hui comme maisons d'habitation, une église commencée à l'époque romane, continuée dans le style gothique et terminée à la Renaissance. Un château, aujourd'hui disparu, servait de résidence à l'archevêque, prince d'Embrun. Jadis Guillestre supporta des sièges, malheureux il est vrai, puisque Lesdiguières put la prendre et qu'elle ne sut pas résister à Eugène de Savoie. Celui-ci força les habitants à lui fournir, comme indemnité de guerre, mille sacs de blé, quatre pièces de canons et une somme de dix mille livres. Comme beaucoup de villes françaises, elle fut ruinée par la révocation de l'édit de Nantes. Bien des habitants durent s'exiler, et maintenant ce n'est plus qu'un gros village.

Je garderai de Guillestre un souvenir ineffaçable. Comme j'errais à l'aventure dans les rues de la ville, je vis venir dans ma direction un jeune homme qu'il me sembla avoir connu quelque part. Lui aussi eut la même impression, car involontairement tous les deux, nous nous arrêtâmes comme pour nous parler, puis, nous nous saluâmes en nous éloignant l'un de l'autre. Une heure plus tard nous nous étions reconnus. C'était un de mes vieux amis d'enfance, un camarade du lycée de Laval que les

hasards de la vie de fonctionnaire avaient conduit là. Que de vieilles histoires furent tirées de l'oubli. Il y avait dix ans que je ne l'avais vu. Les enfants étaient devenus des hommes. Ce sont des heures délicieuses et trop courtes que celles-là... « Nous nous sommes rencontrés par hasard, m'écrivait-il plus tard, comme pour nous serrer la main en passant, sur le chemin de la vie. Nous reverrons-nous un jour ?... » Espérons-le, mon cher ami, et si ces lignes tombent sous tes yeux, qu'elles soient près de toi l'écho fidèle de mes sentiments et de l'émotion profonde et douce que notre causerie d'une heure m'a fait goûter.

Le soir était venu. Bien que le printemps fût assez avancé, les jours n'étaient pas encore très longs. Je voulais voir Château-Queyras, Aiguilles et revenir à Guillestre le surlendemain. Il fallait se hâter et partir.

Une manière de diligence énorme, antique, était attelée devant la porte de l'excellent hôtel où j'étais descendu. Tant bien que mal je me hisse près du conducteur et nous partons. L'altitude de la voie s'élève peu à peu. A deux kilomètres de Guillestre nous atteignons *la viste*, le point de vue, dirions-nous en français. Le spectacle est splendide : les cimes des Alpes françaises se détachent nettement sur l'horizon ; en face, au nord-ouest, les neiges et les glaciers du Pelvoux étincellent aux rayons du soleil couchant.

La diligence roule sur le chemin. Un parapet bordé de blocs de marbre rose sépare la voie d'un ravin effrayant au fond duquel le Guil gronde et se brise. La nuit vient vite. La lune se lève et les étoiles projettent sur la route une vague lumière. Il me semble que la vallée se resserre. Instinctivement on regarde sur la droite les rochers énormes qui sont amoncelés comme s'ils étaient prêts à s'écrouler. Le Guil est à gauche, au fond, dans son trou noir. Nous franchissons ainsi les Ponts de l'*Abreuvoir* et du *Tourniquet* qui coupent la route à angles aigus. Les chevaux galopent ; le conducteur sommeille à moitié : c'est miracle si la pauvre diligence ne s'est pas encore brisée au fond du gouffre.

Il est tard. Tout à coup un hameau s'aperçoit sur la gauche : trois maisons dont une auberge émergent de l'ombre. C'est le Pont du Roi. Les conducteurs de diligence ont toujours soif ; les chevaux, qui le savent bien et qui ne sont pas fâchés de respirer un peu, s'arrêtent d'eux-mêmes aux lieux accoutumés. Nous entrons dans la *Maison du Roi* où l'on nous sert une bouteille d'un très bon génépi. J'avise tout à coup au fond de la salle une sorte de peinture faite sur toile et représentant quelque chose comme une fleur de lis. Je demande des explications à la servante : celle-ci est mécontente d'avoir été forcée de se lever. Elle me répond d'un ton bourru que je le sais aussi bien qu'elle. Le conducteur plus complaisant m'apprend qu'en 1629, alors que Louis XIII se rendait en Italie, il avait fait halte dans cette maison et laissé ce souvenir de lui aux pauvres gens qui l'avaient hébergé.

C'est à partir de la Maison du Roi que commence véritablement le

Château de Queyras.

Queyras. Pourtant la vallée ne s'élargit pas encore. Ce n'est qu'un peu plus loin que le torrent de Cristillan ouvre sur la droite le chemin de Ceillac, et le torrent de l'Eau, sur la gauche, celui d'Arvieux. Mais, brusquement après, la vallée se resserre encore. Il semble que les montagnes sont confondues et qu'une muraille compacte nous barre le passage. La route existe pourtant, au-dessus et près du Guil dont nous suivons toujours le cours. Nous sommes dans les défilés de la Chapelue. Ils me rappellent les Étroits du Dévoluy. Ils sont peut-être plus grandioses.

La voie lactée resplendit au ciel. La lune qui, à mesure que la nuit avance, devient de plus en plus brillante, permet à mes regards qui s'habituent d'ailleurs à l'ombre de ne rien perdre de l'ensemble du tableau. Le conducteur qu'a réveillé le verre de génépi pris à la Maison du Roi se charge de m'expliquer les détails. Peu à peu, nous quittons les défilés. Un mamelon conique, l'*Ange gardien*, se dresse en face de la montagne boisée de Bramousse et nous atteignons bientôt le ravin de Souliers qui s'enfonce sur la droite près du fort Queyras. Ici encore le paysage est admirable ; mais mon attention est surtout attirée par le fort dont les murailles blanches et grises se superposent les unes sur les autres et ressortent merveilleusement sur le fond noir des montagnes qui emplissent l'horizon.

Il est une heure du matin. Les maisons de Château-Queyras bâties au pied du fort sont ensevelies dans l'ombre. Pas de bruit, pas de lumière. Le conducteur me dépose devant une maison silencieuse, l'auberge, et m'engage à frapper vigoureusement à la porte. Pendant que je suis à la lettre cette recommandation, lui-même poursuit sa route plus avant dans le Queyras. Après plusieurs secousses dont la violence va crescendo, l'hôtelier se décide à m'ouvrir. Il me donne une chambre assez confortable et va reprendre son sommeil interrompu. Je ne tarde pas à faire comme lui et je dors d'un sommeil réparateur jusqu'à huit heures du matin. Ce furent les rayons du soleil qui me frappaient en plein le visage qui m'éveillèrent.

Château-Queyras est le chef-lieu de la commune de Château-Ville-Vieille. C'est une petite bourgade fort bien située. Les maisons m'ont semblé mieux bâties que ne le sont ordinairement celles des villages alpins. Le temps était superbe. J'en profitai pour me rendre dans un coin de la commune de Molines en Queyras où je voulais voir de près les barômes ou Pierres coiffées qu'on y trouve. J'en vis cinq, toutes situées au pied de la montagne de Sabran. La plus élevée pouvait avoir quinze mètres de haut. Le fût de ces colonnes est formé de calcaire ; au sommet repose un bloc de serpentine. L'examen attentif du terrain me permit bien vite de constater que je me trouvais en présence d'un phénomène de l'époque glaciaire. Le glissement des glaces avait à la longue usé les roches calcaires sauf la partie que protégeait le bloc de serpentine. De loin on croirait voir des cèpes dont la tête n'est pas encore épanouie. De combien de légendes ces pierres ont-elles été la source ! Il faut que le paysan place une

histoire fantastique partout où se présente à ses yeux un phénomène qu'il n'explique pas. Il satisfait ainsi le besoin âpre qu'a l'esprit de vouloir se rendre compte de tout et le sentiment d'idéal que l'homme attache à la réalité.

De retour à Château-Queyras je visite l'église. Elle date de 1635 ainsi qu'en fait foi une inscription latine. Ce monument remplace une ancienne chapelle dédiée jadis à saint André et que les calvinistes ont détruite en 1574.

Le fort Queyras, qui domine toute la région, est situé dans une position exceptionnelle. Au point de vue militaire, l'emplacement en fait une place de premier ordre. Je doute que la construction réponde actuellement aux nécessités de la guerre. Le fort date de Vauban ; mais il existait auparavant ; la construction de quelques parties remonte même au XIIIe siècle. L'artillerie moderne aurait vite raison de cet amas de pierres qui ne mérite plus guère que de servir de caserne.

Le Queyras formait jadis une grande communauté composée de sept communautés secondaires et qui depuis ont chacune formée une commune. Ces communes, Château-Ville-Vieille, Aiguilles, Abriës, Ristolas, Saint-Véran, Molines et Arvieux ont leurs archives réunies à Ville-Vieille, dans un coffre garni de sept serrures munies de clefs différentes. Chacune de ces clefs est déposée entre les mains du maire de ces communes, et l'ouverture du coffre ne peut avoir lieu qu'en présence de tous les magistrats municipaux de la région.

A partir de Château-Ville-Vieille, la vallée du Guil s'élargit. C'est de là que je pars pour me rendre à Aiguilles. Cette localité m'intéressait tout particulièrement. Elle venait d'être la proie d'un incendie qui l'avait détruite en entier, mais elle se relevait rapidement, plus régulière et plus belle, grâce à quelques riches habitants jadis émigrés en Amérique, grâce à la charité qui en France ne perd jamais ses droits, grâce aux secours du département et de l'État. D'autre part, je savais qu'il y avait là une importante association de propriétaires formée en vue de l'industrie de la fabrication du fromage et je désirais étudier de près une organisation qui tarde bien à se répandre dans les montagnes françaises.

Je fis la route avec un facteur, un brave homme, qui connaissait à merveille le pays. D'ordinaire les facteurs sont peu loquaces, sur les grandes routes du moins. Celui-là faisait exception, heureusement pour moi, car il m'a fort intéressé. Il n'y a pas très longtemps, m'a-t-il dit, que les maires d'Aiguilles portaient le titre de rois. Une fois élus, ils devenaient les maîtres absolus de la communauté, jugeaient les différends, frappaient d'amendes les délinquants cités par eux devant eux, parfois même les condamnaient à l'exil pour un, deux ou trois ans. Les habitants auraient pu éviter cet assujettissement. Ils n'y songeaient pas ; aucun d'eux n'aurait osé enfreindre un ordre ou demander à la loi de le protéger contre un jugement qu'il aurait pu regarder comme injuste. Ce trait de mœurs qui

rappelle les vieilles habitudes d'indépendance des communautés n'a disparu que dans ces derniers temps.

C'est à Aiguilles que se fabriquent les fromages dits fromages du Queyras. On y fait le fromage blanc, façon Gruyère, et surtout le fromage bleu, façon Roquefort. Matin et soir les propriétaires portent à la *fruitière* le lait de leurs vaches. Le même système s'observe à Pongillarde, hameau de la commune de Molines.

Peu d'excursions m'ont autant intéressé que celles-là. Je me rappelais une page d'E. Reclus sur les pâturages pyrénéens comparés à ceux des Alpes et je voulais *de visu* en juger l'exactitude.

« Les pâturages des Pyrénées que la nature a fait si beaux sont déplorablement exploités par les pasteurs. Un seul fait fera juger de l'état d'infériorité dans lequel se trouvent les herbages des Pyrénées comparés à ceux des Alpes. Tandis que le rendement à l'hectare des pâturages alpins s'élève jusqu'à cent francs pour la période d'été, les profits correspondants ne sont dans les Pyrénées que de dix ou même de cinq francs... Aussi la condition du pâtre pyrénéen est-elle des plus misérables : on estimait récemment que son entretien lui revenait, en moyenne, à vingt centimes par jour. » Si Reclus parle de toutes les Alpes, il a tort. S'il entend parler des vallées où sont formées des associations laitières, il a pleinement raison. Ce qu'un pâtre seul ne peut faire sans risquer de grands frais, plusieurs pâtres réunis peuvent l'exécuter.

J'en eus la preuve à Aiguilles.

C'est en visitant cette localité que j'eus l'occasion de lire un petit livre bien écrit et nourri de faits dont j'ai déjà cité une page. C'est un recueil d'articles publiés dans la *Revue des Eaux et Forêts*, de novembre 1880 à mars 1881, portant pour titre : « Étude sur l'Économie pastorale des Hautes Alpes » et signé F. Briot, inspecteur des forêts. Rien de plus complet et de plus précis que ce livre documentaire. Voici en quels termes l'auteur parle des associations laitières :

« L'association est un des moyens les plus capables d'accroître les effets du travail, de développer la production et de faciliter les échanges ; on l'a appliqué à l'industrie laitière ; l'organisation qui en résulte s'appelle fabrication en *fruitière*, du mot fruit, dénomination ordinaire du produit annuel des vaches dans les pays de montagnes.

« La fruitière est le local destiné à recevoir le lait des cultivateurs associés. Une commission nommée par les intéressés est chargée de l'administration générale de l'établissement, de la constatation et de la répression des contraventions au règlement adopté, et de la vente des produits de la fromagerie, dont les bénéfices sont partagés au prorata de la quantité de lait fournie par chacun. — L'utilité des fruitières résulte de l'impossibilité dans laquelle se trouvent les localités éloignées des grands centres de consommation de tirer un parti avantageux du lait autrement que par sa transformation en produits susceptibles d'être conservés et exportés à

de grandes distances, produits dont la fabrication exige toujours de grandes quantités de lait. — Elles procurent donc premièrement, par la nature de leur produit, des débouchés éloignés. — Secondement, de la manipulation en commun résultent une économie considérable de temps, de travail et de bois et d'autres avantages dont voici les principaux : — la grande quantité de lait versé tous les jours à la fruitière permet de n'employer à la confection du beurre que de la crème fraîche, condition essentielle pour obtenir un produit délicat, tandis que dans les petits ménages on ne fabrique du beurre que chaque huit ou quinze jours ; — par la fabrication en grandes masses, le fromage acquiert une qualité moyenne et marchande, il est sujet à moins d'accidents, se dessèche moins vite, et se corrompt plus difficilement ; — les manipulations fromagères, quoique purement empiriques jusqu'à présent, exigent une grande expérience et des connaissances pratiques que ne possèdent pas la plupart des ménagères qui s'y adonnent ; en fruitière, la fabrication opérée par un ouvrier habile dans des locaux spécialement appropriés et par des méthodes perfectionnées, assure une production fromagère de qualité supérieure. — L'organisation dont nous parlons réunit donc les bienfaits de la division du travail à ceux de l'association. — En résumé, les fruitières font jouir la petite culture des avantages de la grande propriété. — Elles rendent aussi de grands services si l'on veut, comme établissement de crédit agricole, en permettant d'avancer aux sociétaires de l'argent qui se trouve garanti par leurs apports. »

L'auteur, cinquante pages plus loin, revient sur la question et s'occupe plus spécialement des fruitières du Queyras.

« En 1840, deux habitants du Queyras, MM. Bertrand et Gorlier, firent construire à Aiguilles une cave sur le modèle de celles des environs de Roquefort. Cette cave comprend trois étages où séjournent successivement les fromages ; de longs couloirs et des soupiraux nombreux établissent des courants d'air favorables à la fermentation ; en même temps le suintement de plusieurs sources développe le degré d'humidité nécessaire. L'approvisionnement se pratique comme dans l'Aveyron ; cinq communes y concourent : Arvieux, Château-Ville-Vieille, Aiguilles, Abriès et Ristolas. Les tomes sont préparées dans les maisons particulières ou dans les fruitières du pays et ramassées, deux fois par semaine, par un employé qui les place dans des caisses à compartiments pouvant contenir douze pièces. On cherche, autant que possible, à ne recevoir que du lait de brebis, et il était de règle, il y a quelques années, de n'accepter que le lait des propriétaires nourrissant une vache au plus pour dix brebis. Mais la race bovine ayant pris plus d'importance dans le Queyras, le règlement a dû fléchir ; on admet aujourd'hui le lait de vache dans une plus forte proportion. Les tomes provenant des fruitières de fromages bleus sont les plus estimées, parce que dans ces fromageries la séparation est faite avec soin entre le lait de vache et celui de brebis. Le fabricant paye le lait de brebis pur à

raison de 100 à 120 francs par 100 kilogrammes et 95 à 100 francs les produits de lait mélangé. Le travail des caves dure du 1er mai au 1er novembre ; il est opéré par trois femmes, dont une venue de Roquefort à la fondation ; les deux autres sont des élèves formées par la première. La production est de 200 quintaux métriques par an, et le chiffre d'affaires s'élève de 30,000 à 40,000 francs ; les produits sont exportés dans toute la France et atteignent quelquefois le prix de 220 francs les 100 kilogrammes. Les vrais roqueforts se vendent 280 francs. Si l'on réfléchit aux avantages que retire la fabrication aveyronnaise de leur antique renommée et d'une très ancienne pratique, éléments de succès qui manquent encore à la fabrication d'Aiguilles, on sera sans doute d'avis que ces différences de prix sont relativement faibles et permettent d'espérer voir un jour le roquefort des Alpes rivaliser avec son congénère du Larzac. »

Un touriste utilitaire ! Que le lecteur me pardonne, mais je ne trouve pas seulement belles les choses de la nature ; j'admire aussi les créations de l'homme, les monuments de l'art et les travaux utiles.

« *Homo sum et nil humani a me alienum puto.* »

XXIV

Au col Izoard. — Arvieux : gens de la Belle et gens de Renom. — Un mariage au Queyras. — Ceillac. — Processions des Ceillaquins. — Le col Fromage. — A Saint-Véran. — Les sources du Pô.

Un an après cette excursion, je me trouvais un jour à Briançon et je vantais à quelques amis les charmes du Queyras. Quelqu'un qui connaissait bien les lieux me conseilla d'y retourner et de compléter mon premier voyage en visitant Arvieux, Ceillac et Saint-Véran. Vous pouvez même, me dit-il, visiter les sources du Pô, et, en chemin, prendre sur le vif les anciennes mœurs de la vallée. Comme j'hésitais, il s'offrit à m'accompagner. Je n'avais point de motifs pour refuser. Je partis.

Col Izoard. — Le sentier monte, âpre et rude. Derrière nous, Cervières au fond de la vallée s'étend au bord de son torrent, au pied du rocher de *Pierre-Monte*. La matinée est lourde ; de temps en temps des nuages noirs passent au-dessus de nos têtes ; quelques-uns nous enveloppent. On sent l'air saturé d'électricité. Nous nous hâtons davantage. Les chalets d'Izoard que nous avons laissés sur la droite sont trop loin de nous pour qu'on puisse s'y réfugier. Du reste, des éclairs brillent sur la pointe aiguë du *Peygut* qui les domine. Au col, à une altitude de 2,409 mètres, l'orage commence. Les éclairs se croisent autour de nous ; des étincelles jaillissent du bout des alpenstocks ; le tonnerre gronde avec fracas ; la pluie ne tombe pas encore. Du côté du Queyras, la vallée est enveloppée de brumes. La descente est raide. Nous atteignons les grottes de la *Balme*. Il est grand temps la pluie tombe à torrents Nous pénétrons dans la grotte dont l'entrée est gardée par un chien. Un berger et son troupeau s'y sont réfugiés. Nous

séchons au feu qu'il a allumé nos vêtements mouillés. Une heure après nous quittons la grotte. L'orage a cessé; le soleil brille; les souffles d'un vent frais ont chassé les brumes. En face de nous se développe un beau cirque, le *Plan du jardin* tout hérissé de colonnes et d'aiguilles calcaires encore humides de pluie. Elles étincellent au soleil comme des diamants. Tout autour, les rochers, les graviers et les sables arides sont baignés de la même lumière.

Arvieux. — Nous sommes à 1,556 mètres d'altitude. Les maisons sont groupées autour de la vieille église dont le porche est supporté par des colonnes en marbre rose. Mon compagnon me donne sur le pays et ses coutumes des détails curieux. Il y a deux castes à Arvieux, *les gens de la Belle* et *les gens de Renom.* Les premiers sont les descendants des anciennes familles indigènes, les autres sont les étrangers établis dans la commune.

Gens de la Belle et gens de Renom ne se marient pas entre eux, à moins qu'Amour ne se mette de la partie. Dans ce cas le nouveau ménage tombe dans la caste des gens de Renom. Les mariages du pays sont fort curieux. Une page de M. Ch. Allier en fait connaître avec beaucoup de détails toutes les formalités : « Lorsqu'un jeune homme désire épouser une jeune fille, un beau soir, à la veillée, il se rend accompagné de son père et du *chamarot* (entremetteur), chez les parents de sa belle. Après les pourparlers nécessaires, si la demande est agréée, la maîtresse du logis décroche sa poêle à frire et prépare des *matefins* (sortes d'omelettes de farine et d'œufs), pour régaler les visiteurs et fêter à table, le verre en main, l'union arrêtée Si, au contraire, la jeune fille ou sa famille repoussent l'alliance offerte, et si le prétendant s'en va « bredouille », on ne manque pas de délayer de la chaux dans de l'eau et de répandre cette bouillie blanche à terre, depuis le seuil de la maison de la fille jusqu'à celle du garçon ; c'est ce qu'on appelle à Arvieux *chérir la pel* (tanner la peau). A Molines et à Saint-Véran, où cette coutume existe également, elle porte le nom de *Parom* (?)

« Chaque dimanche les promis se rendent ensemble à la messe, et les jeunes gens de la localité leur *font honneur*, en tirant sur leur passage des coups de fusils et de pistolets.

« Les fiançailles ont lieu le second dimanche après la demande en mariage, chez les parents de la jeune fille; elle est tenue d'y inviter tous les jeunes gens du hameau ou des deux hameaux, si les fiancés n'habitent pas la même localité, et de leur offrir des rafraîchissements.

« Par contre, les noces ont lieu chez le jeune homme et à ses frais. Il y invite tous les hommes de son village et les parents seulement de sa fiancée, si elle est d'un village voisin ; en fait de femmes, il n'y a que les proches parentes des deux futurs.

« Le jour du mariage, la fiancée doit donner un quarteron d'épingles et un demi-mètre de ruban à chacune des filles de son village et de celui de son futur, et un mètre de ruban au cuisinier qui prépare le repas de noce.

« Au retour de l'église, les nouveaux époux s'arrêtent sur la porte du domicile conjugal; à leur gauche, la plus proche parente du mari, mère, sœur ou tante, se tient debout un grand plat à la main, pour recueillir les cadeaux offerts à l'heureux couple. Tous les invités, sauf les jeunes gens, embrassent les époux et déposent une offrande dans le plat; c'est ce que dans le pays on appelle *bene estruar* (bien entrer).

« Après cette cérémonie, on se met à table, et vrai Dieu! ce n'est pas une petite affaire; il faudrait la plume de François Villon ou celle de Rabelais pour narrer en termes convenables ces « franches repues », ces festoiements à ventre que veux-tu; qu'on en juge :

« Une noce d'une certaine importance comporte environ quatre-vingts invités. A moins de passer pour un ladre et un mal appris, l'amphitryon doit offrir en holocauste à ces robustes appétits aiguisés par l'air vif des montagnes : 2 kilogrammes de pain et deux litres de vin par personne, 4 veaux, 4 moutons et 30 à 40 kilogrammes de bœuf, soit environ 4 kilogrammes de viande de boucherie par tête, nombre de volailles, des hors-d'œuvre et du dessert à l'avenant. Aussi ces festins homériques, commencés vers midi ou une heure, se prolongent-ils fort avant dans la soirée.

« Lorsque le dessert est servi, le maître-queux qui a présidé à la confection du dîner, portant à sa boutonnière le ruban que lui a donné la nouvelle mariée, et laissant là les fonctions de majordome pour remplir celles de maître de cérémonie, vient prendre les époux et fait avec eux le tour des tables, afin de recevoir les félicitations des convives.

« Un semblable repas administre, on le conçoit, une cuisante saignée à la bourse du mari; il n'en est pourtant pas toujours quitte pour si peu; si, en se mariant, il quitte son village pour aller habiter celui de sa femme, il est de rigueur qu'il y donne un second dîner en tout pareil au premier. »

Ceillac. — J'ai parlé déjà du conseil municipal de cette localité (chap. XIX). A 1,630 mètres d'altitude, les idées administratives diffèrent un peu de celles des habitants de la plaine. Ceillac ne fut pas toujours le chef-lieu de la communauté. Le hameau actuel de la Clapière tenait alors le premier rang. On n'y voit plus aujourd'hui que quelques maisons groupées autour de la belle église dédiée à sainte Cécile. La tradition rapporte que le prince Eugène de Savoie était venu camper avec son armée dans le voisinage de la Clapière, sur la plaine des Hoches, et qu'ayant reçu l'ordre de rentrer en Italie, dont alors la frontière atteignait Ceillac, il avait décidé de laisser des traces de son passage. Il fit mettre le feu aux quatre coins du village et l'église fut aussi brûlée. Pendant l'incendie, les habitants virent une femme vêtue de blanc qui se promenait sur les cordons saillants du clocher à la hauteur des clochetons.

A cette apparition subite et inattendue, le prince, outré, s'écria :

« Cécile, chauffe-toi! » L'église fut rebâtie, mais le village ne le fut pas et Ceillac prit sa place.

Les Ceillaquins sont très pieux. Rien de pittoresque comme la procession faite chaque année le 26 juillet au lac Sainte-Anne. Bêtes et gens, tout le monde est de la partie. Les cloches sonnent; on part. Les femmes de Ceillac, coiffées de leurs bonnets à calotte rouge, parfois écarlate, dont les bords sont garnis de dentelles en fil grossier, attirent de loin les regards. Tout le monde chante. Les rangs des Ceillaquins sont bientôt grossis des pèlerins de la paroisse de Morin. Les deux curés se donnent l'accolade et se rendent à la chapelle. Pendant qu'ils officient, les chantres placés sur le seuil font retentir les échos voisins des hymnes latins, la foule prie. L'office terminé, chacun déjeune sur les bords du lac. Les curés et les autorités municipales se régalent aux dépens des fonds secrets de la *caisse noire* de la commune. Quand le soir tombe, chacun regagne son hameau, toujours au son lointain des cloches.

Les Ceillaquins restent fidèlement attachés à leurs vieux usages. Le conseil municipal a refusé longtemps la création d'un bureau de tabac dans l'excellente intention d'empêcher les jeunes gens de fumer. Ceux-ci étaient forcés de faire leurs provisions à Guillestre : voilà tout. Mais depuis quatre ans la jeunesse a obtenu gain de cause. Ceillac a son bureau de tabac.

La famille de Tencin est originaire de Ceillac. Un de ses ancêtres partit de ce petit village, humble marchand colporteur, en 1520; établi et enrichi à Romans, dans la Drôme, il acheta pour un de ses enfants la charge de juge royal. Le fils de ce dernier fut anobli par Henri IV, et se qualifia de *seigneur de Froges;* son petit-fils devint conseiller au Parlement de Grenoble et acheta la terre de *Tencin*, dont il prit le nom; il fut l'aïeul du cardinal et de la fameuse Mme de Tencin, indigne mère de d'Alembert.

Le col Fromage. — Altitude 2,250 mètres. Les pentes qui conduisent au col se dénudent de plus en plus à mesure qu'on s'élève. Quelques bois apparaissent au loin à droite et à gauche. La dent des moutons détruit tout. L'homme aussi les épargne peu. Il n'est point rare de voir les pins et les mélèzes brutalement coupés à ras du sol par quelque montagnard avide. La descente faite nous nous trouvons au *Petit col Fromage*, au milieu de belles prairies où vaches et moutons paissent sous la garde de jeunes pâtres. Nous sommes en face de Molines. Saint-Véran est sur la droite, presque aux sources de l'*Aigue blanche*. C'est Saint-Véran que nous voulons voir.

Saint-Véran. — Saint-Véran, « la plus haute montagne où l'on mange du pain », « la plus haoute mountagne ounte se manze de pan », est à 2,061 mètres d'altitude. Les maisons sont moitié en pierres, moitié en bois avec, en haut, des galeries à jour avec balustrades où l'on fait sécher les

gerbes. Elles sont séparées les unes des autres par crainte des incendies. Notons en passant quelques curieux détails rapportés par M. Allier. « Nous croisons une femme dont la tête est enveloppée dans un grand voile blanc, plié en pointe et noué autour du cou; c'est une veuve; pendant les premiers mois de veuvage les femmes ne sortent jamais, paraît-il, sans revêtir ce signe de deuil. »

Sur la porte du temple protestant est apposée une affiche administrative manuscrite, dont je regrette de n'avoir pas pris copie textuelle, mais dont voici à peu près les termes :

« Les habitants de la commune sont prévenus qu'à dater du..... les veilles de nuit recommenceront. Deux habitants, à tour de rôle, rempliront les fonctions de veilleurs; les conseillers municipaux veilleront à leur tour. Chaque matin les deux personnes qui auront veillé remettront *les bâtons* (?) à celles qui devront veiller la nuit suivante. Celui qui perdra un bâton sera passible d'une amende de 3 francs. — Le Maire. »

Rien de mieux que ces veillées, organisées pour prévenir les habitants et organiser rapidement les secours en cas d'incendie; cette coutume existe dans beaucoup de communes du Queyras; mais les bâtons! et les 3 francs d'amende! On m'a ensuite expliqué que ces bâtons *ferrés*, étaient nécessaires aux veilleurs pour marcher sur la neige et la glace qui s'amoncellent dans la rue pendant l'hiver.

L'église de Saint-Véran, de style roman, est fort belle et très ancienne. Elle date du VIe siècle et sur le bénitier en marbre vert on découvre une inscription en caractères gothiques. Elle fut bâtie au VIe siècle, à l'endroit même où, dit une tradition locale, vint mourir l'horrible dragon, chassé de la fontaine de Vaucluse par saint Véran. Elle fut démolie et reconstruite au XVIIe siècle. Les colonnes du premier portail sont supportées par des lions.

C'est de Saint-Véran que partaient autrefois, avant l'établissement des écoles permanentes, les *Instituteurs temporaires*. Chaque année, à l'automne, surtout aux foires de la Saint-Martin, ils allaient à Embrun, à Gap, à Briançon, et s'engageaient à enseigner pendant l'hiver aux enfants des vallées les rudiments de l'alphabet et de l'écriture. Ils avaient une plume au chapeau quand ils savaient lire, deux plumes quand ils savaient écrire et lire. Ils avaient de rudes concurrents dans les jeunes gens de la Vallouise. Les lois récentes promulguées en matière d'instruction ont porté à cette industrie un coup mortel. Pourtant les écoles clandestines ne sont pas rares encore; mais les temporaires disparaissent chaque jour. Les vieux s'éteignent les uns après les autres; les jeunes prennent leurs brevets. Tout se transforme.

Abriès; Ristolas et les sources du Pô. — Reprenons le bâton du touriste. Voici Abriès et son église qui forme une croix latine, de style roman, byzantin. Le pays est charmant. Sur les pentes de la montagne les fleurs

abondent : c'est là que les abeilles viennent piller le miel d'Abriès, un des meilleurs de France. Ristolas, la dernière commune qu'on rencontre en remontant le Guil, n'a rien qui mérite de fixer l'attention du voyageur. Mais nous sommes sur la frontière, au pied du Viso. Le col de la Traversette a 3,051 mètres d'altitude. Il faut le gravir. Derrière est l'Italie ; derrière sont les sources du Pô.

Que de fois ces sources ont été décrites ! Mes notes à la main, j'examinai les lieux ; et plus tard, quand je suis revenu de là j'ai retrouvé mes impressions, avec de la science en plus, dans cette page écrite par M. Rey, ancien inspecteur d'Académie des Hautes-Alpes, et que j'extrais de sa brochure, *Deux jours à la Frontière :*

« Mais j'ai hâte d'aller visiter ces sources si vantées et les lacs célèbres qui les alimentent. Malgré un épais brouillard qui tombe en pluie froide et serrée, on se met en route, on atteint les « *Sorgenti di Pô* » comme les dénomment les Italiens. Pline dit que les sources de ce grand fleuve méritent d'être vues : « *Visendo fonte profluens* ». Peut-être à l'époque où le grand naturaliste écrivait, cette région avait-elle des parties boisées qui dissimulaient la désolation du site. Rien aujourd'hui n'est fait pour justifier cette réputation. Entre deux blocs énormes, de couleur grisâtre, couverts de noms et d'inscriptions, sourd une masse d'eau d'une admirable limpidité qui se précipite bruyamment parmi des cailloux couverts de mousse, de fleurs aux teintes étincelantes, œillets rouges, myosotis, cinéraires, gentianes, etc., dont les racines, baignées par l'écume glacée, conservent une éternelle fraîcheur. Telle est la source du plus grand fleuve de l'Italie ; à quelques mètres de l'ouverture d'où il jaillit, il a déjà près de 8 mètres de large, mais on le franchit sans peine sur des pierres. De nombreuses sources filtrant entre les pierres viennent accroître son volume qui est presque doublé par la cascade du lac de Fiorenza. C'est bien là le « *Padi fons* » des anciens qui ne connaissaient pas les lacs placés immédiatement au-dessous du Viso dont l'écoulement forme un ruisseau assez important qui va se jeter dans l'autre branche, en aval de Crissolo.

Pour moi, je considère le lac de *Fiorenza* et les deux lacs *Tousset d'Amont* et *Tousset d'Aval* comme les réservoirs naturels d'où découle le fleuve. Par des expériences faites sur place, j'ai pu m'assurer que la température de l'eau dans le lac et à la source du fleuve était absolument la même ; la coloration, la composition sont identiques. On peut donc affirmer que la source du Pô, qui sort à la base des rochers, n'est qu'une infiltration souterraine des eaux des lacs supérieurs.

C'est, en un mot, un émissaire qui fluait autrefois à découvert, et qui, enfoui sous une énorme avalanche de rochers, après avoir cheminé dans un canal occulte, se répand à la surface par bouillonnements.

Il y a quelque variation dans le volume d'eau débité, suivant l'heure de la journée ; on peut constater que la source est plus abondante dans la

soirée : ce qui s'explique par l'apport des eaux des neiges et des glaciers du Viso qui alimentent les réservoirs lacustres par des veines souterraines.

« Il y a diminution, au contraire, dans l'afflux de l'eau pendant la nuit et le matin. Pline connaissait ce phénomène, mais c'est par exagération, sans doute, qu'il dit que la source du Pô est toujours à sec dans le milieu des jours d'été par une sorte d'intermittence. C'est une erreur du savant naturaliste : la source augmente ou diminue de volume suivant le niveau des lacs, mais elle ne tarit jamais.

« On monte, en moins d'un quart d'heure, par un sentier en lacets, des sources du Pô au lac de Fiorenza.

« Ce lac, un des plus pittoresques des Alpes, occupe le fond d'une cuvette naturelle qu'enserrent des rochers abrupts ; sa longueur est d'environ 400 mètres sur 180 de large; l'eau est d'un vert sombre et très profonde ; sa superficie, suivant le langage poétique de notre pilote, est équivalente à « une prairie qui demanderait treize journées de faucheur ». Aucun être animé ne vit dans ces ondes, glacées pendant huit mois de l'année ; quelques écueils qui affleurent çà et là demandent de la prudence au nautonier chargé de diriger la barque mise à la disposition des voyageurs (moyennant 1 franc, hormis le guide, par personne). Çà et là, sur les rochers du bord où l'esquif est amarré, s'étalent des corbeilles de fleurs sauvages qu'on dirait arrangées par la main d'un habile jardinier. C'est bien, en effet, le « lac des petites fleurs ». Au-dessus, à vingt minutes environ, se trouvent. séparés par une arête, les deux lacs *Tousset*, d'étendue beaucoup moindre et dans un site désolé; ces deux lacs se déversent l'un dans l'autre et envoient à celui de Fiorenza le trop-plein de leurs eaux qui descend directement dans le fleuve naissant. Le brouillard humide qui règne depuis le matin nous oblige à regagner l'auberge; c'est à peine si l'on distingue sa route, bien qu'il soit à peine quatre heures de l'après-midi; l'atmosphère est imprégnée d'une chaleur humide qui met mal à l'aise. C'est, me dit-on, la température habituelle dans une partie de la vallée du Pô; aussi les récoltes s'en ressentent-elles généralement; les fruits du pays sont fades et sans goût, les légumes aqueux et insipides; cette chaleur franche que nous avons sur notre versant, leur fait absolument défaut. — Et peut-être cette végétation n'est-elle pas sans influer sur la nourriture des bestiaux et des animaux destinés à la consommation; le mouton, par exemple, et la volaille importés d'Italie ont un goût désagréable qui les désapprécie absolument.

« La source du Pô est à 2,041 mètres d'altitude, alors que le premier village en aval, Crissolo, est à 1,380 mètres environ; la distance entre l'Albergo Alpino et cette localité étant de 7 kilomètres environ, c'est donc une pente de 94 millimètres par mètre qu'a le fleuve dans cette partie de son cours; aussi est-ce de cascade en cascade, bondissant au milieu des cailloux, qu'il parcourt la distance, tantôt au milieu des mélèzes, tantôt à

travers des bois de châtaigniers, jusqu'à ce qu'il prenne une allure plus calme en approchant des plaines de Saluces. Les prairies qu'il baigne sont très humides et couvertes d'une végétation luxuriante et sans cesse rajeunie; on prendrait plaisir à se promener à travers, à cueillir les fleurs sauvages qui les émaillent, n'étaient d'innombrables salamandres qui rampent dans l'herbe en formant sous vos pas comme autant de taches noirâtres et vous inspirent une invincible répulsion. »

XXV

La légende de la Rue des Masques. — Les Sorciers d'Eygliers. — Histoire de Margaret.

ntre Eygliers et Guillestre, presque à l'entrée du Queyras, près d'un ravin profondément découpé par les eaux rapides du Guil, se trouve la *Rue des Masques*. Qu'est-ce donc que la rue des Masques? Tout simplement un phénomène produit par une fissure dans les rochers, fissure qui a creusé un vide de cinq à dix mètres de large sur six cents de longueur. Cette rue naturelle, à laquelle il ne manque que des maisons, est tapissée d'un gazon que le soleil n'a jamais éclairé. C'est là, dit la tradition, que les sorciers d'Eygliers venaient se livrer à leur sabbat nocturne.

J'adore les légendes. Je supposais bien que la Rue des Masques devait avoir la sienne. Mais, à qui s'adresser pour la connaître? Mon guide semblait peu au courant des choses d'autrefois et ne se préoccupait guère que de m'indiquer les bons passages.

Les bons passages? Ils sont assez rares dans le pays. Les touristes y viennent peu. Les officiers du Génie qui, de temps en temps, parcourent la contrée, ont tout autre chose à faire que d'admirer le paysage. Moi, je l'admirais par principe puisque j'y étais venu; mais j'aurais voulu en connaître la légende. Peu après, je donnai le signal du retour. En route, je m'adressai à un jeune berger qui paissait quatre ou cinq chèvres à l'écart. Le gamin me regarda sans comprendre et ne me répondit point. Plus loin, ce fut un muletier qui revenait à Guillestre que j'interrogeai. Rien non plus. Je constatai une fois de plus que nos vieilles légendes s'en allaient, que les pères ne les racontaient plus à leurs enfants et qu'il était

— Je m'adressai à un jeune berger qui gardait des chèvres. (Page 212.)

grand temps de les écrire si l'on voulait sauver ce qui reste de ces vieilles croyances dont nos aïeux berçaient leur esprit.

Ce fut l'instituteur qui me dit la légende de la Rue des Masques. Il l'avait trouvée dans les archives de l'école, écrite par un de ses prédécesseurs. Ce hasard l'a conservée, heureusement, car si le début de l'histoire paraît effrayant, la conclusion en est à la fois gracieuse et touchante.

C'est au temps où les Romains firent la conquête de la Gaule que fut créée la Rue des Masques. Auparavant, il n'y avait là que d'énormes rochers amoncelés, des blocs de pierres monstrueux sur les sommets desquels venaient de temps en temps se jouer les marmottes. Un matin, des habitants de la plaine de Calme, près du Plan de Phazy, revenant de cueillir aux environs des tiges de lavande, voient que les rochers s'étaient disjoints et que les blocs de pierre se séparaient lentement. Quelques-uns, tremblant d'effroi, s'enfuirent au village; les autres restèrent là, comme cloués par la peur, s'attendant à être engloutis.

On eût dit que la face du monde allait se renouveler. Les marmottes s'enfuyaient de leurs terriers en sifflant; des aigles planaient au-dessus de la montagne en jetant des cris perçants; parfois on entendait au-dessous du sol comme des frémissements sourds analogues aux roulements du tonnerre auxquels se mêlait le bruit de voix étranges qui s'appelaient et se répondaient.

Ce ne fut que le soir du deuxième jour que cessèrent les clameurs souterraines, que les rochers cessèrent de se disjoindre, les blocs de pierre de se séparer et que la Rue des Masques fut définitivement créée. Peu à peu, les habitants se rassurèrent, et, comme au fond de la gorge l'herbe croissait fine et drue les bergers et les bergères y conduisirent leurs troupeaux.

Pendant longtemps, pendant des siècles, on n'entendit parler de rien; mais un jour, une bergère raconta qu'en voulant ramener une chèvre qui s'était écartée, elle s'était trouvée face à face avec un géant noir qui l'avait menacée du doigt. Elle s'était évanouie de frayeur, mais n'avait plus vu personne en ouvrant les yeux... Deux mois plus tard, une autre bergère vit deux géants qui disparaissaient dans la terre à l'extrémité du vallon. Le lendemain ce fut le tour d'un berger, le surlendemain le tour d'un autre, puis d'un troisième; un quatrième fut même surpris par une troupe de nains petits et fort agiles qui, durant toute la nuit, le forcèrent de danser le sabbat avec eux...

Les pâtres ne vinrent plus paître leurs troupeaux dans le ravin.

Dix ans plus tard des voyageurs passèrent sur le chemin, près de la Rue des Masques, à la nuit tombante. Ils entendirent un grand bruit de voix et virent des lumières courir dans les rochers. Un d'eux s'approcha, et reconnut les nains et les géants dont les pâtres avaient parlé. Les nains, qui l'avaient aperçu, le poursuivirent un instant. Il pouvait à peine balbutier quand il rejoignit ses compagnons. Le lendemain, vers la même

heure, un charretier suivait le même chemin. Son cheval prit peur, s'emballa, et vint s'abattre au tournant de la route où il se tua. Le charretier dut voir des choses horribles, car il n'en parlait jamais et frémissait de terreur chaque fois que quelqu'un y faisait allusion devant lui.

Les voyageurs cessèrent de passer par le chemin au moment où la nuit tombait.

Cela dura des années, bien des années. Les sorciers avaient leur clairière ; les masques, comme on les appelait, avaient leur rue. Elle était bien à eux, et personne ne se fût alors avisé d'y pénétrer un instant. Dès que la nuit tombait, ils prenaient leurs ébats en toute liberté, chantaient, dansaient et remplissaient tout le vallon de leurs clameurs bruyantes. Les habitants de la plaine et de la montagne s'étaient faits à leur voisinage...

Un jour (sait-on jamais comment ces choses-là se répandent?), le bruit courut dans les villages que, durant toute la nuit de Noël, les sorciers perdaient leur pouvoir, se cachaient aux fond de leurs grottes et ne reparaissaient que le lendemain soir; des vieillards affirmèrent, et des jeunes gens constatèrent le fait.

Quelques années plus tard, le bruit courut que de riches trésors étaient cachés dans les flancs de la montagne, que les sorciers y recélaient l'or et l'argent qu'ils fabriquaient et que, dans cette même nuit de Noël, juste au moment où sonnaient les douze coups de minuit, la grotte s'ouvrait toute grande et que chacun pouvait emporter sa charge d'or. Mais gare! avant que le dernier coup ne fût sonné, il fallait être sorti sous peine d'être enseveli avec toutes les richesses de la montagne.

. . . . . .

C'était une bien pauvre femme que Margaret Oliron. Elle n'avait pour tout bien qu'une hutte en torchis, juchée sur les flancs de la montagne entre deux gros rochers. Derrière les pierres, quelques pièces de terre, grandes chacune comme une nappe, lui servaient de petit jardin. Elle y récoltait quelques raves, des choux et des légumes qu'elle faisait sécher pour en vivre durant l'hiver. Une chèvre, qui, chaque année, mettait bas deux petits chevreaux, lui fournissait un peu de lait.

Margaret était jeune encore.

Deux années avant, elle avait épousé un beau garçon du Haut-Queyras, sans fortune comme elle. La lune de miel fut courte. Il fallut bientôt que les nouveaux époux cherchassent à vivre. Margaret allait cueillir sur les hauteurs des lavandes, des violettes, des pensées sauvages, qu'elle vendait aux pharmaciens d'Embrun. Lui, descendait la vallée de la Durance, fauchait les foins et moissonnait les blés au compte des riches propriétaires de la Provence.

Elle devint mère. Les soins continuels qu'il fallait donner au petit Charles l'empêchèrent de faire ses cueillettes. Lui, de son côté, ne gagnait plus assez d'argent pour faire vivre sa famille. Il songea à

s'expatrier. Un beau matin, il se rendit à Marseille, de là, gagna Bordeaux et partit pour le Mexique. Six mois après, au moment peut-être où il allait devenir riche, il mourut de fièvres contractées sous le climat humide et brûlant des côtes.

Pauvre Margaret!

Elle apprit le malheur qui la frappait par un ami de son mari qui écrivait tous les mois à sa famille. Elle ne pleura point, car les larmes ne consolent guère. Elle se demanda seulement comment elle ferait pour élever son enfant et vivre en même temps.

Elle essaya de continuer ses cueillettes de fleurs; mais l'hiver approchait : la gelée brûla bientôt toutes les plantes et la neige recouvrit la montagne. Quand ses pauvres provisions furent épuisées, elle vendit la chèvre, et, dès lors, elle n'eut plus de lait à donner au petit Charles. Elle fut enfin forcée de descendre dans les villages et de mendier quelque secours. Les montagnards sont bons, mais ils sont pauvres. Plus d'un fut forcé de lui refuser le morceau de pain ou la goutte de lait qu'elle demandait. Elle fut souvent sur le point de mourir de faim; mais elle songeait peu à elle : elle souffrait surtout de voir dépérir son enfant sans pouvoir le secourir.

Un dimanche, au milieu de décembre, elle se rendit à Eygliers. Sur la place, devant la petite église à moitié enfouie sous les neiges, les montagnards, hommes et femmes, pauvres et riches, causaient par groupes en attendant l'heure de la messe. Margaret se mêla à eux. Elle les entendit parler des sorciers de la Rue des Masques.

— Alors, c'est dans quinze jours? disait l'un d'eux en riant.

— Quoi donc? fit un autre.

— Que la nuit de Noël viendra et que les masques dormiront?

— Qu'est-ce que cela peut nous faire? dit un troisième. Il n'y a rien qui puisse nous faire désirer leur sommeil.

— C'est à cause du trésor, reprit le premier. Au coup de minuit on peut ramasser l'or à pleines mains, en garnir ses poches et rentrer chez soi sans rien craindre.

— As-tu donc essayé?

— Jamais!... je ne tiens pas à risquer ma vie!

La conversation s'éteignit dans les rires.

Au mot de trésor, Margaret avait relevé la tête. Elle entendit les réflexions faites par les montagnards, et, soudain, une idée bizarre lui traversa le cerveau : si elle essayait de prendre sa part du trésor? Dans ses bras, l'enfant dormait, pâle et chétif, respirant d'une haleine courte.

De l'or! mais c'était la vie de son petit Charles, la santé pour elle, le moyen d'attendre le retour des bonnes années. Avec de l'or, elle pouvait avoir des couvertures chaudes, du bois, du feu, de la lumière dans les longs soirs d'hiver. Elle pourrait racheter la chèvre, sa bonne chèvre, et peut-être, à son tour, soulager les malheureux.

Jusqu'au jour de la Noël, elle rêva de cette expédition. Mais, quand vint le moment de partir, elle hésita. Dehors, le vent froid mugissait dans les branches des sapins. Des flocons de neige tombaient silencieusement sur le sol déjà blanc depuis un mois. Au loin, quand cessaient les clameurs du vent, on distinguait le son des cloches qui tintaient dans toutes les églises.

Margaret referma la porte qu'elle avait entr'ouverte. Elle frissonnait sous ses hardes minces et usées. Dans un coin, près de l'âtre où s'éteignait une branche de sapin, l'enfant dormait enveloppé dans une peau de mouton. Comme il était pâle ! Sa peau, trop large pour son petit corps, était ridée aux tempes et sur les joues. Il se mourait lentement d'avoir eu trop faim tous les jours. La jeune mère en le voyant ainsi retrouva son courage. Elle se baissa, prit l'enfant dans ses bras et sortit résolument.

Ding-din-don ! Ding-din-don ! Là-bas, à Guillestre, à Montdauphin, à Eygliers, partout les clochers résonnent de gais carillons. Des voix s'entendent très loin, des voix joyeuses de gens qui vont à la messe de minuit et qu'attend au retour un bon réveillon. Margaret les évite... Elle atteint bientôt les rochers qui dominent la Rue des Masques. Elle sait marcher sur les pierres sans glisser ni se heurter les genoux. Quelques minutes après, elle est au fond du vallon, tout à l'ouverture de la rue. Le vallon a ses mille bruits qui lui sont propres; la chanson des sources qui fuient sous la neige et les sifflements du vent couvrent bientôt le bruit lointain des cloches. Margaret éprouve encore un moment d'effroi, mais elle est allée trop loin pour reculer. Qu'importe qu'on l'ait trompée ; elle attendra que minuit sonne. Elle veut que son enfant vive et qu'il soit heureux.

Elle pénètre dans la Rue des Masques. Sous ses pieds grésille la neige gelée. A mesure qu'elle avance le vent cesse de souffler. Déjà la neige ne tombe plus. L'ombre s'en va et les reflets lumineux de la lune et des étoiles éclairent les roches et font resplendir la couche blanche qui enveloppe tout. Margaret n'a plus peur. Elle regarde à droite, à gauche, en face d'elle. Rien ne paraît. Elle souhaite de voir passer quelque sorcier qui lui indique l'emplacement du trésor. Les sorciers dorment et le bruit de ses pas ne les éveille point.

Tout à coup un bruit léger se fait entendre à sa droite. Elle écoute. Elle distingue un son métallique. Elle s'approche, elle reconnaît que le bruit vient des parois des rochers. C'est là, se dit-elle. Et, calme, elle s'arrête, embrasse son enfant qui sommeille toujours et attend que minuit sonne.

Ding-din-don ! ding-din-don. De toutes parts, mais très loin, plus loin encore que tout à l'heure, les cloches résonnent de nouveau. Margaret redouble d'attention.

Boum ! Le premier coup de minuit retentit.

O splendeurs ! En face de Margaret, la roche s'est ouverte. Un trésor immense est là. Des pièces d'or et d'argent sans nombre lancent leur fauve

éclat. Margaret s'est mise à genoux et, pour mieux plonger ses mains au milieu de ces richesses, a placé le petit Charles, près d'elle, sur la couche éblouissante. La pauvre mère est ravie. Des larmes brûlantes s'échappent de ses yeux. Elle a donc conquis le bonheur de son enfant...

Soudain, le silence se fait. Le dernier coup de minuit est sonné !... Subitement, le rocher s'est refermé et Margaret n'a plus devant elle que la pierre grise dont les cristaux étincellent vaguement sous les reflets de la lune. Son enfant n'est plus là. La montagne a caché ses trésors et a englouti sa proie. Margaret, surprise un instant, comprend bientôt tout son malheur. Elle se redresse affolée et se précipite sur le rocher ; le rocher est inébranlable. Elle crie, elle appelle, elle pleure. Sa voix retentit et se prolonge tout le long de la Rue des Masques... L'écho seul lui répond.

Le jour vint lentement, triste et froid. Margaret était toujours là, cherchant si quelque issue dans la montagne ne la conduirait pas au lieu où se trouvait son enfant. Hélas ! les rochers formaient une muraille épaisse, sans fissures. Le petit Charles était bien perdu !

Durant toute la journée, elle reste là grelottant de froid et de faim sans que rien vînt la mettre sur les traces de celui qu'elle cherchait. Vers le soir elle s'assoupit inconsciente et brisée. Elle se réveilla le lendemain matin dans sa hutte sans qu'elle pût savoir comment elle se trouvait là. Un petit pain était posé sur la table. Elle en prit quelques bouchées et revint dans la Rue des Masques. Le soir encore elle s'assoupit pour se réveiller chez elle le lendemain. Elle comprit que les sorciers l'endormaient et l'emportaient à son insu.

Elle revint chaque jour dans le vallon pour s'assoupir à la même heure et se réveiller ensuite dans sa demeure. Cela dura toute l'année. Les montagnards ne la voyant plus revenir à Guillestre la crurent partie pour la Provence et l'oublièrent bientôt.

Elle ne songeait qu'à son fils, et tout le jour, elle pleurait devant le rocher qui l'avait englouti.

Le printemps vint et fondit les neiges, l'été ramena l'herbe et les plantes, l'automne les fana et l'hiver reparut. Margaret venait toujours à la Rue des Masques.

Ding-din-don ! Ding-din-don ! Les cloches retentissent pour un nouveau Noël. Ce soir-là Margaret ne s'est pas endormie ainsi qu'à l'ordinaire. Anxieuse, elle attend debout en face du rocher sinistrement immobile que la montagne s'entr'ouvre et lui révèle son mystérieux secret.

Boum ! Le premier coup de minuit !

Les rochers se sont écartés...

O bonheur ! sur les pièces d'or et d'argent qui jettent à l'entour leur fauve éclat l'enfant rose est toujours là. Il est éveillé. Il sourit à sa mère et lui tend les bras. Margaret s'élance, l'enlève et le presse sur son cœur.

— O mon trésor ! mon cher trésor ! murmure-t-elle avec ivresse.

Elle s'enfuit tremblante de joie, le cœur gonflé d'amour, pendant que

le rocher se referme et cache pour une année encore l'amas éblouissant de l'or et de l'argent.

Comme elle court! comme elle bondit au milieu des pierres, par les sentiers perdus qu'elle connaît si bien. Elle arrive à sa hutte. Un feu clair flambe dans l'âtre. Elle voit un pain sur la table, un peu de viande à côté. Quel joyeux réveillon pour la pauvre mère!

Le lendemain Margaret redescendit par les villages, heureuse et consolée, pressant toujours sur son cœur le trésor qu'elle avait perdu et qu'elle avait retrouvé.

XXVI

Briançon. — Les deux gargouilles. — Le passé répond de l'avenir. — Forts et citadelle. — Le pont d'Asfeld. — La légende du Pont du Diable.

IÈRE petite ville que Briançon ! Elle a pour armes trois tours d'argent surmontées d'une quatrième et a pour devise : *petite ville, grand renom.* Derrière sa double ceinture de murailles elle est à l'abri de l'invasion étrangère. Les deux portes, la porte de Pignerol, sont grandes ouvertes, à 1,321 mètres d'altitude, l'une du côté de l'Italie comme pour dédaigner l'ennemi, l'autre du côté de la France comme pour accueillir un compatriote. Sur le frontispice de l'une et de l'autre de ces portes s'étale une inscription dont les habitants s'enorgueillissent.

EN 1815, LES BRIANÇONNAIS SANS GARNISON
SOUTIENNENT UN BLOCUS DE TROIS MOIS ET CONSERVENT LA PLACE.
LE PASSÉ RÉPOND DE L'AVENIR.

C'est Vauban, « le Patriote » qui a fortifié Briançon. Hélas ! aujourd'hui l'art de la guerre a rendu ses travaux inutiles. Il a fallu refaire entièrement les vieux forts et compléter le système de défense par de nouveaux ouvrages, dont le plus beau, le plus complet, le fort de l'*Infernet*, s'élève à 2,380 mètres en face du Chabberton italien qu'il menace de ses feux.

Briançon est une ville fort curieuse. Lorsque, après avoir traversé le faubourg de Sainte-Catherine où la manufacture fondée par les frères Chancel pour carder et peigner les déchets de soie a créé une vraie cité ouvrière, le touriste entre dans la ville, il se croit brusquement transporté

en plein XVIIe siècle : la double ceinture de murailles existe telle que l'a créée Vauban, avec ses fossés et ses vieux canons qui ne sont plus aujourd'hui que des jouets inoffensifs. Vous entrez dans une rue ! c'est la petite gargouille ; vingt pas plus loin vous atteignez une autre rue : c'est la grande gargouille. Ces deux rues sont les grandes voies de Briançon. Les maisons se sont élevées de chaque côté, très hautes, à cinq et six étages. Elles ont pris en hauteur ce que les murailles les empêchaient de prendre en largeur ou en longueur. Peu de commerce, point d'industrie, beaucoup de soldats, voilà tout le mouvement de la ville.

Au centre, entre les deux gargouilles, s'étend une petite place dont Briançon s'enorgueillit. Elle sert de champ de Mars et de champ de foire. C'est aussi la place du Palais. Lisez plutôt l'inscription latine qui décore un cadran solaire largement dessiné sur les murs.

Hœc cum sole fugax temidis Martisque labores
Et venale forum dividit umbra simul.

Dans la partie la plus élevée de la ville, une belle église bâtie par Vauban en 1692 est le seul monument remarquable qui mérite de fixer l'attention.

J'ai parlé des gargouilles. Les gargouilles de Briançon sont uniques en France. Il y en a deux, la petite et la grande. Qu'on se figure deux torrents coulant à ciel ouvert dans un canal creusé dans des blocs de granit placés au niveau du sol. Le débit de l'eau est considérable ; la pente à pic. Quel que soit l'objet que vous y jetez, il disparaît à l'instant même, entraîné par le courant. Il passe de là sous un tunnel, tombe de très haut sur des monceaux d'immondices que le temps a accumulés et s'y fixe ou s'en va à la Durance qui, bien loin, coule au-dessous des murs. La gargouille, la grande surtout, est le véritable agent dépurateur des rues de Briançon. Tous les déchets, toutes les saletés sont envoyés là. S'il neige, on jette à la gargouille les amas qui se forment dans les rues ou qui croulent des maisons. En un clin d'œil la ville est nettoyée. Je conseille au touriste d'y rester le matin pendant un moment. Il verra de quelle utilité peuvent être les eaux courantes pour l'aménagement intérieur d'une cité et les commodités des habitants.

En haut de la ville, derrière l'amas de maisons qui restent de l'ancienne cité de Brigantium et qu'ont épargnées les incendies de 1624 et de 1692, se dresse un énorme rocher sur lequel est bâtie la citadelle. La cime est à 1,431 mètres d'altitude. L'ensemble constituait autrefois pour la ville une formidable défense. Un auteur du XIVe siècle (1339) la décrit avec admiration : « Bâtie sur une montagne assez haute, avec un grand donjon, le tout de la longueur de 120 toises, fortifiée d'une vingtaine de murailles ; au milieu du donjon une tour carrée, haute de 12 toises, en ayant 24 de circonférence et une épaisseur de 3. Elle a encore pour enceinte la Durance

O bonheur! sur les pièces d'or et d'argent, l'enfant rose est toujours là. (Page 219.)

et un rocher. » Il suffirait aujourd'hui de quelques coups de canon pour réduire le tout en poussière. Heureusement que la défense est organisée de telle sorte que l'ennemi n'approchera jamais assez de la place pour y lancer ses obus et ses boulets. L'impression très nette que produit Briançon est celle qu'on éprouve dans une ville forte de frontière. On la sent armée pour la défense et toujours menacée. A chaque pas, le long des murs, des boulets sont amoncelés. Les canons sont prêts ; les chevaux de frise placés. Dans toute une partie de la ville, il est défendu de fumer. Les sentinelles qui se promènent d'un pas égal çà et là sur les fortifications semblent guetter l'ennemi. Qu'il vienne, on l'attend de pied ferme : le passé répond de l'avenir.

De Briançon on gagne l'Infernet par le pont d'Asfeld qui fut construit en 1734 par les ordres du maréchal d'Asfeld, directeur général des fortifications. L'arche unique mesure 120 pieds d'ouverture et s'élève à 168 pieds au-dessus de la Durance qui coule en écumant au milieu des rochers et qui reçoit à droite en amont les eaux de l'Abattoir, à gauche en aval une cascade mince mais superbe qui se précipite de l'Infernet.

J'ai retrouvé là, mais quelque peu transformée, une légende que j'avais lue jadis dans un ouvrage sur le Monténégro. Comme j'étais arrêté devant ces masses de pierres accumulées et déchirées par le torrent, je fis la rencontre d'un paysan qui revenait de son champ sans doute, la bêche sur l'épaule.

— Votre pays est merveilleux, lui dis-je. Quels n'ont pas dû être les soulèvements du sol pour produire ces déchirures ?

— Nous n'allons pas si loin en chercher la cause, nous autres, me répondit-il.

— Où donc la trouvez-vous ?

— Lorsque Dieu le Père eut créé la surface du sol, reprit le paysan, il chargea son Fils d'aller semer des montagnes par le monde. Dieu le Fils remplit un grand sac de pierres et de rochers ; mais le Saint-Esprit, qui, la veille, avait cousu le sac, avait oublié de doubler les coutures. Au départ de Dieu le Fils, le sac creva et tout tomba ici. Le Saint-Esprit, pour ne pas avoir tort, jura qu'il l'avait fait à dessein et qu'il avait voulu créer une jolie source pour la Durance. Dieu le Père et Dieu le Fils feignirent d'approuver pour éviter les querelles et laissèrent là tous ces rochers...

« Ils auraient bien fait d'en laisser moins, ajouta notre homme en manière de conclusion.

Les renards pullulent au fond du ravin, d'autant plus que les chasseurs sont rares et pour cause : il est malaisé de circuler à sa guise au milieu des rochers suspendus sur le précipice, et une fourrure, si précieuse qu'elle soit, ne vaut pas la peine qu'on risque sa vie pour la conquérir.

Bien entendu que le pont d'Asfeld a reçu dans le pays l'inévitable nom de *Pont du Diable*

— Mais enfin, dis-je à mon paysan qui, décidément, paraissait être un

sage : vous voyez bien qu'il n'y a pas plus de cent cinquante ans qu'il est construit et que le nom du constructeur est écrit sur la pierre centrale.

Le paysan secoua la tête.

— Cela ne fait rien, me dit-il, c'est toujours le Pont du Diable... à cause de l'ancien.

— L'ancien pont !... Y a-t-il une histoire ?

— Oui, monsieur.

— Racontez-la-moi en revenant vers la ville.

Je m'attendais à la vieille légende quelque peu ironique qu'Alexandre Dumas père a popularisée dans ses souvenirs de voyage, cette légende où le Diable construit le pont d'Uri sur la Reuss à la condition d'avoir l'âme du premier être vivant qui le traversera et qui n'a que l'âme d'un chat pour tout butin. Les habitants d'Avignon avaient dejà joué le même tour au malin. Mais non, la légende était neuve, et j'ai plaisir à la transcrire.

En l'an de grâce 1342, Humbert II étant dauphin du Dauphiné, Briançon avait su conserver ses vieilles libertés alors que l'évêque de Gap, l'archevêque d'Embrun et le comte de Forcalquier dominaient dans tout le voisinage. Déjà, dès cette époque, la ville avait ses tours et ses forteresses, et l'habitude de la liberté avait fait de ses habitants des gens solides qui répugnaient à toute idée de servitude. Si, théoriquement, elle relevait du dauphin, elle était aussi indépendante vis-à-vis de lui que celui-ci l'était vis-à-vis des empereurs d'Allemagne, suzerains du royaume d'Arles. Elle choisissait ses consuls en toute liberté et savait les changer quand ils venaient à déplaire.

Cette année-là, la lutte fut vive entre deux grandes familles qui toutes les deux aspiraient à l'honneur de gouverner Briançon et qui, peut-être, rêvaient d'y fonder une tyrannie. Les Faure, originaires du Puy-Saint-Pierre, et les Payan, qui habitaient le Monétier, avaient entre eux de vieilles querelles qui rappelaient assez celles des Capulet et des Montaigu. Les habitants s'étaient à leur suite fractionnés en deux groupes de force à peu près égale; et, comme personne ne voulait céder, une guerre civile était imminente. Les anciens de la cité s'inquiétèrent : ils avaient su conquérir et conserver leur liberté, et ils avaient honte d'en faire usage pour engager une lutte fratricide. Du reste le dauphin Humbert, dont en somme ils dépendaient, pouvait bien les punir de leur emportement et les placer sous le joug. Ils se réunirent en dehors de la ville, mandèrent les deux rivaux et leur déclarèrent que celui-là serait élu qui rendrait le plus de services à Briançon. C'était détourner adroitement l'orage, et le détourner au profit des habitants.

Faure et Payan, les chefs des deux familles, acceptèrent la lutte. Faure se mit à l'œuvre le premier et fit construire sur le sommet de la montagne de Prorel un sanctuaire à la Vierge, à Notre-Dame-des-Neiges. Des processions, le deuxième dimanche de juillet et le huit septembre, devaient rendre cette chapelle chaque année plus vénérable. Payan riposta

en faisant construire une église à la Salle. Les Briançonnais s'émerveillèrent d'y voir un maître-autel en bois sculpté rehaussé d'ornementations en or. Ce tribut payé à Dieu, les concurrents firent de grandes largesses aux pauvres. Ce fut une belle année pour Briançon. Les anciens se gardèrent bien de se prononcer. Ils espéraient sans doute que la lutte finirait par la ruine de l'un et de l'autre et qu'ils redeviendraient comme auparavant les maîtres absolus de la situation. Ils mandèrent de nouveau Faure et Payan, expliquèrent que la lutte n'avait pas été décisive, et déclarèrent, en fin de compte, qu'ils céderaient le gouvernement à celui d'entre eux qui jetterait un pont sur la Durance.

L'un et l'autre firent la grimace.

Le seul endroit où Briançon touchât à la Durance était à l'extrémité est de la ville. Un ravin effroyablement profond interceptait toute communication entre les deux rives. Quant à la largeur, elle était telle qu'on ne pouvait espérer trouver des traverses de bois assez longues pour les jeter en travers du torrent. Faure et Payan ne désespérèrent cependant pas. Ils se mirent aussitôt à l'œuvre et firent venir, l'un des bords du Rhône, l'autre des bords du Rhin, les pontonniers le plus en renom. Ceux-ci ne perdirent pas un instant. Les uns essayèrent de construire une arche en maçonnerie qui devait s'élever du fond du torrent jusqu'à la hauteur des rives : une crue subite de la Durance enleva les fondements et détruisit les travaux. Les autres réunirent de grands sapins, en attachèrent solidement les deux extrémités et tentèrent de les jeter en travers, au-dessus du lit du fleuve. Le poids de la partie centrale précipita ces constructions : rien ne pouvait tenir.

— Ma foi, dit un jour un pontonnier qui venait d'Avignon, il n'y a guère que le Diable qui puisse vous tirer de là.

Là-dessus, il prit ses outils et s'en alla. Les autres pontonniers firent de même.

Faure et Payan essayèrent de réussir par les moyens qu'ils avaient vu employer aux pontonniers; toutes leurs tentatives échouèrent misérablement. Vainement ils invoquèrent Dieu et la Vierge : rien n'y fit. Pendant ce temps, les anciens se réjouissaient et les Briançonnais oubliaient leurs querelles intestines, trouvaient la rivalité fort plaisante et venaient, chaque jour vers midi, voir où en étaient les travaux. Rien n'avançait.

Les choses allèrent ainsi pendant longtemps, si bien qu'un soir en rentrant chez lui, Faure, presque découragé, se rappela le mot du pontonnier d'Avignon :

— Le Diable!... Et pourquoi pas? dit-il.

Le même soir Payan faisait la même réflexion.

Tous les deux, simultanément, avaient eu la même idée. Ils la mirent aussitôt à exécution et firent appel au Diable.

Satan est un être narquois et très puissant, paraît-il. Il savait que le bon Dieu se mêle rarement des affaires des hommes leur ayant donné

assez d'intelligence pour réussir tout seuls quand ils sont adroits; mais il savait aussi que les hommes veulent souvent faire plus qu'ils ne peuvent et qu'alors ils ont recours à l'Esprit malin. Depuis un mois il lisait dans la pensée de Faure et de Payan, et, comme il a la faculté de se dédoubler quand il lui plaît, il fut prêt au premier appel qu'on lui fit et se présenta à la fois chez les deux concurrents.

Chez l'un et chez l'autre l'aventure fut identique.

— Bonsoir, maître Faure.

Maître Faure tressauta de surprise.

— Monsieur?... dit-il.

— Satan pour vous servir.

Le candidat au gouvernement balbutia quelques mots. Les yeux du Diable brillaient comme des escarboucles, et, malgré toute sa bravoure, maître Faure était intimidé. Le Diable finit par avoir pitié de lui.

— Vous voulez faire un pont? dit-il.

— Oui, monsieur Satan.

— Je m'en charge.

— Le pontonnier avait raison, pensa maître Faure..... A quelle condition? reprit-il tout haut, car il savait comme chacun que le Diable ne donne rien pour rien.

— Une condition bien simple...

— Laquelle? vous livrer mon âme?

C'était un piège de maître Faure. Il n'ignorait pas que le Diable est toujours dupe de ces marchés-là et qu'un signe de croix ou une prière à la Vierge suffit à les rompre quand on les trouve trop lourds.

— Point, point, dit Satan. J'aurai ton âme plus tard. J'en suis certain. Pour le moment, la chose est plus facile. Tu livreras un combat à ton rival.

— Il sera vaincu?

— Il sera vaincu, je t'en réponds.

— Et le pont sera fait?

— Le pont sera fait.

— Tope!

Satan tendit sa main et maître Faure s'avança pour la saisir. Il n'eut que le temps de la reculer au plus vite. Les doigts de Satan brûlaient comme de la braise.

— Apprends maintenant, lui dit l'être infernal, quelles sont les conditions du combat. Demain, tu verras une poutrelle jetée en travers du gouffre. Tu t'avanceras jusqu'au milieu. Ton rival viendra à ta rencontre Tu lui proposeras de boire avec toi jusqu'à ce que l'un d'entre vous succombe.....

— Il succombera.

— Et le pont sera fait.

Là-dessus Satan disparut. Mais si maître Faure n'avait pas été si

joyeux il aurait entendu un grand éclat de rire qui retentissait dans toutes les montagnes et faisait vibrer les parois des rochers qui dominent la Durance.

Inutile de répéter qu'à la même heure, la même conversation avait lieu chez Payan exactement dans les mêmes termes.

Le jour vint. Les deux rivaux se trouvaient dès l'aube aux abords du torrent. Une poutrelle large d'un pied était jetée en travers.

— Bonjour, maître Faure, dit Payan d'un ton joyeux.

— Bonjour, maître Payan.

— Voilà notre œuvre qui s'avance.

— Le pont va être fait.

— Voulez-vous trinquer à nos succès?

— J'allais vous le proposer.

Comme par hasard, chacun avait apporté un broc énorme de vin. Ils s'avancèrent à la rencontre l'un de l'autre et s'assirent à califourchon sur la poutrelle.

Le duel commença, un duel joyeux où l'on n'entendait que le cliquetis des verres et le bruit des santés qu'on portait. Si l'un buvait un pot, l'autre en buvait un autre aussitôt. Les brocs commençaient à se vider; mais les fumées du vin remplissaient déjà les esprits. Faure et Payan buvaient et buvaient encore. Autour d'eux tout semblait tourner, emporté dans un galop vertigineux.

— Un dernier verre, maître Faure.

Maître Faure tendit son verre, mais au même moment il perdait l'équilibre et tombait au fond du gouffre.

— Le Diable l'avait bien dit, fit Payan en essayant de se lever.

L'effort était trop grand : lui aussi perdit l'équilibre et prit la même route que son rival.

La Durance se referma sur leurs corps engloutis et Satan apparut aussitôt.

— Ma conscience est tranquille, dit-il. J'avais assuré à chacun d'eux que l'autre serait vaincu, ils ne m'en ont pas demandé davantage. Comme ils sont morts sans avoir pu se repentir, leur âme est à moi. Je prends ma revanche d'Avignon.

Il appela aussitôt ses démons.

Le plan fut fait en un clin d'œil, et quand les Briançonnais vinrent, vers midi, contempler la marche des travaux, ils poussèrent un cri de surprise.

Ils demandèrent le vainqueur.

Personne ne répondit.

Les anciens soupçonnèrent bien la vérité, mais ne cherchèrent jamais à approfondir l'histoire.

Ils avaient un pont; ils étaient débarrassés de deux candidats dangereux Que pouvaient-ils souhaiter de plus?

Le dauphin du reste approuva leur conduite, et, comme ils avaient montré en cette occasion qu'ils étaient capables de se gouverner eux-mêmes, il leur donna une charte, datée de 1643, par laquelle il exonérait Briançon de tous droits seigneuriaux et devoirs féodaux, et permettait à la ville de posséder des fiefs.

XXVII

Le terminus hôtel. — Matinée froide. — En traîneau. — Au col du Lautaret. — Les jalabres. — Souvenirs du Midi : Une chasse aux perdrix.

Nous avons quitté Gap hier samedi et pris le train de Briançon. A Gap, il pleuvait, une pluie fine, pénétrante, qui pétrit les neiges sans les fondre. Vers Embrun commencent les champs de neige qui deviennent de plus en plus épais à mesure que nous nous enfonçons dans la vallée.

Sous la neige, la montagne revêt les formes les plus pittoresques et le peintre qui pourrait saisir et rendre les mille nuances des cristaux attachés aux branches des sapins, des mélèzes et que le soleil couchant fait étinceler serait un grand artiste. A chaque instant l'aspect du paysage est transformé. Il me semble, à moi qui suis passé vingt fois par là durant l'été, que je voyage en un pays inconnu, et il me faut de grands efforts d'imagination pour reconstituer ce que l'atmosphère capricieuse a déformé.

La nuit vient très brusquement un peu avant notre arrivée à Briançon. Le terminus hôtel est enseveli sous les neiges. En haut, à deux kilomètres de là, sur la droite, quelques points lumineux indiquent la place de la ville. Du côté de l'Italie, une grande ligne rouge qui prend le Chabberton en flanc, indique que là-bas le soleil brille encore. L'air est vif et froid. Le thermomètre marque 6 degrés...

Un bon souper, un bon lit!... la nuit passe vite.

A six heures du matin nous étions debout. A sept heures nous gravissions lentement le roidillon qui mène à la place. Il y avait bien 75 centimètres de neige ; mais au milieu de la chaussée la voie était frayée et, sauf un peu de verglas, facile à suivre. A cette heure matinale la bise

piquait. La blancheur éblouissante des neiges éclairait mieux que les rayons encore louches du soleil. Nous arrivons. La gargouille charrie les immondices. Des figures endimanchées se montrent çà et là aux fenêtres, devant les portes.

Nous nous étions promis de faire ce jour-là une course en traîneau sur la route de Briançon à Grenoble. A huit heures nous avions trouvé le véhicule. Point de luxe : une sorte de caisson rectangulaire, plutôt long que large, très bas, auquel sont attelés deux grands chevaux de l'Isère. Pour conducteur un gamin de seize à dix-sept ans qui siffle toujours. En route pour la vallée de la Guisanne.

L'épaisseur moyenne du champ de neige est d'un mètre environ. La couche supérieure est durcie par le vent qui nous fouette en plein le visage. A chaque minute nous croisons des traîneaux remplis de gens qui vont à la messe. A gauche une forte dépression indique le lit de la Guisanne. A droite, sur les hauteurs, le fort de l'Olive se perd dans les brumes. La vallée dans son ensemble est assez largement ouverte.

Rien de plus curieux que de voir sur cette couche blanche ininterrompue courir les traîneaux. Ils filent dans toutes les directions, sans tenir compte de la route, chacun visant au plus court. Involontairement on songerait aux steppes russes si les dentelures des hautes crêtes ne nous rappelaient que nous sommes dans les Alpes.

Les traîneaux tachent de points noirs toute l'étendue. Il y en a à l'horizon qui ne semblent pas plus gros qu'un attelage de chiens. Parfois cela s'arrête et la tache noire change de forme. Le traîneau a chaviré et les voyageurs ont roulé dans la neige. Nous, nous avons versé deux fois. Ces chutes-là ne sont pas dangereuses.

Jene sais rien de plus doux qu'une course en traîneau sur la neige. Cela ne fait aucun bruit, ne donne aucune secousse et la vitesse est le double de celle des voitures. Nous avons ainsi traversé des villages enfouis sous les neiges. A Villeneuve, près de Saint-Chaffrey, une avalanche est tombée des toitures et pendant un moment nous a cloués sur place. Nous ramassons en route un commis voyageur en droguerie, à pied, qui allait acheter des pensées et des violettes sauvages aux paysans. Le traîneau est juste assez grand pour que les cinq personnes qui s'y trouvent puissent s'asseoir. Les gens qui vont à la messe se demandent avec effarement qui nous sommes et où nous allons. Ils nous suivent de leurs regards étonnés jusqu'à ce que l'éloignement nous ait séparés d'eux ou qu'un autre objet ait attiré leur attention.

Nous atteignons le Monétier après deux heures d'une course endiablée. Un bon déjeuner nous rend nos forces. Nous demandons si la route de la Grave est libre : on nous répond que le courrier ne passe plus. Nous nous promettons d'essayer, et nous voilà repartis.

L'ascension du col est douce. Jusqu'au Casset tout va bien, voire à la rigueur jusqu'au Lauzet. Mais à mesure que nous nous élevons le

vent devient plus violent et nous jette au visage des trombes de neige soulevée. Le petit thermomètre que j'ai emporté marque 11°. Nous pressons l'allure des chevaux. Les pauvres bêtes ne vont plus que lentement : leurs naseaux fument ; le vent fait flotter obliquement tantôt à droite, tantôt à gauche, leurs queues et leurs crinières. Le conducteur, légèrement inquiet, rabat sur ses yeux sa casquette de peau de renard et abandonne l'attelage à son instinct. Bientôt le vent redouble et souffle en tempête.

— Faut-il revenir, monsieur? demande le cocher.

— File droit au col, lui dis-je.

— Mais la Lombarde commence.

— Arrive avant elle.

Il grommela quelques mots, mais il obéit, et profita de l'occasion pour me demander une cigarette que je lui passai tout allumée. A vrai dire je n'étais pas sans inquiétude, mes compagnons non plus. Nous sentions le froid devenir plus vif, la Lombarde souffler plus violemment et l'horizon s'obscurcir davantage par les flocons de neige envolée. Les chevaux nous tirèrent de là. A trois heures, ils s'arrêtaient d'eux-mêmes devant l'hospice du Lautaret presque enfoui sous les neiges. Nous étions à moitié gelés... Le thermomètre marquait 19°. Nous étions littéralement gelés. Il y avait sur la route, si l'on doit s'en rapporter aux poteaux télégraphiques, trois mètres de neige au moins. Un peu de soupe, un morceau de chèvre salée nous mettent l'estomac à l'aise.

Nous sommes restés là deux jours.

Impossible de pousser plus loin. La tempête venait du côté de la Grave. Nous aurions été engloutis avant d'atteindre Villard-d'Arène. Nous savions trop ce qu'était le retour. Ce n'est que le surlendemain qu'une éclaircie s'est produite. Nous en avons profité.

*
* *

Briançon, 5 décembre, matin. — Ce matin, je me suis levé de bonne heure. La ville et les hauteurs voisines étaient toutes blanches. De pâles brouillards flottaient dans les rues. J'ai rencontré un montagnard. Il m'a vendu deux perdrix blanches. Elles ressemblent à des pigeons. Rien de curieux comme leurs pattes qui rappellent celles des lièvres. Les *jalabres*, c'est leur nom scientifique, je crois, vivent sur les plus hauts sommets. Leur plumage change toute l'année : l'été elles sont grises ; au printemps et à l'automne elles sont moitié blanches et moitié grises. Elles vivent là-haut en bandes nombreuses, mangent de l'herbe, des mousses sèches. Il est difficile de les trouver, difficile de les tuer. Je paye le couple quatre francs. J'en envoie une à Agen où on l'admire fort. Je fais rôtir l'autre.

Même jour, soir. — De la neige et du froid. La Lombarde souffle. L'air

est glacé. Une nuée de flocons blancs tourbillonne le long des rues. La gargouille semble gronder plus fort. Personne dehors; chacun reste chez soi, se chauffe ou travaille. On est bien devant le feu.

Involontairement on évoque ses vieux souvenirs. Et c'est ainsi que les jalabres que j'ai achetées ce matin me rappellent une chasse que je fis l'an dernier, un jour de grand soleil, dans la plaine dorée d'un coin du Lot-et-Garonne.

*
* *

Youc-youc, — youc-youc!... youc-youc, — youc-youc!... Les perdrix chantent dans les vignes, à droite, à gauche, sur tous les points.

3 *heures du matin!* — De la plaine sur les hauteurs où l'air est plus limpide montent des brouillards légers. Une grande bande rouge coupant nettement l'horizon éclaire les prés et les bois du côté de Villeneuve-sur-Lot. Rien de gracieux comme ce paysage de Castelnaud par cette belle matinée de septembre. Les merles sonnent la diane dans les haies d'aubépine, et des mésanges criardes se poursuivent dans les pruniers où les fruits achèvent de mûrir. Nous ne voyons rien nous autres; nous n'entendons que les appels enroués des perdreaux : youc-youc, — youc-youc!... youc-youc, — youc-youc!...

A minuit, nous avions tendu les bourses, des pièges bien simples : une baguette d'osier tordue fixée en terre par les deux bouts et maintenant un filet à mailles larges. Nous en avions mis dans tous les sillons d'un vignoble qui couronnait un coteau que nous savions être le refuge préféré des perdreaux. Cadet, le domestique de la métairie, faisait le guet par crainte des gendarmes. Pour la forme j'avais pris mon fusil. Pouget, le métayer, et Laurent, son beau-frère, m'accompagnaient.

— Il y a au moins quatre compagnies, dit ce dernier.

— Chassons d'abord la plus éloignée, reprit Pouget.

Et nous voilà, par les luzernes humides et les guérets fraîchement labourés, courant dans la direction où tout à l'heure chantaient les oiseaux. Une manœuvre savante nous mène derrière eux, et, nous avançons, les poussant vers le coteau.

Soudain... Brrr!... Brrr!... Brrr!... Toute la compagnie s'envole d'un petit coin de lande où poussaient des chardons et des bruyères roses.

— Elles y vont! cria Pouget qui les suivait des yeux.

En effet, nous les vîmes, les ailes ouvertes, baisser, baisser, et tomber auprès de la vigne où les bourses étaient placées.

Nous continuons à les suivre mais lentement cette fois : il fallait les laisser *courir de pied* pour qu'elles tombassent dans les filets. De loin, on les voyait, les pauvrettes, raser le sol et glisser au milieu des mottes. Notre émotion était vive. Elles entrent dans la haie : nous nous approchons

davantage, parlan tà haute voix, et, bientôt nous voyons courir sur le terrain crayeux du coteau les perdrix apeurées.

— Ça y est!

Nous attendons quelques secondes. Un youc-youc-youc bruyant et plaintif se fait entendre.

— Et d'une! dit Laurent.

Youc-youc! youc-youc-youc! Une deuxième, une troisième, quatre, cinq, tombent dans les bourses, Puis, rien... Les autres avaient pu s'échapper. En deux pas nous arrivons. Les perdrix emmaillées ne remuaient plus. Elles fixaient sur nous leurs yeux de perles noires, les pattes rouges raidies et un frisson agitait leurs ailes courtes, usées au bout. De temps en temps elles faisaient un effort brasque pour s'échapper.

En bas du vignoble, derrière la maison, Cadet rayonnant nous attendait. Nous lui remettons le gibier vivant qu'il enfouit dans un grand panier et nous recommençons la chasse. Par trois fois, nous refîmes les mêmes manœuvres : quatre nouvelles perdrix rejoignirent les cinq premières. La quatrième tournée fut moins heureuse : le soleil était trop haut déjà. Les oiseaux s'envolèrent de la haie, et, passant au-dessus du coteau, allèrent se remiser au diable dans les bois. Je n'eus que le temps d'en tirer une qui tomba l'aile cassée.

Pendant que je courais la relever, Cadet nous appela :

— Hum! Hum!! Les gendarmes!!!

Tous deux à pied, le brigadier Florimond et le gendarme Michel descendaient du grand chemin et longeaient le ruisseau. Le bruit du coup de fusil semblait redoubler leur ardeur. Nous n'eûmes que le temps de regagner la maison. Ils entraient avec nous.

— Un joli coup de fusil, brigadier, et un perdreau bien tué.

— C'est vrai, môssieu! ça vaudrait trois francs à Villeneuve.

Les gendarmes s'assoient : ils sont un peu las et le soleil commence à chauffer.

Pouget et Laurent vont et viennent. La Pougette met sur la table du saucisson, des verres et de ce pain bis dont la croûte frottée d'ail et d'huile est si bonne quand on la mange avec du raisin.

— Vous trinquez, brigadier?

— Ce n'est pas de refus.

Et pendant qu'on mange et qu'on boit, nous parlons.

— C'est grand dommage, dis-je, que le gibier soit si rare!

— La faute en est aux braconniers, reprend Florimond! Ils détruisent tout. Les lacets! les bourses!

— Les bourses? demandai-je d'un air ingénu.

— Oh! bien simple! une baguette d'osier arrondie en cercle et fixée au sol; un petit filet sur la baguette. Le perdreau s'empêtre dans les mailles et n'en sort plus.

— Mais, c'est ici qu'on fait cette chasse?

— On la faisait autrefois, môssieu; mais depuis que nous y sommes... n'est-ce pas, Michel?

Michel hocha la tête... approuvant.

— On ne s'y fie plus, continua-t-il. Nous avons l'œil nous autres et on ne nous en revend pas...

Cinq minutes après ils s'en allaient, ravis. Pouget, Laurent et Cadet riaient irrespectueusement de l'autorité. Les bons gendarmes longeaient le ruisseau, sous le soleil cuisant. Ils regagnaient le grand chemin en s'épongeant le front. Autour d'eux, la chaleur de plus en plus lourde endormait tout, les plantes et les oiseaux; les grappes de raisin ressortaient plus noires au milieu des feuilles jaunies, et au loin, par instants, disséminées un peu dans tous les coins, les perdreaux appelaient en vain leurs compagnons disparus...

Youc-youc-youcyouc!... Youc-youc-youcyouc!...

XXVIII

Villes et villages de frontière. — Montgenèvre. — Les conquérants. — Hannibal dans les Alpes.

Dans une apostrophe chaleureuse que le poète espagnol don Jose de Lura adresse à sa patrie, il lui reproche, nouvelle Pénélope, de faire et de défaire chaque jour la toile de ses constitutions. La même pensée frappe notre esprit quand on songe à certains villages des frontières. Eux aussi doivent à chaque instant faire et refaire leurs champs et leurs maisons qu'a détruits la guerre d'hier et que détruira la guerre de demain. Les populations du Centre et du Midi ont connu jadis, mais ne connaissent plus ce fléau qui s'appelle l'invasion. Sur les frontières les souvenirs sont trop récents pour qu'on les oublie. Au Nord, du côté de la Belgique, le sol a été tant de fois foulé par les escadrons amis et ennemis que le nom de chaque village, de chaque communauté rappelle une bataille, victoire ou défaite. A l'Est, l'Alsace est le champ clos où les races gauloises et germaniques ont toujours vidé leurs différends. Les dernières blessures reçues par cette malheureuse contrée ne sont pas encore cicatrisées et, cependant elle sait que demain peut-être la lutte recommencera, que les champs seront rasés de nouveau, les villes incendiées. Elle attend et même elle espère. L'habitude du danger donne à l'homme une âme stoïque qui lui permet de ne redouter aucune épreuve.

Dans les Alpes françaises, il est une contrée analogue foulée maintes fois par l'invasion, maintes fois ravagée et détruite, et qui s'est toujours relevée prête à subir de nouveaux assauts, prête à lutter encore. Ici le champ clos est étroit, la population peu nombreuse. C'est un village perdu sur une route, près des sources de la Durance; c'est Montgenèvre et son hameau des Alberts.

De toutes les voies qui dans les Alpes font communiquer la France avec l'Italie, la trouée du Genèvre est la plus large et la plus sûre. Au nord de ce point les cols sont généralement élevés, les bons passages sont rares. Le col de Seigne, le Petit Saint-Bernard, le col du mont Iseran sont d'une traversée difficile. Le tunnel du Cenis, de Modane à la Bardonnèche, serait promptement coupé en temps de guerre. Au sud, les difficultés sont moins grandes peut-être ; mais au point de vue stratégique les avantages sont peu nombreux. Les cols de la Traversette, d'Agnello et du Longet, au pied du Viso, n'ont qu'une importance militaire médiocre. A certaines époques, ils ont permis de surprendre les armées ennemies et d'assurer la victoire. Auraient-ils aujourd'hui la même utilité ? Laissons également de côté le col de l'Argentière et celui de Tende. La route de la Corniche, protégée par une escadre, serait seule aujourd'hui d'un accès aisé pour une invasion.

En somme, il ne reste comme passage au centre de la chaîne que la trouée de Montgenèvre. Expliquons-nous : la première fois que je suis allé dans ces parages, je demandai aux habitants du pays où se trouvait le mont Genèvre. Le mont Genèvre n'existait pas. La cime du Gondran à droite, celle du Grand-Charvet à gauche, sont les seules hauteurs qu'on puisse mentionner. On doit donc dire le col de la trouée *de* Montgenèvre, et non le col ou la trouée du Montgenèvre.

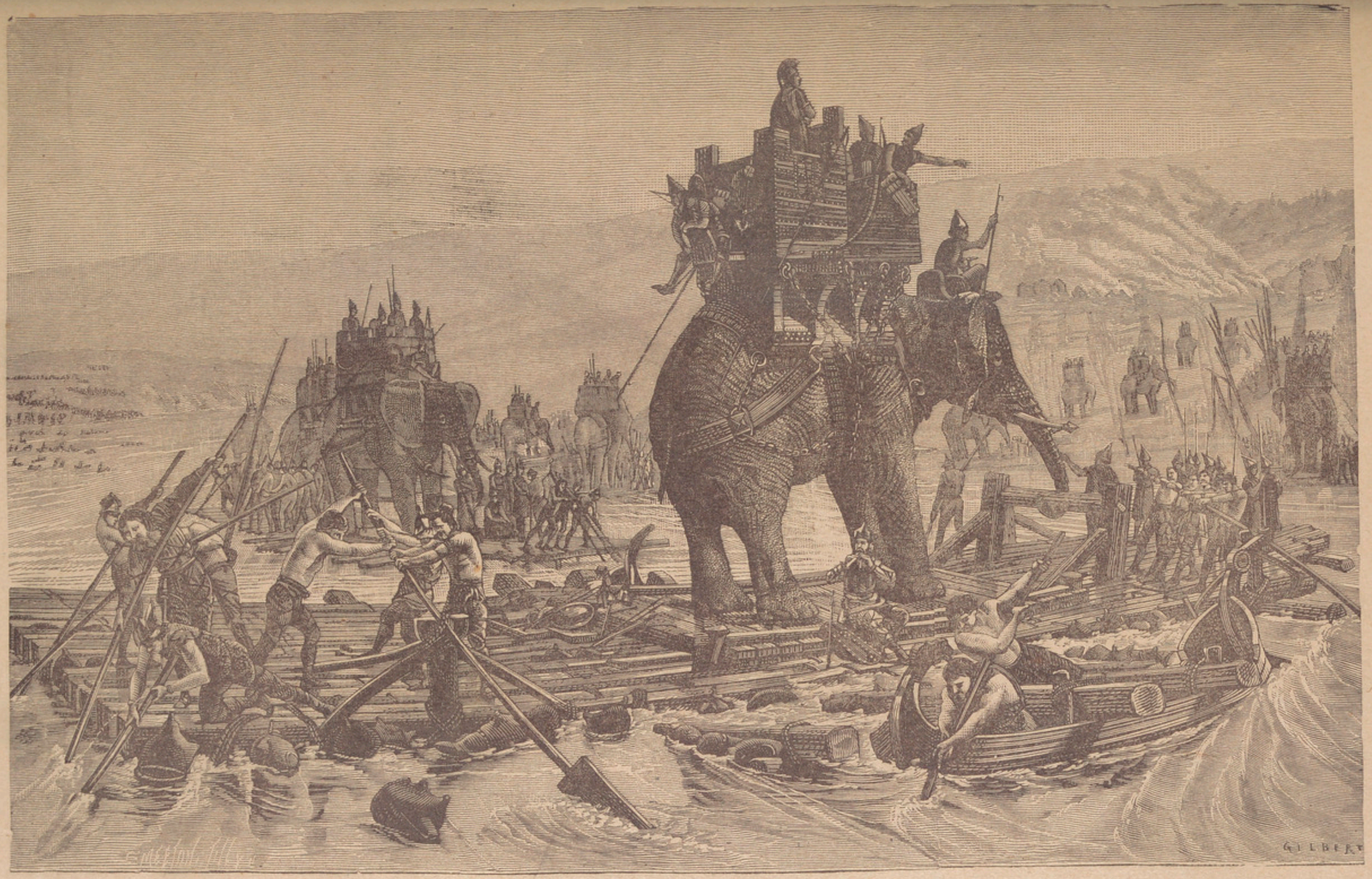
La désignation est empruntée au village, et non à un accident orographique.

Examinons ce point de plus près. Qu'on s'imagine une sorte de haut plateau constituant un cirque fermé par des montagnes. Du côté de l'Italie une route rapide qui conduit en quelques heures à Turin, la grande et belle cité qui pleure toujours son ancienne splendeur et qui ne se console pas d'être devenue chef-lieu de province alors qu'elle a été si longtemps capitale du royaume. Du côté de la France, la voie est large, commode, mais fermée par Briançon.

Le village de Montgenèvre est à 1,860 mètres d'altitude.

Le sol, trop souvent durci par le froid, ne donne que de maigres moissons. En revanche les prairies sont fort belles. Les pâturages, arrosés par des canaux d'irrigation, s'étendent jusqu'au pied du Gondran, jusqu'au mont Janus, et par la richesse et la variété de leur flore rappellent les plus beaux points du *Lautaret*. C'est là que naît la Durance. Toutes les eaux du plateau se concentrent sur le flanc nord du Gondran, dans des prairies marécageuses, où, à l'automne, les oiseaux de passage s'abattent en foule. Deux petits torrents, la Dure et la Rance, qui se rejoignent presque aussitôt viennent de là. Mais ils ne constitueront vraiment la Durance que lorsque la Cerveyrette, la Clarée et surtout la Guisanne leur auront apporté, auprès de Briançon, le puissant tribut de leurs eaux. La Doire naît sur l'autre versant.

De là ce dicton local :



Passage du Rhône par Hannibal.

Adieu donc, ma sœur la Durance,
Nous nous séparons sur ce mont :
Toi, tu vas ravager la France,
Je vais féconder le Piémont.

La trouée du Montgenèvre est une voie militaire de premier ordre. M. de Bourcet, un stratégiste distingué, l'a dit : « Le col du Mont Genèvre est, sans contredit, le meilleur de tous les grands passages par où l'on peut traverser les Alpes. » Il suffit, d'ailleurs, de jeter un regard sur une carte des Alpes pour que cette vérité frappe aussitôt. Turin, sur le Pô, est la clef de toute la Lombardie. Qui tient cette ville est déjà presque maître de toute la partie continentale de l'Italie. De Montgenèvre la vallée de la Dora Riparia nous conduit directement, par Cézanne, à Turin. Grâce aux voies ferrées qui, du côté de la France, vont jusqu'à Briançon, c'est pour nous un point d'attaque unique. Les vallées de la Dura Baltea, de l'Orco et de la Stiera au nord, de la Clusonne, du Pô, de la Vraita et de la Maira, au sud, sont trop longues et ouvrent des cols trop malaisés pour qu'on puisse songer à s'en servir, sauf dans des cas exceptionnels indiqués par les hasards de la guerre. C'est également de ce côté que l'Italie peut diriger le plus sûrement ses attaques. Les vallées qui s'ouvrent au nord de la chaîne peuvent bien les conduire par Chambéry jusqu'aux abords de Lyon; mais avant d'essayer de franchir des cols aussi éloignés que ceux du mont Cenis ou du Petit Saint-Bernard, la France aurait le temps de préparer sa défense. Au sud, les vallées sont divergentes, malaisées. Les routes qui s'ouvrent sur la Provence, sauf celle de la Corniche, et à condition qu'une escadre italienne victorieuse la protège, sont malaisées et dangereuses. Supposez au contraire qu'une attaque faite avec des troupes venant de Turin réussisse à Montgenèvre, Briançon succombe. Les routes d'Embrun et de Gap sont ouvertes. L'armée italienne, maîtresse du passage, peut diriger ses forces ou au sud contre Marseille que rien ne protège plus, ou au nord contre Grenoble qui ferme l'accès de Lyon. Italiens et Français l'ont si bien compris qu'ils ont couvert cette région de places militaires, de forts et de batteries. En face de l'Infernet, c'est le Chaberton; en face des chasseurs alpins ce sont les bersaglieri. Des deux côtés on s'observe, on attend. De part et d'autre les précautions sont prises.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que la question est posée. De tout temps la trouée du Genèvre a été la route ordinaire suivie par les invasions.

Ah ! si l'histoire avait pu conserver le souvenir de tous les drames particuliers qui se sont déroulés là, quelle liste de noms pourrait être ajoutée à celle trop longue déjà du martyrologe humain. C'est là qu'était le centre du petit royaume de Cottius; c'est là qu'en 934 Théodore, empereur d'Orient, vainquit Arbogaste, lieutenant de Valentinien II de Rome. C'est là que sont passés les conquérants Bellovèse, Marius, César, Auguste, un foule d'empereurs romains, Claude, Galba, Valens, Domitien, Maximien, Constantin, Magnence, Julien, Maximin, Gratien, Théodore, et, dans les temps

modernes, Charlemagne et Charles VIII ont aussi suivi cette voie. Plus tard, il n'y a pas deux siècles, en 1708, Victor-Amédée duc de Savoie y a apporté l'incendie et la mort. En 1815, nouveaux combats.

Que de sang a dû couler là !

La trouée du Genèvre est la route suivie par Hannibal.

Rome était alors toute-puissante. Après de longues et d'ardentes luttes, les patriciens et les plébéiens avaient formé un groupe compact de citoyens; plusieurs siècles de guerre contre des voisins turbulents et dangereux l'avaient faite maîtresse de l'Italie. Déjà sa puissance débordait en Gaule et menaçait de s'étendre sur le monde lorsqu'Hannibal apparut.

Fils de Carthage, cette autre cité souveraine qui du littoral africain régnait sur la Méditerranée, Hannibal par ses talents, ses vertus militaires, son génie et la haine de Rome semblait seul capable de lutter contre l'expansion des Italiotes. Les premières années de sa vie écoulée presque toute dans les camps furent dures; plus tard il eut à lutter, lui un Barca, contre la faction des Hannon, famille de marchands, à qui l'issue malheureuse d'une guerre précédente n'avait pas encore prouvé que la force militaire est une condition indispensable à l'expansion sociale d'une race. Le peuple de Carthage aimait les Barcas. Hannibal fut bientôt à la tête d'un parti puissant par le nombre, par l'audace et par l'espérance des victoires prochaines. Les Africains du littoral, toujours avides d'expéditions lointaines et fructueuses, les soldats mercenaires qu'on recrutait partout, en Gaule, en Sicile, chez les Grecs et les Baléares, archers, fantassins et cavaliers, lui constituaient une armée solide, entièrement dévouée. Redoutable et fanatique, le jeune chef avait vingt-neuf ans.

Hannibal franchit la mer et descend en Espagne. La prise et le sac de Sagonte, ville alliée des Romains, est le gant qu'Hannibal jette à l'Italie et que celle-ci relève aussitôt. La lutte la plus mémorable de l'antiquité commençait.

Pendant que ses envoyés lui préparaient l'accès des Gaules, le chemin qu'il avait choisi pour arriver en Italie, par des traités et des conventions passés avec les chefs celtes, le Carthaginois se mettait en marche avec quatre-vingt-dix mille fantassins, douze mille cavaliers et cinquante éléphants. Rome, qui n'avait pas su défendre Sagonte, ne sut pas non plus défendre ses alliés de l'Ebre qui tentèrent vainement d'arrêter l'ennemi. Hannibal atteignit les Pyrénées. Laissant en Espagne de fortes garnisons, il ne garde avec lui pour pénétrer dans les Gaules que cinquante mille fantassins et neuf mille cavaliers. La route du littoral fut aisée. Les Gaulois, gagnés par ses émissaires, n'essayèrent pas d'entraver sa marche. L'armée romaine était bien loin de là, près de Marseille, où le consul Scipion, inquiet et timide, n'osait adopter un plan de campagne définitif et attendait tout du hasard des événements.

Hannibal atteint les bords du Rhône et tente de traverser le fleuve. La grande peuplade des Volques lui barre le passage. Hannibal n'essaye pas

de lutter; il feint de camper sur les bords, charge Hannon, fils de Bomilcar, de remonter la rive droite du fleuve et de le traverser. Puis il achète des barques, construit des radeaux et quand Hannon commence à charger les Volques surpris par derrière et attaqués à l'improviste, il commande l'embarquement. Le fleuve est traversé. Les Gaulois n'avaient fait qu'une courte résistance et s'étaient dispersés.

Derrière le Rhône, les Alpes, masses sauvages et déchiquetées couvertes de forêts noires et de neiges blanches. Pas de routes : çà et là des tribus hostiles qu'épouvantait l'aspect des soldats africains. Hannibal remonte la vallée de la Durance. Il sait que derrière ces hautes cimes s'étend l'Italie, l'objet de toute son ambition. Son armée le suit, inquiète et apeurée, avec ce vague effroi qu'éprouvent devant l'inconnu tous les rassemblements d'êtres, les troupeaux d'hommes surtout. Ils marchent cependant sans murmure.

Les historiens ne sont pas d'accord sur la route suivie par Hannibal. Mommsen et Duruy le font passer par le Petit Saint-Bernard, Michelet par la trouée du Cenis. D'autres affirment qu'il est passé au pied du Viso, d'autres enfin, et nous sommes de ceux-là, par la trouée du Genèvre. Sans vouloir renouveler ici la discussion du problème, nous pensons que le cours de la Durance était la voie naturelle qui s'ouvrait à l'envahisseur venant du sud. Les textes des écrivains anciens se rapportent si bien à la description des lieux et les souvenirs de ce passage se sont conservés sur tant de points qu'il nous est défendu d'hésiter.

Empruntons à Michelet les belles pages qui suivent et qui sont un écho fidèle de l'histoire, et l'image exacte de l'impression produite par les Alpes sur les soldats d'Hannibal.

« Lorsque l'on entre dans ce froid et triste vestibule des Alpes, que les anciens appelaient pays des Allobroges, et dont fait partie la pauvre Savoie, on est frappé de voir tout diminuer de taille et de force, les arbres, les hommes, les troupeaux. La nature semble se réserver et s'engourdir comme à l'approche de l'hiver; elle est longtemps chétive et laide avant de devenir imposante et terrible. Comme il allait du Rhône à ces montagnes, Hannibal fut pris pour arbitre entre deux frères qui se disputaient la royauté; il décida pour l'aîné, conformément à l'avis des vieillards de la nation, et reçut de son nouvel ami les vêtements dont ses Africains allaient avoir si grand besoin.

« Enfin, l'on découvrit les glaciers au-dessus des noirs sapins. On était à la fin d'octobre, et déjà les chemins avaient disparu sous la neige. Quand les hommes du Midi aperçurent cette épouvantable désolation de l'hiver, leur courage tomba. Hannibal leur demandait s'ils croyaient qu'il y eût des terres qui touchassent le ciel? Si les députés des Boïes d'Italie qui étaient dans leur camp, avaient pris des ailes pour passer les Alpes? Si autrefois les Gaulois n'avaient pas franchi les mêmes montagnes avec des femmes et des enfants?

« Pour comble de terreur, on voyait les pics couverts de montagnards qui attendaient l'armée pour l'écraser. Nul autre passage; d'un côté les roches escarpées, de l'autre des précipices sans fond. Hannibal dressa son camp, et ayant appris que les montagnards se retiraient la nuit dans leurs villages, il passa avant le jour dans le plus profond silence, et occupa avec des troupes légères les hauteurs qu'ils avaient quittées. Le reste de l'armée n'en fut pas moins attaqué. Les Barbares, habitués à se jouer des pentes les plus rapides, y jetèrent un affreux désordre, et par leurs traits, et par leurs cris sauvages qui se répétaient d'échos en échos. Les chevaux se cabraient, les hommes glissaient; tous se heurtaient, s'entraînaient les uns les autres. Les soldats, les chevaux, les conducteurs des bêtes de somme, roulaient dans les abîmes. Hannibal fut obligé de descendre pour balayer les montagnards.

« Plus loin, les députés d'une peuplade nombreuse viennent à sa rencontre et lui offrent des vivres, des guides, des otages. Hannibal feint de se confier à eux et n'en prend que plus de précautions. En effet, lorsqu'il arrive à un chemin étroit que dominaient les escarpements d'une haute montagne, les Barbares l'attaquent de tous les côtés à la fois, coupent l'armée, et parviennent à isoler pour une nuit entière la cavalerie et les bagages. Moins inquiété désormais, Hannibal parvint au bout de neuf jours au sommet des Alpes.

« Après y avoir campé deux jours, Hannibal se mit à la tête de l'armée, et parvenu à une sorte de promontoire d'où la perspective étai timmense, il fit faire halte à ses soldats. Il leur montra l'Italie et le magnifique bassin du Pô et des Alpes. « En franchissant les remparts de l'Italie, leur dit-il, « ce sont les murs même de Rome que vous escaladez. » Et il leur montrait du doigt, dans le lointain, le côté où devait être Rome. Je ne puis m'empêcher de citer, à côté des paroles d'Hannibal, celles qu'une situation analogue inspira au plus grand général des temps modernes : « Ce fut un « spectacle sublime que l'arrivée de l'armée française sur les hauteurs de « Montezemoto; de là se découvraient les immenses et fertiles plaines du « Piémont. Le Pô, le Tanaro et une foule d'autres rivières serpentaient au « loin; une ceinture blanche de neige et de glace d'une prodigieuse élévation « cernait à l'horizon ce riche bassin de la terre promise. Ces gigantesques « barrières qui paraissaient les limites d'un autre monde, que la nature « s'était plu à rendre si formidables, auxquelles l'art n'avait rien épargné, « venaient de tomber comme par enchantement. Hannibal a forcé les « Alpes, dit le général français, en fixant ses regards sur ces montagnes; « nous, nous les aurons tournées. »

« Le revers italique des Alpes se trouva beaucoup plus roide et plus court que l'autre. Ce n'étaient que des rampes étroites et glissantes qu'on osait à peine descendre, en tâtonnant du pied et s'accrochant aux broussailles. Tout à coup on se trouva arrêté par un éboulement de terre qui avait formé un précipice de mille pieds. Il n'y avait pas moyen d'avancer

ni de reculer; il était tombé de nouvelles neiges sur celles de l'hiver précédent. La première, foulée par tant d'hommes, fondait sur l'autre, et formait un verglas; les hommes ne pouvaient se soutenir, les bêtes de somme brisaient la glace, et y restaient engagées comme dans un piège. Il fallut tailler un chemin dans le roc vif, en employant le fer et le feu.

« Il descendit ainsi en Italie, cinq mois après son départ de Carthagène; le seul passage des Alpes lui avait coûté quinze jours. Son armée était réduite à vingt-six mille hommes, savoir : huit mille fantassins espagnols, douze mille Africains et six mille cavaliers, la plupart Numides; il fit graver cette énumération sur une colonne près du promontoire Lacinien. Ce petit nombre d'hommes était dans un état de maigreur et de délabrement hideux. Les éléphants et les chevaux avaient tant pâti de la faim, qu'ils ne pouvaient se soutenir. Il avait, dit-il lui-même à l'historien Cincius, son prisonnier, perdu trente-six mille hommes depuis le passage du Rhône jusqu'à son arrivée en Italie. »

Hannibal avait atteint son but. Successivement vainqueur sur les bords du Tessin, de la Trébie et du lac Trasimène, il remporte la grande victoire de Cannes et met Rome à deux doigts de sa perte. L'indifférence du sénat carthaginois, l'héroïsme du sénat romain qui fut « un prodige de constance » sauva l'Italie. Vainement Hannibal fatigua la Péninsule pendant quinze années, il fut peu à peu forcé de reculer. Son frère fut battu sur le Métaure et Scipion passa en Afrique. Hannibal dut rentrer dans sa patrie. La défaite de Zama anéantit ses dernières espérances et la ruine de Carthage fut consommée.

Le touriste qui s'en va vers l'Italie ou qui d'Italie gagne la France songe rarement à l'histoire des douleurs humaines. Tout, d'ailleurs, à Montgenèvre semble aujourd'hui parler de paix. On y voit une maison hospitalière fondée en 1340 par le dauphin Humbert II. Le refuge entretenu par la France s'ouvre aussi bien aux Italiens qu'à nos compatriotes. A la frontière même se dresse un bel obélisque, haut de vingt mètres et qui date de 1802, l'année où fut ouverte la route de Montgenèvre. Le soubassement en marbre noir porte une quadruple inscription espagnole, italienne, latine et française. En 1815 les alliés avaient effacé cette inscription. En 1835 on l'a rétablie.

Les maux de la guerre s'oublient parfois. En voyant ces champs cultivés, ces prairies bien arrosées, on sent que le pays est encore prospère et que cette prospérité peut durer. Mais silence! Le Chabberton tonne. Des panaches de fumée montent de l'Infernet. Là-bas des chasseurs alpins escaladent des rochers; de l'autre côté des bersaglieri passent en chantant. Oh! la guerre de demain...

XXIX

La Meije. — Le col du Sellar. — Deux hardis grimpeurs. — Les glaciers des Opillous. — Mort de M. Gény. — M. Bergaigne. — Sous les mélèzes. — La chute dans les ravins.

L'ALPE dans le lointain dresse sa cime blanche,
Au bord de l'horizon de brumes d'or noyé.
Qui dirait à la voir ainsi, que l'avalanche
Hier ébranlait sa base et son front foudroyé!

Calme et pure, drapée en sa robe de neige,
La montagne est debout et regarde les cieux.
Contre toute souillure un esprit la protège,
Seule la liberté l'habite avec les dieux.

Le torrent à ses pieds roule ses eaux impures,
L'homme ronge sans cesse et laboure son flanc,
Le feu détruit ses bois aux immenses murmures,
Et les vents de l'hiver l'assiègent en hurlant.

Mais malgré les humains et leur rage stérile,
Malgré les vents, la foudre et le fleuve irrité,
Dès que la nue a fui, son front chaste et tranquille
Se dresse dans sa gloire et sa sérénité!

A coup sûr l'auteur de ces beaux vers songeait à la Meije en les écrivant. Je ne connais pas, en effet, une montagne dont l'aspect soit plus redoutable et plus terrible quand l'orage y gronde, et qui soit plus belle et plus séduisante quand un ciel pur l'enveloppe.

La Meije.

Cette montagne fait partie du massif de l'Oisans. Le pic des Neiges (3,537 m.) et le glacier du Clot des Cavales (3,230 m.) la rattachent au Pelvoux. A droite, elle est flanquée par la montagne de l'Homme (3,453 m.) qui s'abaisse dans la chaîne de l'Alp, riche en minerais de cuivre argentifère. A gauche, elle s'appuie sur le Peyrou d'Amont et le Peyrou d'Aval (2,862 m.) dont la sépare le lac de Puy-Vacher qui mesure quatre kilomètres de circuit. Elle-même élève sa double crête à une altitude de 3,369 mètres.

La Meije, l'aiguille de Med-jour ou du « midi », a ses fanatiques et ses amoureux, tout comme la Jungfrau et le Mont Blanc. Plus d'un touriste a payé de la vie les efforts qu'il a tentés pour l'escalader; mais les vaincus ne comptent pas. Chaque année les ascensions recommencent; quelques-unes réussissent. Les annales du Club Alpin enregistrent ces triomphes. Mais que de fois aussi la montagne fait des victimes!

Dans les derniers jours du mois de juillet 1887, les journaux de Gap et de Grenoble, et après eux ceux de Lyon et de Marseille, ceux de Paris et de la France entière, enregistrèrent aux faits divers une nouvelle qui fut généralement lue avec indifférence mais qui, dans la région des Alpes françaises, causa la plus vive et la plus douloureuse émotion. M. Gény, inspecteur des forêts à Grenoble, venait de se tuer sur les glaciers du Sellar en tentant l'ascension du pic des Opillous.

M. Gény était un alpiniste enthousiaste et distingué. Il avait successivement exploré les plus belles vallées de la montagne, tenté et effectué l'ascension des pics les plus hauts. Les cimes l'attiraient, comme la mer attire quelques-uns, et le retenaient par la grandeur sauvage de leurs solitudes et le silence profond de leurs glaciers. Le 27 juillet, il entreprend l'ascension du col du Sellar qui conduit du Valgaudemar en Vallouise. La saison était propice. Le col, qui reste une partie de l'année caché par les neiges et où affleure sur certains points la base d'un des plus grands glaciers des Alpes, est en juillet d'une traversée facile. Les montagnards de la Chapelle comme ceux de Vallouise, les femmes mêmes, s'y risquent sans crainte. M. Gény n'avait donc rien à redouter, d'autant plus qu'il avait pris pour l'accompagner Bertrand, un homme sûr et prudent, un des meilleurs guides de tout le Valgaudemar.

Comme ils le prévoyaient l'ascension se fit aisément. Arrivés au sommet du col, au pied du glacier, ils eurent la satisfaction de contempler un spectacle merveilleux que, pour ma part, moi qui m'y trouvai quinze jours plus tard, je n'oublierai jamais. D'une part, en regardant vers l'ouest, on apercevait l'Olan conique et dénudé au pied duquel étincelaient trois grands glaciers. Au sud, le Sirac et le col de Vallompierre, à l'est le Pelvoux et la double pointe de l'aiguille de la Meije. Du côté du nord le pic des Opillous, haut de 3,506 mètres, fermait complètement l'horizon.

Ce beau pic des Opillous, qu'on n'a pas encore gravi que je sache ou du moins exploré scientifiquement, avait pour M. Gény l'attrait de l'in-

connu, de l'inouï, du non-fait. Le pic des Opillous, du sommet duquel l'horizon entrevu doit être immense, est bien disposé pour séduire. Le côté le plus beau et le plus accessible fait face au col du Sellar. De ce côté, un glacier vierge l'escalade bordé à droite et à gauche d'une série de rochers figurant, dans leurs formes capricieuses, des clochetons de cathédrales. Cette double ligne de rochers très écartée à la base se rapproche à mesure qu'on s'élève, s'arrondit en ogive et se referme au sommet que couronnent de fines aiguilles. A droite la montagne est à pic, à gauche un second glacier, séparé du premier par les rochers en question, se termine brusquement au-dessus d'un précipice inabordable et se relie à la chaîne des Bans et à celle du pays par d'autres rochers dont l'homme n'a jamais pu approcher.

M. Gény résolut d'en tenter l'ascension. Le guide Bertrand avait sur lui la corde dont tout bon montagnard ne se sépare jamais. Ils attaquèrent le pic par la ligne des rochers qui flanquent à gauche le glacier du Sellar. Le début fut aisé. La glace se brisait facilement entamée par le piolet et la pente n'était pas assez raide pour qu'on pût redouter une chute dangereuse. Ils atteignirent ainsi les premiers rochers.

— Montons! s'écria M. Gény. Le plus difficile est fait.

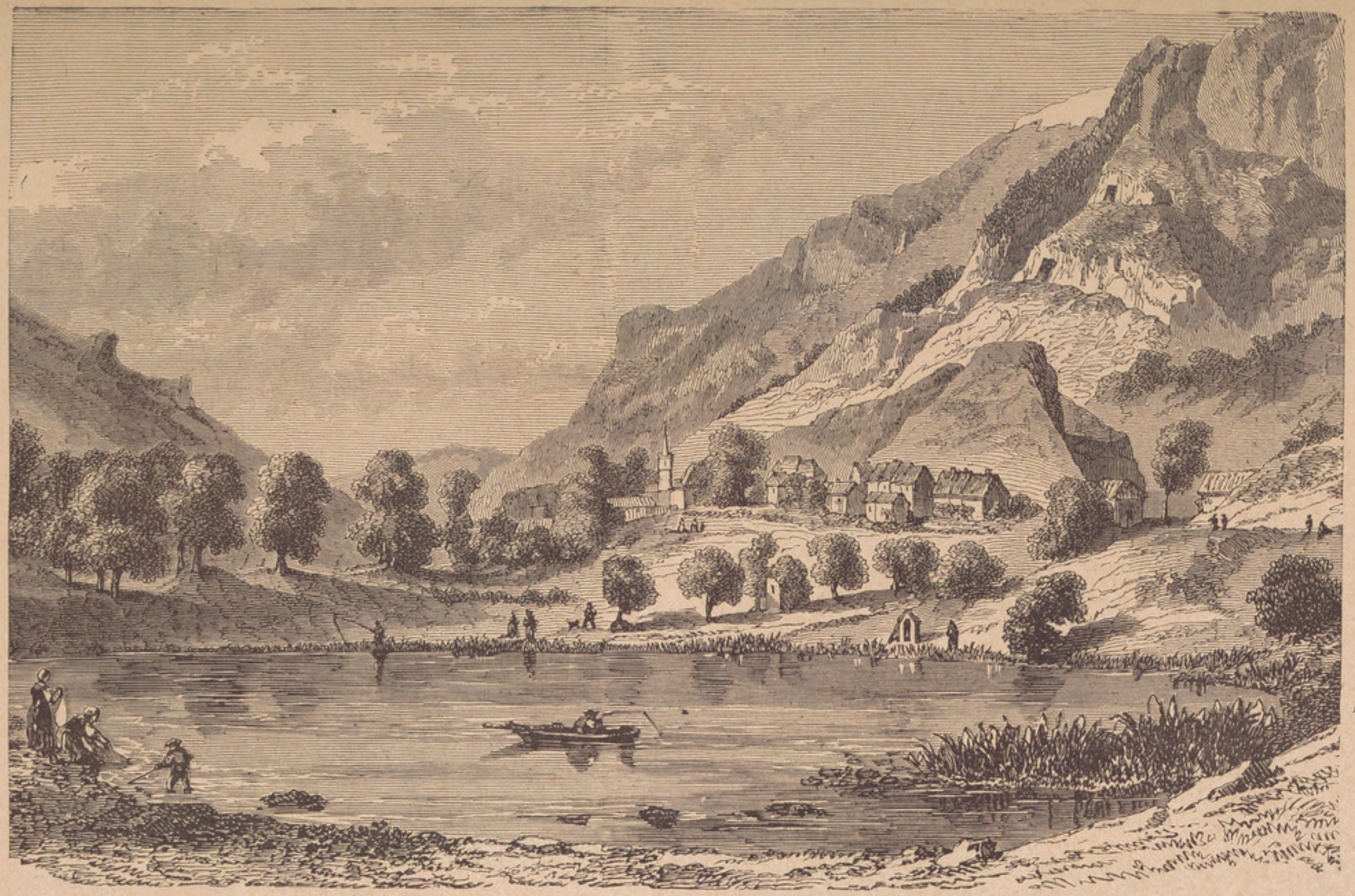
— Le plus difficile, non pas, dit Bertrand.

Le guide venait de s'apercevoir que la ligne de rochers qu'ils allaient suivre se composait de blocs schisteux, friables, faciles à renverser et dont les débris couvraient la glace à droite et à gauche. Qu'un de ces blocs se détachât au moment où on le touchait, que le pied glissât sur la glace et l'on courait le risque de redescendre sur le col plus vite et par un autre chemin qu'on était monté.

Bertrand proposa à M. Gény de s'attacher à lui par la corde qu'il avait emportée. M. Gény accepta après s'être par lui-même rendu compte de la nature et de la disposition du terrain.

La journée était superbe, le ciel d'une limpidité profonde était d'un bleu très vif et, tout autour des grimpeurs, les neiges et les glaces étincelaient. Eux se réservaient d'admirer tout cela plus tard ; pour le moment, il importait avant tout d'atteindre le sommet.

Ils marchaient sans parler, attentifs aux périls qu'ils croisaient à chaque pas. A mesure qu'ils s'élevaient leur situation devenait plus critique; les rochers étaient plus rares; distants parfois de plusieurs mètres et séparés par une couche de glace unie et dure, d'une couleur vert foncé, dans laquelle ils devaient tailler des degrés. Quant aux rochers, il n'y fallait point compter. La plupart du temps ils étaient si peu solides que le moindre choc suffisait pour les détacher de leur base et les précipiter sur la pente du glacier. Ils parvinrent ainsi à 100 mètres du sommet et firent une courte halte. A leur gauche le revers occidental du pic restait toujours impraticable. A leur droite, une crevasse d'abord étroite mais qui allait s'élargissant jusqu'à produire une ouverture béante de seize à vingt pieds



Le lac du Lauzet.

ouvrait le précipice profond, insondable, au fond duquel pourtant on sentait l'eau ruisseler. Au-dessus d'eux, les clochetons grêles qui couronnaient le pic se nuançaient de couleurs vives et radieuses.

M. Gény était tout joyeux de fouler aux pieds une cime vierge encore. Il ne songeait pas à retourner en arrière. Bertrand, avec le fatalisme qui caractérise les vieux guides, parlait peu et attendait avec obéissance les ordres du touriste. La marche en avant fut reprise, plus lente et plus périlleuse à mesure qu'on approchait du sommet. Ils n'étaient plus qu'à 15 mètres de la cime quand Bertrand, qui tenait la tête, s'arrêta court. Il sentait que les rochers au milieu desquels il se trouvait étaient prêts à s'écrouler. Une ombre d'inquiétude passa sur son visage.

— Prenons garde, dit-il à M. Gény. Les rochers ne tiennent pas.

M. Gény le rejoignit.

En cet endroit, la ligne des blocs de schiste s'élargissait. Le chemin qu'ils formaient pouvait avoir de 3 à 4 mètres de large; mais c'était un chemin mobile à l'excès et que le plus léger incident pouvait détruire en une seconde. Les deux grimpeurs délibérèrent.

Bertrand, qui avait l'habitude des escalades de ce genre, proposa de longer les rochers en les évitant et de tailler dans le glacier des degrés qui rendraient l'ascension plus sûre. M. Gény était las. Les pierres lui semblaient plus sûres que la glace ; d'ailleurs un coup d'œil qu'il avait jeté en arrière sur la pente du glacier lui avait donné le frisson et il redoutait d'être pris de vertige. Il proposa de gravir les quelques mètres qu'il leur restait à faire en marchant de front. Bertrand prendrait à gauche, lui à droite. En supposant que le pied manquât à l'un d'eux, l'autre serait là pour le retenir.

Bertrand obéit.

Ils firent encore 4 mètres. Tout à coup, une secousse brutale jette à terre le guide épouvanté. Autour de lui des rochers croulent, s'effritent et il se sent entraîné du côté du glacier. Raidissant ses muscles et se cramponnant à quelques feuilles de schiste plus résistantes, il réussit à se maintenir et put jeter un regard du côté de son compagnon. M. Gény était étendu sur le dos, le corps broyé, le visage ensanglanté. Les rochers en s'écroulant l'avaient tué avant même qu'il eût vu le danger et qu'il ait pu pousser un cri. Au-dessous de lui coulait un long filet de sang mêlé à la poussière qui souillait la glace.

Que se passa-t-il en ce moment dans l'esprit du guide? A la vue de ce cadavre quelle peur l'affola? Attirer le corps vers lui c'était tenter l'impossible et se vouer à une mort certaine puisque tout point d'appui manquait. Seul, il pouvait encore maintenir son équilibre. Il fallait trancher la corde et essayer de vivre. Il fit un effort pour se mettre sur les genoux. Mais, il n'en eut pas le temps. De la cime que ses secousses avaient ébranlée un gros rocher tombant, atteignit la corde, la coupa mieux que n'aurait fait le piolet le plus aiguisé, et Bertrand affolé vit le corps de M. Gény

descendre sur la pente vertigineuse du glacier. Le cadavre roula, entraîné par l'effrayante déclivité, par-dessus l'énorme crevasse qui coupait le glacier jusqu'à la limite inférieure du pic. Comment le guide put-il redescendre sans périr à son tour ? Lui-même ne s'en rendit pas compte. Moins d'une demi-heure après, il se retrouvait sur le col en face du corps exsangue du malheureux touriste. La tête était presque détachée du tronc; la mort avait dû être foudroyante.

Le pic des Opillous reste toujours vierge de pas humains.

*
* *

L'an dernier, la montagne avait fait une victime ; cette année, elle en fait une autre. C'est dans les sommets escarpés qui constituent le flanc septentrional du massif de l'Oisans que M. Bergaigne, professeur de langue sanscrite, membre de l'Institut, a trouvé la mort.

M. Bergaigne était arrivé à la Grave dans les derniers jours de juillet. Séduit par la beauté des cimes, il s'était arrêté là pour explorer les glaciers et jouir de l'admirable spectacle qu'on contemple du haut des sommets. Déjà, il avait visité les névés de la Meije, lorsque, le 6 août, il partit, vers sept heures du matin, un piolet à la main, sans guides et sans porteurs, et descendit le cours de la Romanche. On l'avertit de ne s'avancer qu'avec prudence et de se défier des pentes dangereuses. M. Bergaigne haussa les épaules, dit qu'il n'allait faire qu'une simple promenade et qu'il serait de retour pour déjeuner.

De la Grave aux Fréaux, c'est-à-dire sur une distance de 2 kilomètres, la route est large et d'un parcours très aisé aussi bien pour les voitures que pour les piétons. Quant au paysage, il est grandiose à tous les points de vue. A droite, les hauteurs stériles et désolées du plateau d'Emparis, à gauche les cimes de la Meije. A 100 mètres du village des Fréaux, l'horizon se retrécit mais n'en reste pas moins merveilleux. Là, la Romanche reçoit le torrent du Gâ. Au confluent, le torrent forme une cascade superbe, « le Saut de la Pucelle », dont la brume jaillit, de plus de 80 mètres, jusque sur les sommets des maisons. M. Bergaigne traversa le site lentement sans rien perdre du spectacle qui s'offrait à ses regards. Puis, il prit soudain sur la gauche, traversa la Romanche, et s'enfonça dans une forêt de mélèzes qui couvre de ce côté les flancs de la montagne. Les arbres s'y développent puissamment, malgré la raideur des pentes et recouvrent un sol gazonné qui facilite singulièrement la marche du touriste.

A l'heure du déjeuner, M. Bergaigne ne revint pas à l'hôtel Juge où il était descendu. On attendit une heure, deux heures ; il ne rentra point. A l'hôtel on s'inquiéta. On connaissait les dangers que cachait la montagne, la bravoure audacieuse du touriste, et, du premier coup, on soupçonna un accident. A cinq heures du soir, M. Bergaigne n'avait pas reparu : un

Ascension du pic des Opillous.

guide fut mandé à la hâte et chargé d'aller à sa recherche. Le guide alla jusqu'aux Fréaux, suivit les traces de M. Bergaigne jusque dans la forêt des mélèzes; mais, surpris par la nuit, il ne put poursuivre ses investigations et il revint à minuit, sans avoir rencontré personne.

Il fallut bien, le lendemain matin, informer la gendarmerie de la disparition du savant. Les recherches commencèrent. Ce ne fut que dans l'après-midi qu'elles aboutirent. M. Bergaigne fut retrouvé mort dans un ravin, au pied de la cime qu'il avait essayé d'escalader. L'examen attentif des lieux permit de reconstituer les diverses phases de son accident

Une fois dans la forêt, le savant touriste avait marché pendant une heure sur un sol gazonné, doux aux pieds, et assez solide. Un faux pas, du reste, eût été là très peu dangereux, étant donné l'abondance des arbres et la façon dont ils étaient plantés. Au bout de la forêt, la situation changea brusquement. Un haut rocher aux pentes raides séparait le touriste du plateau où se terminent les grands glaciers, celui de Lans surtout, qui, de la forêt, ne paraît pas très éloigné. Soit qu'il voulût le voir de près, soit qu'il désirât contempler du sommet du plateau le merveilleux horizon qu'on y découvre, M. Bergaigne essaya d'escalader le rocher et de forcer le passage. L'entreprise n'avait rien d'impossible. Le rocher en question est souvent gravi par les montagnards à qui l'habitude a donné des pieds sûrs et dont le vertige ne fait jamais tourner la tête.

Malheureusement pour lui, M. Bergaigne n'était pas capable d'entreprendre seul cette excursion. Il avait des chaussures légères qui devaient glisser aisément sur les parois du rocher. Ajoutons qu'une fine couche de mousse recouvrait entièrement ces parois sans avoir de racines dans les fissures des pierres et qu'un rien pouvait en détacher de larges plaques.

Au début tout alla bien. Les aspérités du roc rendaient la montée peu pénible et peu dangereuse. Tout autour l'horizon s'élargissait. On entrevoyait à gauche la Combe sauvage de Malaval où le Rif-Tard s'unit à la Romanche, les hauteurs du plateau d'Emparis; en face le glacier du Lombard étincelait à une altitude de 3,429 mètres, près des rochers et du col de Goléon qui ouvre un sentier sur la Savoie; à droite, le pic des Trois-Évêchés, haut de 3,120 mètres, dominait la route de Villar-d'Arène et le col du Lautaret que cachait le pic de l'Homme. M. Bergaigne avait hâte de s'élever davantage pour ne rien perdre de ce tableau merveilleux. Mais à mesure qu'il avançait la pente devenait plus raide et plus glissante. N'importe, il persévérait : tout à coup, la mousse cède sous les pieds du touriste qui tombe sur les genoux. D'un coup de piolet, il s'efforce de se retenir; le tranchant glisse sur la mousse, ne peut entamer la pierre, et M. Bergaigne se sent entraîné en arrière. Un second coup de piolet n'eut pas plus de succès. Le savant qui s'était redressé dans un dernier effort, tombe en arrière et roule du haut du rocher. Il fit une chute effroyable de dix mètres et tomba sur le gazon, sur les bords du ravin presque à pic où coulait un filet d'eau qui allait se perdre bien au-dessous dans un abîme

effroyablement profond. Malgré la violence de sa chute, violence qui l'avait presque étourdi, M. Bergaigne eut assez de présence d'esprit pour essayer de lutter contre le péril. Il lança une troisième fois son piolet en avant; mais le coup fut mal appliqué, le tranchant ne put entamer le gazon, et l'infortuné touriste fut entraîné sur la pente à pic du ravin. Vainement il essaya de ses mains crispées de se retenir au bord de l'abîme, il n'en eut pas la force et il s'abattit au fond du précipice, sur une grosse pierre dont la pointe aiguë lui fracassa le crâne. Une sinuosité du sol empêcha son cadavre de rouler plus avant. Il resta là, le corps à moitié plongé dans l'eau, la tête appuyée sur le bras gauche, le bras droit en avant comme s'il avait voulu se retenir jusqu'à la fin, les mains raidies et crispées comme s'il avait essayé de lutter quand même, le visage tourné du côté du précipice qu'il a dû entrevoir dans une minute suprême d'agonie, au moment où la vie lui échappait. Sa montre était arrêtée à 10 heures 50 minutes.

Cet accident en pareil lieu produisit une vive émotion parmi les populations de la vallée et parmi les nombreux touristes qui se trouvaient en ce moment à la Grave. M. Lehugeur, beau-frère du défunt, professeur au lycée Henri IV, fut prévenu par dépêche, vint à la Grave et fit transporter à Paris, où il devait être inhumé, le corps du pauvre savant. Une croix doit être plantée sur les lieux pour rappeler l'accident et avertir les touristes qu'un des leurs est mort là et que, si la montagne a ses beautés, elle a aussi ses dangers contre lesquels on ne saurait prendre trop de précautions.

Ces croix sont nombreuses dans les montagnes. Voyageurs égarés sur les cols, pâtres perdus dans la tourmente, touristes tombés dans les abîmes, chaque année la liste trop longue déjà des victimes s'augmente de quelques noms. Comme la mer, la maîtresse puissante et menteuse, la montagne a ses gouffres d'où l'on ne revient pas. Mais, dans la montagne, les cadavres se retrouvent tôt ou tard, et souvent, presque toujours, la mer garde son épouvantable secret.

M. Gény était étendu sur le dos... (Page 253.)

CONCLUSION

Derniers pas; dernières pages.

Mon voyage est terminé; les pages de mon carnet sont toutes remplies. Le lecteur bienveillant qui m'a suivi jusqu'au bout n'est-il pas un peu las? En me relisant, j'éprouve comme un sentiment d'effroi. Ces choses qui m'ont tant frappé les ai-je rendues comme elles devraient l'être? Ma plume a-t-elle su faire ressortir les beautés ou les laideurs des contrées parcourues? N'ai-je pas fatigué l'attention par des digressions trop longues, lorsqu'au milieu du paysage la folle du logis, brisant les limites de l'espace et du temps, me transportait en Gascogne ou en Bretagne ou me faisait revoir quelques-unes de ces silhouettes qui ont ébloui l'histoire? On se laisse aller au plaisir d'écrire, de se souvenir aussi. Les pages succèdent aux pages. On croit avoir tout dit et brusquement on s'aperçoit qu'on a oublié bien des choses. Un ouvrage scientifique, histoire ou géographie, doit être nécessairement complet. Il exige l'unité du plan et aussi l'unité de la forme. Le livre qui se fait l'écho des impressions d'un homme est toujours complet quand il reproduit fidèlement ces impressions. Ai-je réussi? *Chi lo sa*, dit l'Italien : expression qui dans son pays répond à tout.

Si j'ai réussi, j'ai fait une bonne œuvre. Mon livre peut faire aimer la montagne à ceux qui ne la connaissent pas encore; il peut la faire aimer davantage à ceux qui la connaissent déjà. Et cette montagne, ces montagnes dois-je dire, ne nous sont pas étrangères : c'est d'un coin des Alpes, c'est de nos Alpes françaises qu'il s'agit.

Je ne saurais mieux terminer pour résumer ma pensée que par deux citations, l'une de M. Albert Dupaigne, l'autre de M. Abel Lemercier.

« La montagne, dit l'un, est saine pour le corps, saine pour l'esprit, saine pour le cœur. Le corps y prend l'habitude de lutte, condition de la santé ; l'esprit y voit et y conçoit la vraie grandeur ; le cœur y sent indispensables la charité et l'esprit de famille ; il comprend comment les peuples peuvent rester honnêtes et libres. A la montagne, il n'y a pas d'enfants gâtés. »

« La santé, la vigueur, l'énergie, la science et ses richesses, dit l'autre, se trouvent dans la montagne ; les querelles de toutes sortes, politiques ou religieuses, se rapetissent et s'éteignent pour ceux qui se rapprochent des hautes cimes ; et pour exprimer cette vérité, je me servirai d'une devise qui semble faite pour les Alpinistes, et qui est inscrite sur le blason d'une ville (Tulle), assise au milieu des montagnes du pays de Vercingétorix : *Sunt rupes virtutis iter.* »

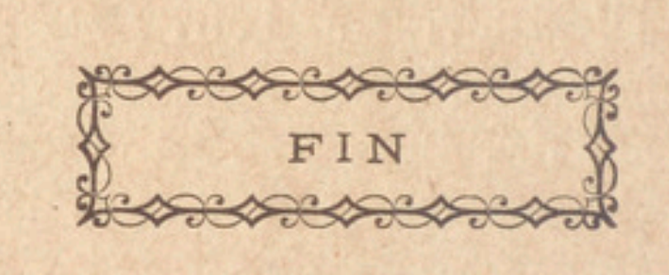


TABLE DES MATIÈRES

ET

TABLE DES GRAVURES

TABLE DES MATIÈRES

Pages.

I. A travers les Alpes françaises. — Un article d'A. Delpit. — Un peu de géographie : Le Pelvoux; les glaciers. — Le carnet d'un touriste. . . . 9

II. Veynes. — De Grenoble à Marseille. — Profils de voyageurs : chef de gare, indigènes et fonctionnaires. — A Gap! La statue de Ladoucette. — Tribulations d'un chercheur. — Pourquoi j'ai salué Ladoucette . . . 15

III. L'onibus ou l'anibus? — Tartarin de Tarascon à l'hôtel de Provence. — Autour de Gap. — Le musée ornithologique. — Saint-Mens. — A Charance. — Le lac et le château. 27

IV. Une promenade vite organisée. — En chemin de fer. — L'hôtel Bermont. — Le long du torrent. — Coup d'œil sur la vallée. — La Chartreuse de de Durbon. — Lionnel et Victourou. — Un déjeuner sur les hauteurs. — Vieilles futaies. — Sous la cascade. — Retour. 37

V. Le dieu Soleil. — Le pont de l'Omelette. — Paysages. — Exode de moissonneurs. — Le 14 juillet. — Les moutons. 44

VI. Carnaval et tremblement de terre. — Une page d'Humboldt. — Nostalgie. — Pluies de printemps. — Ce qu'on voit dans la montagne. 54

VII. Tallard. — La Tallardiade. — Histoire authentique de l'abbé Raymond. — Le château de Tallard. — Les hôtes des ruines. — La Muscadelière. — Une aventure de Lesdiguières. 62

VIII. Le Dévoluy. — De Montmaur à la Cluse : le Premier Étroit. — La Meunière. — Les Grands Étroits. — Le col du Noyer. — Inconvénients d'une voiture. 69

IX. La légende du petit homme blanc. 75

X. Encore le Dévoluy. — La croix. — Le Saut de la Pucelle. — La grotte du Puits. — Le Saut du Loup. — Les Gillardes. — Le pont du Sauté. — Corps dans l'Isère. 83

XI. Les sanctuaires. — Notre-Dame-du-Laus. — La Salette. — Saint-Bruno. — Le Désert de la Grande-Chartreuse. — La route du Sappey. — Grenoble. 90

XII. En diligence. — Vizille et son château. — Les lacs de Laffrey. — Les aventures de Dupeyrin. — Comment on peut aller des Alpes à Jérusalem. — La Mure. — Une voie ferrée curieuse. 102

XIII. Dans le Champsaur. — Le marquis de Champoléon. — A la halte de Napoléon. — Une page d'histoire émouvante. — La fin d'une épopée. . 111

XIV. Grivel. — En remontant les sources du Drac. — Champoléon. — Au chalet des Auberts. — Point de sommeil. — Ascension nocturne. — Sur les hautes cimes. — Au pied du Sirac. 118

XV. Suite du précédent. — Un déjeuner sur les crêtes. — On grimpe. — Un coup de fusil dans les glaciers. — Chasse au chamois. — La descente du névé. — A la Chapelle-en-Valgaudemar. 127

XVI. Souvenirs d'une chasse étrange dans le Queyras. — Baptiste ou le dernier ours du Valgaudemar. — Une marmotte bien tuée. — A propos des troupes alpines. 134

XVII. D'Orcières à Dormilhouze. — Mauvais chemins et mauvais repas. — Misères. — Les montagnards. — Ce qu'ils étaient jadis. — Une page de J.-A. de Thou. 146

XVIII. Embrun. — Les sabots du cheval de Lesdiguières. — Le long du torrent. — Fleurs et feuilles. — La Fontaine de l'Ours. — La chartreuse de Boscodon 155

XIX. Deux haltes : L'Argentière; La Bessée. — En Vallouise. — Les « Petits ». — L'ascension du Pelvoux. — Du pain. 161

XX. Une dépêche émouvante. — Les aigles de l'Eychauda. — Les cheveux blancs de Pierre. — Capture d'un bel aiglon. — Oiseaux des Alpes. . . 166

XXI. De l'humeur maussade des marmottes. — Dans les tanières. — Lièvres blancs. — Le chamois. — Ses habitudes. — Qualités requises pour un chasseur. — Les derniers bouquetins. — Loups et loups-cerviers. . . . 177

XXII. Pont-de-Cervières. — Une danse gauloise. — Musique et figures. — Nostalgie. Curieuse représentation d'un mystère. — La ballade de Roger de Beauvoir. 188

XXIII. Le Queyras. — Guillestre et Montdauphin. — Un vieil ami. — Le long du Guil. — La maison du roi. — Le fort Queyras. — Les barômes. — Vieilles coutumes. — Les fruiteries d'Aiguilles. 194

XXIV. Au col Izoard. — Arvieux : gens de Belle et gens de Renom. — Un mariage au Queyras. — Ceillac. — Procession des Ceillaquins. — Le col Fromage. — A Saint-Véran. — Les sources du Pô 204

XXV. La légende de la Rue des Masques. — Les sorciers d'Eygliers. — Histoire de Margaret 212

XXVI. Briançon. — Les deux gargouilles. — Le passé répond de l'avenir. — Forts et citadelles. — Le pont d'Asfeld. — La légende du Pont du Diable. 221

XXVII. Le terminus hôtel. — Matinée froide. — En traîneau. — Au col du Lautaret. — Les jalabres. — Souvenir du Midi. — Une chasse aux perdrix 231

XXVIII. Villes et villages de frontière. — Montgenèvre. — Les conquérants. Hannibal dans les Alpes 237

XXIX. La Meije. — Le col du Sellar. — Deux hardis grimpeurs. — Les glaciers des Opillous. — Mort de M. Gény. — M. Bergaigne. — Sous les mélèzes. — La chute dans les ravins 246

CONCLUSION. — Derniers pas ; dernières pages. 261

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES

TABLE DES GRAVURES

Gorge et chemin de fer dans les Alpes 7
Vue de Gap 18
A chaque appel du chef de station, des têtes apparaissent 19
Statue du préfet Ladoucette 25
Charance 33
Auberge du Lautaret 39
Le coucher du soleil dans les Alpes 47
Château de Tallard 49
Puis il le touche de son épée nue 55
La Grande-Chartreuse 66
Reddition d'une ville 71
Le malheureux se hâtait 79
Il vit le baron s'élancer à sa poursuite 85
Notre-Dame du Laus 91
Chasse aux chamois 95
Torrent de la Grande-Chartreuse 99
Château de Vizille 105
— En est-il un seul parmi vous qui veuille tuer son empereur ? 115
Et élevant sa lanterne à hauteur de sa tête 123
Vue d'Embrun 131
Le refuge 137
L'ours Baptiste 141

Dormilhouse 149
Femme de la Vallouise 151
A force de cris et de coups de sabre, il les tint à distance. 167
L'aigle royal 173
Bouquetins des Alpes 181
Un seul coup suffit pour le tuer raide. 185
Grotte de la Balme. 190
Château de Queyras 197
— Je m'adressai à un jeune berger qui gardait des chèvres 213
O bonheur ! sur les pièces d'or et d'argent, l'enfant rose est toujours là . . . 223
Passage du Rhône par Hannibal. 239
La Meije. 247
Le lac du Lauzet 251
Ascension du pic des Opillous 255
M. Gény était étendu sur le dos 259

FIN DE LA TABLE DES GRAVURES

ARCHIVES DEPARTEMENTALES
PROPRIETE PUBLIQUE
HAUTES-ALPES

PARIS
IMPRIMERIE V. GOUPY
RUE DE RENNES, 71

JEWELLER
AND OPTICIAN